LES BORGIA

L'histoire sera surtout le fait de notre siècle, si grand d'ailleurs par les mouvemens intellectuels qu'il a poussés de tous côtés. Dès le début, nous la voyons se mettre en campagne, escortée et suivie d'une théorie de muses, de génies, issus d'elle ou s'y rattachant : la poésie, la peinture, la musique, le roman et le drame, qui allégrement l'environnent et partent pour s'associer à ses travaux. Mais ce ne sera là que le profit de la première étape; bientôt la lassitude gagne, drames et romans historiques restent en chemin, la musique s'arrête épuisée, elle cependant continue sa marche. Dirai-je quelle part magnifique revient à la France dans ce mouvement, citerai-je tant de noms partout populaires? C'est une joie de voir jaillir du sol national toute une floraison d'écrivains qui, de talens divers, différant de manière et de style, tendent au même but : reconstruire nos origines, rattacher le présent au passé et montrer l'intime connexion de la France moderne avec son histoire, travail surtout nécessaire au lendemain du XVIII[e] siècle et de la révolution et qui nous pouvons le dire, aura porté les plus beaux fruits et les plus durables de la littérature contemporaine.

Le moyen âge décernait à ses grands saints des sobriquets mystiques, ainsi voudrait-on en user vis-à-vis de ces illustres pères de la réformation historique : l'un s'appellerait l'intuition, l'autre la profondeur, celui-ci l'universelle intelligence, celui-là l'objectivité, tel autre enfin la couleur et la vie même. Tandis que les Anglais ont Macaulay, les Allemands ont Ranke, l'historien de la papauté; dont les disciples peuplent l'Italie : à Rome, à Florence, à Milan, à Ferrare, vous ne rencontrez qu'eux; ils scrutent les papiers d'état, déchiffrent les correspondances, fouillent les archives et leur font raconter tout ce qu'elles savent et souvent même beaucoup plus qu'elles n'en savent, car chacun a sa thèse en poche,

thèse parfois ingénieuse, mais toujours plus ou moins désagréable au doux pays où fleurit l'oranger. Quand le Germain franchit les Alpes, soyez sûrs que ce n'est jamais ni pour la gloire, ni pour le salut de l'Italie, et ce que je ne me lasse pas d'admirer, c'est de voir les Italiens se montrer si pleins d'accueil envers ces étrangers, ces barbares qui les dénigrent, et ne respirer que sympathie à l'endroit de ces bons gros professeurs de Göttingue et d'Iéna venant s'installer et s'attabler chez eux pour leur débiter tranquillement, entre la poire et le fromage, qu'ils ne seront jamais une nation, que l'unité de l'Italie est une idée contre laquelle tout son développement historique proteste, que Machiavel avait raison de rire au nez de Veltori célébrant leur courage et leur patriotisme, et que Dante disait des Florentins de son temps qu'une loi édictée en octobre n'avait déjà plus de valeur à la mi-novembre!

L'ouvrage nouveau de M. Grégorovius sur *Lucrèce Borgia* se serait bien gardé de contredire à cette tendance, non que la haine de race ou de religion s'y affiche ouvertement; l'écrivain auquel nous avons affaire est un habile et ne démasque point son jeu, il se contente de narrer et place le vif de sa polémique dans les gestes et les mœurs de ses personnages. Ici d'ailleurs le choix du sujet en dit assez; « qu'il s'agisse du mythe ou de l'histoire, nous éprouvons, tous tant que nous sommes, je ne sais quel besoin de résumer toutes les vertus comme tous les vices dans certaines personnalités typiques (1). »

D'accord, mais ces personnalités typiques, ne serait-ce pas mieux de les oublier au fond du ténébreux abîme que de leur tendre la perche pour les aider à remonter vers la lumière? à quoi M. Grégorovius va nous répondre que ce qui constitue la vraie originalité des Borgia, ce qui motive l'espèce d'intérêt hystérique qu'ils excitent et leur succès à travers les âges, c'est justement ce fond de christianisme duquel ils se détachent avec violence, comme un singe noir velu sur un nimbe d'or. Supprimez l'horrible contraste, et le côté démoniaque disparaît, et les Borgia reprennent la file des coquins vulgaires. Or, comme il convient à sa thèse que les Borgia soient la satire et la représentation vivante de l'église et qu'ils rendent indispensable la venue de Luther, notre Allemand se délecte à nous les peindre au naturel, et volontiers nous les ferait plus noirs qu'ils ne sont, s'il y avait moyen de noircir le diable. Tout au plus, M. Grégorovius éprouve-t-il une velléité de réhabilitation au sujet de Lucrèce, qu'il appelle, non sans émotion, « une victime de

(1) *Lucrezia Borgia nach Urkunden und Correspondenzen ihrer eigenen Zeit,* von Ferdinand Gregorovius, Stuttgart 1875. — Trad. en français, Paris, 1876. Sandoz et Fischbacher.

l'histoire. » D'un coup de poing bien appliqué, il renfonce dans sa boîte à surprise l'épouvantail traditionnel; la virago-poignard-et-poison disparaît, et nous avons à sa place un second rôle de tragédie, une confidente, une complice même au besoin, mais l'élément virtuel, *génial* enlevé, on ne nous laisse qu'une cire molle que le crime pétrit à son effigie. La réhabilitation ne saurait d'ailleurs porter que sur certains points fort restreints. On peut en effet essayer de nous prouver que Lucrèce ne fut jamais une grande empoisonneuse *de facto*, comme Locuste, par exemple, la Tofana ou la marquise de Brinvilliers; mais prétendre la disculper quant à ses mœurs devient une tâche plus ingrate. A chaque instant, le panégyriste trahit son embarras, et nous relèverions au passage des argumens bien précieux. Ainsi, dans les élancemens d'estime qui le travaillent, il recueillera toutes les dédicaces rimées en l'honneur de la belle dame, et lorsqu'il vous aura fait assister à cet unanime concert de louanges, il s'écriera d'un air triomphant: — A lire de pareilles choses, peut-on, je le demande, admettre que les poètes les eussent écrites, s'ils avaient jamais supposé que Lucrèce Borgia fût coupable des crimes dont on l'accuse? — Or, ces poètes qu'un historien appelle en témoignage, qui sont-ils? Bembo, les deux Strozzi, des amoureux, Arioste, le plus plat, le plus effronté des courtisans et le plus corrompu des hommes. Ouvrez son *Roland furieux* et vous y apprendrez que Rome a donné le jour à deux Lucrèce, mais que pour la beauté, comme pour la vertu, Rome préfère la moderne à l'antique. Et ce sont de telles raisons qu'on oppose, sans compter que l'auteur de ces jolis phébus était capable de pousser le cynisme jusqu'à chanter une églogue à la gloire de cet exécrable cardinal Hippolyte d'Este qu'il s'agissait, lui aussi, de réhabiliter d'un fratricide. Vrai chef-d'œuvre de poésie et de moralité, cette églogue où l'assassin est peint de couleurs séduisantes et la victime barbouillée de suie, et qui renferme également une enthousiaste apologie de Lucrèce, louée non point simplement pour sa beauté, pour son esprit, pour ses bonnes œuvres, mais pour *son incomparable chasteté déjà célèbre dans le monde avant sa venue à Ferrare*, c'est-à-dire sa chasteté au Vatican : objet rare !

Le livre de M. Grégorovius apporte en somme peu de chose à la discussion. Les faits qu'il nous donne sont connus de tous les esprits familiers avec l'histoire de la renaissance italienne. Je ne sais rien dans ce qu'il raconte qui ne soit dans les récens travaux publiés en Allemagne sur Florence et sur Rome, et particulièrement dans le troisième volume du grand ouvrage de M. de Reumont intitulé : *Histoire de la ville de Rome*. Pareille remarque peut se faire à

l'endroit d'un écrit apologétique de M. Cappelletti (1), lequel à son tour ne contient rien qui ne soit dans Grégorovius. A vrai dire, ce serait même là moins un livre qu'une manière de conférence sur Lucrèce Borgia, inspirée par l'ouvrage *dell' illustre* Grégorovius, et très agréablement assaisonnée d'une pointe de pittoresque. L'auteur parcourt l'Italie en évoquant sur sa route les souvenirs mélancoliques du passé. Arrivé à la station de Ferrare, il visite l'hôpital de Sainte-Anne, donne un pleur à l'infortuné poète qui l'habita, puis se rend au palais des ducs d'Este, non sans avoir, chemin faisant, semé quelques lieux-communs sur les misères du temps et la décadence d'une cité jadis si renommée entre les capitales des états italiens et désormais réduite au plus lamentable abandon.

Cadono le città, cadono i regni,
Còpre i fasti e le pompe arena ed erba;

comme chantait ce pauvre Tasse dont il vient d'inventorier la prison. Après quelques momens consacrés à la description du Castello et des fresques qui le décorent, — les unes attribuées à Titien, les autres de Dosso Dossi, — l'auteur se transporte au Palazzo dit *dei Diamanti*, jadis la demeure ordinaire de ce cardinal Hippolyte, abominable par ses crimes, qui n'ont pour circonstances atténuantes que ses bons rapports avec l'Arioste. « Arrivé à l'étage supérieur, je parcourus les salles qu'habitèrent l'Arioste et son Mécène, et ce fut alors comme si je les voyais assis là vis-à-vis l'un de l'autre, et comme si j'entendais le cardinal dire à son protégé : *Messer Ludovico, e dove diavolo avete trovate tutte queste corbellerie* (2)? Ce palais renferme en outre une splendide galerie où parmi des peintures de maîtres ferrarais, — des Garofalo, des Costa, des Dossi, des Lana, des Galassi, — se rencontrent des chefs-d'œuvre des écoles de Bologne et de Venise, — des Augustin Carrache, des Guerchin, des Carpaccio, etc. Enfin mon attention se fixa sur un certain cadre longuement décrit par le marquis Gherardo Bevilacqua Aldobrandini, et représentant l'arrivée à Ferrare de Lucrèce Borgia, épouse d'Alphonse Ier, 5 février 1502. » Ce fameux cadre ayant mis en goût le touriste, l'ouvrage de M. Grégorovius fit le reste, et la littérature sur les Borgia, déjà si copieuse, s'enrichit d'un volume de plus. Des gros livres sortent les petits en attendant que les petits, à leur tour, fassent souche : *ite et multiplicamini*. Voyez plutôt

(1) *Lucrezia Borgia e la storia*, per Licurgo Cappelletti, Pisa, 1876.

(2) Un mot de simple observation à ce sujet : Arioste, le plus joyeux, le plus gaillard des poètes, naît à Ferrare, l'endroit du monde le plus terne et le plus monotone. Fiez-vous donc à la théorie des milieux! C'est qu'il n'y a rien de plus imprévu que le talent, et il ne serait pas le talent s'il n'était imprévu.

depuis vingt ans quelle progéniture : en 1857 se publie à Turin un ouvrage de Domenico Cerri, *Borgia ossia Alessandro VI e i suoi contemporanei;* deux ans plus tard paraissent à Milan les lettres de Lucrèce à Bembo. Cependant le marquis Giuseppe Campori di Modena imprime en 1866, dans la *Nuova Antologia*, une étude sommaire intitulée : *Una vittima della storia;* en 1867, monsignor Antonelli, de Ferrare, donne ses *Memorie storiche* ou *Lucrezia Borgia in Ferrara*, et le signor Giovanni Zucchetti, de Mantoue, écrit en 1869 sa *Lucrezia Borgia, duchessa di Ferrara.* Et l'ouvrage du chevalier Cittadella, que j'allais oublier, homme de tant d'érudition, guide sûr et diligent à travers l'histoire et les monumens de son pays : *Saggio di albero genealogico e di memorie sulla famiglia Borgia specialmente in relazione a Ferrara.* A ne parler que de l'Italie, le terrain était, on le voit, préparé à souhait, et c'eût été bien telle aventure si de tout cet humus historique un *dotto Tedesco*, aussi subtil et profond que l'*illustrissimo Ferdinando Gregorovius che da tanti anni dimora in Italia,* n'eût pas tiré quelque important produit.

On s'imagine avoir tout fait quand on s'est écrié : Reportons-nous au temps où de telles choses s'accomplissaient, à ces temps où chaque pape marchait environné de ses concubines et de ses bâtards, où Paul III absolvait, bénissait de sa main sacrée un Pier Luigi Farnèse coupable de plus d'infamies que n'en concevrait à notre époque le dernier repris de justice, où Léon X, livrant à des histrions le Vatican, se gaudissait au milieu d'un ramas de courtisans et de courtisanes, aux mille obscénités des comédies de Machiavel. Comme si l'exemple de pareilles mœurs, capables tout au plus de rendre la postérité moins sévère envers de graves défaillances, pouvait jamais aller jusqu'à diminuer l'horreur de certains crimes qui n'ont pas de nom, et dont la flétrissure reste empreinte au front de madame Lucrèce en dépit de toutes les eaux lustrales et de tous les parfums d'Arabie qu'on répand sur elle. Qu'ils expliquent donc, ces virtuoses d'une bien tardive réhabilitation, qu'ils expliquent la répugnance et le dégoût qui firent tressaillir l'antique et loyale maison d'Este aux approches du jour où la fille incestueuse des Borgia en devait franchir le seuil. Ni le duc Hercule, ni son fils Alfonse ne voulaient consentir à cette dégradante alliance. Ils refusèrent d'abord et bataillèrent, puis l'avarice aidée de la raison d'état finit par l'emporter. On accepta, mais en rougissant et la conscience pleine et résonnante des atroces dénonciations de Jean Sforza, seigneur de Pesaro, l'époux sortant! Soyons justes et rendons à ces avocats d'une cause détestable la part de succès qui leur revient. A quoi tant d'efforts ont réussi, je

vais le dire : Lucrèce Borgia reste aujourd'hui ce qu'elle était jadis. Cette instruction nouvelle ne nous a rien appris et ne nous fera rien oublier. Ce qu'on peut affirmer toutefois, c'est qu'aux yeux des poètes et des artistes, Lucrèce Borgia y perdra tout, comme type, sans y gagner quoi que ce soit en considération aux yeux des honnêtes gens.

L'atmosphère de l'histoire a ses variations barométriques : tantôt c'est le vent d'accusation qui souffle, et tantôt c'est le vent contraire. Pour Lucrèce Borgia, les courans du jour sont à la réhabilitation; une brise de vertu, d'innocence et de pureté souffle sur toute la ligne, et cette mode, M. Grégorovius n'a même pas le mérite de l'avoir inventée, car, avant que l'idée lui vînt d'écrire son livre, les panégyristes italiens en avaient donné partout la note. Rien de plus facile à jouer que ces airs de flûte fort improprement appelés des thèses historiques. Les documens pour et contre s'équilibrant presque toujours en semblable sujet, il s'agit de ne mettre en lumière que ceux qui nous agréent et de laisser habilement les autres dans l'ombre où, soit dit en passant, un avocat adverse ne manquera pas de les relever en temps et lieu pour renverser toutes vos batteries, et ainsi de suite à travers les âges! Et la vérité, que deviendra-t-elle? La vérité! peut-être en saurait-on à la fin quelque chose, mais il faudrait alors s'adresser à la psychologie. M. Grégorovius nous peint une Lucrèce au dehors toute sympathique; quant à ce qui se passe dans cette âme assurément beaucoup plus compliquée et plus mystérieuse qu'il n'a l'air de croire, le savant allemand ne prend pas la peine de le découvrir. J'admets que Lucrèce, fille et sœur de deux scélérats, ait été cruellement jugée, et que, sur la mémoire de cette femme « légère, aimable, infortunée, » ait réagi l'universelle exécration qui s'attache aux noms d'Alexandre VI et du duc de Valentinois; ce qu'on est forcé pourtant de reconnaître, c'est que cette douce, élégante et dévote personne assista sa vie durant en spectatrice imperturbable à ces crimes de famille et qu'elle en profita quand elle ne les partagea pas.

Le plan serait ici d'évoquer ce monde énormément surfait et de réduire à leur proportion, à leur taille de scélérats vulgaires, ces demi-dieux dont les romantiques du latinisme de ce temps nous ont dressé l'apothéose. Un disciple de Pomponius-Lœtus, Michel Fernus, nous représente Alexandre VI sous les traits d'un olympien : « Il monte un cheval blanc comme neige; son front est rayonnant, l'éclair de sa dignité vous foudroie. Ainsi son peuple qu'il bénit le salue et l'acclame; ainsi sa présence réjouit chacun et s'annonce à tous comme un présage de bonheur. Quelle mansuétude dans son geste, que de noblesse sur son visage, de libé-

ralité dans son regard! et combien cette taille auguste et cette attitude augmentent encore la vénération qu'il vous inspire! » Admirons la mythologie dans Homère et dans Hésiode; mais, quand l'histoire se mêle d'imiter ses crimes et ses turpitudes, prenons les personnages pour ce qu'ils sont et ne nous laissons abuser ni par notre imagination ni par la distance. Ce sujet, nous ne l'eussions point choisi, cependant il ne nous effraie pas, et puisqu'il s'offre à notre élaboration si bien préparé et mis à point, lançons-nous tout de suite *in medias res.*

I.

Au jour de son élection à la papauté (11 août 1492), le cardinal Rodrigue Borgia avait cinq enfans. Sur les origines de leur mère, Vannozza Catanei, planent certains doutes. Elle était pourtant, dit-on, de famille honorable. Quand et comment les rapports s'établirent avec Rodrigue Borgia, rien de positif ne l'indique; tout ce que nous savons, c'est que vers 1480, à la date où pour la première fois son nom perce, elle était la femme d'un Milanais, George de Croce, exerçant sous le pape Sixte IV l'emploi de greffier apostolique, et que cinq ans plus tard, ce personnage étant mort en lui laissant un fils, elle épousa un gentilhomme de Mantoue, Carlo Canale, d'abord secrétaire de la Pénitencerie, puis (1490) gouverneur de Tor' di Nona. A Rome, les propriétés de l'illustre dame faisaient nombre; maisons, palais, vignes sur l'Esquilin, *Osteria del Leone* vis-à-vis de Tor' di Nona; au pays de Viterbe, le château de Brada, qu'elle habitait en souveraine. Dans les tragédies de famille qui signalent le règne d'Alexandre VI, cette Vannozza n'apparaît guère qu'une fois. Elle avait eu du cardinal cinq enfans, — quatre fils et une fille, — tous reconnus: l'aîné, Pedro Luis, créé duc de Gandie par Ferdinand le Catholique, meurt jeune, et son frère Jean hérite du titre; en septembre 1493, César, archevêque de Valence, reçoit le chapeau de cardinal, et pour Geofroy, le plus jeune, son père le pape obtient la main d'une fille naturelle d'Alfonse, roi de Naples, dona Sancia d'Aragon, laquelle apporte en dot à son mari la principauté de Squillace. Les fils ainsi dûment lotis, restait à pourvoir la fille.

Celle-là, qui ne la connaît? Sa renommée emplit l'histoire, et cependant, ni ses mérites, ni ses crimes ne sont en proportion du bruit qui s'est fait autour d'elle. Un homme d'esprit disait que l'histoire n'existait pas, et que c'étaient les historiens qui l'avaient inventée; Montesquieu, appuyant, nous raconte que « les histoires sont des faits faux composés sur des faits vrais ou bien à l'oc-

casion des vrais. » En faveur d'un pareil scepticisme, le cas de Lucrèce Borgia témoignerait presque. Ne nous hâtons pas trop cependant, et avant d'accuser l'histoire, quittons-en un peu la surface et cherchons la vraie figure sous les vernis et les repeints qui la recouvrent. Quelle surprise alors de la trouver si parfaitement dissemblable du type mis en circulation dans les annales, dans les romans et sur la scène! Cette héroïne du poignard, cette empoisonneuse imperturbable, est la personne du monde la plus froide et la plus incolore : pas un acte d'elle, pas un écrit que l'histoire ait retenu. Ses lettres ne nous livrent aucune individualité; elles sont correctes, insignifiantes, sans passion, sans esprit, sans observation, et forment, par le vide qu'on y rencontre, un singulier contraste avec les lettres de sa belle-sœur, la charmante marquise de Gonzague, qui sait bien trouver, elle, le moyen de faire transparaître le piquant et l'attrait de sa personnalité à travers la raideur et le pédantisme de l'épistolographie du temps. C'est à se demander si Lucrèce a jamais senti son cœur battre; la passivité, voilà son fait : tout s'accomplit au-dessus d'elle, en dehors d'elle, et, quel que soit le sort que son père ou son frère lui imposent, elle s'en accommode aussitôt. L'exemple n'est d'ailleurs point rare de ces créatures qui par inertie et lassitude glissent au crime. L'inceste de cette fille d'un Alexandre VI et de cette sœur d'un César Borgia trahit surtout ce caractère d'effroyable inertie. La sombre aventure des Cenci au moins a son expiation tragique, et l'humaine pitié sait où se prendre; mais quel autre sentiment éprouver que le dégoût, en présence de ce monstrueux commerce lâchement consenti et dont un rejeton, l'*infant romain*, viendra témoigner devant l'histoire? Pour comble de disgrâce, la beauté même de Lucrèce Borgia reste une énigme : quelques médailles gravées pendant la période de Ferrare sont, au dire de M. Grégorovius, tout ce que nous avons d'authentique comme renseignement.

Il nous en coûte cependant toujours un peu de renoncer à nos fictions. La poésie et la musique aidant, on s'était créé dans les nuages une Lucrèce de fantaisie; les uns se la figuraient sous les traits d'une pompeuse et plastique matrone : la George du théâtre de la Porte-Saint-Martin; d'autres entrevoyaient la svelte encolure, l'œil perfide et l'attrait vipérin d'une Rachel, quelque chose rappelant la fameuse légende des sorcières de *Macbeth :* « l'horrible est le beau, le beau est l'horrible. » Mais les délicats, les raffinés, ne cessaient d'invoquer Léonard de Vinci, le droit d'interpréter un tel modèle n'appartenant qu'au peintre de la *Joconde*. Mérimée n'y a point manqué : « Je distinguai tout de suite un portrait de femme qui me parut être un Léonard de Vinci; c'était évidemment un por-

trait, non une tête de fantaisie, car on n'invente pas de ces physionomies : une belle femme avec les lèvres un peu grosses et les sourcils presque joints. — C'est en effet un Léonard, dit la marquise, et c'est le portrait de la trop fameuse Lucrèce Borgia (1). » Hélas! il faut en rabattre : ce portrait tant cherché ne se rencontre pas plus à Rome, où Mérimée croyait l'avoir vu au palais Aldobrandi, qu'il ne se trouve à Modène ou à Ferrare, et pourtant les peintres les plus en renom à cette époque ont reproduit ses traits; à Ferrare, on en comptait bon nombre : des Dossi, des Garofalo, des Costa; Titien aussi doit l'avoir peinte, mais il semble que cette page se soit perdue. On a de lui à Vienne, dans la galerie du Belvédère, un portrait d'Isabelle de Gonzague d'Este, la rivale de Lucrèce en beauté. C'est un visage exquis, très régulier, du plus pur ovale, avec des yeux d'un brun foncé et respirant toutes les suavités de l'*éternel féminin* : quant à un portrait de Lucrèce par la main de ce maître, inutile de chercher; celui de la galerie Doria à Rome, attribué à Véronèse, né seulement en 1528, doit passer pour une de ces mille inventions dont les galeries ont le privilége. Une autre curiosité de ce genre est une figure de grandeur naturelle représentant une amazone tenant un casque dans sa main qui se voit dans la même galerie et s'annonce à tous comme un portrait de Vannozza par Dosso Dossi. Tout au plus accorderait-on quelque vraisemblance au portrait que possède, à Ferrare, le directeur du cabinet des médailles, et cela non point à cause du nom de Lucrèce Borgia écrit au bas en caractères archaïques, mais parce que cette image se rapproche en certains traits de la médaille. Il y a là cependant encore bien des doutes, lesquels s'étendraient sur deux majoliques que leur possesseur, un Anglais résidant à Venise, se complaît à célébrer comme l'œuvre même du duc Alfonse, grand dilettante en ces matières. Ajoutons que cette hypothèse, s'appuyât-elle des preuves les plus authentiques, ne nous offrirait qu'un document assez médiocre, la majolique étant un art décoratif et de sa nature peu soucieux des ressemblances. Force est donc de s'en rapporter à quelques médailles gravées pendant la période de Ferrare. Une de ces médailles eut pour auteur Filippino Lippi, qui l'exécuta l'année du mariage de Lucrèce avec Alfonse (1502); le revers en est original et plein d'une douce ironie quand on songe à qui s'adresse tout ce symbolisme caractéristique. On y voit l'Amour aux ailes éployées, fortement attaché au tronc d'un laurier près duquel pend une viole et s'ouvre un cahier de musique. A l'une des branches de l'arbuste, son carquois flotte vide, et par terre gît

(1) Mérimée, *Il Viccolo di Madama Lucrezia*, dans les *Contes et Nouvelles*.

l'arc dont la corde est brisée; légende : *Virtuti ac formæ pudicitia præciosissimum*. Que nous chante cette allégorie? Sans doute que la saison des amours folâtres est passée, et qu'il convient d'aller s'asseoir désormais sous le laurier des Este. N'importe, l'image, tant soit peu badine, s'adressant à toute autre femme, appliquée à Lucrèce Borgia, touche au naïf de l'âge d'or. A voir cette tête charmante aux longues tresses dénouées, l'étonnement vous gagne; impossible de rêver un contraste plus frappant que celui qui distingue cette effigie de l'image qu'on se représente de Lucrèce Borgia. Vous avez devant les yeux un visage enfantin d'expression un peu étrange et d'un profil joli sans rien de classique. « Lucrèce n'est point une beauté, écrit à Francesca Gonzague la marquise de Cotrone; elle a l'aimable attrait, le *dolce ciera*. » Une existence légère et par la pente du plaisir glissant à l'infortune, voilà ce que l'air de ce gracieux visage vous raconte. Lucrèce Borgia ne relève pas de la tragédie, l'héroïne est au-dessous de sa destinée; c'est une agréable personne, qui n'eût pas demandé mieux que de vivre honnêtement, et dont une atmosphère de crimes empoisonna les jours. Victime de fatalités inextricables, elle devait après sa mort avoir à répondre devant l'opinion des scélératesses dont le réseau avait enveloppé son existence. A peine morte, la flétrissure indélébile reparaissait à son front, et cependant Lucrèce n'avait guère vécu que comme une princesse de son temps. Sa première jeunesse seulement s'était passée dans l'horrible milieu de sa famille, et cette pestilence avait suffi pour stériliser à distance tout effort vers le bien. Chose étrange cependant, qu'un grand poète s'éprenant, — ainsi que d'ailleurs c'était son droit, — du type vulgaire et traditionnel, ait justement choisi la période de Ferrare, c'est-à-dire le moment même où la vraie Lucrèce, dégagée des erreurs du passé et n'entrevoyant pas encore les ombres de l'avenir, se profile en pleine lumière et presque rayonnante sous son nimbe d'apaisement, de piété sereine et d'humanisme! Mais n'anticipons pas, et, certains de la retrouver plus tard charitable, dévote et bonne au pauvre monde, parcourons rapidement ses aventures conjugales.

II.

Et d'abord, quels rapports de famille! Rome fut toujours par excellence le sol propre aux ménages irréguliers; mais, depuis que le monde est monde, pareil scandale ne s'était vu. Cette enfant, qui dès le berceau connaît son extraordinaire bâtardise et ne cessera d'être fille de cardinal que pour s'intituler fille de pape! Dans le quartier de *Ponte*, l'un des plus vivans de la grande cité, à deux

pas d'un palais qu'habite Rodrigue Borgia, sur la place *Pizzo di Merle*, est la maison de Vannozza. Là, parmi les richesses d'un ameublement de l'époque, au milieu des vastes fauteuils sculptés, des bahuts énormes, de ces reliquaires, de ces lits que recouvre un ciel d'épais et lourds rideaux, de tout ce massif et ce colossal de la première renaissance, remue, fermente l'étrange couvée : filles et garçons pullulent et grandissent dans l'immorale et farouche promiscuité des nymphes et des sylvains au fond d'un bois. Ils savent que cette superbe femme est leur mère et que le mari de cette femme ne leur est rien, leur véritable père étant cet illustre personnage habillé de pourpre dont le portrait s'étale sur le mur et qui de temps en temps vient les faire sauter sur ses genoux avant de se mettre à table et de fêter joyeusement les vins d'Espagne et de Sicile en compagnie des plus beaux, des plus savans et des plus débauchés seigneurs qu'on renomme : Orsini, Porcari, Cesarini, Barberini, etc. Comment Lucrèce n'eût-elle pas ignoré les scrupules alors que ses oreilles, s'ouvrant à peine aux bruits du monde, n'entendaient que récits d'histoires absolument semblables à la sienne? Des cardinaux s'affichant avec leurs concubines et traitant leurs bâtards en fils de princes, ce n'était point l'exception, c'était la règle. On lui montrait les Rovere, les Piccolomini, environnés de familles nombreuses; elle voyait les enfans d'Innocent VIII comblés d'honneurs, son fils Cibò s'alliant aux Médicis, sa fille Théodorine épousant le Génois Uso di Mare, et tout le Vatican grouillant des progénitures papales. En mai 1489, Lucrèce avait neuf ans; à cette date, Julie Farnèse, jeune et éblouissante de beauté, s'empare du cardinal vieillissant, qui, devenu pape et toujours plus affolé d'ardeurs juvéniles, jusqu'au bout traînera la chaîne. « Jamais un souci, rien ne l'arrête, il rajeunit tous les jours, » remarque l'envoyé de Venise, parlant d'Alexandre VI, déjà septuagénaire.

Julie avait des cheveux d'or comme Lucrèce et triomphait partout sous le nom de la belle Farnèse. Elle avait quinze ans quand ce vieillard de cinquante-huit ans la suborna. En l'apercevant un jour chez Adrienne Orsini, dont elle allait épouser le fils, ses instincts diaboliques s'enflammèrent, et bientôt la chute de cet ange fut consommée, si tant est qu'on puisse ainsi désigner une donzelle dressée aux mœurs d'une pareille époque. La belle-mère ne se contenta pas de fermer les yeux, elle prit part active à cette honte, livrant endormie à ce ribaud la future épouse de son fils, et quelques jours après (20 mai 1489) les noces de Julie Farnèse et du jeune Ursinus Orsini se célébraient au palais même du Borgia, qui signait au contrat et bénissait les deux conjoints. Du sacrilége adultère de ce prêtre avec la noble dame une grande maison devait sortir. En

effet, jusqu'au temps des Borgia, les Farnèse, dont sur le sol romain deux splendides monumens immortalisent aujourd'hui le nom, les Farnèse comptaient à peine. C'est au pape Alexandre VI que cette famille doit la grande figure qu'elle a faite depuis. L'idolâtre amant de la belle Julie, en conférant au frère de sa maîtresse la dignité de cardinal, préparait le pontificat de Paul III, ancêtre des Farnèse de Parme : *principium et fons*, et c'est ainsi que du limon bourbeux la vie se dégage, et que les monstrueux sauriens sortent du vice et de la corruption pour se répandre sur le monde.

Cette Adrienne Orsini, belle-mère si accommodante, avait de longue date toute la confiance du cardinal Rodrigue. Il se confessait à elle de ses péchés, lui disait ses plans, ses intrigues, et jamais ne cessa de la consulter. Ce fut aux mains de la chère dame que passa Lucrèce en quittant le toit de Vannozza. Il s'agissait avant tout pour la fille du cardinal de se former à la tenue, aux élégances, au beau langage des jeunes personnes de maison princière. Nous la voyons à la fois apprendre à s'habiller, et s'accoutumer, se rompre aux plus sévères exercices de la dévotion. Cette piété de sacristie, — très rigide et particulière de tout temps à l'éducation des femmes italiennes, — n'a rien qui doive épouvanter et procède beaucoup moins des besoins de l'âme que d'une certaine attitude morale qu'on pense devoir s'imposer : pécher, au demeurant, est peu de chose, mais la décence et le goût veulent que la pécheresse la plus relâchée ne manque point l'office et conserve partout les dehors d'une catholique exemplaire. De femme sceptique et professant tout haut la libre pensée, il n'y en avait point; même parmi les hommes, les esprits forts n'auraient osé jeter le masque. Un tyran sans foi ni loi, l'atroce Malatesta de Rimini, bâtissait des églises; la Vannozza édifiait, ornait une chapelle à *Santa-Maria-del-Popolo,* et Lucrèce, sa bien-aimée fille, devenait, par les soins de madame Adrienne Orsini, un modèle de vertu pratiquante.

A côté de l'instruction morale, la culture intellectuelle eut naturellement sa place. La fille d'Alexandre VI reçut l'enseignement classique de son temps; l'étude des langues, la musique, les arts du dessin, l'occupèrent, et plus tard son rare talent à parfaire des broderies de soie et d'or émerveilla Ferrare. Elle parlait l'espagnol, l'italien, le français, le grec et le latin, écrivait indistinctement, même au besoin rimait dans toutes ces langues, et notons que ce n'étaient là que simples rudimens et premiers degrés d'éducation, pendant le séjour à Rome, alors que ni les Bembo ni les Strozzi n'avaient encore mis la main à son développement. Remarquons aussi, pour donner une idée de ce qu'était aux XV[e] et XVI[e] siècles cette culture chez les femmes, que Lucrèce ne compte point parmi les savantes et les beaux esprits

de l'époque, les Constance Varano, les Élisabeth d'Urbin, les Victoria Colonna. Théologie, philosophie, histoire, jurisprudence, mathématiques et médecine, ces femmes, comme le docteur Faust, avaient tout parcouru, tout étudié; correspondre en latin avec les plus fameux professeurs, discourir sur les pères de l'église, composer de la musique et scander des vers, c'étaient jeux familiers et passe-temps ordinaires. Peut-être aurait-on mauvaise grâce à se monter la tête à propos de ce savoir réduit à des formules académiques et d'où la vie est absente, mais ces habitudes de haute culture intellectuelle rehaussaient le ton général, imprimaient à la conversation une méthode, un goût, je ne sais quoi de substantiel et de supérieur dont il semblerait que la tradition se fût transmise à nos salons du XVIIe siècle (1). On prenait un thème, un sujet, on le traitait selon les règles, un peu à la manière des dialogues antiques, avec cette différence que les femmes s'y évertuaient de droit et de pleine compétence; telle était la conversation de la renaissance, — science dont la France avait depuis fait un art si charmant et qui n'existe plus dans notre monde, où désormais une soirée est impossible sans un morceau de chant ou de piano qui vienne à souhait combler les vides.

Rodrigue Borgia aimait à préparer de loin l'établissement de ses enfans, et jamais paternité ne s'afficha plus âpre que la sienne à ce devoir. Ses trois fils, dès leur premier âge, entraient dans la faveur d'Innocent VIII; tandis que l'aîné, don Juan, poussait du côté de l'Espagne, César, homme d'église malgré lui, recevait le titre et la dotation d'évêque de Pampelune, et Geofroy, son plus jeune frère, un enfant de neuf ans, était nommé chanoine archidiacre de Valence. Quant à Lucrèce, le cardinal rêva d'abord pour elle un mariage espagnol; mais entre les fiançailles et la célébration de cette alliance, la papauté faisait irruption dans la famille, et ce qui naguère eût convenu à la simple fille d'un cardinal ne remplissait plus l'ambition de la fille d'un souverain pontife. Le 11 août 1492 eut lieu ce grand événement. Rome entière attendait, frémissait d'impatience aux portes du conclave; mais dans la maison de Vannozza, chez madame Adrienne Orsini, quelle fièvre d'angoisses! Vannozza désormais vivait à l'écart avec son mari, ce Canale, secrétaire de la Pénitencerie. Elle avait cinquante ans et ne demandait plus rien à l'existence, en dehors de l'accomplissement d'un vœu suprême : voir le père de ses enfans monter sur le trône de saint Pierre. Au palais

(1) « Ce qui est remarquable et vraiment distingué dans les romans de M[lle] de Scudéry, ce sont les conversations qui s'y tiennent, et pour lesquelles elle avait un talent singulier, une vraie vocation. » Sainte-Beuve, *Mademoiselle de Scudéry*, dans les *Causeries du lundi*.

Orsini, Adrienne, Julie Farnèse, Lucrèce, prosternées aux pieds du crucifix, priaient ensemble et d'un cœur si pur, si ému, si profondément chrétien, que leurs voix furent exaucées. A l'aurore, des messagers du Vatican accouraient leur annoncer la bonne nouvelle. On raconte que dans la matinée de ce bienheureux jour, lorsque Alexandre VI fut transporté du conclave dans la métropole de Saint-Pierre pour y recevoir le premier hommage, son œil rayonnant de joie chercha tout de suite les siens; à travers l'immense foule, il semblait de sa vue les fortifier en l'espérance de l'avancement de ses desseins, de sa fortune et de sa grandeur, et leur dire sans parler : Je vous vois!

Tous étaient là venus à la hâte célébrer ce grand triomphe. De longtemps Rome n'avait admiré le spectacle d'un si beau pape. Il avait la majesté jointe à la grâce, le charme et la séduction dans l'autorité : une stature souveraine, le geste imposant, des mains d'archange et quelle voix! Évidemment Dieu l'avait créé pour monter aux autels et pontifier : *Ecce sacerdos magnus!* Bénisseur magnifique dont l'exemple enflamma plus tard notre cardinal de Rohan et que tant d'autres prélats, grands seigneurs, imitèrent sans l'égaler. Veut-on un crayon pris sur le vif, un contemporain, Gaspard de Vérone, va nous le fournir : « Il est beau, séduisant, joyeux d'aspect et plein de douceur, d'attrait en ses paroles. A la vue d'une belle femme, toute sa personne entre en effervescence, et, plus vivement que l'aimant n'attire le fer, il l'attire à lui. » Ce genre d'organisations physiques et morales ne manque pas de représentans : Casanova, le régent, s'y rattachent; mais l'original est de voir un Casanova, un Philippe d'Orléans, lier et délier au nom du Christ. *Statura procerus, colore medio, nigris oculis, ore paululum pleno,* ainsi nous le dépeint Jérôme Portius en 1493 : haut de taille, d'un teint légèrement coloré, l'œil noir, la bouche un peu charnue, et de plus une santé splendide, capable de supporter sans gêne aucune toutes les fatigues du sacerdoce et du plaisir, beaucoup d'éloquence, d'éclat mondain et de courtoisie. Vous restez émerveillé devant l'équilibre parfait de cette puissante et royale nature, ne respirant que mansuétude et placidité olympienne.

Onze jours après son élection, Alexandre faisait évêque de Valence son fils César, âgé de seize ans, et bientôt le Vatican se peuplait d'Espagnols, parens, amis, cliens et familiers de la nouvelle maison régnante, tous en quête de places et d'honneurs, tous avides d'argent et se ruant à la curée. Parlant de cette clique dévorante, Jean-André Boccace écrit au duc de Ferrare (1492) : « Dix papautés, si on les avait, ne suffiraient point à la satisfaire. » Préparer pour sa fille une brillante alliance fut alors la pensée du saint-

père. D'un gentilhomme espagnol désormais on n'en voulait plus; il fallait un prince. Jean Sforza, seigneur de Pesaro et neveu du duc de Milan, se présente, et le pape l'agrée. Pour Lucrèce, son extrême jeunesse (elle avait treize ans) dispense ses parens de la consulter, et le mariage s'accomplit sans qu'elle proteste. Telle est d'ailleurs l'inertie inhérente à ce caractère que les choses se passeront toujours de même sorte. Cette union dura quatre ans. Alexandre, qui tient à fréquenter librement sa bien-aimée fille, l'installe dans une résidence voisine du Vatican. Là madame Lucrèce aura sa cour, dont la grande-maîtresse sera la complaisante Adrienne, qui, sur l'ordre de sa sainteté, quittera le palais Orsini pour venir vivre avec les jeunes époux, et l'étroit cercle de famille ne tardera pas à se compléter par la présence d'une personne également chère au cœur du souverain pontife. J'ai nommé Julie Farnèse.

L'adultère patent de la sœur attirait mille bénédictions sur la famille. Le frère de Julie, un jeune drôle fort renommé pour sa débauche, recevait la pourpre; Rome l'appelait « l'Éminence-Cotillon. » Vainement le sacré-collége crie au scandale, que pouvait refuser aux caresses de la courtisane ce pape de soixante-six ans? La belle Julie n'était plus désormais qu'un instrument de fortune aux mains de la race la plus férocement cupide. Ses parens exploitaient sa honte. Comment s'expliquer autrement que par l'intérêt les relations d'une si jeune femme avec un vieillard revêtu de ce caractère? Quelle que soit l'attraction démoniaque qu'on prête à la nature d'Alexandre VI, le magnétisme devait avoir à cette époque beaucoup perdu de son prestige. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce commerce, né de la surprise et du rapt, s'établit ensuite pour des années. J'imagine qu'à l'outrage de la première heure un mouvement de pudeur succéda, et que, cette honte une fois bue, la vanité d'abord, puis la spéculation s'en mêlèrent. Ce chef auguste de la chrétienté, ce monarque spirituel et temporel devant qui Rome et l'univers s'humiliaient, le voir là devant soi, ému, asservi, prompt à se rendre à vos moindres caprices d'enfant gâté,—ce rêve de toute-puissance et domination, quand Julie ne l'aurait pas eu, les Farnèse à coup sûr l'eussent fait pour elle et pour eux. Julie avait à ce point dépouillé les scrupules qu'elle habitait le propre palais de Lucrèce; nous l'y trouvons en 1492 accouchant d'une fille qu'on nomma Laure. « L'enfant passait officiellement pour être d'Orsini, mais par le fait il était du pape, et lui ressemblait singulièrement, *adeo ut vere ex ejus semine orta dici possit.* » Un rôle ingrat pourtant était celui du mari; si dorée que fût la pilule, il n'aimait point à l'avaler devant tout ce monde. Il imita l'antique Amphitryon et s'éloigna,

laissant la divine Alcmène aux bras du Jupiter mitré. Du reste, pour cacher sa honte, les châteaux ne lui manquaient pas; le pauvre homme n'avait qu'à choisir entre tant de riches domaines dont le pape avait doté sa femme, « la fiancée du Christ, » ainsi que les mauvais plaisans de Rome avaient baptisé Julie.

Une lettre du témoin que nous venons de citer, Lorenzo Pucci, envoyé de la république de Florence et allié aux Farnèse, nous montre l'intérieur du palais de Santa-Maria-in-Porticu, et nous met en rapport direct avec le personnel qui l'habite. « Hier au soir, comme c'était vigile, je montai à cheval avec monsignor Farnèse pour aller assister aux vêpres du pape. Or, tout en attendant que la présence de sa sainteté fût annoncée dans la chapelle, j'entrai un moment au palais de Santa-Maria voir madonna Julie. Je la trouvai qui venait de se laver la tête; elle était assise près du feu avec madame Lucrèce, fille de notre maître, et avec madame Adrienne; on m'accueillit de la meilleure grâce. Madame Julie voulut m'avoir à côté d'elle, puis, après un peu d'entretien, voulut me montrer son enfant qui déjà commence à grandir. C'est le vivant portrait du pape. Mais elle, vous n'imaginez pas beauté pareille! Elle a pris un certain embonpoint, et je la proclame ici la plus splendide créature. Elle dénoua devant moi ses cheveux et se fit accommoder. Ses longues tresses ruisselaient jusqu'à ses pieds; elle portait une coiffure de fin linon parfilé d'or, et sa beauté brillait comme un soleil. En vérité, j'eusse donné beaucoup pour que vous eussiez été présente, afin de vous renseigner de vos propres yeux. Elle était vêtue d'une robe fourrée et taillée à la napolitaine, de même aussi madame Lucrèce, qui nous quitta pour se déshabiller et revint un instant après en habit de velours violet... Les vêpres terminées et les cardinaux partis, je quittai ces dames. »

C'était la maison de Gomorrhe que ce palais, et les révélations ultérieures de Sforza, le mari de Lucrèce, nous édifieront sur ce qui s'y passait. Le 10 août 1496, l'aîné des infans romains, don Juan, duc de Gandie, arrivait dans Rome en grande pompe. Pour la première fois Alexandre VI voyait tous ses enfans rassemblés autour de lui. Jean résidait au Vatican, Lucrèce au palais de Santa-Maria, César et Geofroy au château Saint-Ange. Autant de groupes, autant de cours se visitant, s'entremêlant, toujours en fêtes. La musique, la danse, les banquets et les mascarades ne cessaient pas; de somptueuses cavalcades parcouraient la ville et rentraient au Vatican, conduites par Lucrèce et dona Sancia d'Aragon, femme de Geofroy. A ces réunions, à ces jeux, le pape prenait part, tantôt de façon tout intime et tantôt officiellement, de l'air d'un souverain qui reçoit les princesses de sa maison. A table, Alexandre VI se compor-

tait sobrement : il dînait et soupait d'un plat, pourvu que ce fût exquis. On sait que sur le reste sa modération laissait à désirer; des bruits abominables circulaient, des histoires qu'on se refuserait à croire si le récit des ambassadeurs ne les attestait : — ce père, par exemple, vendant au pape sa fille mariée, et dont le gendre, un soir dans sa vigne, tranche la tête qu'il plante au bout d'un pieu avec cette inscription : « Ceci est la tête de mon beau-père, coupable d'avoir procuré sa fille au pape, ce qu'ayant entendu, le pape l'a condamné à l'exil avec la décapitation préalable. » — Les rapports du même envoyé vénitien parlent aussi d'une Espagnole, maîtresse du duc de Gandie, et que ce fils respectueux et désintéressé conduisit à son père avec l'aisance d'une validé offrant au padichah quelque Circassienne de haut prix. L'adorable princesse d'Aragon occupait aussi la renommée : à cette fille naturelle du roi de Naples les bonnes raisons ne manquaient pas pour mal tourner; sortie de la plus vicieuse des cours, elle avait au plein de cette corruption romaine épousé un enfant. Le jeune et timide Geofroy lui semblait d'un bien mince attrait quand elle le comparait à ses aînés bouillans d'audace et d'ambition. Bientôt le duc de Gandie et César se la disputèrent, et la belle créature, déjà formée aux leçons de sa sœur Lucrèce, fut à l'un d'abord, puis à l'autre. Les Borgia ne comprenaient point différemment l'existence de famille et vivaient ainsi en patriarches! A mesure que vous vous rapprochez davantage de cet effroyable milieu, vous devenez plus indulgent envers Lucrèce, en même temps que vous éprouvez quelque désappointement à la voir ressembler si peu au type héroïque traditionnel, tant en histoire le faux, l'absurde même est quelquefois plus vraisemblable que le vrai. Quels exemples, en effet, s'offraient à ses yeux journellement! Tous les vices marchaient à découvert en s'emmitouflant dans la douillette sacerdotale; le loup féroce et le pourceau empruntant la peau de l'agneau sans tâche! un paganisme dépassant la fable antique, un culte dont les desservans sacrés étaient des êtres qu'elle ne connaissait que par leurs infamies; son père le pape, son frère César le cardinal, molochs à double tête qu'elle retrouvait célébrant avec une onction dérisoire les mystères de l'Incréé, après avoir assisté quelques heures auparavant aux orgies qui se succédaient derrière la scène! Ce qui caractérise les Borgia, c'est moins le nombre et l'énormité de leurs crimes que la situation exceptionnelle dans laquelle ces crimes furent commis. Ces tyrans-là n'étaient point en somme plus cruels que les autres despotes italiens de cette époque; sous le rapport des félonies, du brigandage et des exécutions sommaires par le poison et par le fer, l'histoire des Visconti et des Sforza, des Malatesta de Rimini et des Baglioni

de Pérouse ne le cède en rien à leur histoire, et pour la moralité les cours de Louis XIV et de Louis XV ne valent guère mieux; mais les Borgia portent la pourpre et la tiare, leurs mains souillées touchent aux choses divines, et de cette circonstance aggravante devait naître le prestige presque fantastique et cette espèce d'attrait repoussant qu'exercent ces grands réprouvés sur nos imaginations. Les autres sont des luxurieux, des fourbes, des assassins, eux ne se contentent pas de tout cela; ils ont en plus le sacrilége, qui les investit d'une force démoniaque irrésistible et constitue leur originalité, leur pittoresque parmi les races hiératiques et royales ayant mission de régir les hommes en les édifiant.

III.

Je m'aperçois que je n'ai pas encore dit un mot du mari de Lucrèce. C'était un assez médiocre personnage que ce tyranneau de Pérouse. Depuis l'heure incertaine où, faute de mieux, on l'avait pris, le temps avait marché, et la fortune des Borgia de même. Les Sforza étaient en baisse; leur alliance ne suffisait plus à l'ambition de la famille; père, frère et fille ne demandaient qu'à se débarrasser de cet intrus. On l'avertit de renoncer à la dame et de solliciter d'Alexandre VI la cassation du mariage; il eut l'air de ne pas comprendre, peu s'en fallut que cette maladresse ne lui coûtât la vie. Un soir, César vint informer Lucrèce que l'ordre était donné de mettre à mort le *caro sposo*. La chance voulut que Jean Sforza fût en ce moment à la maison, et, son frère à peine sorti, Lucrèce courut à la pièce voisine, décida le jeune homme à fuir sans perdre une minute. Un cheval tout sellé l'attendait, et le lendemain Jean Sforza rentrait dans sa principauté de Pérouse, sauvé par la vitesse du noble animal, qui tombait expirant sur les marches du palais. Cette escapade, où Lucrèce fit du moins preuve de quelque intérêt pour son triste mari, mécontenta les Borgia; ils eussent préféré tout autre genre de disparition : vous tuez un homme, il se tait, tandis que, du fond de l'exil, on parle, on proteste; ce qui arriva. Alexandre VI nomme une commission sous la présidence de deux cardinaux, et la séparation des époux est prononcée, l'arrêt déclarant que Jean Sforza n'a jamais rempli ses devoirs de mari. Voilà donc Lucrèce Borgia reconnue et proclamée vierge devant l'Italie entière, qui bat des mains et salue cette découverte d'un immense éclat de rire. Jean Sforza remua d'abord ciel et terre, récusa juges et témoins; puis, sur l'avis de son frère Ascanio et de Ludovic Le More, duc de Milan, il se résigna; mais si, par force, il avoua ses torts conjugaux, il en raconta les motifs, — tellement

odieux et révoltans, qu'après les avoir lus dans les dépêches on se refuse à les traduire (1).

Vers le même temps, un tragique et mystérieux événement s'accomplit. Alexandre VI chérissait entre tous son fils aîné, le duc de Gandie, et voulait lui tailler une principauté dans le patrimoine des Orsini. N'ayant point réussi, il essaya de le dédommager en le nommant duc de Bénévent. Quelques jours après (14 juillet 1497), le nouveau duc et son bon frère César dînaient chez leur mère, à sa vigne de Saint-Pierre-in-Vincoli, en compagnie d'autres seigneurs. Le repas fini, tous remontent sur les mules pour rentrer au palais apostolique. On arrivait aux environs de l'ancien palais Borgia, résidence actuelle du cardinal vice-chancelier, lorsque le duc prit congé de la bande et s'éloigna accompagné d'un seul écuyer et d'un homme masqué qui venait d'assister au festin sans se faire connaître, et qui depuis un grand mois se montrait chaque jour chez l'altesse. A la place des Juifs, le duc dit à son écuyer de l'attendre une heure et de s'en retourner ensuite au palais, s'il ne le voyait pas revenir; sur quoi l'homme masqué, enfourchant sa mule, se mit en croupe, et tous les deux partirent au grand trot. Où s'en allaient-ils? Jamais on ne l'a su. Le lendemain, au lever, les domestiques avertirent le pape que le prince n'était pas rentré. Alexandre eut une commotion dont bientôt il se remit, pensant que le duc se serait attardé à ses plaisirs et qu'il reparaîtrait le soir. La nuit vient, point de duc; le pape, anxieux, ordonne des perquisitions. Un peu au-dessous de l'hôpital *San-Girolamo*, un Esclavon, nommé Giorgio, avait au bord du Tibre un chantier dans lequel il montait la garde. Mis en demeure de déclarer s'il n'avait aperçu personne pendant la nuit précédente, l'Esclavon répondit que, vers cinq heures, il avait vu venir par la ruelle, à gauche de l'hospice, deux hommes inquiets, allant de çà et de là, comme pour bien s'assurer que nul témoin indiscret n'observait la place. Ces hommes s'étant éloignés, deux autres avaient paru, sur un signe desquels un cavalier s'était avancé, ayant en croupe de son cheval blanc un cadavre dont les jambes pendaient d'un côté, la tête et les bras de l'autre. Parvenus au bord du Tibre, les camarades qui étaient à pied prirent le corps mort et le lancèrent au milieu du gouffre. Sommé de dire pourquoi il n'avait point aussitôt couru dénoncer le fait au gouverneur, le marchand répliqua que c'était peut-être le centième cadavre qu'il voyait ainsi jeter à l'eau, et qu'il avait pensé qu'on ne s'occuperait pas plus de celui-ci que

(1) D'après une dépêche de l'envoyé de Ferrare Costabili (23 juin 1497), Jean Sforza, parlant au duc Ludovic de ses rapports avec Lucrèce, aurait de la sorte exposé les faits : « Anzi haverla conosciuta infinite volte, ma che papa non se l'ha tolto per altro se non per usare con lei. »

des autres. Cependant nombre de pêcheurs fouillaient le Tibre. Vers la vesprée, on retrouva le duc; il avait tous ses vêtemens, son manteau même, et dans sa bourse 30 ducats. Neuf blessures le balafraient, le mutilaient, aux bras, au ventre, aux jambes, et la gorge tranchée. En apprenant cette mort de son fils, jeté à l'eau comme une bête immonde, le pape eut un profond désespoir; il s'enferma chez lui, pleura, et plusieurs jours se passèrent sans nourriture ni sommeil. Le temps seul adoucit un peu cette affliction. Au château Saint-Ange, des voix gémissantes, horribles, chaque nuit menaient leur vacarme, l'épouvante régnait à la cour et dans Rome, le spectre implorait vengeance, la victime dénonçait à cris redoublés l'assassin dont le nom circulait de bouche en bouche: « Caïn, qu'as-tu fait de ton frère? »

Ainsi la conscience publique interpellait César Borgia. Quant au pape, il ne posait pas même la question, sachant trop bien au fond de l'âme à quoi s'en tenir. Il oublia pourtant, assuma sa part de complicité morale dans le crime commis sous ses yeux, et de ce jour son terrible fils devint le maître, et lui seul gouverna sous le nom d'Alexandre VI. Qu'était-ce après tout qu'un fratricide dans de pareils rapports de famille? D'ailleurs les hommes de la renaissance ne ressemblent en rien à ce que nous sommes. Ils ne connaissent ni l'opinion, ni ce que nous appelons aujourd'hui « le système nerveux. » La loi de conservation est l'unique loi, et chacun la pratique à son profit comme il l'entend. L'idée de distinguer entre le bien et le mal ne les prend même pas. Machiavel, après avoir raconté (1) l'anecdote de Jules II, s'aventurant dans Pérouse pleine encore des soldats de Gianpolo Baglioni qui vient de lui rendre sa ville, raille celui-ci d'avoir perdu là une si belle occasion d'exterminer son ennemi par trahison, et il termine par cette réflexion : « Ce trait, dont la grandeur eût infailliblement effacé la honte, ce trait l'aurait couvert de gloire, mais l'homme est ainsi fait qu'il ne sait jamais être bon ni méchant dans l'entière acception du mot. » Alexandre VI n'était qu'un voluptueux superbe; chez César, l'ambition, passion déjà plus noble, prédominait: le père n'en voulait qu'aux jouissances de la vie, le fils n'aspirait qu'au pouvoir, et malheur à qui se trouvait sur son chemin, frère ou beau-frère, il supprimait tout sans sourciller! Cependant Lucrèce avait épousé en secondes noces un prince de la maison d'Aragon qui régnait à Naples, et, dit-on, elle aimait son mari, le duc Alfonse, jeune homme de dix-sept ans et d'une beauté rare, quand un brusque revirement des choses renversa ce bonheur domestique.

Alexandre ne se contentait plus d'adorer sa fille, il la consul-

(1) Macchiavelli, *Discorsi*, t. 27.

tait en politique et vantait partout le jugement et la présence d'esprit de la nouvelle duchesse de Biselli. A Rome, Lucrèce était une vraie puissance; dame souveraine de Spolète et de Nepi, à la veille de posséder en fief Sermoneta, elle avait un train d'existence digne du rang qu'elle occupait. De Rome à sa bonne ville de Spolète, elle ne voyageait qu'en somptueuses caravanes, suivie d'une longue file de mulets chargés de coffres. La garde du palais du pape l'entourait, le gouverneur, les cardinaux et les prélats lui faisaient cortége. Au départ comme au retour, le pape assistait à ces triomphantes équipées. Les plus grandes dames et les plus nobles seigneurs d'Espagne et d'Italie rivalisaient de luxe et d'empressement dans ces cavalcades dont l'appareil royal passionnait la ville. Il y avait là cependant quelqu'un que tout ce bruit importunait, et ce quelqu'un n'était autre que le principal meneur de toutes les révolutions et de tous les crimes du Vatican. Depuis le 10 août 1498, César Borgia s'était démis de sa dignité de cardinal. Arrêtons-nous un moment à voir comme l'habit séculier sied à sa figure. Une dépêche de l'envoyé de Ferrare va nous renseigner : « Je visitai avant-hier César dans sa maison du Transtevère, il partait pour la chasse en costume de cavalier : habit de soie, armes à la ceinture, et sur le dos une simple capeline comme en portent les jeunes clercs. Tout en chevauchant côte à côte, nous devisâmes quelque peu et du ton le plus familier. C'est un homme d'un génie supérieur, doué de très grandes manières; il a tout à fait l'air d'un fils de prince : avec cela, beaucoup de bonne humeur et de gaieté, toujours en fête. » Notons l'air jovial, trait particulier d'Alexandre VI, qu'on ressaisit également chez Lucrèce, ce bon rire épanoui des âmes honnêtes, si bien à sa place sur des bouches pures et candides!

César Borgia n'avait qu'un désir, mais frénétique, — étendre partout ses possessions, devenir un puissant prince. Pourquoi rencontrait-il sur son chemin cet Alfonse d'Aragon, le mari de sa sœur, qui l'aimait, aberration étrange et sotte injure aux droits du père et du frère! — Le 11 juillet de l'an 1510, une scène sanglante se passait sur la place Saint-Pierre : le duc de Biselli, assailli sur les degrés de la basilique, tombait grièvement blessé aux bras et à la tête. Environ quarante cavaliers étaient apostés là que les meurtriers rejoignirent s'enfuyant avec eux par la Porta-Pertusa. Alfonse fut transporté à Santa-Maria, son domicile conjugal; d'enquête, il n'y en eut pas l'ombre, et comme on redoutait quelque tentative d'empoisonnement, le blessé ne prit sa nourriture que des mains de Lucrèce et de sa sœur. Alexandre avait tout de suite reconnu d'où partait ce nouveau coup. Décidément bon sang ne mentait pas. Peut-être aussi qu'à l'orgueil du père un peu de trouble se mêlait. A force d'ad-

mirer son fils César, il en eut peur. Sa crainte cependant ne l'empêcha point de se montrer sympathique au duc Alfonse; il lui donna seize hommes de garde et vint souvent le visiter. Le duc ne voulait pas mourir de ses blessures, et de son côté César grommelait : « C'est à refaire; chose manquée le jour sera la besogne du soir! » — Le 18 août, vers la première heure de la nuit, le jeune prince fut assassiné dans son lit, et le corps immédiatement transporté à Saint-Pierre, où se trouvait au milieu de ses gens le trésorier pontifical François Borgia, fils du pape Calixte. Le médecin du jeune prince et l'infirmier, arrêtés un instant pour la forme, furent aussitôt remis en liberté. Tous nommaient l'auteur du crime. César, pénétrant à neuf heures dans la chambre du malade, avait commencé par en éloigner Lucrèce et dona Sancia, et presque aussitôt il appelait Micheletti, son capitaine, qui d'un bon coup de poignard tranchait le nœud. Infortuné duc! jamais aventure tragique ne tomba plus vite en oubli. Ce drame horrible s'effaça comme une fantasmagorie, et de l'assassinat du prince Alfonse d'Aragon, une des plus illustres et des plus touchantes victimes des Borgia, il n'en fut pas plus tenu compte que de la mort d'un palefrenier du Vatican.

Nul accusateur n'élevait la voix, que dis-je? le scélérat se dénonçait lui-même; cynique d'audace, il s'écriait : « J'ai tué celui-là comme j'avais tué l'autre, Gandie, mon propre frère, » et nul homme ne reculait d'horreur devant ce monstre, pas un prêtre ne l'excommuniait, pas un cardinal ne lui marchandait ses révérences. Et les prélats! comment eussent-ils fait pour ne pas le courtiser plus bas que terre, ce puissant coquin dont les mains rouges de sang distribuaient des chapeaux de cardinal au plus offrant, car il fallait au Borgia de l'or immensément pour conquérir la Romagne. Ses condottiers, — des Orsini, des Vitellozzo, des Bentivoglio, — formaient autour de sa personne un état-major resplendissant, et le pape équipait à son intention sept cents gendarmes, obtenant en outre de la république de Venise qu'elle intervînt pour assurer à ce bien-aimé fils l'appui des seigneurs de Rimini et de Faënza. Alexandre VI pratiquait à l'endroit des faits accomplis la résignation des belles âmes; qu'était-ce après tout qu'un meurtre de plus ou de moins? Citerait-il à son tribunal de souverain justicier ce César dont le nom seul épouvantait Rome et devant lequel lui-même il tremblait déjà? Des accusations, des lamentations, du sentiment, entre Borgia, c'eût été vouloir tenter Dieu et le diable. Pardonner, oublier valait mieux, et puis ce meurtre d'Alfonse d'Aragon, fort reprochable assurément en principe, pouvait amener des avantages dans ses conséquences. Lucrèce, par là, redevenait veuve, et la politique de famille allait encore profiter de l'accident. « *Tu felix Austria nube!* »

Lorsqu'en lisant la dépêche de l'ambassadeur vénitien vous venez de vous représenter les choses comme elles se sont passées, votre esprit reste confondu à l'idée du rôle que Lucrèce joue dans cette tragédie domestique. Son frère, qu'elle n'a que sujet de soupçonner et de craindre, entre de nuit chez son mari, et sans rien prévoir des sombres desseins du personnage, elle quitte aussitôt la place, emmenant dona Sancia, sa belle-sœur, et livrant ainsi la victime à la merci du misérable et de ses estafiers. On l'attaque, on le tue, elle cependant reste à l'écart, pas un élan pour sauver son époux, pas un cri d'alarme. Et pourtant elle l'aimait, ce prince d'Aragon, à Rome et dans leur résidence de Nepi, ils avaient ensemble vécu d'heureux jours dont le souvenir vibrait encore; mais nous oublions que Lucrèce Borgia ne fut jamais une héroïne, et voilà que nous subissons à notre tour l'influence du préjugé. Une Médée, cette créature indolente et sans ressort, un tison embrasé, cette jeune femme qui de sa vie n'eut de passion, ô romantisme, ce sont là de tes coups! Cœur médiocre, vicié, sinon vicieux, cire molle que deux ouvriers de Satan pétrissent à leur gré! On dit bien qu'au lendemain du crime son indignation éclata; eut-elle en effet le courage de se révolter contre le meurtrier, de défendre contre ces tyrans ses droits et sa propre dignité? Est-il vrai, comme on le raconte, qu'elle osa traiter son frère d'assassin et poursuivre son père de ses larmes vengeresses? Quoi qu'il en soit, César ne devait point tarder à trouver irritante la présence de cette sœur au Vatican. Le pape, toujours empressé d'obéir aux vœux de son fils, et, d'autre part, agacé d'un déploiement de tendresses posthumes qui réveillait en lui de secrets instincts de jalousie, Alexandre VI engagea Lucrèce à se rendre pour quelque temps dans sa bonne ville de Nepi.

IV.

C'était une rupture. « Madame Lucrèce, sage et libérale personne, jouissait naguère de la faveur du pape, à présent le pape ne l'aime plus. » Ainsi prononce l'ambassadeur vénitien Polo Capello. A Nepi, la jeune veuve d'Alfonse d'Aragon allait trouver le paysage le plus conforme à sa triste pensée. Officielle ou non, la douleur ne saurait se mieux loger qu'au sein de cette nature de l'Étrurie volcanique et ravinée, avec ses sombres forêts de chênes, ses crevasses profondes, ses rochers noirs, ses pics abrupts de terre cuite au soleil et ses torrens qui roulent en mugissant au creux des vallées, tandis que des hauteurs la clochette des troupeaux et la flûte plaintive des pâtres leur répondent. Là du moins madame Lucrèce pouvait librement vaquer à son affliction et pleurer sans réserve ce

beau jeune homme que deux années durant elle avait appelé son époux. Dieu seul sait combien de temps ce grand deuil se fût prolongé; heureusement César quitta Rome pour aller guerroyer, et Lucrèce y rentra pour ressaisir ses droits de favorite en attendant quelque prochain hymen.

Lucrèce était bien de sa race; sans avoir l'imperturbable vitalité de son père, elle tenait de lui ce précieux fonds de belle humeur qu'on nomme la philosophie des bonnes gens, et que les méchans, paraît-il, peuvent également posséder par occasion. Sur ces tempéramens d'élite, le chagrin glisse et n'appuie pas. Quelques mois à peine s'étaient écoulés, et de l'âme de Lucrèce le spectre d'Alfonse s'effaçait pour faire place aux plus riantes images d'avenir. Dans cette jeune femme élégante et joyeuse, nul ne reconnaissait la veuve de l'aimable prince traîtreusement assassiné. La vie en effet la reprenait par tous les sens, et quel spectacle que cette Rome de la renaissance pour remuer les sens les plus alanguis et pousser aux émerveillemens la plus apathique intelligence! La nature, l'art, l'histoire, tout est grand, de proportion démesurée, formidable! L'art s'appelle ici Michel-Ange, et le crime Borgia! Sur ce sol couvert des ruines de l'antiquité qui veut renaître et des monumens du moyen âge chrétien qui s'en va, l'esprit des temps modernes a soufflé; de ces débris du passé, de cet amalgame de décombres, un monde nouveau se dégage, non sans d'effroyables convulsions. La destruction lutte avec les forces créatrices, les monstres qu'on signale aux bouleversemens du globe reparaissent englués dans ces fanges d'où la jeunesse universelle va sortir. Le même enfantement laborieux produira des crimes et des chefs-d'œuvre titaniques; le bien, le beau, y sont, comme le mal, du plus grand style. La papauté s'empaganise à ce point que vous croyez voir en personne le diable d'enfer célébrant la messe sacrilége des nuits de sabbat, et, comme jadis, pour mieux hâter la fin des choses, la société romaine eut son Néron, vous avez Alexandre VI.

C'en est fait de cette société, de cette église, de ces cités, de ces républiques et de cette civilisation; toute cette humanité-là roule aux abîmes qui vont à jamais l'engloutir. « La renaissance, écrit M. Grégorovius, sera toujours un des plus grands problèmes psychologiques de la civilisation, tant à cause des contradictions qui fermentent en elle que par le caractère démoniaque des individus. Une ardente fièvre de jouissance matérielle, intellectuelle, de beauté, de puissance et de renommée, y met en jeu toutes les forces, toutes les vertus, tous les vices. Vous diriez une bacchanale de la civilisation, et quand on dévisage les bacchantes, on les voit grimacer comme ces prétendans de l'*Odyssée* qui sentent leur fin s'approcher. » Grimaces, en effet, ces peintures dont par les ordres

d'un Alexandre VI se décorent les murailles du Vatican et qu'un Pérugin, l'homme des béatitudes, exécutait de sa main angélique! Mais le vrai peintre d'une pareille cour était ce Pinturicchio qui ne rougissait pas de représenter la vierge Marie sous les traits de l'impudique Julie Farnèse. Celui-là s'entendait en grimaces, et même à ces terribles Borgia ne ménageait point la caricature. « Au château Saint-Ange, nous raconte Vasari, il peignit plusieurs salles *à grottesche,* » ces grotesques figurant Alexandre VI, César Borgia, Lucrèce, les frères et la sœur, toute la sainte famille; c'étaient des sujets ayant trait à l'expédition française en Italie et glorifiant Alexandre VI, vainqueur de Charles VIII. On y voyait le roi de France sous divers aspects, tantôt pliant le genou devant le pape dans ces mêmes jardins du château Saint-Ange, tantôt lui servant la messe dans Saint-Pierre. J'en passe, et des meilleurs, comme le serment d'obédience prêté par Charles VIII au saint-père et la cavalcade à Saint-Paul, où le roi tient au pape l'étrier. Toutes ces fresques ont aujourd'hui disparu, et sans doute avec elles bien des portraits de la famille Borgia. Que de fois ce Pinturicchio n'a-t-il pas dû retracer l'image de la belle Lucrèce! N'est-ce point permis aussi de croire que dans les divers tableaux de ce maître plus d'un personnage nous montre la tête d'un Borgia? Qui sait dans quelles galeries de Rome ou de Florence, dans quels vieux châteaux de la Campagna se dérobent ces masques illustres voués au plus fâcheux incognito et que nous coudoyons peut-être sans les saluer? — Michel-Ange arrivait à Rome pour la première fois en 1496; il avait alors vingt-trois ans et pouvait se rencontrer avec Copernik et Bramante, qui, vers le même temps, parcouraient la ville éternelle. Michel-Ange, Copernik, Bramante, quels passans que ceux-là! « Rome, a-t-on dit, ne vécut jamais que d'importations; ses poètes, ses artistes, ses philosophes, lui viennent du dehors, mais son génie est l'assimilation. » Elle absorbe en effet aussitôt qui s'approche de son cercle, donne à tout couleur et proportions romaines. La couleur est sévère et sombre, la proportion colossale : les Thermes de Caracalla, le Colisée, le môle d'Hadrien! Florence elle-même, le génie de la grâce et de la mesure, se laisse détourner par elle vers cette voie de la force, du surhumain : témoin Michel-Ange. Comme elle eut des empereurs syriens, elle aura des papes espagnols, après les Héliogabale, les Borgia. Lucrèce connut-elle à cette époque l'ami futur de cette noble Victoria Colonna, son antitype? Quoi qu'il en soit, c'est sous l'impression des événemens que nous venons de raconter que le jeune artiste travaillait à la célèbre *Pietà*, qui fut son premier succès. Cette œuvre de début, commandée par le cardinal La Groslaye, il la terminait juste au moment où le grand Bramante arrivait. Contemplez ce groupe d'un idéal si ému, si tou-

chant, et dites s'il ne vous semble pas fait pour servir de fond à cette période des Borgia. « Cette image de la Pitié, sévère à la fois et radieuse de flamme ineffable, nous apparaît, au sein de ces ténèbres morales, comme un flambeau de purification pieusement allumé dans le sanctuaire profané de l'Église (1). » Involontairement on se prend à rêver aux stations que fit Lucrèce devant le divin marbre, plus éloquent peut-être et prêchant mieux le recueillement que la parole des confesseurs et des abbesses.

Cependant le pape n'était pas homme à laisser sa fille gaspiller le temps en vaines sentimentalités. Alfonse d'Aragon allait avoir pour successeur Alfonse d'Este. Le second mari de Lucrèce vivait encore, que déjà cette union avec Ferrare occupait le Vatican. C'était la politique d'Alexandre et de César qui, par là, s'assuraient la Romagne, dont Venise leur disputait la possession, et se ménageaient des ouvertures sur Bologne et Florence d'autre part. Hercule d'Este, père du futur époux, trouvait dans la combinaison une manière de garantir ses états contre le brigandage des Borgia. Il est vrai qu'à cet avantage se mêlait quelque désagrément. Pour la maison d'Este, — la plus ancienne et peut-être la seule légitime des maisons princières d'Italie, — c'était en effet un médiocre honneur que d'épouser toute une race de pareils aventuriers. L'altesse régnante en devint fort perplexe; l'intérêt pourtant prit le dessus, car le bonhomme Hercule aimait l'argent ni plus ni moins que le ferait un marchand enrichi, et nul mieux que lui ne s'entendait à réviser des comptes. Mais son fils Alfonse manifesta d'abord la plus mauvaise volonté; de mœurs simples et sérieuses, il avait un caractère assez original et la tête dure. Ni le faste romain, ni l'élégance de sa femme ne le touchaient, et son orgueil n'admettait point qu'un gentilhomme en passe, comme il était, d'épouser la veuve du duc d'Angoulême et de s'allier aux rois de France, épousât la fille d'un pape espagnol et qui ne s'appelait que Lenzuoli Borgia. Quant aux grandes dames de la famille, leur opposition ne se modérait pas, la sœur d'Alfonse, Isabelle de Mantoue, sa belle-sœur Élisabeth d'Urbin, fulminaient d'aigreur et de malveillance, terribles colères dont Lucrèce eut pourtant raison par la suite. C'est que le charme était dans sa nature, et que sa nature, jusqu'alors comprimée à Rome, tiraillée, soumise à l'incessante inoculation d'une pestilence ambiante, allait enfin pouvoir, à Ferrare, développer ses bons côtés.

Néanmoins le jeune duc héréditaire consentit, mais après de rudes combats, et parce que le duc régnant, son père, le menaça d'épouser Lucrèce au cas où lui s'entêterait à la refuser. Une fois

(1) Gregorovius, t. Ier, 125.

la parole du prince son fils obtenue, Hercule d'Este afficha des prétentions exorbitantes à l'endroit de la dot. On voulait bien vendre son honneur, mais à la condition de se le faire payer cher, usage encore fort à la mode de notre temps. Le Borgia, voyant à quel arabe il avait affaire, ne marchanda point : dot de cent mille écus d'or, suppression pour cinq ans des revenus que Ferrare doit au saint-siége, il se laisse tout imposer, et, tant de rançons n'épuisant pas sa magnificence, il se charge des joyaux et des parures de la mariée. Un jour, devant les ambassadeurs de Ferrare, il ouvre une cassette remplie de perles, y plonge ses bras jusques aux coudes et s'écrie dans son orgueil de père : « Tout cela, c'est pour Lucrèce ! » Tel est ce représentant de Jésus-Christ, un Soliman, un Orosmane. Rubens, s'il eût vécu de son temps, eût fait de lui la joie de sa palette, et nous l'aurions sous vingt aspects en mage d'Orient étoffé de toute sorte de caftans, verts, jaunes, écarlates, avec une tiare sur un turban !

Le 15 janvier 1502, Lucrèce quitte la ville éternelle, que jamais plus elle ne reverra, et prend le chemin de ses nouveaux états. Une longue file de cavaliers chamarrés de brocart d'or et d'argent l'accompagne; parmi les cardinaux de ce cortége royal, les principaux sont des Borgia, et parmi les altesses paradent les jeunes ducs Ferdinand et Sigismond d'Este, frères d'Alfonse de Ferrare. Entre le cardinal Hippolyte d'Este et César Borgia voyage la brillante fiancée, ayant à sa gauche l'ambassadeur de Louis XII. N'était-ce pas le roi de France, protecteur de la maison d'Este et des Borgia, qui de sa main puissante conduisait la jeune épouse au palais de Ferrare?

V.

César sentait monter son étoile; fortement établi en Romagne, il recherchait maintenant une alliance plus étroite avec la France, et de là aussi le succès lui venait. A ce politique du meurtre et de l'hypocrisie, tout réussissait, jusqu'à l'impitoyable régime de son gouvernement, habile à s'imposer par la terreur sur un sol naguère en proie aux discordes civiles et dont la population l'avait sans trop de peine adopté. Mais en même temps le tyran de la Romagne voyait chaque jour grossir le nombre de ses ennemis et se disait que seuls le nom et l'influence de la France pourraient le protéger contre les forces coalisées que soulevaient son ambition et sa trop rapide fortune. César n'avait point simplement à redouter les troupes de ses adversaires; il soupçonnait, appréhendait sa propre armée. C'était pourtant une superbe armée que la sienne, nombreuse, bien équipée; les plus vaillants capitaines de l'Italie servaient sous ses ordres, sans parler de la légion auxiliaire française

et des mercenaires étrangers. Ses gardes du corps surtout avaient grand air : riches pourpoints à ses couleurs (rouge et jaune), écharpes brodées, ceinture à boucle ciselée retenant l'épée. A la fière prestance de ces hommes répondait leur bravoure; seulement on ne pouvait s'y fier. Ces troupes d'ailleurs appartenaient bien moins à leur général qu'aux divers chefs qui les avaient racolées et les regardaient comme une sorte de propriété. Ces chefs étaient des condottiers : barons romains, seigneurs de villes et de territoires dans l'Ombrie et la Marche, — et l'on conçoit aisément quel sinistre épouvantail devait être à leurs yeux le sort infligé par César à l'élite des châtelains de la Romagne, les Colonna, les Savelli, etc. Cependant le pape armait vigoureusement. On préparait une expédition pour la Toscane, où les dissensions entre Sienne et Florence et la guerre de Pise offraient des avantages à ne pas dédaigner. Tandis que ses alliés Vitellozzo-Vitellozzi et Pandolfo-Petrucci enlevaient Arezzo d'un coup de main, César prenait Urbin par ruse et trahison, et forçait le duc Guibaldo à gagner d'abord Mantoue, puis Venise. Peu de jours après, une transaction secrète le rendait maître de Camerino, et ses sbires égorgeaient César Varano et ses deux fils, qui, moins heureux que Guibaldo, n'eurent pas le moyen de fuir. Urbin et Camerino devenaient des fiefs du duc de Romagne et de Valentinois; mais partout déjà s'organisait la résistance. Si l'Italie avait eu, comme avant 1494, une politique nationale, un ensemble systématique de gouvernement, rien n'eût été plus simple que de mettre ordre à de tels agissemens.

Le malheur voulait que, de tous les états italiens, Venise fût le seul ayant alors une importance politique et militaire, et Venise, placée entre la France et l'Allemagne, avait ses mouvemens paralysés. Notre Louis XII était l'arbitre omnipotent; dans l'été de 1502, quand il parut en Lombardie, le roi fut assiégé de protestations et de plaintes portées contre les Borgia; l'universel mouvement de réprobation dont César et son père le pape étaient l'objet produisit sur Louis XII une impression très grave. Il se montra mécontent, irrité, et la cause des deux compères eût pris un vilain tour sans l'intervention du cardinal d'Amboise, qui réussit à ramener son maître, si bien que, les ambassadeurs de Venise s'efforçant d'éclairer le monarque et de lui représenter qu'il était peu séant pour le roi très chrétien de couvrir de sa protection un brigand souillé de crimes abominables, Louis XII leur répondit qu'il ne pouvait empêcher le saint-père de régir à son gré les territoires de l'église.

C'était à ses propres condottiers que le duc de Valentinois allait maintenant avoir affaire. Le duc, au moment d'attaquer Bologne, apprend la défection de ses capitaines et reçoit en même temps la nouvelle d'un retour offensif de Guidobaldo contre Urbin. Sur la

grande route qui conduit d'Ombrie en Toscane s'élève une colline en plate-forme d'où le regard s'étend vers le lac Trasimène et qu'un château-fort couronne de son quadrilatère; là se sont réunis tous les ennemis du Borgia : Vitellozzo-Vitelli, Gian-Paolo Baglioni, Oliveretto da Ferno; après avoir donné au duc de Romagne l'Italie centrale, ce monde-là s'est dégoûté de son héros, lequel, à vrai dire, commence à l'effrayer. On prétend que la peur est le commencement de la sagesse; la peur n'engendre que la haine. Ils se révoltent donc et ne travailleront désormais que pour leur propre compte : 700 cavaliers et 9,000 hommes d'infanterie occupent la plaine.

Nous sommes au 7 octobre 1502; la nuit tombe. Dans une salle voûtée de la citadelle d'Imola, deux personnages sont assis face à face, tous les deux du même âge. L'un est en costume de chambre; son visage rond et plein bourgeonne de pustules et de petites verrues; quand il parle et s'anime au feu de la conversation, sa main joue avec le manche de son poignard; s'il se lève, sa taille se déploie imposante et fière, et toute sa physionomie respire une sorte de noblesse qui doit être au moins celle de la vie des camps et du courage : cet homme, c'est César Borgia, duc de Valentinois et d'Urbin. L'autre porte un costume de velours noir, et son étroite et blanche collerette rehausse encore l'air maladif de son visage. Ces yeux vibrans d'esprit, cette bouche, ont connu, — trop connu peut-être, — les voluptés de l'existence; mais le front est sérieux, la bouche plissée d'ombres sévères. Vous songez à deux choses qui se contredisent et qui très souvent néanmoins vont ensemble : le sensualisme et la pensée abstraite. Il se nomme Machiavel; tous les deux dans la plus difficile et la plus périlleuse position où des hommes se puissent rencontrer, tous les deux dans la fosse aux lions!

Avec l'aide des Orsini et de Vitellozzo, un chef de bande à sa solde, César s'était emparé de la Romagne; pour peu que la France l'eût souffert, il aurait mis la main sur Florence; mais, Louis XII ne goûtant point ce plan, force fut bien d'y renoncer. Restait à se dédommager de la mésaventure. On arma contre Bologne, et la campagne allait son train, lorsque tout à coup les Orsini et Vitellozzo se détachent, ameutent contre lui la population d'Urbin, soulèvent et dispersent ses mercenaires, et le voilà réduit à s'enfermer avec 100 lances dans le château d'Imola, que des cohortes d'ennemis et de soldats mutinés cernent de toutes parts. Les révoltés ont invité la république de Florence à s'unir avec eux pour débarrasser l'Italie de ce brandon incendiaire, comme ils l'appellent; mais la seigneurie préfère rester neutre et se contente d'observer le duc. Or le délégué à ce poste d'observation n'est autre que *messer* Nicolo Machiavel. Il apporte au susdit seigneur

de la part de son gouvernement, non pas un traité d'alliance, mais purement et simplement de belles paroles, ce qui l'expose à chaque instant aux mauvais traitemens du terrible sire, lequel a la colère prompte et ne se gêne pas pour larder un homme à coups de stylet et le jeter ensuite aux oubliettes, cet homme fût-il cent fois sous la sauvegarde du droit des gens.

C'est le soir de leur première entrevue; César s'épanche à cœur ouvert, il cause de belle humeur et d'abondance comme on fait avec un ami. « Secrétaire, dit-il, tu peux m'en croire, je suis innocent des projets qu'on me prête. Ces plans contre la république sont l'œuvre de ce traître de Vitellozzo, un drôle sans foi et sans courage. Moi, j'ai l'âme trop débonnaire, c'est ce qui m'a nui. Ce duché d'Urbin, en trois jours je l'ai conquis, et pas un cheveu n'est tombé de la tête de personne, et maintenant je les ai là debout contre moi, eux tous comblés de mes bienfaits; ô ma clémence! ma clémence! » Ainsi bien avant dans la nuit, à la lueur des flambeaux, se prolonge l'entretien. Cependant le duc a beau faire montre de sa franchise et communiquer à l'envoyé de Florence les dépêches qu'il reçoit, ses plans restent impénétrables. Autour de lui tout est silencieux, mystérieux; on dirait qu'il prépare un grand coup contre ses ennemis, et pourtant il ne cesse de négocier avec eux, corrompt à prix d'or et de cadeaux Pagolo Orsini, leur parlementaire. Celui-ci, de retour au camp, vante la bonté, l'aménité du seigneur duc; bientôt les révoltés demandent à rentrer en grâce près de l'ancien maître et lui promettent de prendre Sinigaglia pour le dédommager d'avoir perdu Bologne par leur faute. Jamais César n'avait eu l'abord plus charmant, plus affable. Il congédie les troupes françaises; quel besoin de ces étrangers, entouré comme il est de bons et fidèles amis? Quelqu'un pourtant, — Machiavel, — l'a deviné. Il se demande si c'est croyable que cet homme puisse renoncer à sa vengeance, et ce qu'il entrevoit d'avance l'épouvante. Le duc bardé de fer monte à cheval, et lentement, sur la route de Césena, marche à la rencontre de ses amis. Là, par une matinée de décembre, Machiavel aperçoit sur la place du marché un billot jaspé de sang, près de ce billot une hache ruisselante, et près de cette hache un cadavre taillé en quatre morceaux : tout ce qui subsiste de messer Ramiro d'Orco, l'atroce lieutenant en Romagne, — son bras droit que le tyran vient de s'amputer pour le jeter en pâture à l'exécration populaire; — ainsi, la nuée sanglante éclairant sa marche, il arrive à la porte de Sinigaglia. Après avoir passé la nuit précédente à Fano, où les divers capitaines demeurés fidèles à sa cause se sont distribué les rôles dans le drame qui va se jouer, les Orsini et Vitellozzo reçoivent César Borgia comme leur seigneur et maître. On est joyeux, on s'embrasse, on rit. Mais Vitellozzo se

tient à l'écart de la gaîté commune; il est morne, abattu; tout à l'heure, avant de se porter à la rencontre du duc, il a pris congé de tous ses amis.

C'est qu'en effet leur sort était réglé. A peine ont-ils mis le pied dans le château de la ville, que saisis, garrottés sur l'ordre de César, ils sont aussitôt égorgés. Sombre et terrifiant spectacle à ne pas s'effacer même de la mémoire d'un Machiavel! Quel sentiment pensez-vous qui l'anime à ce sujet? l'horreur du meurtre? Pas le moins du monde. Cet acte infâme, loin de le révolter, l'attire, le séduit; il l'analyse avec amour, s'y délecte; on songe à l'abeille butinant sa fleur, non, plutôt à ces sbires qui, mandés sur les lieux où vient de se commettre un crime, tombent en arrêt devant un coup de couteau bien appliqué et, n'envisageant que la besogne prestement troussée, opinent que l'homme qui a fait cela n'est point un coquin ordinaire. Morale du temps, disions-nous; hélas! on voudrait le croire, mais les faits sont là qui, tout récens, nous déconcertent : souvenons-nous du 2 décembre et de cette opinion publique qui le lendemain, oubliant le crime pour l'œuvre d'art, s'écriait, comme Machiavel à Sinigaglia : « C'est bien joué! »

Ce qui plaît surtout au secrétaire florentin dans cette tragédie, c'est l'astuce profonde du héros, son incomparable dissimulation. Selon lui, une bonne scélératesse correctement et magistralement ourdie vaut mieux que toutes les démonstrations chevaleresques, et là-dessus Machiavel est bien de son pays. « Que celui-là qui dans une souveraineté nouvellement conquise prétend vivre grand et redouté, — écrira-t-il dix ans plus tard, — *que celui-là s'efforce d'imiter cet homme.* » Et son enthousiasme ne fléchira que devant les événemens qui précipiteront la chute de l'idole. A la mort d'Alexandre VI (pendant l'automne 1503), il séjourne à Rome en qualité d'ambassadeur au moment où le conclave élève Jules II à la papauté. César, malade au lit de son côté, sentant que ses ennemis de partout le menacent, appelle à son chevet Machiavel et lui fait cet aveu : « J'avais paré d'avance à tout ce qui pourrait advenir au cas où mon père mourrait de mort subite; seulement je ne m'étais pas avisé que moi-même, ce jour-là, j'aurais à lutter contre la mort. » Il demande un sauf-conduit pour traverser le territoire de la république et se rendre en France par Florence. — « Refusez, » écrit à la seigneurie l'impassible politique, et il ajoute froidement, sèchement : « Le bruit a couru hier que le pape avait fait jeter le duc dans le Tibre. Je n'oserais dire que ce bruit soit vrai, mais, s'il ne l'est encore, il le sera. » Et autre part : « Ainsi, par degrés, ses péchés l'ont conduit à l'abîme et au châtiment. » Le succès! Machiavel ne reconnaît au monde que ce dieu. Tant que le crime se porte bien, il le salue et le *maxime*, mais gare à lui s'il tombe malade; point de

miséricorde alors, rien que le sarcasme et le mépris! Rester malgré les dieux fidèle à la cause vaincue, quelle idée! Ce vieux Caton n'était qu'un maître sot.

VI.

Nous avons quitté Lucrèce sur le chemin de Ferrare, nous la retrouvons maintenant triomphalement établie dans la seconde capitale de la renaissance italienne. Passer ainsi sans transition de la Rome d'Alexandre VI à la ville d'Hercule et d'Alfonse d'Este n'était point une épreuve commode. Il y fallait beaucoup de souplesse et d'élasticité, les défauts même de la noble personne vinrent aider à cette acclimatation contre laquelle un naturel moins neutre que le sien eût assurément réagi. Cette société d'une Adrienne Orsini, *l'œil du saint-père*, ou d'une Julie Farnèse, son *cœur*, — de grands seigneurs, de cardinaux dissolus et de belles dames toujours en train d'amusemens, de bals et de soupers, — ne ressemblait guère au cercle intellectuel et posé de Ferrare, et si Lucrèce, au milieu des licences du Vatican, livrée aux exemples étalés journellement sous ses yeux, ne s'éleva point en corruption à la hauteur du type romanesque inventé depuis, on est presque tenté d'attribuer ce phénomène à la seule inertie de son tempérament. A Ferrare, le théâtre change, et Lucrèce de plain-pied s'y retrouve chez elle, avenante, rieuse, facile à contenter. Son apathique indifférence devient égalité d'humeur. Elle n'aime ni ne hait, ne connaît larmes ni colères et charme, ensorcelle tout le monde, son beau-père d'abord, ensuite ses belles-sœurs Isabelle Gonzague et la non moins charmante Élisabeth de Montefeltre, deux altesses dont le premier mouvement n'avait eu rien d'empressé. Sans être une prude fieffée, et tout en ne reculant pas devant une représentation de la *Calandre* ou de la *Mandragore*, Isabelle réprouvait les scandales de la vie romaine. Admettons aussi que chez elle, de même que chez sa belle-sœur d'Urbin, Élisabeth de Montefeltre, quelque jalousie pouvait bien se mêler au préjugé, car Lucrèce était également aimable et belle, et c'était après tout une rivale qu'il leur fallait accueillir d'un cœur léger. Lucrèce, par sa grâce inaltérable, les désarma, et bientôt des rapports d'intimité parfaite s'établirent entre la fille d'Alexandre VI et la spirituelle marquise de Mantoue.

Ferrare était alors le centre d'une société polie et raffinée qui pouvait, à certains égards, se targuer vis-à-vis de Rome d'une sorte d'honnêteté relative : le vice n'y embouchait pas la trompe des lupercales à toute heure du jour ou de la nuit, comme au Vatican, et la dépravation ménageait encore les bienséances. A mesure que

la décadence politique s'affirmait davantage, le goût des lettres et des arts tendait à croître. L'époque s'acheminait, par découragement, vers la culture intellectuelle et l'humanisme, et la résidence des seigneurs d'Este s'ouvrit la première à ce mouvement. Que pouvaient les Italiens sur un sol en proie à l'étranger? Plus d'indépendance nationale, de liberté; à Milan, à Naples, quand ce n'était pas l'Espagne, c'était la France qui commandait, la main à la garde de son épée et la mèche allumée. Que pouvaient, contre les lances des *barbares* et leurs arquebuses, ces Italiens jaloux, soupçonneux les uns des autres, incapables de jamais fraterniser? Oublier l'action, la volonté, oublier tout dans la contemplation et l'ivresse de l'idéal, se soumettre, s'enfuir vers le paisible champ des arts, et là s'armer du ciseau, de la palette et de l'équerre, saisir la plume et créer des œuvres plus durables que le fer des envahisseurs. Peintres, poètes et savans allaient s'emparer de la scène, et la gloire qu'ils répandraient autour d'eux remplacerait, pour leurs sérénissimes protecteurs, l'éclat des armes et de la politique. Ainsi, quand s'éteignit l'esprit républicain, quand disparut la puissance des vieilles municipalités italiennes, on vit se former ici et là des centres aristocratiques, espèces de soleils attirant à leurs flammes des populations de lettrés et d'artistes en quête d'une cour qui les pensionnât, et tout un monde de beaux esprits désœuvrés ne demandant pas mieux que de se vouer au culte des Muses moyennant finance. Rappellerai-je tous ceux dont la société de Ferrare citait les noms avec orgueil? Giraldi, Calcagnini, Tebaldo et Ercole Strozzi, le jeune Bembo, et comme bouquet Arioste. Il avait alors vingt-sept ans et jouissait d'un grand renom de latiniste et de poète comique. Étant donnés le climat du pays et le lyrisme particulier au temps, on se figure de quelle averse de poésie madame Lucrèce fut inondée. Il en plut sous toutes les formes : sonnets, tercets, distiques, épigrammes, acrostiches, épithalames. La fille d'Alexandre VI, toujours gracieuse, ramassait tous ces complimens et remerciait les auteurs de ce même sourire immuable dont elle repoussait naguère les mots à double entente et les gravelures des libertins jeunes ou vieux du Vatican.

A sa vue, tous les cœurs s'enflamment; Arioste, qui se contente de la chanter, l'appelle la belle des vierges, *pulcherrima virgo* : c'est abuser et du latin et de la poésie, cette vierge avait eu déjà trois maris, sans compter père, frères, et le reste. Pour sa beauté, *pulcherrima* est aussi trop; mais elle avait la grâce irrésistible et le piquant, dans le profil beaucoup de gentillesse, quelque chose d'enfantin avec des yeux de magicienne qui, disait-on, tenaient sous leur magnétisme le Cupidon endormi placé dans sa

chambre à coucher. Organisation absolument féminine, plutôt *naturée* que *naturante*, pour employer une expression de Spinoza, et qui, toujours recevant, doublait d'attrait en vous rendant l'impression par vous transmise! Chacun cherche en elle ce qui n'y est pas, content même alors qu'il ne trouve rien, et ne peut s'expliquer le charme auquel il cède. Ainsi l'aima Bembo, ainsi l'aimèrent les deux Strozzi, dont le plus jeune tragiquement mourut pour elle, sinon par elle.

La fameuse mèche de cheveux de l'Ambroisienne à Milan nous raconte les amours de Bembo, quoique la lettre accompagnant cette relique si chère à lord Byron ne renferme aucun témoignage d'un sentiment réciproque chez Lucrèce, *desiderosa gratificarvi* n'étant en somme qu'une de ces formules de condescendante politesse à l'usage des princes et qui ne prouvent rien. Que le cœur de Lucrèce ait répondu à la passion du brillant cavalier vénitien, c'est là pourtant un fait très vraisemblable. De 1503 à 1506, Bembo entretint avec la princesse les relations les plus suivies. Jeune, beau, plein d'esprit et fort couru des femmes, il la divinisait dans ses vers, dans ses lettres. Ce qu'il y a de certain, c'est que le duc Alfonse, farouche et rancunier, devint jaloux, et que, pour fuir les périls dont cette jalousie le menaçait, Bembo dut transférer ses pénates à la cour de Guidobaldo, duc d'Urbin, d'où il continua jusqu'en 1519 à correspondre avec sa belle. Du roman, passons à la tragédie. Un autre poète de cette pléiade mythologique, Hercule Strozzi, s'était également épris de la tyndaride ferraraise, puis tout à coup, on l'avait vu rechercher la main de la jolie Barbara Tirelli, veuve d'Hercule Bentivoglio, et l'épouser en mai 1508. Treize jours après, dans la matinée du 6 juin, le corps du poète gisait à l'angle du palais d'Este, enveloppé de son manteau, les cheveux hérissés, et balafré, transpercé de vingt-deux blessures. D'où partait ce crime? la question ne fut pas même posée. « Il n'y eut point d'enquête, dit Paul Jove, le préteur resta bouche close. » On attribua ce meurtre au duc Alfonse, convaincu que sa femme aimait Strozzi; d'autres accusèrent Lucrèce, arguant de sa jalousie à l'égard de Barbara Tirelli et donnant aussi pour raison la crainte qu'elle aurait eue que Strozzi ne divulguât le secret de sa liaison avec Bembo dont il avait été le confident. Quoi qu'il en soit, si la fille des Borgia avait pu oublier le drame qui jadis trancha les jours de son frère le duc de Gandie, ce lugubre événement était de nature à le lui rappeler. Soyons juste, après tout : Lucrèce, en venant de Rome à Ferrare, n'avait point tant changé d'atmosphère, et l'antique palais des seigneurs d'Este servait journellement de théâtre à des tragédies domestiques dignes même du Vatican.

Parmi les jeunes beautés que Lucrèce avait amenées de Rome brillait une aimable parente, Angela Borgia, dont les charmes ne tardèrent pas à séduire les deux frères du duc Alfonse. L'un se nommait le cardinal Hippolyte d'Este, l'autre simplement Giulio; il était bâtard du feu duc Hercule, au demeurant, cardinal et bâtard : deux scélérats. Un jour que le sombre Hippolyte faisait sa cour, Angela commit l'imprudence de vanter les beaux yeux du prince Giulio, ce dont le saint homme de cardinal se promit à l'instant de tirer une vengeance diabolique. Il soudoie deux *bravi*, leur commande de guetter son frère au retour de la chasse et de lui arracher les yeux, ces yeux que donna Angela trouvait si beaux! L'attentat fut exécuté, son éminence étant présente. Malheureusement les choses ne marchent pas toujours comme on voudrait; le cardinal Hippolyte voulait les deux yeux de son frère, il n'en eut qu'un. Après le premier arraché, la victime poussa de tels cris et se défendit tellement que les bandits lâchèrent pied. On recueillit le mutilé, on le pansa, on le soigna si bien qu'il en fut quitte pour rester borgne. Mais la blessure, par son trou béant, clamait vengeance, et le duc, ô dérision! prononça deux années d'exil. Le bâtard attendit, méditant, couvant sa revanche, vainement, car à son retour le cardinal, averti qu'il s'agissait de l'empoisonner, informa du complot le duc Alfonse, qui, se croyant menacé dans sa personne et sa dynastie, ne prit plus conseil que de sa frayeur, et, tandis que l'échafaud se dressait et que les prisons s'emplissaient de suspects, le royal bâtard pourchassé fut encore trop heureux de pouvoir à son tour gagner Mantoue. Sur ces entrefaites, Alexandre VI vint à mourir.

VII.

On raconte que César, voulant s'emparer des biens de quelques riches cardinaux, organisa dans les jardins du pape, à Belvédère, un de ces petits soupers fins à la mode des Borgia. Il va de soi que les vins destinés aux convives étaient scrupuleusement médicamentés selon la formule; mais le sommelier se trompa de flacon, et ce furent le saint-père et son loyal fils qui sablèrent le poison en guise de vin d'Espagne et de Sicile. Le pape succomba; César, jeune et vigoureux, se tira d'affaire.

Plusieurs contestent cette histoire, qu'ils traitent de légende, et veulent que le pape soit mort d'une fièvre quarte. Entre deux témoignages également incertains, mieux vaut toujours choisir celui qui nous explique les faits reconnus vrais. Or la vérité, c'est que

père et fils tombèrent malades le même jour, à la même heure, et que leur état présentait tous les symptômes d'une intoxication foudroyante. O Providence! ils se sont empoisonnés croyant empoisonner leurs hôtes, et tandis que l'un râle, agonise, l'autre expire, et son corps aussitôt tuméfié, putréfié, méconnaissable, devient une chose tellement horrible que nul domestique n'ose en approcher et qu'il faut requérir au coin du prochain carrefour un homme de peine qui rapidement, en trois bonds, fait passer l'affreuse dépouille du lit pontifical à la voirie.

Qu'était-ce donc finalement que ce poison des Borgia, toujours entrevu à travers les mirages du fantastique, et de quelles drogues pharmaceutiques ce philtre de malheur se composait-il? Un soir, il y a de cela bien des années, j'étais au Théâtre-Italien écoutant l'opéra de Donizetti. Le second acte suivait son cours, et, par son chaleureux entrain dramatique non moins que par la perfection d'une exécution inoubliable, soulevait à chaque instant l'enthousiasme de la salle. Le grand trio venait de finir; Gennaro et Lucrèce, — disons Mario et la Grisi, — allaient commencer leur duo, quand mon voisin de stalle, un vieil habitué de la maison, secouant une somnolence que son âge et la désuétude rendaient peu surprenante, me souffla ces mots à l'oreille : — Vous savez que je possède par héritage la propriété du poison des Borgia. Dans ma famille, on se le lègue de père en fils; j'en ai la recette dans mes papiers, et je vous la communiquerai pourvu que vous me promettiez d'être discret.

Ne rions pas; cet heureux possesseur de la *cantarella* (1) n'était point un Jean-Marie Farina d'espèce ordinaire; il avait son brevet, mais un brevet de duc, et s'appelait Riario-Sforza, un très galant homme de petit vieillard, sachant par cœur Dante, Pétrarque et Rossini, ne dédaignant pas les coulisses de l'Opéra et terminant volontiers au foyer de la danse une soirée commencée chez le nonce. J'avais alors vingt ans, et connaître la recette d'un poison historique était bien le moindre de mes soucis. Que de fois n'ai-je pas regretté depuis cette négligence; penser qu'on pourrait tenir un secret digne d'intéresser la science, et se voir réduit aux conjectures, errer, tâtonner d'après la glose quand la vérité s'offrait à vous comme la fleur bleue du conte de Novalis, et qu'il vous en eût si peu coûté pour la cueillir!

« Au XVIe siècle, écrit M. Ch. Flandin, on connaissait l'oxyde d'arsenic ou acide arsénieux, et, de plus même, on savait préparer

(1) C'est le nom de la mixture talismanique. Pourquoi ce mot, qui se traduit en français par celui de *chanterelle*, et semblerait, quand on y pense, être la racine d'une expression cynique, mais pittoresque, fort usitée en langage de police correctionnelle?

les composés d'arsenic les plus solubles. Le poison lent des Borgia était donc l'acide arsénieux peu soluble; le poison le plus violent était une de ces préparations solubles d'arsenic dont les effets sont si rapides qu'on pourrait presque dire qu'ils sont instantanés (1). » J'ai lieu de supposer que la fameuse poudre blanche ayant goût de sucre, et qui, solide ou dissoute, agissait infailliblement, devait être une composition plus complexe. Il y avait l'acide arsénieux et puis encore quelque chose, un *nescio quid*, employé *secundum artem* dans les officines de l'antiquité romaine et du moyen âge italien, et que nous ignorons, nous autres modernes, car ce n'est pas parce que nous savons moins que les anciens, c'est au contraire parce que nous savons beaucoup plus, que l'art des empoisonnemens secrets a si notablement décliné. Tacite nous dit que Locuste mettait du génie à composer ses philtres; elle pratiquait surtout l'art des mélanges, un art que nous avons perdu ou plutôt que nous avons voulu laisser se perdre. Elle associait les matières toxiques, usait avec un prodigieux instinct des substances tirées du règne végétal, ce qui ne l'empêchait pas de recourir dans l'occasion aux poisons minéraux. Le poison donné à Claude et le premier que prend Britannicus sont peut-être des composés minéraux, les effets qu'ils produisent sur les intestins semblent se rapporter à cette classe d'agens toxiques; mais le poison qui frappe comme le glaive, celui qui provoque des convulsions soudaines et simulant l'épilepsie, c'est indubitablement un poison végétal. La terrible *acqua tofana*, si renommée au XVIIe siècle, ne serait elle-même qu'une contrefaçon du poison des Borgia. C'est du moins ce que nous racontait ce soir-là, dans un entr'acte, le duc de Riario-Sforza, et je n'oublierai jamais l'expression hoffmanesque de ce petit vieillard revendiquant d'un ton paterne et doucereux les droits de sa famille sur une propriété de pareille espèce. Ce simple mot d'*acqua tofana*, qu'il prononcait du nez en le ponctuant d'une exclamation, vous émerveillait, et l'eau vous en venait à la bouche rien qu'à l'entendre célébrer l'appétissante limpidité du breuvage. Il suffisait de quatre ou six gouttes pour tuer un homme, caractère également propre au poison des Borgia, qui savaient graduer les doses au point de pouvoir annoncer l'époque fixe du dénoûment, car ces mélanges, dans la composition desquels entraient aussi la cantharide et le seigle ergoté, produisaient des maladies déterminées dont les jours sont en quelque sorte comptés.

Alexandre VI succombait aux armes mêmes qu'il avait tant maniées pour ses crimes; le poison se retournait contre l'empoison-

(1) Ch. Flandin, *Traité des Poisons*, t. Ier, p. 73.

neur. Mort tragique, pleine de visions infernales! La légende parle de sept diables rassemblés dans sa chambre au moment fatal et venant s'assurer du règlement d'un certain certain pacte contracté avec Satan lors du dernier conclave, et moyennant quoi le Borgia, pour douze belles années de pontificat, vendait son âme. Légende, que nous veux-tu? Alexandre n'a rien d'un Faust; il n'en connaît ni les troubles d'esprit, ni les doutes, ni les révoltes de Titan. Ce pape matérialiste, athée, abominable, vous le disséqueriez au scalpel de la psychologie la plus sévère que vous ne trouveriez pas au fond de sa conscience un grain de scepticisme philosophique. Sans s'épargner un adultère, un inceste, sans commettre un meurtre, un sacrilége de moins, cet homme croit naïvement qu'il croit en Dieu, que ses péchés lui seront remis et qu'il trônera dans le paradis des anges, la tiare au front, la chape d'or et de lumière sur le dos, glorieux, radieux, et contemplant dans l'azur infini la divine mère du Christ, présente sous les traits de Julie Farnèse. Le vrai tyran doit toujours, en fait de croyance, savoir se maintenir au niveau de la populace, car le despotisme ne s'appuie que sur la superstition et la grossièreté des mœurs, et c'est en adorant des idoles qu'il affermit sur le trône cette sorte d'idolâtrie dont il est l'objet. Ces idées du monde invisible ne possèdent, n'épouvantent que les cerveaux qui pensent : ces terreurs-là sont pour Pascal; les Alexandre VI n'en ont cure.

Parmi les hallucinations de la suprême heure entrevit-il seulement, ce moribond, les noces d'or de sa maîtresse avec son successeur? A peine a-t-il vidé le Vatican que Julie Farnèse y rentre au bras de Jules II. Quelle prêtresse du vice et de la corruption, cette femme! Les anciens l'eussent divinisée, et je ne sais à lui comparer que Diane de Poitiers. Mais Diane, dont l'étreinte embrasse deux règnes, n'a pour amans que de simples rois, Julie Farnèse a deux papes. Diane n'a que Fontainebleau et Jean Goujon, Julie a le Vatican et Michel-Ange! Comme elle avait piétiné la tiare du Borgia, elle mit également le Rovere sous sa pantoufle, ce Jules II, l'implacable ennemi d'Alexandre VI et de César, dont il causa la ruine. Triomphe romanesque de l'impudicité, la concubine d'Alexandre VI, hier vilipendée et flagellée par toute l'Italie, se retrouve du jour au lendemain en plein crédit, en pleine gloire, et la voilà très haute, très puissante dame gouvernant le monde et l'église, et mariant au neveu de Jules II la fille qu'elle a eue d'Alexandre VI!

On peut voir dans l'arène de Padoue une fresque de Giotto, représentant un évêque nu de corps et qui, la mître en tête, couvre de sa bénédiction pontificale un prêtre à genoux qui lui tend un

sac d'argent. La figure d'Alexandre VI évoque forcément devant vos yeux ce personnage de l'enfer dantesque :

> O Simon mago, o miseri seguaci
> Che le cose di Dio, che di bontate
> Denno essere spose, voi rapaci
> Per oro e per argento adulterate (1)!

Sa vie est une perpétuelle parodie de l'Évangile. « Tu ne tueras pas, tu ne commettras point l'adultère, tu ne porteras pas de faux témoignage, etc., » pas un précepte qui ne soit à chaque instant retourné comme on retourne un vêtement pour une mascarade. Je viens de citer l'évêque de Giotto, c'est l'antechrist de Luca Signorelli qu'il fallait dire. L'antechrist apparaissant aux hommes sous forme de la caricature du Christ, idée de génie bien digne d'un précurseur de Michel-Ange, et que le peintre de Cortone a transcrite sur les murs du dôme d'Orvieto! — Au milieu d'une nombreuse assemblée se tient le Christ, — type et costume traditionnels, à ce point que votre illusion est d'abord complète; — regardez de plus près, l'effroi vous gagne. Ces yeux ont la fascination du basilic, cette bouche tire de l'enfer son expression. Vous avez devant vous l'antechrist. Derrière le faux messie, Satan se dresse et familièrement lui parle à l'oreille. L'antechrist, la main posée sur sa poitrine avec un geste d'hypocrite mansuétude, semble dire : « Venez à moi, qui suis le sauveur. » A ses pieds, les trésors s'amoncellent, une foule immense l'environne, — riches marchands, grands seigneurs et peuple, — tous l'honorent, l'adorent. Un jeune moine, dont le visage indique une foi profonde en même temps qu'une parfaite stupidité, marmotte son *oremus;* ses mains jointes et ses yeux pleins de confiance et de vénération se tournent béatement vers l'idole. Cependant apôtres et suborneurs vont et viennent; une jeune nonne compte dans sa main l'argent qu'elle a reçu, un beau jeune homme tend la sienne. A côté, le meurtre et la violence : un moine, pour avoir refusé de vénérer l'infâme, gît par terre, la tête fendue en deux.

Je ne pense pas qu'on puisse mettre le doigt sur une plus saisissante allégorie de la vie d'Alexandre VI. Et pour que rien ne manque à cette apocalypse, où l'Ancien-Testament, la satire de Juvénal et l'épopée dantesque se confondent, la figure qui juste sur le mur d'en face fait vis-à-vis à l'antechrist est le Christ de Fiesole, le *vrai,* celui dont le souffle disperse les sortiléges du démon et juge en dernier ressort les mauvais papes!

(1) *Infern.*, XIX.

VIII.

Le règne d'Alexandre VI restera l'affliction de l'église. A lui revient le discrédit où tomba depuis la papauté. Non pas qu'il soit le seul ou même le premier coupable. Avant ce Borgia, le népotisme florissait sans doute et se pratiquait au Vatican sur la plus grande échelle. Sixte IV ne s'en gênait pas, et, pour la simonie, la démoralisation et le brigandage, la période d'Innocent VIII marque une date. N'est-ce pas son vice-camerlingue qui, parodiant Ézéchiel, s'écriait : « Dieu ne veut point la mort du pécheur; il veut qu'il paie et qu'il vive? » Mais c'est l'œuvre d'Alexandre VI d'avoir fait de l'église un règne absolument temporel, et d'avoir transmis à ses successeurs des tendances systématiques qui devaient tôt ou tard amener la crise. Encore s'il eût apporté quelque idée politique, le moindre sentiment de réforme à l'établissement de cette dynastie de papes-rois; mais non, l'église disparaît sous lui sans que l'état se fonde. C'est que le grand-pontife n'était, en dernière analyse, qu'un homme de plaisir et de sens, un voluptueux frénétique n'aimant que la richesse et le pouvoir : adroit, roué, rusé, inventif, magnifique avec des intermittences de parcimonie; une manière de Louis XV assis sur le trône de saint Pierre et façonné aux mœurs barbares du xve siècle. La souveraineté qu'il exerce n'est pas héréditaire, il lui faudra donc, de son vivant, assurer un sort princier à chacun de ses bâtards, j'allais dire de ses *légitimés*, pour parler le langage du grand-roi; mais ces sortes de compromis hypocrites entre la débauche et l'honnêteté ne sont le fait que des pieux monarques temporels, les papes n'ont que des bâtards. Entretenir des maîtresses, pourvoir à la situation d'une lignée de garçons et de filles, chose coûteuse, très coûteuse! Qu'à cela ne tienne, on vendra les bénéfices, on trafiquera des indulgences, et comme dans une basse-cour on tâte les chapons pour ne tuer que les plus gras, on supputera la fortune des cardinaux pour n'empoisonner que les plus riches, dont on héritera. Impossible d'imaginer un meilleur père : ni le vol, ni l'assassinat ne l'effarouchent quand il s'agit du bonheur de ses enfans. Il aime sa Lucrèce d'un cœur idolâtre, ne trouve jamais qu'elle soit une assez haute, une assez puissante princesse, et, dans l'occasion, il la fera veuve pour la mieux marier. Et César, son bien-aimé fils, ce César devant lequel il tremble, est-il rien qu'il soit capable de lui refuser, fût-ce l'absolution d'un fratricide? A ce compte, Alexandre VI réaliserait le type du père de famille par excellence. Les événemens au milieu desquels il vit, — calme, reposé, bien portant, jo-

vial, — ces événemens seuls sont tragiques, lui ne respire que sensualisme, hilarité paterne. C'est, dans la plénitude de son embonpoint fleuri, dans la riche et luxuriante abondance de sa progéniture, l'immortel don Magnifico de l'opéra italien, si splendidement représenté jadis par le grand Lablache! Nulle trace de vues politiques, et, — curiosité bien autrement remarquable au sein de cette Italie de la renaissance, — aucun sentiment des lettres ni des arts, pas l'ombre de ces goûts de culture intellectuelle qui, s'ils ne réussissent pas à réhabiliter nombre de scélérats de cette époque, les élèvent du moins fort au-dessus de cette race d'Espagnols romanisés adonnée aux seules jouissances physiques, et dont les fêtes jamais ne connurent que les délices de l'ivresse et du jeu. Le concert de malédictions qui, des quatre coins de l'Italie, éclata aussitôt contre la mémoire d'Alexandre VI préludait, dès cette première heure, au jugement de la postérité.

« Rome entière, — écrit Guicciardin, âgé de vingt et un ans à cette époque et mieux que personne posté pour nous transmettre les impressions de ses contemporains, — Rome entière, saisie de joie indescriptible, accourut à Saint-Pierre contempler ce défunt, ce démon d'ambition insatiable et de pestilentielle perfidie, dont la cruauté féroce, la monstrueuse luxure, la rapacité, l'audace effrontée dans l'administration du temporel et du spirituel, avaient empoisonné le monde. Et pourtant, cet homme, de sa jeunesse au terme de son existence, un bonheur constant, inoui, l'avait poussé, et, si grandes que fussent les choses auxquelles il visait, celles qu'il atteignit furent plus grandes encore. Exemple solennel fait pour confondre l'erreur de ceux qui font dépendre de notre mérite ou de nos fautes le bien et le mal qui nous arrivent en ce monde, au lieu d'en rapporter la cause à la sagesse et à la justice de Dieu, dont l'omniscience plane au-delà du cercle étroit où nous nous agitons, et se réserve, pour d'autres temps et d'autres lieux, de récompenser les vertus et de punir le vice! » A cet anathème de l'histoire, la poésie bientôt mêle sa voix. Et cette satire sanglante, qui l'écrira? Le courtisan des heureux jours du règne, l'homme aux sonnets, aux épithalames, l'Arioste. Écoutez-le flétrir les scandales du sanctuaire, cette course effrénée aux emplois, aux dignités ecclésiastiques. Il est vrai que nous sommes sous Léon, X et que les Borgia sont par terre : admirable occasion pour leur tomber dessus.

« Et qu'adviendra-t-il, s'il monte au rang suprême? enrichir, agrandir ses fils et ses neveux sera son premier souci paternel.

« Penser au Turc, il n'en a cure, et cependant toute l'Europe l'aiderait à commencer par là sa haute mission.

« Les colonnes s'écroulent, et les ours se gorgent. Prendre d'abord Préneste, puis Tagliacozzo pour ses chers *siens*, c'est le début.

« L'un décapité, l'autre étranglé, gisent en Romagne, dans les Marches; lui triomphe, rouge du sang des chrétiens.

« Il donne l'Italie en proie à l'Espagnol, au Français, libres d'agir à leur guise aussi loin qu'il reste un lopin de territoire à conquérir pour sa race de bâtards!

« Pleuvent ensuite les excommunications, et sur l'atroce Mars crève en même temps la nuée des indulgences, car il faut bien pourvoir à la paie des Suisses et des Allemands! »

L'église avait reçu un choc, et sans être atteinte dans sa vie même, qui ne saurait périr, elle pouvait faire son deuil de tout un ordre d'idées mystiques se rattachant à la papauté. Quant aux Borgia, du coup s'écroulait la maison, et Lucrèce, après quelques larmes pieuses données à ce père cause à la fois de son abaissement moral et du rang souverain qu'elle occupait, — Lucrèce n'eut qu'à se féliciter d'avoir troqué à temps son nom de famille contre le titre de duchesse de Ferrare. A Rome, en Italie, les affaires allaient mal : l'espèce de royaume que César s'était bâclé de fraude et de rapine, se démembrait à vue d'œil. A peine à ce flibustier restait-il encore la Romagne. Tous les tyrans naguère dépossédés par lui rentraient dans leurs états en triomphateurs. Jean Sforza revenait de Mantoue à Pérouse, Guidobaldo de Venise à Urbin, César, tout valétudinaire, l'esprit troublé, accourt à Nepi se mettre sous la protection des troupes françaises. L'élection de son ami le cardinal d'Amboise l'aiderait à déjouer le mauvais sort; mais le cardinal a renoncé, et c'est Piccolomini qui, sous le nom de Pie III, ceint la tiare. Celui-là n'a pas moins de douze enfans, filles et garçons : autant d'altesses à doter. Heureusement la mort le guette au seuil du Vatican et coupe court aux apanages. Pie III permet à César de rentrer à Rome, lui, Vannozza, son frère et ses neveux, le loup, la louve et les louveteaux, — qui dit Borgia, dit famille unie. Mais aussitôt les Orsini se lèvent, menaçans, terribles, et voilà toute la tribu contrainte à se réfugier dans le fort Saint-Ange. Monté au trône pontifical le 22 septembre, Pie III en descend le 18 octobre; place maintenant à Jules II! Ces Rovere, ces Borgia, ces Médicis sont les dynastes de la papauté moderne. Chacune de ces maisons fournit deux papes à l'histoire, et vous n'en trouverez point dont les noms soient plus mêlés à la politique. Les Rovere haïssaient les Borgia; Jules II saisissant le pouvoir, c'en était fait de César et de sa fortune. A dater de ce jour, son roman n'est plus qu'une suite d'aventures misérables, où le héros n'a d'autre soin

que celui de sauver sa peau. La bête fauve est lancée, on la poursuit, on la traque. Enfermé d'abord au château d'Ischia, on le transfère ensuite à Séville, puis en Castille au château de Medina del Campo.

A tant de colères justement déchaînées se joint l'implacable haine de la veuve du duc de Gandie, animant contre l'assassin de son époux toutes les influences dont elle dispose autour du roi d'Espagne. Mais tandis que la duchesse joue son rôle d'Erinnye, Lucrèce agit en bonne sœur et reçoit un matin la nouvelle que ses efforts ont triomphé. César s'est échappé de sa prison; il s'apprête à rentrer en Italie, se fait annoncer par ses agens, et tout de suite le front de Jules II se rembrunit. « La délivrance de César rendit le pape soucieux, écrit l'historien aragonais Zurita, car le duc, ajoute-t-il, était homme à bouleverser l'Italie entière, et les populations l'aimaient en même temps que les gens de guerre, ce qui n'arrive pas à tous les tyrans. » Passionner les multitudes qu'on écrase et pouvoir dire partout : « Moi seul, et c'est assez, » privilége rare en effet! Cette force démoniaque, César Borgia l'avait. N'importe, le moment était mal choisi pour tenter une restauration en Romagne. Justement à cette fin de l'année 1506, Jules II venait de s'emparer de Bologne, et le marquis de Gonzague, sur qui César avait cru pouvoir compter encore, commandait les troupes du pape en qualité de généralissime. Découragé du côté de l'Italie, l'aventurier se retourne vers le roi de France et lui demande à rentrer à sa cour et dans son service. Mais Louis XII reste froid à ces offres, et quand le négociateur s'avise de réclamer au nom de César le duché de Valence et la pension que le susdit seigneur touchait jadis à ce titre comme prince de la maison de France, — le négociateur est expulsé sans autre procédure. L'exil, la prison, la défaite jusque dans les antichambres, que devenir? Et cependant ce misérable, ainsi renié de tous et de partout repoussé, ce chevalier errant, si complétement désarçonné, peut-être n'eût-il fallu qu'un peu d'assistance pour le remettre en selle. Engagé sous le drapeau de Saint-Marc et condottier au service de la république de Venise, César eût fait trembler Jules II et reconquis la Romagne. D'autre part, de quel prix n'eût pas été pour Louis XII son alliance dans la guerre de la France avec le pape après la rupture de la ligue de Cambrai? Mais le destin a de ces retours inexorables, et c'est presque toujours contre ses plus grands favoris qu'il les prononce. D'un seul coup son caprice vous a tout donné, et d'un seul coup son caprice vous reprend tout, ne vous laissant que l'idée que vous avez de vous-même au plus profond de votre conscience, dédommagement bien précaire pour un César Borgia! La mort eut pitié de lui, et ce fut en Navarre, à l'attaque d'un château perdu au cœur des Pyrénées, qu'il la rencontra obscurément. Il avait alors trente et un ans.

IX.

Quelques pages de Machiavel, un portrait de Raphaël, l'amitié de Léonard de Vinci et surtout l'action prestigieuse d'une de ces époques qui possèdent comme le roi Midas le don de transformer en or leurs plus vils métaux, — ont tellement contribué à grandir ce personnage aux yeux de la postérité, que bien des gens encore aujourd'hui le traitent en héros. On nous le représente comme un penseur, un politique, comme un de ces génies qui, lorsque Dieu leur livre l'espace et le temps, deviennent en France, des Louis XI, en Angleterre, des Henry VII, en Espagne, des Ferdinand. On s'amuse à nous raconter que c'était un grand prince, tout imbu d'idées modernes et ne rêvant que l'indépendance de l'Italie sous un chef unique et séculier : ce fils de pape, si on l'eût laissé faire, aurait détruit la papauté et substitué au règne divisé de l'église un gouvernement unitaire et national. C'est le thème de Machiavel arrangé selon les convenances du moment par les amateurs de variations historiques. Machiavel hait la servitude : tirer l'Italie des mains de l'étranger est son objectif, et comme il ne reconnaît que la force, c'est à César Borgia qu'il s'adresse : « *Tu sei il mio maestro, il mio signore.* » Son prince est un assassin, un tyran des plus abominables, qu'importe; Machiavel n'aime pas les hommes, il vit pour son abstraction : l'état, l'Italie; le reste le touche assez peu. Machiavel n'a que le cerveau d'un patriote, Dante en a l'âme; il voit plus haut et plus loin, l'humanité lui tient au cœur plus que son propre peuple! Tandis que le poète de la *Divine Comédie* regarde le ciel, le poète de la *Mandragore* sonde l'abîme : à race dégénérée, tyran féroce; s'il en savait un pire que César Borgia, il le choisirait, pourvu qu'il le sentît plus fort. Et cette force, qu'était-elle en somme? Nous venons de la voir s'évanouir en fumée.

Est-il supposable qu'un diplomate si fin, si madré, se soit abusé de la sorte? Machiavel ne se contente point de ne pas aimer les hommes, il les méprise et se moque d'eux. N'avons-nous pas connu de notre temps un brillant écrivain qui naïvement vous disait de tel peintre illustre, à la gloire duquel il s'était voué : « De vous à moi, je ne l'ai jamais admiré; mais il me fallait un nom à mettre en avant pour ma polémique, et j'ai pris le sien comme j'en aurais pris un autre. » Celui-là ou un autre, ainsi faisait Machiavel, forgeant à froid ses paradoxes. Souvenons-nous de sa lettre à Guicciardin et du trait qui la termine, une vraie merveille de *post-scriptum.* Après avoir disserté en homme d'état sur les malheurs de l'Italie, après avoir analysé les divers moyens par lesquels on pourrait peut-être encore sauver la patrie, il opère un brusque

revirement et conclut par ces mots : « Je t'en prie, mon cher Francesco, fais de ton mieux pour la cantatrice que je te recommande; Barbara se rend à Modène, et celle-là m'occupe bien autrement que l'empereur! » Politique d'amateur désappointé! Macaulay, parlant des contemporains de Machiavel, s'écrie : « Ces gens-là seraient capables de rire d'Othello et de reporter sur Iago toutes leurs sympathies. » Rien de plus vrai et de plus saisissant que cette remarque, surtout quand on l'applique à l'auteur du *Prince*, car ce prince n'est qu'un Iago. Du héros, il n'a que l'apparence, ne connaît que la fourberie et l'astuce, et se sert du poison et du poignard mieux que de l'épée. L'influence que de pareils êtres peuvent exercer ne prouve qu'une chose, la lâcheté des hommes. Au lieu de les mettre en jugement et de les envoyer à la potence, on se laisse opprimer par eux. Et dire que cet exemple ne devait pas être le dernier, et qu'on a pu le voir se renouveler de nos jours!

Qu'un homme d'action dans ses erreurs ou dans ses crimes invoque la passion pour circonstance atténuante, le penseur n'a point même excuse, et c'est tout simplement sa propre dépravation qu'il étale, lorsque, grave et de sens rassis, il vient nous prêcher l'admiration d'un César Borgia et de son gouvernement : autant vaudrait faire l'éloge de la peste, de la famine et de l'inondation. Méchans sophismes contre les droits du genre humain, paradoxes à fournir des armes à tous les déclassés de la politique, et dont la valeur humoristique ne relèvera jamais l'infamie, car ce qui est faux finit par déplaire, et l'homme a en lui un principe de droiture qu'on ne choque pas impunément. « Ruse et hypocrisie priment courage. — On tient ses sermens, on les rompt selon les temps et l'avantage qu'on y trouve. — En morale absolue, la vertu vaut peut-être mieux que le vice; en réalité, elle nuit à qui la pratique. — Quand tous en usent avec nous sans foi ni loi, pourquoi vouloir seul agir honnêtement? — Gagne le peuple par des fêtes, les grands par des présens, ne menace point, tue. »

Voilà Machiavel et voilà César Borgia; le *Prince* (1), l'homme qui tient la Romagne sous un joug de fer, passe pour un grand

(1) Il est vrai qu'autre part, oubliant son apologie cynique du despotisme et se montant la tête pour l'idéal républicain, le même bel esprit florentin écrit dans son discours sur Tite-Live : « Si un seul homme est capable de régler un état, l'état ainsi réglé durera peu de temps; il faut qu'un seul homme continue à en supporter tout le fardeau. Il n'en est point ainsi quand la garde en est confiée au grand nombre et que le grand nombre est chargé de sa conduite. » Fiez-vous donc ensuite à Napoléon, qui disait : « Tacite raconte des romans, Machiavel fait de l'histoire! » Richelieu, qui s'y connaissait un peu, lui aussi, a d'ailleurs admirablement défini cette politique étroite et tyrannique, « qui n'est praticable que dans les petites provinces où tous les sujets sont sous la main de celui qu'ils doivent craindre. »

politique, et cette fureur qu'il a d'étendre *per fas et nefas* ses territoires permet aux utopistes beaux esprits de supposer chez lui des plans d'unité nationale qu'il n'eut jamais et qui d'ailleurs n'étaient pas de son temps, car les Médicis, ni les autres qui le remplacèrent, n'entreprirent de faire ce que nous appellerions aujourd'hui de la politique italienne. Chacun pour soi, et l'étranger pour tous, les tyrans de cette période ne connaissent que ce mot d'ordre. Quand ce n'est pas avec le roi de France qu'ils s'allient, c'est avec le roi d'Espagne ou l'empereur. César Borgia passe sa vie à se vendre à qui veut l'acheter; ce prétendu héros de l'indépendance de son pays ne guerroie avec profit que lorsque les soldats du roi de France appuient ses mouvemens. Il se sert de tout le monde contre tout le monde et trahit tout le monde : il pille, égorge, ravage tout sur son chemin, et sa trop fameuse politique dont on rabâche est celle du cavalier de l'Apocalypse. Il est en outre à constater que sur lui, comme sur toute sa race, glisse sans pénétrer le grand souffle de la renaissance. L'esprit du temps ne les charme pas; ce sont des Espagnols, des parvenus. Ils n'aiment ni la poésie ni la peinture, ni la statuaire. Tandis que dans l'Ombrie les Montefeltre, à Mantoue les Gonzague, fondent à grands frais des musées, des bibliothèques et des collections, ils vivent étrangers au mouvement. Lucrèce elle-même, s'unissant à cette maison d'Este où les muses sont à demeure, conserve son effacement, son indifférence en matière de plaisirs intellectuels, et la parfaite médiocrité de sa nature ne vous frappe que davantage au milieu de sa nouvelle famille italienne et des aimables et savantes princesses qui la décorent. Que d'autres s'amusent aux comédies de Plaute, dont son beau-père Hercule d'Este se plaît à diriger la mise en scène; c'est assez pour elle de s'emmitoufler dans une existence mondaine, galante et pieuse, se laissant benoîtement vieillir parmi les intrigues de palais et les petites pratiques de dévotion : doux repos après la tempête, calme plat que traversent ici et là quelques coups de poignard qui lui rappellent son passé romain, l'orageux Vatican paternel. Ne cherchez en elle aucune des illustres dames de la renaissance; elle est la fille de son père et la sœur de son frère, rien de plus, rien de moins. Supprimez ce titre, elle cesse d'appartenir à l'histoire; l'histoire, pour de pareilles gens, quel grand mot! Non, décidément, père, frère et fille, les causes célèbres, le mélodrame et l'opéra leur valaient mieux : Lucrèce devient commune en devenant moins scélérate.

HENRI BLAZE DE BURY.

SAMUEL BROHL

ET COMPAGNIE

QUATRIÈME PARTIE (1).

VII.

En montant dans son coupé pour retourner à Cormeilles, M[lle] Moriaz était en proie à une agitation qui ne se calma pas durant le trajet. Elle était émue d'un sentiment tendre, passionné, pour un homme qui s'était évanoui en lui faisant ses adieux, émue de colère contre les préjugés ineptes et les petites finesses des gens du monde, émue de joie d'avoir déjoué une conspiration ourdie contre son bonheur, émue d'orgueil aussi parce qu'elle avait vu clair, parce qu'elle ne s'était pas trompée dans son choix, et que l'homme qu'elle aimait était digne d'être aimé. Pendant quelques jours, elle avait éprouvé des anxiétés, des angoisses d'esprit, dont elle avait cruellement souffert; elle s'était dit à plusieurs reprises : — Peut-être ont-ils raison. — Un cœur de femme se croit à la merci d'une erreur, et c'est un supplice pour lui de douter de lui-même et de sa clairvoyance. Quand on lui démontre que son dieu est une idole, qu'il doit mépriser ce qu'il adorait, il se sent mourir, et il s'imagine qu'un ressort vient de se briser dans la vaste machine de l'univers, que le ciel et la terre vont crouler, et cependant une erreur de femme n'a pas des conséquences si graves. Le soleil continue de luire, la terre ne cesse pas de tourner. La machine de l'univers serait sujette à trop d'accidens, si elle se détraquait toutes les fois qu'une femme s'abuse.

(1) Voyez la *Revue* des 1[er] et 15 février et du 1[er] mars.

— C'est moi qui avais raison, ils n'ont pas su le comprendre, pensait Mlle Moriaz en traversant la Seine, — et elle contemplait d'un œil réjoui le ciel d'un bleu doux, les eaux tranquilles, les rives verdoyantes du fleuve, une longue rangée de peupliers qui semblaient prendre plaisir à le regarder couler. Il lui parut que tout allait bien, que l'ordre régnait partout, que le grand mécanicien était à son poste, que le monde était en de bonnes mains, que les voyageurs n'avaient aucun déraillement à craindre.

Lorsqu'elle arriva à Cormeilles, M. Moriaz était enfermé dans son laboratoire, qu'il avait été ravi de retrouver à sa place et en bon état. Une barrette de velours sur la tête ou sur l'oreille, les manches retroussées, un tablier de toile écrue noué autour de son cou et de sa ceinture, un plumeau à la main, il examinait en détail son cher petit mobilier, ses fourneaux, ses matras au long col et au gros ventre, la panse et la voûte de ses cornues, la cucurbite, le chapiteau et le serpentin de ses alambics. Ballons, tubes, allonges, cuves pneumatiques, cloches, mortiers, creusets, capsules, lampes, chalumeaux et pipettes, il passait tout en revue pour s'assurer qu'en son absence rien n'avait éprouvé aucun dommage. Il époussetait avec soin ses bocaux, en vérifiait les étiquettes, constatait que ses récipiens à tubulures n'étaient pas fêlés, que l'orifice de ses éprouvettes n'était pas bouché. Il était heureux comme un roi qui fait défiler ses troupes devant lui et se convainc qu'elles ont bon air, que, lorsqu'elles verront le feu, elles feront honneur à leur maître.

Si agréable que fût l'occupation à laquelle il se livrait depuis deux heures, M. Moriaz n'avait pas oublié l'existence de sa fille et de M. Larinski. Il savait qu'Antoinette s'était rendue à Maisons-Laffitte pour y avoir une explication avec Mme de Lorcy, et cette pensée jetait une ombre sur sa félicité. Il espérait cependant que cette entrevue aurait tourné à ses souhaits, que l'astre polonais qui lui causait des inquiétudes allait disparaître à jamais de son horizon.

Quelqu'un frappa à la porte de son laboratoire, il cria : — Entrez! — et, en se retournant, il aperçut Antoinette debout sur le seuil. Il la regarda fixement. Elle avait l'œil si animé, le visage si épanoui, si lumineux, que les bras lui en tombèrent et qu'il laissa échapper une fiole qu'il tenait à la main.

— Mauvaise fille qui vient faire du dégât chez son père! lui cria-t-elle gaîment.

— Le mal n'est pas grand, répondit-il, — et il se mit en devoir d'épousseter les débris de la fiole. C'était une manière de gagner du temps. Il s'y prenait avec tant de gaucherie qu'elle lui ôta l'époussette des mains : — Voilà comme on balaie, lui dit-elle.

Il la regardait faire en se disant : — C'est tout le rebours de la

scène de Churwalden. J'ai la figure longue, et elle ne réussit pas à dissimuler sa joie. Juste retour des choses d'ici-bas!

Dès qu'elle en eut fini avec son balai, elle promena ses yeux de tous côtés et s'écria : — Vous voilà de retour dans votre paradis, dans ce lieu enchanteur où vous goûtez d'ineffables délices.

— Eh! oui, j'y suis heureux, assez heureux, répondit-il avec modestie.

— Faites le dégoûté! Il est tout à fait charmant, votre laboratoire.

— Oui, il est convenable. Cependant je faisais tantôt la réflexion qu'il y manque quelque chose. Sais-tu quel est mon rêve? Je voudrais avoir là, dans ce coin, une chapelle transparente. Tu ignores peut-être ce qu'on entend par une chapelle? C'est une cage au-dessus d'un fourneau, surmontée d'une hotte. Tu vas me demander ce que c'est qu'une hotte; je te répondrai que c'est la partie évasée d'une cheminée, qui facilite le dégagement des principes volatils et des vapeurs nuisibles. Tiens, voici une chapelle. Bien qu'elle ait été adaptée à un trumeau placé entre deux fenêtres, elle ne laisse pas d'être un peu sombre. Eh bien! les chimistes allemands ont presque tous dans leur laboratoire des chapelles dont le mur a été percé et remplacé par un vitrage. C'est cela qui donne du jour!

— Qui donc vous reprochait de manquer d'imagination? s'écria-t-elle. Vous êtes un homme très romanesque, et votre roman, c'est une chapelle transparente. Voilà pourquoi vous avez tant d'indulgence pour les romans des autres.

Elle donna un coup de plumeau sur un fauteuil, s'y installa, et plaçant une chaise en face d'elle : — Venez vous asseoir ici, tout près de moi, sur cette escabelle; je mettrai un carreau dessus pour qu'elle soit plus tendre. Venez donc, j'ai à vous parler.

Il s'approcha, l'oreille basse. — Faut-il que j'ôte mon tablier? lui demanda-t-il.

— Pourquoi cela?

— Je prévois que notre conversation va rouler sur des matières du plus haut romantisme. Je voudrais être en tenue.

— Laissez donc, votre tablier vous va très bien. Tout ce que je désire et exige, c'est que vous me prêtiez une religieuse attention.

Elle lui rapporta point par point ce qui s'était passé chez Mme de Lorcy. Elle commença son récit d'un ton tranquille; elle s'anima, s'échauffa par degrés, ses yeux s'illuminèrent. Il l'écoutait avec chagrin, il la regardait avec un orgueilleux plaisir, et se disait : — Mon Dieu, qu'elle est jolie et que ce Polonais est un heureux scélérat!

Quand elle eut achevé, elle attendit quelques instans qu'il lui fît part de ses réflexions. Comme il gardait un morne silence, elle

s'impatienta : — Parlez, je veux savoir le fond de votre pensée, lui dit-elle.

— Je pense que tu es adorable.

— Oh! de grâce, soyez sérieux.

— Sérieusement, reprit-il, je ne suis pas certain que tu te trompes, il ne m'est pas prouvé non plus que tu aies raison; il me reste quelques doutes.

Elle s'écria avec emportement : — A ce compte, les seules réalités de ce monde sont les choses qui se laissent voir, toucher, palper, une cornue et ce qu'il y a dedans. Hors de là, tout est néant ou mensonge. Ah! vos maudites cornues! Si je m'écoutais, je les briserais toutes jusqu'à la dernière.

Elle jetait autour d'elle des regards si farouches et si funestes que M. Moriaz se prit à trembler pour son laboratoire. — Je t'en conjure, lui dit-il, grâce pour mes pauvres cornues, pour mes honnêtes alambics, pour mes innocens bocaux! Ils ne sont pour rien dans cette affaire. Est-ce leur faute si les histoires que tu me racontes dérangent à ce point les habitudes de mon esprit qu'il m'est impossible de m'y reconnaître et d'en démêler le fin mot?

— Vous ne croyez donc pas à l'extraordinaire?

— L'extraordinaire! Toutes les fois que je le rencontre, je le salue, répliqua-t-il en ôtant son bonnet et s'inclinant jusqu'à terre; mais je lui demande ses papiers.

— Ah! nous en sommes encore là. Je m'imaginais en vérité que l'enquête était faite.

— Elle n'a pas été concluante, puisqu'elle n'a pas convaincu Mme de Lorcy.

— Eh! qui pourrait convaincre Mme de Lorcy? Ignorez-vous comment sont faits les gens du monde et qu'ils détestent tout ce qui les étonne, tout ce qui les dépasse, tout ce qu'ils ne peuvent peser dans leurs petites balances, mesurer avec leur étroit compas?

— Peste! tu es bien sévère pour le monde; je m'étais toujours figuré que tu l'aimais.

— Je ne sais si je l'aime; il est certain que j'aurais peine à me passer de lui, mais il m'est bien permis de le juger, et je me dis quelquefois que, si le Christ... vous m'écoutez?.. reparaissait parmi nous avec son cortége de publicains et de poissonniers, que, si le Christ s'avisait de venir prêcher sur le boulevard des Italiens le sermon de la montagne...

— Pour la vraisemblance du fait, place au moins la scène à Montmartre, interrompit-il. Franchement, je ne vois pas très bien quel rapport il peut y avoir entre le Christ et le comte Larinski, et puis la théologie, n'en parlons pas, ce n'est pas mon affaire. La religion me paraît être une bonne chose, une chose utile, et j'accepte

volontiers le christianisme, moins le côté romanesque, dont je n'ai guère eu le loisir de m'occuper. Tu m'accorderas du moins que, s'il y a de vrais miracles, il y en a aussi de faux. Comment les distinguer?

— C'est au cœur de prononcer, lui dit-elle.

— Oh! l'infaillibilité du cœur! s'écria-t-il. Il n'y a pas encore de concile qui ait voté celle-là.

Il y eut une pause, après laquelle M. Moriaz reprit : — Ainsi, ma chère, tu demeures persuadée que M. Larinski est encore libre et que Mme de Lorcy a menti?

— Point; si elle avait menti, elle ne se serait pas trahie si naïvement tout à l'heure. Je l'accuse de s'être trompée ou plutôt d'avoir voulu se tromper... Savez-vous ce que vous allez faire, j'entends ce soir, après votre dîner? Vous monterez en voiture et vous irez...

— A Paris, rue Mont-Thabor! s'écria-t-il en bondissant sur son escabeau. Fort bien, je mettrai un frac et j'irai dire au comte Larinski : — Mon cher monsieur, je viens vous demander votre main pour ma fille, qui vous adore; les mauvaises langues prétendent que vous n'êtes plus libre, je n'en crois rien, et au surplus, c'est une bagatelle... Tu me coucheras la chose par écrit; livré à moi-même, je ne m'en tirerai jamais; hors de ma chaire, j'ai tant de peine à trouver mes mots!

— Dieu! que vous êtes vif! Qui vous parle de cela? L'abbé Miollens est de nos amis, c'est un digne homme, dont le témoignage fera foi.

— A la bonne heure; que ne t'expliquais-tu? A ce compte, tu n'auras pas besoin de me préparer ma harangne. Voilà une idée acceptable, voilà un discours possible. Ce soir, après mon dîner, j'irai voir l'abbé Miollens; mais il est bien entendu, n'est-ce pas? que, s'il confirme la sentence...

— Je ne me pourvoirai pas en cassation, et j'ajoute que je serai courageuse au-delà de tout ce que vous pouvez croire; je ferai bon visage à mon malheur, il vous sera impossible de soupçonner que j'ai quelque regret à ma chimère. Donnant donnant; de votre côté, vous allez me faire une promesse... Si l'abbé Miollens...

— Tu sais, comme moi, que tu es majeure.

— Je sais, comme vous, que je ne me passerai jamais de votre consentement. Ici, comme dans l'Engadine, je vous dis : Ou lui ou personne.

— Ne t'avais-je pas avertie que, lorsqu'on a prononcé une fois une formule, on la répète toujours?

— Ou lui, ou personne, c'est mon dernier mot... N'aimez-vous pas mieux que ce soit lui? L'accepterez-vous, lui?

— Je le subirai.

— De bonne grâce?

— Avec résignation.

— Avec une résignation enjouée?

— Je ferai mon possible ou, pour mieux dire, s'il te rend heureuse, je lui ferai fête tous les jours de ma vie; dans le cas contraire, je te répéterai soir et matin, comme Mme de Lorcy : — Tu n'as pas voulu m'écouter, il fallait me croire.

— C'est convenu, vous êtes un bon père, et nous voilà d'accord, lui répondit-elle, et à ces mots, elle lui prit les deux mains qu'elle serra dans les siennes.

Il la regarda entre les deux yeux, puis il s'écria d'un ton colère : — Mais, seigneur Dieu, pourquoi donc l'aimes-tu, cet homme?

Elle repartit à voix basse : — Parce que je l'aime; c'est ma seule raison, mais je la trouve bonne.

— Péremptoire... Allons-nous-en bien vite, répliqua-t-il en se levant. Je crains qu'en t'écoutant mes cornues ne tombent dans une syncope aussi prolongée que celle de M. Larinski; débite-t-on de pareilles insanités dans un laboratoire de chimie?

A peine fut-il sorti de table, M. Moriaz se mit en devoir de se rendre à Maisons, où l'abbé Miollens passait l'été dans le voisinage de Mme de Lorcy. Mlle Moiseney l'accompagna jusqu'à la voiture et lui dit :

— Mon Dieu! que votre fille est admirable, monsieur! Avec quel courage elle a pris son parti! Avec quelle résolution elle a fait son deuil d'un bonheur impossible! L'avez-vous remarquée pendant le dîner? Comme elle était tranquille, attentive! Ne la trouvez-vous pas étonnante?

— Aussi étonnante que vous êtes sagace, lui répondit-il.

— Ah! sans doute, je n'ai jamais pensé qu'elle l'aimât autant que vous le prétendiez; mais il lui plaisait, elle avait du goût pour lui. A-t-elle fait entendre une plainte, un soupir, en apprenant la cruelle vérité? Quelle force d'âme, quelle égalité d'humeur, quelle hauteur de sentimens! Vous ne l'admirez pas assez, monsieur; vous n'êtes pas assez fier d'avoir une pareille fille. Je me glorifie, quant à moi, d'avoir été pour quelque chose dans son éducation. Je me suis toujours appliquée à développer en elle le jugement, à la mettre en garde contre tous les écarts d'esprit. Oui, j'ose le dire, je me suis donné beaucoup de peine pour cultiver et fortifier sa raison.

— Je vous remercie de tout mon cœur, lui repartit M. Moriaz en s'accotant dans un coin de la voiture; vous pouvez vous vanter d'avoir fait là un merveilleux ouvrage; mais, je vous prie, mademoiselle, quand vous aurez fini votre discours, veuillez en prévenir mon cocher, pour qu'il touche.

Chemin faisant, M. Moriaz se livra à de mélancoliques réflexions; il s'adressa quelques reproches. — Nous avons procédé au rebours du

bon sens, pensait-il. Son imagination avait été surprise, avec le temps elle se serait calmée. Nous aurions dû la laisser à elle-même, à sa propre défense, à son jugement naturel, car après tout elle n'en manque pas. J'ai eu la funeste pensée d'appeler à mon aide Mme de Lorcy, qui a tout gâté par ses finasseries. Dès qu'Antoinette a pu se douter que son choix était condamné par nous et que nous tramions la perte de l'ennemi, la sympathie mêlée d'admiration qu'elle ressentait pour M. Larinski est devenue de l'amour, le feu couvert sous la cendre s'est mis à flamber. Nous avons compté sans cette passion qui est innée chez la femme et que les phrénologues appellent la combattivité. Il s'agit aujourd'hui pour elle d'une partie à gagner; quand à l'amour se joint l'intérêt du jeu ou de la guerre, il devient irrésistible, et voilà notre campagne fort compromise, si le ciel ou M. Larinski ne s'en mêlent.

Ainsi raisonnait M. Moriaz, que ses mésaventures paternelles et ses récentes expériences rendaient meilleur psychologue qu'il ne l'avait été jusqu'alors. Tout en raisonnant, il allait bon train, et trente-cinq minutes lui suffirent pour arriver à la porte de la petite maison de campagne qu'habitait l'abbé Miollens. Il le trouva dans son cabinet, installé dans un bon fauteuil moelleux que lui avait brodé Mme de Lorcy, humant à petits coups une tasse d'excellent thé que des missionnaires lui avaient rapporté de la Chine. A sa gauche était sa boîte à violon, à sa droite son cher Horace, édition d'Orelli, Zurich, 1844.

L'entretien s'engagea. Aussitôt que M. Moriaz eut prononcé le nom du comte Larinski, l'abbé prit le visage attentif et charmé d'un chien qui voit passer son gibier favori et tombe en arrêt.

Il s'écria : — Quel homme admirable !

— Miséricorde ! pensa M. Moriaz, voilà un exorde qui ressemble beaucoup à celui de Mlle Moiseney. Prétend-on me condamner à l'admiration forcée à perpétuité ? Je crains qu'il n'y ait quelque parenté d'esprit entre notre ami l'abbé et cette sotte, qu'il ne soit son cousin remué de germain.

— Combien je vous remercie, mon cher monsieur, poursuivit l'abbé Miollens en se carrant dans son fauteuil, de nous avoir fait faire la connaissance de cet homme rare ! C'est vous qui nous l'avez envoyé, ou plutôt à vous appartient le mérite de l'avoir découvert, inventé.

— Oh ! permettez, il ne faut rien exagérer, répondit humblement M. Moriaz, il s'est bien inventé lui-même.

— C'est vous du moins qui l'avez patronné, qui l'avez produit; sans vous, le monde n'eût jamais soupçonné l'existence de ce beau génie, de ce noble caractère, qui se cachait sous l'herbe du chemin comme la violette.

— C'est décidément un remué de germain, se dit M. Moriaz.

— Et tenez, continua l'abbé, croiriez-vous que j'ai retrouvé M. Larinski tout entier dans Horace? Oui, Horace l'a représenté trait pour trait dans la personne de Lollius, vous savez, Marcus Lollius, à qui il adresse l'ode IX du livre IV, et qui fut consul l'an 733 après la fondation de Rome. La ressemblance est frappante, vous allez voir.

Il posa sa tasse, prit le livre dans sa main droite, et tour à tour posant sur sa bouche l'index de sa main gauche ou le promenant complaisamment sur le texte pour en souligner les beautés : — Que dites-vous de ceci? Ton âme est sage, écrivait Horace à Lollius, et résiste avec la même constance aux tentations du bonheur qu'à celles de l'adversité, *est animus tibi et secundis temporibus dubiisque rectus.* N'est-ce pas là le comte Larinski? Mais attendez : Lollius détestait la fraude et la cupidité, et il méprisait l'argent, qui séduit tous les hommes, *abstinens ducentis ad se cuncta pecuniæ.* Ce trait est bien frappant; je trouve même, soit dit entre nous, que notre cher comte méprise un peu trop l'argent, il en détourne sa vue avec horreur, le nom même lui en est odieux; c'est un Epictète, c'est un Diogène, c'est un anachorète des anciens temps, qui vivrait heureux dans une Thébaïde. Il nous disait lui-même qu'il ne faisait aucune différence entre un verre d'eau panée et un dîner au Café Anglais... Je n'ai pas fini. — Heureux, s'écrie Horace, celui qui sait souffrir sans se plaindre la dure pauvreté, *qui duram callet pauperiem pati!* De qui parle-t-il, de Lollius ou de notre ami, qui non-seulement supporte sa pauvreté, mais qui l'aime, la chérit comme un amant adore sa maîtresse? Et le trait final, qu'en pensez-vous? Lollius était toujours prêt à mourir pour son pays, *non ille pro patria timidus perire.* En bonne foi, n'est-ce pas curieux? Ne semble-t-il pas qu'Horace ait connu le comte Larinski à Rome ou à Tibur?

— Je n'en doute pas un instant, répondit M. Moriaz en prenant le livre des mains de l'abbé Miollens et le reposant avec respect sur la table. Heureusement notre ami Larinski, comme vous l'appelez, a eu l'excellente idée de ressusciter il y a quelque trente ans, ce qui nous a procuré la joie de le rencontrer à Saint-Moritz, et puisque nous en sommes sur ce chapitre... Mon cher abbé, avez-vous l'esprit libre? Pouvez-vous m'écouter? J'ai une question à vous faire, un éclaircissement à vous demander. Ce n'est pas seulement à l'ami que je m'adresse, c'est au confesseur, au directeur de consciences, à l'homme de tout l'univers dont la discrétion m'est le plus connue.

— Je suis tout oreilles, lui repartit l'abbé, qui se renversa dans son fauteuil et croisa ses longues jambes de cerf, dont il était orgueilleux.

M. Moriaz entra aussitôt en matière. L'abbé Miollens fut quelque

temps avant de deviner où il en voulait venir. Dès que la lumière se fit dans son esprit, son visage se contracta; décroisant brusquement ses jambes, il s'écria : — Ah ! quel malheur ! il faut renoncer à votre beau rêve, mon cher monsieur, et croyez que pour ma part j'en suis navré. Je comprends avec quelle joie vous auriez vu votre charmante fille consacrer, je ne dirai pas sa fortune, vous savez comme moi le cas fort médiocre qu'en peut faire le comte Larinski, mais consacrer, dis-je, ses grâces, sa beauté et toutes les qualités de son angélique caractère à faire le bonheur d'un homme d'un mérite rare, cruellement éprouvé par la Providence. Elle l'aime, elle en est aimée, le ciel aurait béni leur union... Ah! quel malheur! Je le dis encore, ce mariage est impossible, notre ami est marié.

— Vous en êtes sûr? s'écria M. Moriaz dans un élan d'enthousiasme que le bon abbé prit pour un accès de désespoir.

— Je ne me pardonne pas de vous causer ce chagrin. Si j'en suis sûr! Je le tiens de notre ami lui-même. Un soir, à propos de je ne sais quoi, je m'avisai de lui demander : — Seriez-vous marié, mon cher comte? — Il me répondit d'un ton bref : — Je croyais vous l'avoir déjà dit. — Ah! par exemple, mon cher professeur, je ne vous réponds pas que ce mariage soit heureux, mais cela ne fait rien à votre affaire.

— Voilà qui est positif, s'empressa de répliquer M. Moriaz, et il faut se rendre à l'évidence.

— Hélas! oui, fit l'abbé, qui eut l'air de réfléchir pendant quelques secondes, et, après une pause, ajouta : — Cependant...

— Il n'y a pas de cependant, monsieur l'abbé. Croyez que votre parole me suffit.

— Si pourtant j'avais mal entendu.

— J'ai une entière confiance dans vos oreilles; elles sont excellentes.

— Permettez, il ne faut pas désespérer trop vite. Savez-vous quoi? Le comte Larinski est venu me voir tantôt sans me trouver, je lui dois une visite d'adieux. Demain matin, je vous le promets, je me rendrai auprès de lui.

— A quoi bon? interrompit M. Moriaz. Je vous remercie mille fois de votre obligeance, Dieu me préserve de vous déranger inutilement de vos occupations; votre temps est si précieux! Je me déclare complétement édifié, j'aurais mauvaise grâce d'en demander davantage; je tiens la preuve pour faite, il n'y a pas à y revenir.

Comme l'avait remarqué Mme de Lorcy, l'abbé Miollens lâchait difficilement une idée qu'il croyait bonne. En vain M. Moriaz combattit sa proposition, en maudissant *in petto* son excès de zèle; l'abbé n'en voulut pas démordre, et M. Moriaz dut se résigner. Il fut convenu que le digne homme irait voir le lendemain le comte

Larinski et que de Paris il se rendrait à Cormeilles pour communiquer à qui de droit le résultat de sa mission. M. Moriaz y vit cet avantage qu'Antoinette apprendrait de la bouche même de l'abbé la fatale vérité; il ne le quitta pas sans lui avoir recommandé d'être très circonspect, aussi prudent qu'un serpent, aussi discret qu'un confessionnal. Il partit là-dessus, assez content, voyant l'avenir en beau, et sa disposition d'esprit ayant changé, il lui parut que de Maisons à Cormeilles la route était plus agréable que de Cormeilles à Maisons.

Samuel Brohl était assis devant une malle vide, qu'il s'apprêtait sans doute à remplir, lorsqu'il entendit frapper à sa porte. Il alla ouvrir et se trouva en face de l'abbé Miollens. Dès leur première rencontre, Samuel Brohl avait conçu pour l'abbé cette chaude sympathie, ce goût vif que lui inspiraient les gens dans lesquels il croyait reconnaître des animaux utiles, dont il était possible de tirer parti et qui lui paraissaient visiblement prédestinés à lui rendre quelque service essentiel. Il ne s'y trompait guère, il se connaissait en diagnostic, il démêlait à première vue sur un visage la marque divine de la prédestination. Il fit l'accueil le plus cordial à son respectable ami et l'introduisit dans sa modeste demeure avec d'autant plus d'empressement qu'il lui trouva un air singulier, mystérieux, un peu agité. — Viendrait-il ici en qualité d'agent diplomatique, chargé d'une mission extraordinaire? se demanda-t-il. — De son côté, le clairvoyant abbé étudiait Samuel Brohl, sans faire semblant de rien. Il fut frappé de sa physionomie, qui exprimait en ce moment une mâle et douloureuse fierté. Ses yeux trahissaient par intervalles le secret d'une héroïque douleur, laquelle avait juré de se taire devant les hommes et de ne se confesser qu'à Dieu.

On s'assit, on entra en propos, et l'abbé mit d'abord la conversation sur des sujets indifférens. Samuel Brohl l'écoutait et lui répondait avec une grâce mélancolique. Si vive que fût sa curiosité, il savait en toute rencontre commander à ses impatiences. Samuel Brohl n'était jamais pressé, Samuel Brohl savait attendre, il l'avait bien prouvé pendant le mois qui venait de s'écouler, et c'est un talent qui manque à plus d'un diplomate.

La visite de l'abbé Miollens avait déjà duré le temps d'une visite honnête et il semblait se disposer à partir, quand il dit en allongeant son index vers la valise ouverte : — Voilà des préparatifs qui me désolent. J'avais rêvé, mon cher comte, de vous inviter à Maisons. J'avais une chambre à vous offrir. *Hoc erat in votis*, j'aurais été heureux de vous avoir pour hôte. Nous aurions causé et fait de la musique tous les soirs, près d'une fenêtre qui s'ouvre sur un jardin.

Hæ latebræ dulces, etiam, si credis, amœnæ.

Hélas! vous nous quittez, vous êtes un ingrat. Vienne a donc pour vous bien des attraits?... Mais j'y pense, vous allez y retrouver un agréable intérieur, une femme charmante, des enfans peut-être...

Samuel le regardait d'un air étonné, interdit, comme il avait regardé Mme de Lorcy, lorsqu'elle s'était avisée de lui parler de la comtesse Larinska. — Que voulez-vous dire? demanda-t-il.

— Eh! quoi, ne m'avez-vous pas confié vous-même que vous étiez marié?

Samuel ouvrit de grands yeux; durant quelques instans, il sembla rêver; puis se frappant le front et se mettant à sourire : — Ah! j'y suis, s'écria-t-il. Vous m'avez pris au mot? Je croyais que vous m'auriez compris. Non, mon cher abbé, je ne suis pas marié et je ne me marierai jamais; mais il est des unions libres aussi sacrées, aussi indissolubles que le mariage.

L'abbé fronça le sourcil, son visage prit une expression chagrine et morose. Il allait faire à son cher comte un sermon en trois points sur l'immoralité et les dangers des unions libres; Samuel ne lui en laissa pas le temps : — Je ne vais pas à Vienne pour y retrouver ma maîtresse, reprit-il. Elle ne me quitte pas, elle m'accompagne partout, elle est ici.

L'abbé Miollens jeta autour de lui des regards effarés, s'attendant à voir une femme sortir de quelque armoire ou de derrière un rideau.

— Je vous dis qu'elle est ici, répéta Samuel Brohl, et du doigt il montrait une statuette d'albâtre posée sur un piédouche. L'abbé s'en approcha. La statuette représentait une femme garrottée, à laquelle deux cosaques donnaient le knout; le socle portait cette inscription : — *Polonia vincta et flagellata.*

La figure de l'abbé se transforma en un clin d'œil, son front se dérida, sa bouche s'épanouit, un éclair de joie brilla dans ses yeux. — Que j'ai bien fait de venir! pensa-t-il, et quelle obligation m'aura M. Moriaz!

Se retournant vers Samuel : — Je ne suis qu'un sot, s'écria-t-il; je m'étais imaginé... Ah! je comprends, votre maîtresse, c'est la Pologne, j'aime mieux cela, et voilà en effet une union libre qui est aussi sacrée qu'un mariage. Elle a de plus cet avantage qu'elle n'empêche rien. La Pologne n'est pas jalouse, et si d'aventure vous rencontriez une femme digne de vous et qu'il vous prît envie de l'épouser, votre maîtresse n'y trouverait rien à redire. Parlons mieux, elle n'est pas votre maîtresse, la patrie est une mère, et les mères raisonnables n'ont jamais empêché leur fils de se marier.

Samuel prit à son tour un visage sombre et sévère. L'œil fixé sur la statuette, il répondit :

— Vous vous trompez, monsieur l'abbé, je lui appartiens, je n'ai plus le droit de disposer ni de mon cœur, ni de mon âme, ni de ma vie; elle aura mes dernières pensées et jusqu'à la dernière goutte de mon sang. Je suis lié par les sermens que je lui ai faits autant que peut l'être un moine par ses vœux.

— Excusez-moi, mon cher comte, lui dit l'abbé; ceci est du fanatisme ou je ne m'y connais pas. Depuis quand les patriotes ont-ils fait vœu de mourir célibataires? Leur premier devoir est de faire des enfans, qui seront de bons citoyens. Le jour où il n'y aura plus de Polonais, il n'y aura plus de Pologne.

Samuel Brohl l'interrompit en lui serrant le bras et lui disant avec un sourire amer : — Regardez-moi bien ; n'ai-je pas la figure d'un aventurier?

L'abbé se récria. — Ce mot vous scandalise? continua Samuel. Oui, je suis un homme d'aventures, né pour être toujours debout et prêt à partir. Le mariage n'a pas été inventé pour les coureurs de hasards. — Il ajouta avec un accent tragique : — Vous savez ce qui se passe en Bosnie. Qui nous répond que la guerre générale n'éclate pas prochainement, et qui peut prévoir quelles en seront les conséquences? Je dois me tenir prêt pour le grand jour. Peut-être l'insondable Providence m'offrira avant peu une nouvelle occasion de risquer ma vie pour mon pays; peut-être la Pologne m'appellera, en me criant : Viens, j'ai besoin de toi! Si je lui répondais : — Je ne suis plus le même, j'ai donné mon cœur à une femme, qui me tient en servitude; j'ai désormais un toit, une famille, un foyer, de chères attaches que je ne puis rompre ! — je vous le demande, monsieur l'abbé, la Pologne n'aurait-elle pas le droit de me dire : — Tu as violé ton serment, tu m'as reniée, je te maudis!

L'abbé Miollens venait de prendre une prise de tabac, et il écoutait ce discours en tambourinant des doigts sur le couvercle de sa belle tabatière d'or, dont lui avait fait présent la plus aimable de ses pénitentes. — A ce compte, répliqua-t-il, votre conscience est-elle bien tranquille, mon cher ami? car vous me permettez, n'est-ce pas, de vous donner ce nom. Oui, est-il certain que votre conscience n'ait rien à vous reprocher? Est-il certain que votre cœur n'ait point fait d'infidélité à sa maîtresse? Si j'en crois la chronique, il s'est passé hier chez Mme de Lorcy une scène assez étrange.

Samuel Brohl tressaillit; il changea de couleur, il enfouit son visage dans ses mains, probablement pour cacher à l'abbé la rougeur que le remords faisait monter à ses joues. Il murmura d'une voix éteinte : — Pas un mot de plus; vous venez de toucher à une blessure si profonde!

— Il est donc vrai que vous aimez Mlle Antoinette Moriaz? reprit l'abbé.

— J'avais juré qu'elle ne s'en douterait jamais, répondit Samuel avec l'accent de la plus humble contrition. Hier j'ai eu l'indigne faiblesse de me trahir. Dieu! que doit-elle penser de moi?

En parlant de la sorte, la face dans ses mains dont il écartait légèrement les doigts, il fixait sur l'abbé ses yeux étincelans, qui ainsi que les yeux des chats savaient voir clair dans la nuit.

— Ce qu'elle pense de vous! fit l'abbé en prenant une nouvelle prise. Bah! mon cher comte, les femmes ne sont jamais fâchées qu'un homme s'évanouisse pour leurs beaux yeux, surtout lorsque cet homme est un preux, un chevalier de la Table-Ronde. J'ai des raisons de croire que Mlle Moriaz ne vous a pas su mauvais gré de votre accident. Vous dirai-je toute ma pensée? Je ne serais pas surpris que vous eussiez touché son cœur et que, si vous en preniez la peine, vous ne pussiez un jour vous flatter de l'espoir de vous faire aimer d'elle.

En ce moment la voix de son respectable ami paraissait à Samuel Brohl la plus harmonieuse de toutes les musiques. Il sentait un frisson délicieux courir dans tout son corps. L'abbé ne lui apprenait rien; mais il est des choses dont nous sommes certains, des choses que nous nous sommes dites cent fois à nous-mêmes, et qui ne laissent pas de nous sembler nouvelles, quand pour la première fois un autre nous les dit.

— Ne me trompez-vous pas? s'écria Samuel transporté de joie, hors de lui. Eh! quoi, il serait vrai... Un jour je pourrais me flatter... un jour elle me jugerait digne... Ah! quelle vision vous faites passer devant moi! Que vous êtes tout ensemble bon et cruel! Quelles amertumes se trouvent mêlées dans vos paroles à d'ineffables délices! Non, je n'aurais jamais pensé qu'il pût y avoir tant de joie dans la douleur, tant de douleur dans la joie.

— Qu'est-ce à dire, mon cher comte? reprit l'abbé Miollens. Avez-vous besoin d'un négociateur? Je peux me vanter que j'ai fait mes preuves. Je suis tout à votre service.

Ces paroles firent revenir à lui Samuel Brohl. Il se redressa et répondit froidement : — Un négociateur! Qu'ai-je affaire d'un négociateur? Ne me bercez pas d'une chimère, et surtout ne me demandez pas de lui sacrifier mon honneur. Ce comble de félicité que vous osez m'offrir, je dois y renoncer à jamais, je vous ai dit pourquoi.

L'abbé Miollens se fâcha un peu; il se permit de tancer, de chapitrer son noble ami. Il lui remontra que ses principes étaient trop rigoureux, qu'il y avait de l'exagération dans sa vertu, du raffinement dans les exquises délicatesses de sa conscience. Il lui représenta que les belles âmes doivent se prémunir contre l'exaltation de leurs sentimens. Il cita l'Évangile, il cita Bossuet, il cita aussi

son cher Horace, qui censurait tout ce qui est outré ou excessif et recommandait au sage de fuir toute extrémité. Ses raisonnemens blanchirent contre l'inébranlable résolution de Samuel, il résista comme un roc à toutes ses remontrances, et finit par lui fermer la bouche, en lui disant :

— De grâce, respectez ma folie, qui est sûrement une sagesse devant Dieu. Je vous le répète, je ne suis plus libre, et quand je le serais, ne savez-vous pas qu'il y a entre Mlle Moriaz et moi un obstacle insurmontable?

— Lequel? demanda l'abbé.

— Sa fortune et ma fierté, repartit Samuel. Elle est riche, je suis pauvre, cette adorable créature n'est pas faite pour moi. J'ai dit un jour à Mme de Lorcy ce que je pensais de ce genre d'alliances ou de marchés. Oui, mon vénérable ami, j'aime Mlle Moriaz avec une ardeur de passion que je me reproche comme un crime. Je n'ai pas d'autre parti à prendre que de ne jamais la revoir, je ne la reverrai jamais. Laissez-moi suivre jusqu'au bout mon chemin solitaire et âpre. Une consolation m'y accompagnera; je me dirai que le bonheur ne se refusait pas à moi, que c'est ma conscience avertie d'en haut qui s'est refusée à lui, et qu'il y a une divine douceur dans les grands sacrifices, une bénédiction répandue sur les grandes épreuves religieusement acceptées. Croyez-moi, c'est Dieu qui me parle, comme il m'a parlé jadis à San-Francisco, pour m'enjoindre de tout quitter et de donner mon sang pour mon pays. Je reconnais sa voix, qui ordonne aujourd'hui à mon cœur de faire silence et de s'immoler. Dieu et la Pologne! Hors de là, je ne dois plus rien connaître.

Et se tournant une fois encore vers la statuette, il s'écria : — C'est à ses pieds que je déposerai ma douloureuse offrande, c'est elle qui guérira mon cœur brisé et navré.

Samuel Brohl parlait d'une voix vibrante, le souffle de l'esprit saint faisait ondoyer sa chevelure, et ses yeux étaient humides. Les yeux du bon abbé s'humectèrent aussi, il était profondément ému, il attachait sur ce héros des regards béans, il était plein de respect pour ce caractère antique, pour cette âme vraiment céleste. Il n'avait jamais rien vu de pareil dans les odes ni dans les épîtres d'Horace, Lollius lui-même était dépassé. Transporté d'admiration, il ouvrit ses deux bras à Samuel Brohl, les déployant dans toute leur longueur, comme s'il avait craint qu'ils ne fussent pas de taille, et il s'écria en le pressant contre sa poitrine :

— Ah! mon cher comte, vous êtes grand, vous êtes immense comme le monde!

VIII.

L'abbé Miollens s'empressa de se rendre à Cormeilles, où il fit un détail fidèle de sa conférence avec le comte Larinski. Il était encore tout chaud de la forge, il donna un libre cours aux effusions de son enthousiasme. Il entonna un cantique de Sion à l'honneur de l'âme antique, de l'âme céleste, qui venait de lui révéler tous ses trésors cachés. M. Moriaz l'étonna et le scandalisa beaucoup, en lui disant :

— Vous avez raison, ce Polonais est un homme prodigieux, il faudrait le canoniser ou le pendre, je ne sais lequel des deux.

Antoinette ne dit mot, elle gardait pour elle ses réflexions. Elle se retira dans sa chambre, où elle se promena quelque temps, incertaine de ce qu'elle allait faire ou, pour mieux dire, plus inquiète qu'incertaine. A plusieurs reprises, elle s'approcha de sa table à écrire, contempla son écritoire; puis, saisie d'un scrupule, elle s'éloigna. Enfin elle se décida, elle mit la plume à la main et écrivit ce qui suit :

« Monsieur, avant de partir pour Vienne, veuillez, je vous prie, venir passer quelques instans à Cormeilles. Je désire avoir avec vous un entretien en présence de mon père.

« Agréez, monsieur, l'expression de tous mes sentimens de parfaite considération.

« Antoinette Moriaz. »

Le lendemain matin, elle reçut de bonne heure, par le premier courrier, la réponse qu'elle attendait et qui était ainsi conçue :

« Cette épreuve serait trop forte pour mon courage. Je ne vous reverrai pas; si je vous revoyais, je serais un homme perdu. »

Cette courte réponse causa à Mlle Moriaz une déception pleine d'amertume et mêlée d'un peu de colère. Elle tenait à la main un pinceau, dont elle cassa la hampe en deux, pour se consoler apparemment de n'avoir pu briser l'opiniâtre et orgueilleuse volonté du comte Abel Larinski. Brise-t-on le fer ou le diamant? Le facteur lui avait remis en même temps une autre lettre, qu'elle ouvrit machinalement, pour l'acquit de sa conscience. Elle en parcourut des yeux les premières lignes sans réussir à comprendre un mot de ce qu'elle lisait. Soudain son attention s'éveilla, son visage s'éclaircit, ses yeux s'enflammèrent. Cette lettre, qu'une providence secourable lui envoyait comme une ressource suprême dans sa détresse, était de la main de Mlle Galet, et voici ce qu'écrivait cette fleuriste émérite de la rue Mouffetard :

« Ma chère demoiselle, j'apprends que vous êtes de retour; quel bonheur pour moi, et qu'il me tarde de vous revoir! Vous êtes mon ange, que je voudrais voir tous les jours de ma vie, et le temps m'a paru bien long. Quand vous entrez dans la mansarde de la pauvre infirme, il lui semble qu'il y a au ciel trois soleils; quand vous l'abandonnez, il fait nuit chez elle en plein midi. Mme de Lorcy a été bien bonne pour moi. Comme mon ange le lui avait recommandé, elle est venue, il y a quinze jours, me payer le quartier échu de ma pension. C'est une personne bien charitable et qui a de bien belles robes; mais elle est un peu dure pour les pauvres gens. Elle questionne beaucoup, elle veut tout savoir. Elle m'a reproché que je dépensais trop, que j'aimais le luxe, et vous savez ce qu'il en est. Elle ignore comme tout a renchéri, que la viande et les pommes de terre sont hors de prix, que dans ce moment les œufs coûtent un franc cinquante centimes la douzaine. D'ailleurs une pauvre créature, privée des deux jambes comme moi, ne peut pas faire elle-même son marché. Il est possible que ma femme de ménage ne s'entende pas à acheter; je lui fais des scènes quand par hasard elle m'apporte des primeurs; le bon Dieu peut me rendre ce témoignage que je ne suis pas sur ma bouche.

« La bonne Mme de Lorcy m'a grondée aussi à cause d'un bouquet de camellias, qu'elle a vu sur ma table, tout pareil à celui dont j'avais remercié mon ange; je ne sais pas ce qu'elle est allée s'imaginer. Eh bien! ma chère demoiselle, j'ai appris depuis que ces camellias doubles, aux fleurs rouges panachées de blanc, me venaient d'un homme, car à présent les hommes se mettent à me donner des bouquets et à me faire des visites; c'est un peu tard. Celui dont je parle s'est présenté un matin en me disant que vous lui aviez parlé de moi, qu'il voulait s'assurer que je me portais bien et que rien ne me manquait. Il est revenu plusieurs fois, en me faisant toujours des gâteries. La plus belle qu'il m'a faite a été de m'apprendre que mon ange était de retour. Quel homme! il descend tout droit du ciel. Un soir, que j'étais malade, il m'a donné lui-même mes tisanes, et si je l'avais laissé faire, il m'aurait veillée. Vous me direz qui c'est, car cela m'intrigue beaucoup. Il a la tête d'un beau lion, aussi généreux que beau, mais bien triste. Il doit avoir quelque gros chagrin. Le malheur est qu'il ne me gâtera plus; c'est bien fini maintenant. Il doit partir dans deux jours; il m'a annoncé qu'il viendrait me faire ses adieux demain dans l'après-midi.

« A bientôt, n'est-ce pas? ma chère demoiselle. Je grille d'envie de vous embrasser, puisque vous me permettez de vous embrasser. Vous êtes mon ange et mon soleil, et je suis votre très humble et très dévouée servante. « LOUISE GALET. »

La lettre de Mlle Louise Galet ne contenait rien que d'exact, hormis peut-être le passage relatif aux primeurs et aux prétendues scènes qu'elle faisait à sa chambrière. Si la vertu de la bonne demoiselle n'avait pas un passé absolument irréprochable, elle ne laissait pas d'avoir des principes et elle ne mentait jamais; seulement elle ne disait pas tout, en racontant elle omettait certains détails. Elle n'avait eu garde d'ajouter par manière d'apostille que son épître lui avait rapporté gros. Elle l'avait écrite à l'instigation de Samuel Brohl, qui ne s'était point expliqué sur ses desseins. Elle en avait deviné quelque chose, étant une assez fine mouche. Il s'était recommandé à sa discrétion, qu'il avait payée en espèces. La somme était ronde; Mlle Galet l'avait d'abord refusée, elle avait fini par l'accepter avec une tendre gratitude. Les gâteries et les bons comptes font les bons amis.

Une idée audacieuse vint subitement à Mlle Moriaz; le temps pressait, et elle n'en était plus à reculer devant une audace. Elle fit atteler son coupé. M. Moriaz venait de sortir pour faire une visite dans le voisinage. Elle mit son absence à profit et pria Mlle Moiseney de s'habiller en hâte pour l'accompagner à Paris, où elle avait à conférer avec sa couturière. Dix minutes plus tard, elle montait en voiture, après avoir enjoint à son cocher d'aller comme le vent.

Sa couturière ne la retint pas longtemps; de la rue de la Paix, elle se fit conduire au n° 27 de la rue Mouffetard. Elle ne voulut jamais souffrir que Mlle Moiseney, qui avait le souffle court, grimpât à sa suite jusqu'au cinquième étage qu'habitait Mlle Galet; elle lui intima l'ordre exprès de rester en bas et de l'attendre paisiblement dans le coupé.

Elle gravit lestement l'escalier; elle rencontra en chemin une servante qui lui apprit que Mlle Galet, un peu indisposée, s'était mise sur son lit et faisait la sieste, mais qu'elle trouverait la clé dans la serrure. L'appartement où Mlle Moriaz avait affaire se composait de trois pièces, d'un vestibule servant de cuisine, d'un petit salon et d'une chambre à coucher. Elle s'arrêta quelques instans dans le vestibule pour reprendre haleine, pour rassembler son courage, pour mettre un peu d'ordre dans ses idées; elle avait deviné qu'il y avait quelqu'un dans le salon. Elle y entra, Mlle Galet n'y était pas, mais il y était, lui, cet homme qu'elle était venue chercher. Apparemment il attendait que la maîtresse du logis se fût réveillée. En apercevant la femme qu'il avait juré de ne jamais revoir, il frémit et chercha des yeux une issue pour s'évader; il n'y en avait point. Debout devant la porte, Antoinette lui barrait le passage. Elle le regardait et se sentit presque certaine de sa victoire; il avait l'air d'un vaincu, et sa défaite ressemblait à une déroute.

Elle se croisa les bras, se prit à sourire et dit d'une voix ferme,

un peu railleuse : — C'est ainsi que vous me volez mes pauvres! Il est vrai que c'est pour les fleurir. Avouez qu'il y a un peu d'hypocrisie dans votre vertu. Mlle Galet ne s'est pas doutée que ces fameux camellias, c'est à moi que vous les donniez. Des bouquets de soixante francs! vraie folie. Comme vous méprisez l'argent! Pourquoi donc ne méprisez-vous pas le mien? Il vous fait peur, vous craindriez de vous brûler les doigts en y touchant. Vous ne voulez pas m'aider à le jeter par les fenêtres? Ce seront vos pauvres et les miens qui le ramasseront. Dites, vous ne voulez pas? Ma fortune n'est pas grand'-chose; mais il est certain que je ne suffis pas à la dépenser; il y en a pour deux, pour deux qui ne seraient qu'un. Vous ne pouvez consentir à ce partage? Vous êtes trop fier pour cela. Avant-hier, vous avez joué la comédie, vous ne m'aimez point. Il en coûte peu de devoir quelque chose à ce qu'on aime.

Il fit un geste de désespoir et s'écria : — Je vous en supplie, laissez-moi partir.

— Tout à l'heure; je veux vous dire auparavant tout ce que j'ai sur le cœur. Je fais peu de cas de votre prétendue fierté; c'est de l'orgueil. Oui, votre orgueil est votre dieu, un triste dieu! Et quant à la Pologne...

Il tressaillit à ce mot. Après un silence : — C'est elle-même qui vous donne ou plutôt qui vous prête à moi, continua-t-elle. Je vous jure que, si jamais elle a besoin de vous, je lui dirai : Le voilà, tu peux le reprendre, — et que je vous dirai à vous-même : Elle vous réclame, partez... Mais parlez-moi donc et regardez-moi, vous n'en mourrez pas. Je vous fais bien peur? Ce que vous dites aux autres, ayez le courage de me le dire à moi-même.

Il se laissa tomber sur une chaise, où il demeura les bras pendans, la tête basse, et il murmura : — Je savais bien que, si je vous revoyais, j'étais un homme perdu.

— Dites plutôt un homme sauvé. Vous aviez l'esprit malade, je vous ai guéri. Je fais des miracles; vous avez pris un jour la peine de me l'écrire... Voulez-vous me toucher la main? cela ne vous engage à rien, vous pourrez toujours me la rendre.

Il prit cette main qu'elle lui tendait; il ne la porta pas à ses lèvres, mais il la garda dans la sienne. — Écoutez-moi, reprit-elle. Aujourd'hui même, tout à l'heure, vous partirez pour Cormeilles, et vous direz à mon père : Elle m'a donné la main, je l'ai trouvée bonne à garder, laissez-la moi... Est-ce convenu? m'obéirez-vous?

Il s'écria : — Vous êtes là, vous me parlez, le monde a disparu, je ne crois plus qu'en vous!

— A la bonne heure. Quand on s'explique, on s'entend; mais il faut se voir, c'est l'affaire essentielle. Puisque vous êtes si sage quand vous me voyez, je veux que vous me voyiez toujours. Tenez!

Elle lui présenta un médaillon qui renfermait son portrait, puis elle gagna la porte. Arrivée sur le seuil, elle se retourna. — Vous direz à Mlle Galet que j'ai respecté son sommeil, que je reviendrai demain. Mlle Moiseney m'attend et s'ennuie. J'ai votre parole; à ce soir! Je me sauve.

Et elle se sauva ou s'envola.

Au retour comme à l'allée, le cocher mit ses chevaux sur les dents, et on arriva à Cormeilles avant que le potage fût froid. Toutefois M. Moriaz avait eu le temps de s'inquiéter. Il ne se mit pas à table sans avoir questionné Mlle Moiseney; ne sachant rien, elle ne put rien lui apprendre; mais elle lui répondit avec cet air de mystère sous lequel elle déguisait ses ignorances. Il se promit d'interroger Antoinette après le dîner. Elle le prévint en le prenant à part et en lui racontant ce qui s'était passé.

— Je suppose, lui dit-elle, que désormais vous croyez à sa fierté et à son désintéressement. Je vous avais prévenu que je devrais me mettre à ses genoux pour l'obliger à m'épouser.

Il ne put réprimer un mouvement d'indignation : —Oh! rassurez-vous, reprit-elle, c'est une manière de parler. Il était à mes pieds, et j'étais debout.

M. Moriaz ouvrit trois fois la bouche et la referma trois fois, sans avoir rien dit. Il se contenta de faire un geste qui signifiait : — Le dé en est jeté; arrive ce qu'il pourra.

Samuel Brohl avait tenu religieusement sa parole. Après avoir fait une toilette de circonstance, il s'était rendu par le chemin de fer à Argenteuil, où il avait pris une voiture. Il arriva à Cormeilles au coup de neuf heures. Il fut introduit dans le salon, où M. Moriaz l'attendait en lisant son journal. Samuel était pâle et ses lèvres tremblaient d'émotion. Il salua profondément M. Moriaz et lui dit:

— Il me semble, monsieur, que je suis un criminel; de grâce, refusez-la-moi.

M. Moriaz lui répondit : — Effectivement, monsieur, vous arrivez, selon le mot de l'Évangile, comme un larron pendant la nuit; mais je n'ai rien à vous refuser. Vous n'êtes pas le gendre, je l'avoue, sur qui j'avais jeté les yeux. Il n'importe, ma fille s'appartient, elle est maîtresse de ses actions, et je n'ai pas de raisons de croire qu'elle se soit trompée dans son choix. Vous êtes un homme de goût et d'honneur, et vous savez le prix de ce qu'on vous donne. Si vous rendez Antoinette heureuse, vous aurez en moi un ami chaud. J'ai tout dit, supposons que vous m'ayez répondu et parlons d'autre chose.

Samuel Brohl se tint pour averti; il n'insista pas davantage et parla d'autre chose. Il savait joindre l'agrément à la dignité. Il fut

aussi aimable, aussi gracieux que sa vive émotion le lui permettait. M. Moriaz dut se confesser à lui-même que le comte Larinski était de bonne compagnie à Cormeilles autant qu'à Saint-Moritz et n'avait pas d'autre tort que de s'être avisé de devenir son gendre.

Leur entretien se prolongea. Pendant ce temps, Antoinette se promenait sur le devant de la maison, humant l'air parfumé de jasmin, racontant son cœur à la nuit et aux étoiles. Elle n'était troublée dans son heureuse rêverie que par le vol incessant d'une chauve-souris qui se promenait sur ses ailes tremblotantes, allant et venant d'un bout à l'autre de la terrasse. Le monstre impur semblait la rechercher, il tournoyait autour d'elle avec obstination, et il se permit de frôler ses cheveux au passage; Antoinette crut distinguer sa face hideuse, ses abajoues, ses longues oreilles, et elle s'écarta en tressaillant.

Elle entendit le bruit d'un pas sur le gravier. Samuel Brohl avait pris congé de M. Moriaz et traversait la terrasse pour regagner sa voiture. Il reconnut Antoinette, s'approcha d'elle et lui passa autour du poignet un bracelet qu'il tenait à la main, en lui disant: — Que pourrais-je vous donner qui valût le médaillon que vous avez daigné m'offrir et qui ne me quittera jamais? Cependant voici un bijou qui a pour moi beaucoup de prix. Ma mère l'aimait, elle a toujours refusé de s'en défaire, même dans le temps de ses plus grandes détresses; elle le portait à son bras quand elle est morte.

Nous ne sommes pas faits tout d'une pièce, et il n'est pas d'argile humaine où ne soient mêlées quelques paillettes d'or. Les intrigans, comme les scélérats, sont capables d'éprouver par instans un sentiment sincère et pur; en de certaines rencontres, tout homme vaut mieux que lui-même. Le haut du visage de Mlle Moriaz se dérobait dans l'ombre de son capuchon, le bas était éclairé par la lune qui se levait sur les collines; Samuel Brohl contemplait en silence ce capuchon et cette figure; Antoinette lui semblait belle comme une apparition. Pendant deux minutes, il oublia qu'elle avait cent mille livres de rente et que, selon toute vraisemblance, M. Moriaz mourrait un jour. La tête lui tourna à la pensée que cette femme l'aimait, que bientôt elle serait à lui. Oui, pendant deux minutes, Samuel Brohl fut passionnément amoureux de Mlle Moriaz, comme aurait pu l'être le comte Larinski.

Il ne put résister au sentiment qui le transportait. Il enlaça dans ses bras la taille souple d'Antoinette et déposa sur la racine de ses cheveux un baiser de flamme, un baiser vraiment polonais. Elle ne se défendit point; mais dans ce moment la chauve-souris qui l'avait déjà obsédée de sa compagnie revint à la charge, la frappa en plein visage et demeura attachée à son capuchon. Antoinette sentit le froid de ses ailes membraneuses, de ses ongles crochus. Elle arra-

cha vivement sa capeline, qu'elle rejeta loin d'elle. Samuel Brohl s'élança pour la ramasser, la pressa sur ses lèvres et se sauva comme un voleur emportant son butin.

Lorsqu'Antoinette rentra dans le salon, elle y trouva Mlle Moiseney, dont la joie éperdue et bruyante venait de mettre en fuite M. Moriaz. Cette fois, Mlle Moiseney savait tout. Elle avait vu arriver Samuel Brohl, elle n'avait pu résister à sa curiosité surexcitée; sans scrupule elle avait écouté aux portes. Elle se jeta sur Antoinette, l'attira sur son cœur et s'écria : — Ah ! ma chère, oh ! ma chère ! n'avais-je pas toujours dit que cela finirait ainsi ?

Mlle Moriaz se hâta de se dégager de ses embrassemens; elle avait besoin d'être seule. En rentrant dans sa chambre, elle en fit le tour; il lui sembla que les meubles, les étagères chargées de bibelots, la tenture de soie blanche rayée de rose, les rideaux de mousseline de son lit, le grand crucifix d'argent accroché à la muraille du fond, la regardaient avec étonnement, l'interrogeaient, lui disaient : — Que s'est-il donc passé? — Elle répondait : — Vous avez raison, il s'est passé quelque chose.

Elle demeura en contemplation devant un portrait de sa mère, qu'elle avait perdue bien jeune : — On m'assure, lui dit-elle, que vous étiez une grande liseuse de romans. Je ne les aime guère, je n'en lis point; mais je viens d'en faire un, dont vous ne seriez pas mécontente. Cet homme vous étonnerait un peu, il vous plairait davantage encore. Il y a quelques heures, il était à jamais perdu pour moi. J'ai payé d'audace, je suis allée le chercher, et quand il m'a vue, il s'est rendu. Tantôt, il était avec moi sur la terrasse; ses lèvres se sont posées là, à la racine de mes cheveux, et j'ai frissonné de la tête aux pieds. Ne vous indignez pas ; ce sont des lèvres si pures et si loyales ! Le charbon sacré les a touchées ; elles n'ont jamais menti, jamais il n'en tombe que de nobles et fières paroles, elles racontent modestement une vie sans tache. Que n'êtes-vous ici? j'aurais mille choses à vous dire, que vous seule pourriez comprendre, les autres ne me comprennent pas.

Elle commença sa toilette de nuit. Quand elle eut défait ses cheveux, elle se souvint qu'il y avait dans la chambre quelqu'un qui comprend tout et à qui elle n'avait encore rien dit. Elle s'agenouilla, et les épaules nues, les mains jointes, son regard fixé sur le crucifix d'argent, elle dit tout bas : — Pardonnez-moi, je vous oubliais, vous qui ne m'avez jamais oubliée. Grâces vous soient rendues, vous avez exaucé mes désirs, vous m'avez donné le bonheur que je rêvais, sans oser vous le demander. Ah! oui, je suis heureuse, parfaitement heureuse. Je vous promets que je répandrai ma joie sur les petits et les malheureux de ce monde; je les aimerai encore plus que je ne les aimais. Lorsqu'on leur donne à boire et à manger, on

vous donne à boire et à manger à vous-même, et quand on leur donne des fleurs, cette couronne d'épines qui fait saigner votre front se met subitement à fleurir. Je leur donnerai des fleurs et du pain. On a beau dire, vous n'êtes pas un Dieu jaloux. Si plein que soit mon cœur, vous savez qu'il y aura toujours de la place pour vous, et que vous ne frapperez jamais à la porte, sans que je vous crie : Entrez, la maison et tout ce qu'il y a dedans vous appartiennent; mon bonheur vous bénit, bénissez-le!

Pendant que Mlle Moriaz causait avec un crucifix, Samuel Brohl roulait sur la grande route, longue de six kilomètres, qui conduit de Cormeilles à Argenteuil. Il avait la tête haute, le regard en feu, des bourdonnemens dans les tempes, et il lui semblait que sa poitrine dilatée aurait pu contenir un monde. Il parlait tout seul, marmottant toujours la même phrase. — Elle est à moi! disait-il aux passans, aux vignes qui bordaient le chemin, à la colline de Sannois, au moulin de Trouillet dont la vague silhouette se détachait sur le ciel. — Elle est à moi! disait-il à la lune, qui ce soir-là ne brillait que pour lui, dont la seule occupation était de regarder Samuel Brohl. On voyait bien qu'elle était dans le secret, elle savait qu'avant peu Samuel Brohl épouserait Mlle Moriaz, elle en était charmée, elle s'était mise en frais, en habits de fête pour célébrer cette merveilleuse aventure, sa grosse face rougeâtre exprimait la sympathie et la joie.

Quoiqu'il eût exhorté son cocher à faire diligence, Samuel manqua le train, qui était le dernier. Il prit le parti de coucher à Argenteuil. Il alla demander l'hospitalité à l'hôtel du *Cœur-Volant*, où il se fit servir un grand bol de punch, sa boisson favorite. Il se mit au lit avec l'espoir d'y faire des rêves délicieux; mais son sommeil fut troublé par un incident fort désagréable. Aux beaux jours succèdent parfois de vilaines nuits, et l'auberge du *Cœur-Volant* était destinée à laisser de méchans souvenirs à Samuel Brohl.

Vers quatre heures du matin, il entendit frapper à sa porte, et une voix qui ne lui était pas inconnue lui cria : Ouvre donc! Il fut saisi d'une insupportable angoisse; il se sentit comme paralysé, il eut grand'peine à se mettre sur son séant. Il se rappela qu'il s'était enfermé au verrou; cette réflexion le rassura. Quelle ne fut pas sa stupeur en voyant le verrou glisser dans ses crampons! La porte s'ouvrit, quelqu'un entra, s'approcha lentement de Samuel, écarta les rideaux de son lit et se pencha vers lui en le regardant avec de grands yeux fixes, qu'il reconnut. C'étaient des yeux étranges, pleins de douceur à la fois et de feu, d'audace et de candeur; un enfant, une grande âme, un fou, il y avait tout cela dans ce regard.

Samuel Brohl frissonnait. Il voulut parler, il avait la langue percluse. Il fit de grands efforts pour la dégourdir; il réussit enfin à

remuer les lèvres, et il murmura : — C'est toi, Abel? je te croyais mort.

Évidemment le comte Abel, le véritable Abel Larinski n'était pas mort. Il était sur ses pieds, il avait les yeux terriblement ouverts et n'avait jamais eu meilleur teint. Il faut croire qu'on l'avait enterré vivant et qu'il en avait appelé. En sortant de son tombeau, il en avait emporté la poussière avec lui; ses cheveux étaient couverts d'une poudre assez singulière, de couleur terreuse, et par intervalles il se secouait comme pour la faire tomber.

Du reste, l'expression de sa figure n'avait rien de farouche ni d'effrayant; un sourire moqueur, un peu narquois, se jouait sur ses lèvres. Après un long silence, il dit à Samuel : — Oui, c'est bien moi. Tu ne m'attendais pas?

— Es-tu bien sûr que tu ne sois pas mort? reprit Samuel.

— Parfaitement sûr, répondit-il en secouant de nouveau la tête pour se débarrasser de sa poussière, qui l'incommodait. Il ajouta : — Est-ce que je te dérange, Samuel Brohl? car tu t'appelles Samuel Brohl; c'est un joli nom. Pourquoi m'as-tu pris le mien? Tu me le rendras.

— Pas aujourd'hui, lui repartit Samuel d'une voix étranglée, ni demain, ni après demain, mais après le mariage.

Le comte Abel éclata de rire, ce qui n'était pas dans ses habitudes et surprit beaucoup Samuel. Puis il s'écria : — C'est moi qu'elle épouse, elle s'appellera la comtesse Larinska.

Tout à coup la porte se rouvrit, et Mlle Antoinette Moriaz parut, vêtue de blanc comme une mariée, une couronne sur la tête, un bouquet à la main. Elle se dirigea vers Samuel, mais le revenant l'arrêta au passage en lui disant : — Ce n'est pas lui que vous aimez, c'est mon histoire. Ne voyez-vous pas que c'est un faux Polonais? Son père était un Juif allemand, qui tenait un cabaret. C'est là qu'a grandi ce héros. Je veux vous raconter...

Samuel lui mit la main sur la bouche, et balbutia : — Oh! de grâce, ne dis rien.

Le revenant ne laissa pas de parler et poursuivit : — Oui, Samuel Brohl est un héros. Il a été pendant cinq ans l'amant gagé d'une vieille femme, et il a rempli tous les devoirs de sa charge. Ce héros entretenu n'a pas volé son argent. Avez-vous envie de vous appeler Mme Brohl?

A ces mots, il ouvrit ses bras à Mlle Moriaz, qui attachait sur lui des yeux aussi étonnés que tendres, et l'ayant pressée contre sa poitrine, il baisa ses cheveux et sa couronne.

Alors Samuel Brohl recouvra ses forces, la vie, le mouvement. Il sauta à bas de son lit; les poings serrés, il se précipita vers Abel Larinski, pour lui disputer sa proie. Soudain il tressaillit et s'ar-

rêta; il venait d'entendre un ricanement aigu, qui partait du coin opposé de la chambre. Il se retourna et il aperçut son père, coiffé d'un bonnet graisseux, enveloppé d'un sale cafetan, qui montrait la corde. C'était bien Jeremias Brohl, et cette nuit-là tout le monde ressuscitait. Le petit vieillard continuait de ricaner; puis, d'une voix aigre, éraillée, il s'écria : — *Schandbube! vermaledeiter Schlingel! ich will dich zu Brei schlagen!* ce qui voulait dire : Mauvais drôle, vilain polisson, je vais te réduire en cannelle. C'était une phrase que Samuel avait entendue souvent dans son enfance; mais si blasé qu'il pût l'être sur les aménités paternelles, quand il vit son père lever sur sa tête une main sèche et crochue, il laissa échapper un cri, se renversa en arrière pour éviter le coup, s'embarrassa les pieds dans les bâtons d'une chaise, trébucha et se heurta violemment contre une table.

Il ouvrit les yeux et ne vit plus personne. Il courut à la fenêtre, oussa le volet; l'aube naissante éclaira la chambre de sa lumière grise. Grâce à Dieu, il n'y avait personne. La vision avait été si réelle que Samuel Brohl fut quelque temps avant de reprendre ses esprits et de réussir à se persuader que son cauchemar s'était à jamais dissipé, que les fantômes sont des fantômes, que les cimetières ne rendent pas leur proie. Quand il eut acquis cette réjouissante conviction, il parla à ce mort qui venait de lui apparaître, dont la fâcheuse visite avait troublé indiscrètement son sommeil, et il lui dit avec hauteur, sur un ton de superbe défi : — Il faut en prendre ton parti, mon pauvre Abel, nous ne nous reverrons que dans la vallée de Josaphat; j'ai vu tomber sur toi vingt pelletées de terre, tu es mort, je vis, et elle est à moi.

Là-dessus, il se hâta de solder sa dépense et de quitter l'hôtel du *Cœur-Volant*, où il se promit de ne jamais remettre les pieds.

Au même instant, M. Moriaz, qui se levait de bonne heure, était occu é à crire la lettre que voici :

« C'en est fait, ma chère amie, j'ai lâché pied; il n'y a pas à m'en dédire. Ne me reprochez pas ma faiblesse; que pouvais-je faire? Quand on a été pendant vingt ans le plus soumis des pères, on ne s'émancipe pas du jour au lendemain; je n'ai jamais fait de barricades, ce n'est pas à mon âge qu'on apprend ce métier. Eh! mon Dieu, qui sait après tout si son cœur ne l'a pas bien conseillée, si un jour elle n'aura pas raison contre nous tous? Il faut avouer que ce diable d'homme a du charme. Je ne lui connais qu'un défaut : il a le tort d'exister; c'est un tort grave, j'en conviens, mais je n'ai jusqu'aujourd'hui pas d'autre reproche à lui faire.

« Quand on a perdu une bataille, il ne faut plus songer qu'à opérer sa retraite en bon ordre. Le comte Larinski, j'ai le regret de

vous l'apprendre, est muni de toutes les pièces nécessaires, il a dans son bagage son extrait de naissance, l'acte de décès de son père et de sa mère. Il n'y a pas d'incident à faire naître de ce côté, et mon futur gendre ne m'aidera pas à gagner du temps. Le seul point sur lequel nous devions désormais porter toute notre attention, c'est le contrat. Nous ne saurions prendre trop de précautions, trop de sûretés; il importe que ce Polonais ait les mains absolument liées. Si vous me le permettez, j'irai vous prier un de ces jours d'en conférer avec moi et avec mon notaire, qui est aussi le vôtre. J'ose espérer que sur ce point Antoinette consentira à se gouverner par nos conseils.

« Je ne suis pas gai, ma chère amie; mais, étant né philosophe, je prends mon mal en patience et je relirai tout à l'heure *le Monde comme il va ou la vision de Babouc*, pour tâcher de me persuader que, si tout n'est pas bien, tout est supportable. »

M. Moriaz reçut dans la soirée de ce même jour la réponse suivante :

« Je ne vous pardonnerai jamais. Vous êtes un grand chimiste, j'y consens, mais un triste, un déplorable père. Votre faiblesse, qui mériterait un autre nom, est sans excuse. Il fallait résister, tenir bon jusqu'au bout; Antoinette ne se serait jamais décidée à vous adresser des sommations respectueuses. Elle vous aurait fait des scènes, elle vous aurait boudé, elle aurait cherché à vous attendrir par ses airs de veuve éplorée, elle se serait habillée de crêpe noir. Et après? le grand mal! Les Artémise sont fort ennuyeuses, je l'avoue; mais on s'accoutume à tout. Les philosophes, qui dans le fond sont des indifférens, doivent-ils être à la merci d'une bouderie et d'une robe de crêpe noir? Aussi bien le noir est à la mode aujourd'hui, même quand on n'est pas en deuil.

« Que parlez-vous de contrat! Vous plaisantez! Se défier d'un Polonais, prendre des précautions contre un homme antique, — c'est le mot de l'abbé Miollens, — contre une âme aussi noble que grande, y songez-vous? A la seule pensée que vous puissiez soupçonner son désintéressement, M. Larinski se pâmera, comme il s'est pâmé dans mon salon; c'est sa méthode, qui est bonne, puisqu'elle lui réussit. Point de contrat, vous dis-je; mariez-les en communauté, et que Dieu veille au grain! Les folies n'ont de beauté ni de mérite qu'à la condition d'être complètes. Ah! mon brave homme, la Pologne a du charme? A merveille, avalez-la tout entière. Je suis bien votre servante. »

VICTOR CHERBULIEZ.

(*La dernière partie au prochain numéro*

LES SOUVENIRS

DU

CONSEILLER DE LA REINE VICTORIA

VIII [1].

LES MARIAGES ESPAGNOLS.

La réception du roi Louis-Philippe au château de Windsor, cette réception qui, rapprochée de la visite du roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV et de la visite du tsar Nicolas Ier, a vraiment l'éclat d'une victoire, nous a suggéré cette conclusion toute naturelle : il ne reste plus qu'à maintenir cette amitié, à poursuivre ensemble les grands buts, à éviter les froissemens sur les choses de second ordre. C'est un programme qui s'offre de lui-même à l'esprit, et un programme si simple que l'exécution en semble assurée d'avance. D'où vient donc que dans les années qui suivent, cette amitié se trouble, des visées particulières se substituent aux grandes questions communes, des intérêts de second ordre font oublier l'intérêt permanent des deux pays? d'où vient, dis-je, que deux années à peine après ces radieuses journées d'octobre 1844, au mois d'octobre 1846, l'entente cordiale est détruite?

Ce n'est pas seulement l'entente cordiale qui est détruite, ce n'est pas seulement la froideur qui succède à l'affection, la défiance à la sympathie; les meilleurs esprits de l'Angleterre se demandent avec inquiétude si la guerre ne va pas éclater au premier jour. L'éditeur des *Mémoires* de Stockmar a trouvé dans ses papiers la note extraordinaire que voici : « 19 février 1847. J'ai eu hier une longue

(1) Voyez la *Revue* du 1er janvier, du 1er février, du 1er mars, du 1er mai, du 15 août, du 1er novembre et du 1er décembre 1876.

conversation avec Peel. Il ne croit pas au maintien de la paix. Il trouve une hostilité ouverte dans les discours de Guizot et de Broglie. » Quoi! un discours de M. le duc de Broglie, un discours de M. Guizot, au mois de février 1847, ont pu produire une telle impression sur le grand et sage esprit de sir Robert! Que se passe-t-il donc à cette date, et de quels discours est-il question?

Il s'agit de la discussion du projet d'adresse par la chambre des pairs au mois de janvier, par la chambre des députés au mois de février 1847, et particulièrement du long débat que souleva le paragraphe 3 relatif aux mariages espagnols.

Cette affaire, qui a tant ému l'Angleterre et la France dans les deux dernières années du règne de Louis-Philippe, a déjà été exposée sous bien des formes. Des deux côtés du détroit, bien des documens authentiques ont été mis au jour par les deux gouvernemens. Sans parler des ardentes batailles parlementaires de Paris et de Londres, il suffit de rappeler les papiers d'état publiés à cette occasion par le *foreign office* et l'important récit donné par M. Guizot au huitième volume de ses *Mémoires*, récit qu'il avait préparé ici même avec autant de précision que de force dans ses belles études sur la vie politique de sir Robert Peel (1). Des informations d'un autre ordre, des correspondances royales non destinées à la publicité, des lettres intimes de la famille du roi Louis-Philippe, ont été trouvées aux Tuileries après le 24 février 1848, ou recueillies çà et là parmi les épaves de la monarchie de juillet. De toutes ces pages dispersées par l'ouragan et que des mains trop adroites ont rassemblées (2), les plus intéressantes, à mon avis, ce sont les pièces qui se rapportent de près ou de loin à l'histoire des mariages espagnols.

Les *Mémoires* de Stockmar ajoutent-ils quelque chose à ces renseignemens? Non, le conseiller de la reine Victoria n'a point de révélations à fournir sur une affaire débattue au grand jour de la chambre des lords et de la chambre des communes; il nous apporte seulement ses appréciations personnelles sur le rôle des principaux acteurs. Au milieu de ces contradictions passionnées, il y a un point tout particulièrement aigu et douloureux. Ce n'est plus une question politique, c'est une question d'honneur. Le roi Louis-Philippe a-t-il manqué à sa parole? M. Guizot a-t-il joué la comédie? est-ce le gouvernement français qui a failli être dupe, et qui, dégagé de

(1) Voyez, dans la *Revue* du 1er septembre 1856, *Sir Robert Peel*, quatrième partie, par M. Guizot.

(2) *Revue rétrospective, ou Archives secrètes du dernier gouvernement*, 1830-1848, 1 vol. in-4°; Paris, mars 1848. — Je dis *des mains trop adroites*, puisqu'il est certain que les éditeurs ont supprimé beaucoup de choses qui pouvaient compromettre leurs amis politiques. On fait d'ordinaire ces publications-là pour insulter à un gouvernement tombé, et presque toujours, si elles se faisaient sincèrement, elles ne nuiraient qu'aux éditeurs eux-mêmes ou aux gens de leur parti.

ses promesses par la mauvaise foi de l'Angleterre, n'a plus consulté que ses intérêts propres, sans se soucier de l'entente cordiale? Est-ce le gouvernement anglais qui, par ses manœuvres perfides, a poussé la France à bout et l'a obligée à cette éclatante rupture? voilà le problème. Stockmar le résout à sa manière, et le fils de Stockmar, appuyé sur les notes de son père, intervient dans le débat avec une telle ardeur qu'il y a là pour ainsi dire une question toute nouvelle. Il faut donc reprendre le litige à ce point de vue de l'honneur des deux gouvernemens et des deux cours. S'il y a des coupables, quels qu'ils soient, l'impartiale histoire doit les faire connaître.

Est-il besoin de dire que les augustes personnes dont le nom va être si souvent prononcé, la reine Isabelle et le roi son époux, le duc de Montpensier et l'infante Luisa-Fernanda, sont tout à fait en dehors de ce débat? Quand M. de Stockmar, aujourd'hui comme il y a trente ans, discute la vieille question des mariages espagnols et nous oblige à le suivre sur ce terrain, ce n'est pas de ces mariages même qu'il s'agit; il s'agit uniquement des procédés réciproques de l'Angleterre et de la France, il s'agit de savoir qui est responsable de la rupture de l'entente cordiale.

I.

Le 18 octobre 1846, *le Moniteur universel* contenait une longue description des deux mariages royaux célébrés huit jours auparavant à la cour de Madrid. La jeune reine d'Espagne, Isabelle II, venait d'épouser son cousin germain don François d'Assise, duc de Cadix, fils aîné de l'infant François de Paule, — et sa sœur, l'infante Maria-Luisa-Fernanda, venait d'épouser le plus jeune des fils du roi Louis-Philippe, le prince Antoine-Marie-Philippe-Louis d'Orléans, duc de Montpensier.

A en croire la feuille officielle, c'était là un événement du premier ordre dans l'histoire de la monarchie de juillet. Le récit, quoique tracé avec mesure, révélait un sincère enthousiasme. D'ailleurs, sans parler ni du cérémonial éclatant, ni de l'émulation des vieilles races nobles, ni de tout ce que les coutumes nationales ajoutent à la splendeur de ces royales fêtes, que de motifs pour y prendre intérêt! Comment ne pas être touché de la situation des personnes et des espérances du pays? La jeune reine, née le 10 octobre 1830, se mariait le jour même où elle accomplissait sa seizième année, le 10 octobre 1846; son mari, qui se trouvait doublement son cousin germain, étant fils d'une sœur de sa mère et d'un frère de son père, était âgé de vingt-quatre ans à peine. L'infante Fernanda allait avoir quinze ans, le duc de Montpensier n'en avait

pas vingt-deux. Au point de vue extérieur, tout ici respirait la jeunesse, et il n'y avait en jeu que des affections de famille. En outre, que de garanties pour le bonheur de l'Espagne! La jeune reine n'était encore qu'un enfant de trois ans lorsque le 29 septembre 1833 elle avait succédé à son père le roi Ferdinand VII, en vertu de l'ordre de succession légitime établi par la coutume du royaume et confirmé par le décret royal du 29 mars 1830. On sait avec quelle ardeur cet ordre fut contesté dès le lendemain de la mort de Ferdinand VII. Don Carlos, infant d'Espagne, frère puîné du feu roi, invoqua la loi salique, apportée en Espagne, disaient ses partisans, par la dynastie des Bourbons, et se considéra dès lors comme l'héritier légitime de la couronne. Cependant Isabelle, proclamée reine d'Espagne à Madrid le 2 octobre 1833, avait été placée sous la tutelle de sa mère Marie-Christine, nommée régente du royaume. Ce fut le signal de la guerre civile, — non pas guerre de famille seulement, l'oncle d'un côté, la nièce de l'autre, — mais guerre de deux partis, — les absolutistes poussant au combat l'indolent don Carlos, les libéraux s'attachant à la cause d'Isabelle et de la régente, sa mère. Est-il besoin de rappeler les orages de cette minorité, les perpétuelles vicissitudes de la lutte, tantôt les carlistes marchant sur Madrid et le trône d'Isabelle menacé, tantôt les vainqueurs prenant la fuite et les vaincus revenant à la charge, la défaite d'hier réparée par l'avantage d'aujourd'hui, l'impétueuse poussée du matin amenant la reculade du soir, rien de fait, nulle relâche, nul résultat, une interminable partie d'échecs, aussi meurtrière que fantasque, enfin, après six années d'alternatives sans nombre, l'insurrection réduite à néant par l'incapacité de don Carlos et la mort de son principal champion, l'intrépide Zumalacarréguy, le prétendant obligé de chercher un refuge en France, Espartero écrasant dans les provinces basques et aragonaises les derniers restes de l'absolutisme? Est-il besoin de rappeler aussi, après cette victoire de 1839, la division introduite parmi les vainqueurs, les modérés et les exaltés aux prises, Marie-Christine destituée de ses hautes fonctions par les cortès, Espartero investi de la régence, le successeur de Marie-Christine renversé à son tour, puis, sa déchéance prononcée, les cortès, au lieu d'élire un autre régent, proclamant la majorité d'Isabelle âgée seulement de douze ans et demi?

Sans entrer dans le détail de ces événemens, il suffit de les rappeler pour faire comprendre l'intérêt immense que présentait le mariage futur de la jeune reine. Il s'agissait de la pacification de l'Espagne. Soutenu mollement par les modérés, attaqué sans relâche par les exaltés, le gouvernement d'Isabelle avait besoin de compter sur une grande puissance étrangère. A qui devait-il demander ce patronage? A la France ou à l'Angleterre? Telle était la question.

On entrevoit à ce seul exposé le conflit qui va surgir. La France ne saurait être désintéressée dans une pareille affaire; sans y être engagée aussi directement, l'Angleterre, selon les circonstances, aura des objections graves à présenter. La France de 1830, gouvernée par un roi de la maison de Bourbon, pouvait-elle consentir à ce qu'une reine d'Espagne, une Bourbon, fût mariée à un prince d'une maison étrangère? Non, certes. Un sentiment de famille, parfaitement d'accord avec l'intérêt politique, devait inspirer Louis-Philippe, et, pourvu que l'affaire fût conduite d'une main délicate, il était impossible de ne pas apprécier les raisons vraiment royales qui lui dictaient ses résolutions. D'autre part, l'Angleterre pouvait-elle permettre que l'Espagne fût trop étroitement unie à la France, que le mari de la reine d'Espagne fût un prince français, qu'un fils du roi Louis-Philippe partageât la fortune d'Isabelle? Pas davantage. Des deux côtés, il y avait un principe à maintenir et des concessions à faire.

Les notes de Stockmar nous apprennent que dès l'année 1840, la reine d'Espagne n'ayant encore que dix ans, le gouvernement français se préoccupait déjà de son mariage. Lord Palmerston étant venu à Paris vers la fin de cette année, M. Guizot s'entretint avec lui des affaires générales de l'Europe, et, arrivé au chapitre de l'Espagne, dit simplement ces mots : « La reine épousera Cadix, ensuite Montpensier épousera l'infante. » Cadix, c'était le duc de Cadix, don François d'Assise, fils aîné de l'infant don François de Paule, celui qui en effet épousa la reine six ans plus tard, le 10 octobre 1846, le même jour que le duc de Montpensier épousa l'infante Luisa-Fernanda. La forme de cette déclaration : « La reine épousera Cadix, ensuite Montpensier épousera l'infante, » atteste que ce plan venait du roi Louis-Philippe. M. Guizot ne se serait pas exprimé aussi familièrement s'il eût parlé en son nom propre; il répète, cela est évident, les mots employés par le roi, et c'est le roi lui-même que nous entendons. Là-dessus, — toujours suivant le récit de Stockmar, — lord Palmerston annonça les objections que l'Angleterre serait obligée de faire à ce projet : « Fort bien, disait-il, c'est un Bourbon d'Espagne, d'après votre plan, qui épousera la reine d'Espagne; mais si la reine vient à mourir? si elle meurt sans postérité? Pouvons-nous admettre qu'un Bourbon de France épouse la sœur de la reine d'Espagne, celle qui lui succéderait en cas de malheur? » A quoi M. Guizot aurait répondu avec une merveilleuse assurance : « La reine aura des enfans et ne mourra point. »

Ce pronostic de M. Guizot, pour le dire en passant, s'est réalisé de tout point. L'enfant dont il parlait est devenue femme, elle a eu beaucoup d'enfans, elle vit encore, et si elle ne règne plus sur l'Espagne depuis la révolution de septembre 1868, c'est son fils, le

prince Alphonse, que les cortès espagnoles, après avoir essayé de la république, après avoir tenté ensuite de substituer la maison de Savoie à la maison de Bourbon, sont allés chercher en exil pour lui rendre le trône de sa mère. Ce n'est pas là ce qui nous frappe le plus dans ce singulier entretien de M. Guizot et de lord Palmerston. L'entretien a-t-il eu lieu tel qu'il est raconté? Les deux illustres interlocuteurs ont-ils tenu le langage qu'on leur prête? Je sais bien que c'est un point difficile à élucider, puisqu'ils sont morts l'un et l'autre. Lord Palmerston et M. Guizot auraient pu seuls contrôler les assertions de Stockmar, et il est certain qu'on ne trouve aucune trace de ce fait ni dans les *Mémoires* de notre compatriote ni dans les biographies de l'homme d'état anglais. Cependant, est-il admissible qu'on invente de pareilles choses? N'est-il pas probable que Stockmar, toujours attentif, toujours aux écoutes, aura recueilli ce détail, soit de Palmerston lui-même, soit de l'un de ses confidens, et qu'il l'aura noté au passage, comme il faisait souvent, sans en soupçonner toute la valeur? Cette valeur est grande, on le verra par la suite de notre récit. Les paroles de M. Guizot, si elles ont été prononcées en 1840, réduisent à néant les accusations chicanières de Stockmar commentées et envenimées par son fils. Je retiens donc la note comme acquise au procès.

C'est en 1841 que les cabinets de Londres et de Paris commencèrent à s'occuper du mariage de la jeune reine. Les conversations du moins devinrent plus sérieuses, plus précises; on ne se borna plus à des paroles fortuites comme dans l'entretien de lord Palmerston avec M. Guizot. Le roi Louis-Philippe, sans avoir encore arrêté les détails de son plan de conduite, avait fixé des règles générales dont il était résolu à ne pas se départir. Le fils du baron de Stockmar, éditeur de ses *Mémoires*, prétend que le roi des Français avait conçu l'idée de marier la reine d'Espagne avec un de ses fils, que le prince destiné par lui à cette alliance était le duc d'Aumale et qu'il s'en était ouvert à la reine Marie-Christine. Quelles sont ici les autorités de M. Ernest de Stockmar? Je ne sais; Louis-Philippe a toujours affirmé le contraire, M. Guizot a toujours répété l'affirmation du roi avec des détails qui ne laissent prise à aucun doute. Une lettre du roi à M. Guizot, citée dans les *Mémoires* de ce dernier, contient ces paroles expresses : « Quand j'ai dit à lord Cowley, pour la trentième fois, que je n'avais jamais eu le moindre attrait pour cette alliance et que tous mes fils y étaient également contraires, lord Cowley m'a répété avec une insistance que je vous ai même signalée : *Your majesty always said so* (1). » — La seule chose qui ait pu induire en erreur M. Ernest de Stockmar, c'est

(1) « Votre majesté m'a toujours parlé ainsi. » Voyez M. Guizot, *Mémoires*, t. VIII, p. 109.

qu'à cette date, en 1841, il y avait en Espagne un parti nombreux, actif, qui désirait manifestement le duc d'Aumale. L'éclat militaire du jeune officier de l'armée d'Afrique avait excité en sa faveur des sympathies ardentes. Il est impossible d'étudier l'histoire des mariages espagnols sans rencontrer ce parti et ce projet jusqu'à la veille même du jour où est décidé le mariage du duc d'Aumale avec une autre princesse de la maison de Bourbon, Marie-Caroline-Auguste, princesse des Deux-Siciles, fille du prince Léopold de Salerne. C'est le 25 novembre 1844 que fut célébré ce mariage; or, de 1841 à 1844, Louis-Philippe ne cesse de repousser les tentations qui lui viendraient de Madrid. Il écrit à M. Guizot le 1er novembre 1841 : « En vérité, c'est bien le cas de dire à ceux qui seraient tentés de se quereller aujourd'hui pour la main d'Isabelle II : avant de se disputer le trône d'Espagne, il faut savoir s'il y aura en Espagne un trône à occuper. » C'était sous la régence d'Espartero qu'il s'exprimait de la sorte; après la chute du régent (29 juillet 1843), il tiendra encore le même langage, comparant les affaires d'Espagne aux cylindres mouvans des grandes usines. Malheur à qui ne se défie pas de l'engrenage! Les dents de la machine emportent et broient tout ce qui s'y introduit.

Un de ces engrenages qu'il redoutait par-dessus tout, c'était la nécessité de répondre à une ouverture qui lui serait faite par le cabinet de Madrid au sujet du duc d'Aumale. Décidé à refuser cette demande, il ne se dissimulait pas les inconvéniens et même les dangers de son refus. Ne serait-ce pas blesser l'Espagne, irriter son orgueil, la rejeter du côté de l'Angleterre? Le but à poursuivre, c'était donc que cette demande ne se produisît pas; telle était la constante préoccupation du roi. Seulement, quel était le *modus faciendi?* Comment faire entendre au cabinet de Madrid qu'on voudrait voir ce projet abandonné? Il n'est pas facile d'insinuer ces choses-là sans courir les risques d'un peu de ridicule. « Je sens l'embarras, écrivait le roi à son ministre; on ne refuse que ce qui vous est offert, ou bien on s'expose à s'entendre dire : Mais vraiment qui vous a dit qu'on songeait à vous? » Fort bien, tout cela n'est que trop juste; permettra-t-on cependant que les Espagnols se laissent entraîner à faire leur démarche, « dans la présomption qu'une offre nationale de l'Espagne exclurait la possibilité d'un refus et forcerait l'acceptation? » Non, conclut le roi après cette curieuse délibération avec lui-même, non, « il faut instruire nos agens pour écarter et faire avorter autant qu'ils pourront toute proposition relative à mon fils. »

Il est regrettable que M. Ernest de Stockmar n'ait pas étudié plus attentivement sur ce point le dernier volume des *Mémoires* de M. Guizot; à moins que son siége ne fût fait d'avance, il aurait re-

noncé au système sur lequel reposent ses chicanes et ses accusations. Admettons que le roi Louis-Philippe, au début de la question, ait songé un instant à marier la reine d'Espagne avec le duc d'Aumale, il n'aura guère tardé à s'apercevoir qu'un tel projet rencontrerait de la part de l'Angleterre une résistance inflexible. Esprit sage, intelligence pratique, il y aura donc renoncé immédiatement. Bien plus, pour effacer toute trace, pour détruire tout soupçon de ce qui n'avait pu être chez lui qu'une pensée fugitive, c'est à dater de ce moment qu'il eut soin de déclarer très haut les résolutions dont nous venons de parler. Il y revenait sans cesse et de la façon la plus nette. Dira-t-on que les déclarations publiques ne peuvent jamais contenir la vérité tout entière, qu'elles laissent toujours une porte ouverte aux événemens, une part à l'imprévu, et que les secrètes ambitions du roi comptaient bien sur ce secours? M. Guizot répond d'une façon péremptoire : « Ce n'est pas dans des documens officiels, dans des entretiens avec les diplomates étrangers, c'est dans la correspondance intime et confidentielle du roi Louis-Philippe avec moi que je trouve ces témoignages positifs de sa ferme et spontanée résolution de ne pas rechercher, de ne pas accepter le trône d'Espagne pour l'un de ses fils, pas plus qu'en 1831 il n'avait accepté le trône de Belgique pour M. le duc de Nemours. Il sacrifiait, sans hésiter, à l'intérêt général d'une vraie et solide paix européenne, tout intérêt d'agrandissement personnel et de famille (1). »

En revanche, dès que le roi eut renoncé pour un de ses fils à la couronne d'Espagne, il proclama non moins haut le principe qui devait diriger en cette affaire la politique de la France; il fallait que le mari de la jeune reine fût un Bourbon de la descendance de Philippe V. Sur un trône où un petit-fils de Louis XIV avait assis une dynastie nouvelle, la France ne pouvait souffrir un prince de race étrangère. C'était pour elle une question d'honneur encore plus qu'un intérêt politique. La maison de Bourbon avait bien des maris à offrir à la jeune reine : des princes de Naples, des princes de Lucques, les fils de don Carlos ou les fils de don Francisco; la France n'en excluait aucun, elle excluait tous les autres candidats, quels qu'ils pussent être.

Dans le temps même où se débattaient ces questions, on vit apparaître d'une façon mystérieuse la candidature qui a le plus contribué à faire de toute cette histoire un imbroglio inextricable. Un cousin du prince Albert, un neveu du roi des Belges, le prince Ferdinand de Saxe-Cobourg-Gotha, avait épousé en 1836 la reine dona Maria de Portugal, fille du roi dom Pedro, et ce mariage, com-

(1) Guizot, *Mémoires*, t. VIII, p. 110.

battu secrètement, assure-t-on, par la politique française, avait été décidé surtout par l'influence de lord Palmerston, chef du *foreign office*, dans le ministère Melbourne. Le roi de Portugal avait un frère, le prince Léopold, jeune homme de bonne mine et d'esprit cultivé. Est-ce l'époux de dona Maria qui conçut le projet de marier son frère à la reine Isabelle? Espérait-il que le gouvernement anglais, si favorable au mariage d'un Cobourg avec la reine de Portugal, montrerait les mêmes dispositions au sujet de la couronne d'Espagne? Il avait eu pour lui en 1836 la protection de son oncle le roi des Belges; pensa-t-il que son frère, en 1841, ajouterait à ce patronage l'appui de son cousin le prince Albert et la haute autorité de la reine Victoria? Toute cette affaire est très obscure. M. Guizot nous apprend dans ses *Mémoires* que l'idée de marier le prince Léopold à la reine Isabelle se produisit en effet vers l'année 1841. A qui vint-elle d'abord? Par qui fut-elle mise en avant? Il déclare qu'il ne saurait le dire. M. Ernest de Stockmar, qui parle ici d'après les notes de son père, prétend que les premières ouvertures faites à ce sujet seraient venues de Marie-Christine elle-même. Marie-Christine, assure-t-il, quoique très favorable à un prince français, soit pour la reine Isabelle, soit pour l'infante Luisa-Fernanda, aurait fait insinuer plusieurs fois à la cour d'Angleterre qu'elle marierait volontiers la reine sa fille à l'un des princes de Saxe-Cobourg. Elle avait indiqué d'abord parmi ces princes celui qui tenait la première place, le duc Ernest, héritier présomptif du duc régnant, le frère aîné du prince Albert; puis, voulant simplifier la question, elle avait désigné le cousin du duc héritier, le prince Léopold, le plus jeune frère du roi de Portugal (1). Seulement, s'il faut en croire Stockmar, ces ouvertures n'auraient pas fait la moindre impression sur le gouvernement anglais. Aucun homme

(1) La maison de Saxe-Cobourg-Gotha, cette maison *si rapidement ascendante*, comme dit M. Guizot, se divisait alors en plusieurs branches. Il y avait d'abord la branche régnante, dont le chef à cette date était le duc Ernest Ier. Le duc Ernest Ier avait deux fils, l'un qui lui succéda en 1844 sous le nom d'Ernest II, l'autre le prince Albert, qui épousa en 1840 la reine Victoria. — Ensuite venait la branche cadette, celle du prince Ferdinand, frère du duc Ernest Ier, qui avait trois fils et une fille. L'aîné de ses fils, le prince Ferdinand, est celui qui en 1836 était devenu roi de Portugal et des Algarves par son mariage avec dona Maria; le second, le prince Auguste, épousa en 1843 la princesse Clémentine d'Orléans, fille du roi Louis-Philippe; le troisième est le prince Léopold, dont il est question dans notre récit. La fille du prince Ferdinand, sœur des princes que nous venons de nommer, est la princesse Victoire, qui avait épousé le duc de Nemours en 1840. — Enfin, la troisième branche est celle du prince Léopold, fondateur du royaume de Belgique. — Ces trois frères, le duc Ernest, le prince Ferdinand, le prince Léopold, dont la descendance occupe les trois trônes d'Angleterre, de Belgique et de Portugal, avaient deux sœurs, l'une, la princesse Julienne, l'aînée de toute la famille, mariée très malheureusement en 1796 au grand-duc Constantin de Russie et divorcée en 1820; l'autre, la princesse Victoria, qui est devenue la duchesse de Kent, mère de la reine d'Angleterre.

d'état ne les eût prises au sérieux. On inclinait plutôt à penser que Marie-Christine, en tenant ce langage, agissait d'accord avec le roi Louis-Philippe; pour la reine douairière d'Espagne et pour le roi des Français, unis d'une si cordiale amitié, c'était un moyen de pénétrer les sentimens de l'Angleterre, de voir clair dans son jeu, de lui dérober son secret, s'il y en avait un.

Il n'y avait pas de secret, Stockmar l'affirme. Vers la fin du mois d'août 1841, lord Palmerston, avant de quitter la direction du *foreign office,* avait déclaré que le jeune prince Léopold de Saxe-Cobourg (le duc héritier était déjà hors de cause) ne pouvait être le candidat de l'Angleterre; il tenait de trop près au duc de Nemours, qui avait épousé sa sœur (1), et ce motif suffisait, dit Stockmar, pour que la reine Victoria ne fût point favorable au projet en question. Quant à lord Aberdeen, qui succéda bientôt à lord Palmerston comme ministre des affaires étrangères (août 1841), n'a-t-il pas toujours travaillé loyalement au maintien de l'entente cordiale entre l'Angleterre et la France? On ne saurait donc le soupçonner d'avoir accueilli à cette date la candidature, sérieuse ou non, du prince Léopold, encore moins de l'avoir suscitée.

Ces détails sont nécessaires à la clarté de notre récit. On verra tout à l'heure qu'une des questions capitales du procès se résume en ces termes : L'Angleterre a-t-elle voulu, oui ou non, contrarier le principe établi par la France et faire asseoir sur le trône d'Espagne un prince étranger à la maison de Bourbon? M. Guizot a répété souvent : « Nous ne voulons pas être dupes. » — « Nous sommes traités en dupes, » ont répété souvent les hommes d'état de l'Angleterre; si bien qu'en présence des récits anglais et français, au milieu de ces plaintes contradictoires, dans ce feu croisé de récriminations amères, on est obligé de se demander de quel côté est la vérité, de quel côté le mensonge? Or, c'est précisément la personne du prince Léopold qui a soulevé ces débats, c'est la candidature du prince Léopold qui, suscitée d'une façon peu loyale ou redoutée d'une façon peu sincère, a précipité les choses, amené un brusque dénoûment, compromis pour longtemps l'amitié de deux grands états, et contribué peut-être, quoique d'une façon indirecte, à la catastrophe du 24 février 1848. Encore une fois, qui a tort ici, de l'Angleterre ou de la France? Des deux gouvernemens, lequel a trompé l'autre? *That is the question.*

Il paraît difficile de ne pas ajouter foi aux paroles de Stockmar lorsqu'il affirme sur bonnes preuves que cette candidature du prince Léopold n'éveilla d'abord aucune sympathie parmi les hommes

(1) C'est le 27 avril 1840 que la princesse Victoire de Saxe-Cobourg-Gotha avait été mariée à Louis d'Orléans, le duc de Nemours.

d'état de l'Angleterre. Les seules personnes qui ne l'eussent pas repoussée dès le premier mot étaient le prince Albert et le baron de Stockmar. Encore cette demi-faveur était-elle soumise à bien des conditions. Les hommes d'état anglais se bornaient à dire : Il n'y a là pour l'Angleterre aucun avantage sérieux, et il peut s'y trouver au contraire une cause de difficultés à la fois très dangereuses et très inutiles. Pour des esprits politiques, c'était écarter l'affaire d'un seul coup. Le prince Albert, dans un sentiment de famille qui se comprend sans peine, ne rejetait pas si absolument la candidature de son cousin; Stockmar, dévoué à ses maîtres et à son pays natal, se gardait bien aussi de condamner si vite le jeune cadet de Saxe-Cobourg-Gotha. Tous les deux disaient : « Ce n'est pas un de ces buts qu'il faut poursuivre à tout prix, mais il ne serait pas sage non plus d'y renoncer sans examen. Si les circonstances deviennent propices, si l'on peut réussir par des moyens honorables et raisonnables, c'est-à-dire par des moyens qui ne compromettent pas de plus graves intérêts, la chose vaut bien qu'on s'en occupe. » Quant au roi des Belges, obligé comme gendre de Louis-Philippe à une extrême réserve, même dans une question qui intéressait la maison de Saxe-Cobourg, il montra, selon Stockmar, encore plus de tiédeur et de philosophie.

Il est naturel pourtant que le gouvernement français ait été moins frappé de cette tiédeur que le baron de Stockmar; les points de vue étaient si différens! Un jour, pendant un voyage du roi des Belges à Londres, l'ambassadeur de France, M. le comte de Sainte-Aulaire, ayant essayé de deviner le fond de sa pensée sur la question, le trouva très fin, très boutonné, par conséquent beaucoup moins indifférent qu'on ne l'aurait voulu. « Durant deux heures d'escrime, écrit M. de Sainte-Aulaire à M. Guizot, il a très dextrement paré mes bottes, sans jamais se découvrir. » M. de Sainte-Aulaire conclut en ces termes : « Mon impression est que le roi Léopold ne veut pas mécontenter notre roi, qu'il s'emploiera toujours en bon esprit entre nous et l'Angleterre, mais qu'après tout il est beaucoup plus Cobourg que Bourbon, et qu'il ferait pour son neveu tout ce qu'il jugerait possible. »

Au reste, la situation est nettement définie dans une page de Stockmar qui contient des révélations importantes. Voici ce que le conseiller du ménage royal de Windsor écrivait le 14 mai 1842 :

« En ce qui concerne le mariage espagnol, l'influence de mes désirs et de mes sentimens ne trouble en rien la préparation du jugement qui ne doit être prononcé que par la raison.

« Il faut à la reine un mari, c'est la condition première, contre lequel ni l'Espagne, ni l'Europe n'aient de sérieuses objections à élever,

et qui, seconde condition, soit constitué de telle sorte au physique et au moral qu'on puisse espérer son succès dans cette tâche difficile de mari de la reine d'Espagne.

« Les Bourbons, si on les examine d'après cette double exigence, offrent prise à beaucoup d'objections.

« *Notre candidat* est *plus acceptable* que bien d'autres au point de vue politique et pour l'Espagne et pour les vrais intérêts de l'Europe, sans compter que la parenté avec le Portugal pourrait dans un cas donné apporter un élément utile aux deux dynasties, et les mettre sur le pied d'amitié que réclame leur salut commun.

« C'est une autre question de savoir si Léopold possède les qualités personnelles nécessaires pour une entreprise si difficile; il est jeune, inexpérimenté, et vit dans un milieu où il lui sera bien malaisé d'acquérir en si peu de temps ce qu'une pareille mission exige pour la maturité de l'esprit et surtout pour le caractère.

« En de telles circonstances, c'est faire assez, c'est même tout faire que de permettre au destin de le *trouver*, si le destin, dans sa capricieuse envie de réaliser des choses invraisemblables, persistait à le *chercher* en dépit de tous les empêchemens et de tous les obstacles.

« C'est ce qui a eu lieu, autant du moins que la chose était en notre pouvoir.

« Nous avons dirigé sur ce candidat l'attention de l'Espagne et de l'Angleterre avec la prudence que conseillait un examen attentif de toutes les convenances. Espartero ne s'est déclaré ni pour ni contre; il a dit très sagement qu'une telle affaire ne pouvait être décidée que par le gouvernement espagnol en vue des véritables intérêts de la nation espagnole, sous le patronage et avec l'assentiment de l'Angleterre. Nous avons déjà obtenu que notre ministère (le ministère Peel), d'abord favorable à un Bourbon parce qu'un Bourbon susciterait le moins de difficultés extérieures, est devenu tout à fait impartial, et soutiendra loyalement tout choix conforme aux vrais intérêts de l'Espagne, c'est-à-dire par là même assuré du succès.

« Ainsi la semence est déjà confiée à la terre, à une terre, il est vrai, où, selon toute vraisemblance, elle ne lèvera point; qu'importe? notre part du travail est accomplie, la seule part qui fût possible, la seule que conseillât la raison; nous n'avons plus qu'à attendre le résultat. »

Voilà un aveu des plus graves et qui vient compléter fort à point les *Mémoires* de M. Guizot. « Je ne saurais dire, écrit M. Guizot, à qui vint d'abord l'idée de la candidature du prince de Cobourg et par qui elle fut répandue. » Par qui elle fut répandue, Stockmar nous le dit sans détour; ce fut par lui et par le prince Albert. *Notre candidat*, c'est le candidat des Cobourg, le candidat du prince Albert et du baron, le jeune prince Léopold. Et voyez avec quel soin ils lui

préparent ce rôle. Point de précipitation, point de témérité. Ce n'est pas une affaire à enlever d'un coup de main, c'est une chose délicate et sérieuse, qui veut être menée silencieusement à bon port. On a déjà obtenu l'assentiment secret du ministère Peel, au moment même où ce ministère vient de faire des déclarations tout opposées au gouvernement français. Mais tout cela se passe dans l'ombre. Aucun grave intérêt n'est compromis. On s'est borné à tenter le hasard, à jeter un grain dans le sillon, à montrer un jeune prince au destin, *monstratus fatis*, comme dit Tacite.

Maintenant, si vous lisez dans les *Mémoires* de M. Guizot combien il est surpris, troublé, inquiet, de voir lord Aberdeen et sir Robert Peel, des hommes qu'il estime si haut, des esprits si sages, si sincères, oublier leurs engagemens au sujet du mariage de la reine d'Espagne, protester contre l'idée de lui faire épouser un Bourbon, présenter cette politique comme une atteinte à la liberté personnelle de la reine, la condamner enfin comme un acte immoral, vous ne serez étonné ni du langage des ministres anglais ni du trouble de M. Guizot. M. Guizot ne s'est pas exagéré les choses, il n'a pas eu tort de soupçonner chez ses amis d'outre-Manche un brusque revirement d'idées; ce n'est pas du tout pour le besoin de sa cause, ce n'est pas pour justifier les résolutions ultérieures du roi Louis-Philippe qu'il a raconté ses inquiétudes. Les griefs qu'il exprime ne sont que trop réels. Stockmar a tout avoué, *habemus confitentem reum*. C'est Stockmar et le prince Albert qui ont servi dans l'ombre la candidature du prince Léopold de Cobourg, c'est le prince Albert et Stockmar qui ont obtenu de sir Robert Peel l'abandon du principe adopté à l'amiable entre l'Angleterre et la France.

Ainsi les faits principaux qui se dégagent de cette histoire au commencement de l'année 1843, les faits qui sont le fond même de ce drame ou de cet imbroglio espagnol, peuvent être résumés de la sorte : Ce ne fut pas d'abord une bataille, ce fut un compromis. L'Angleterre excluait du trône d'Espagne les fils de Louis-Philippe, la France en excluait tout prince étranger à la descendance de Philippe V. Ces deux points admis, on était d'accord. Mais tout à coup le compromis est oublié. Le ministère anglais se pose en champion chevaleresque de la jeune reine et réclame pour elle la liberté de choisir. « Fort bien! répondent nos diplomates; la liberté de la reine, la liberté absolue de choisir, c'est un autre principe, mais un principe qui offre aussi de grands avantages, à la condition d'être sincèrement appliqué. Dès qu'on le prend pour guide, il faut le suivre jusqu'au bout. Si donc la reine d'Espagne choisit son cousin le duc d'Aumale, vous ne vous y opposerez pas (1). » Là-dessus le

(1) Voyez, dans les *Mémoires* de M. Guizot, t. VIII, p. 114-116, la conversation qui eut lieu au *foreign office* le 9 mai 1842 entre lord Aberdeen d'une part, de l'autre

ministère anglais bat en retraite. Il n'accepte ce principe que contre la France, c'est-à-dire pour placer un Cobourg sur le trône des Bourbons, il le repousse si la France doit en profiter.

Serrons les choses de plus près encore. Il y a ici deux politiques qui se rencontrent en champ-clos, un peu au hasard et dans l'ombre : d'une part le système de Louis-Philippe, très nettement conçu, très hautement proclamé; de l'autre le système équivoque hasardé secrètement par le prince Albert ou du moins par le baron de Stockmar. Le système de Louis-Philippe, on l'a vu plus haut : aucun des fils du roi des Français sur le trône d'Espagne, puisque ce serait compromettre l'amitié de la France et de l'Angleterre, mais en revanche aucun prince choisi pour roi d'Espagne en dehors des Bourbons descendans de Philippe V. Le système de Stockmar, nous le connaissons désormais, consiste à soutenir, très prudemment il est vrai, avec toute sorte de ménagemens et d'habiletés, une candidature cherchée non parmi les parens de Louis-Philippe, mais parmi les parens de la reine Victoria. Cobourg et Bourbon! tels sont les adversaires aux prises en ce mystérieux conflit.

II.

Le premier acte de l'imbroglio, dans le résumé que nous venons d'en faire, embrasse une période de trois ou quatre ans. Il commence vers 1840 et se prolonge jusqu'en 1843. Tout à coup, dans le courant de cette année, un événement grave vient changer la face des choses. Le général Espartero, qu'une révolution avait porté à la régence en 1838, est précipité du pouvoir par une révolution nouvelle. Tous les partis, toutes les forces l'ont frappé à la fois, les progressistes comme les modérés, l'armée comme les cortès, les villes comme les campagnes. Le voilà chassé de ce royaume où il était maître, cet orgueilleux soldat, et le 29 juillet 1843, poursuivi jusque dans Cadix, il s'embarque à la hâte pour aller chercher un refuge en Angleterre.

La chute d'Espartero était un coup porté à l'influence anglaise en Espagne. Le ministère tory de sir Robert Peel avait accepté sur ce point l'héritage du ministère whig de lord Melbourne. Cependant, après les premiers accès d'une mauvaise humeur, peut-être

M. le comte de Sainte-Aulaire, ambassadeur de France, et M. Pageot, un de nos plus habiles diplomates, très initié aux choses de l'Espagne et qui arrivait d'une mission à Madrid. « Nous ne faisons, dit M. Pageot, que rendre exclusion pour exclusion. — Nous n'excluons personne, reprit lord Aberdeen; c'est une affaire purement domestique dont nous ne voulons pas nous mêler. — Dans ce cas, je pourrai dire au gouvernement du roi que, si la reine Isabelle désire épouser son cousin le duc d'Aumale, vous ne vous y opposerez pas. — Ah! je ne dis pas; il s'agirait alors de l'équilibre de l'Europe; ce serait différent. »

plus apparente que réelle, lord Aberdeen, chef du *foreign office*, s'accommoda de la situation nouvelle et ne ressentit que plus vivement le besoin de resserrer les liens d'amitié avec la France. M. Guizot croit même trouver la trace de ce sentiment dans la visite toute spontanée que la reine Victoria et le prince Albert firent au château d'Eu en 1843.

S'occupa-t-on au château d'Eu du mariage de la reine d'Espagne? Lord Aberdeen accompagnait la reine Victoria; le roi des Français et la reine d'Angleterre, lord Aberdeen et M. Guizot eurent-ils occasion d'échanger leurs idées à ce sujet? Il paraît bien qu'il n'en fut question que très sommairement. Louis-Philippe renouvela ses déclarations en ce qui concernait la candidature de l'un de ses fils, et tout en resta là. On n'en parla point davantage l'année suivante, lorsque Louis-Philippe, accompagné du duc de Montpensier, alla rendre aux augustes hôtes de Windsor la visite qu'il avait reçue. Ce fut seulement en septembre 1845, pendant le second séjour de la reine Victoria et du prince Albert au château d'Eu, qu'il y eut un échange de bonnes paroles touchant le mariage du duc de Montpensier avec l'infante d'Espagne, sœur de la reine Isabelle. Lord Aberdeen s'en entretint tour à tour avec le roi et avec M. Guizot. Fidèle à son plan de conduite, le roi déclara que le duc de Montpensier n'épouserait pas l'infante avant que la reine fût mariée et eût donné le jour à un enfant; lord Aberdeen déclara de son côté que le gouvernement anglais ne soutiendrait, comme prétendant à la main de la reine, aucun prince étranger à la maison de Bourbon, d'où il résultait que toute candidature de ce genre, particulièrement et expressément celle du prince Léopold de Saxe-Cobourg-Gotha, était écartée d'une façon absolue.

Voilà, ce semble, une situation très nette et, d'une part comme de l'autre, des engagemens très précis. Eh bien, c'est précisément l'heure où l'imbroglio se complique. Il y faut regarder de près pour ne pas s'égarer dans ce dédale. Oh! si l'on se contente d'un examen superficiel, rien de plus simple en apparence; la cause est facile à juger. Le roi Louis-Philippe a promis que son fils, le duc de Montpensier, n'épouserait pas l'infante doña Fernanda avant que la reine Isabelle fût mariée et que de ce mariage fût né un fils ou une fille. Or le duc de Montpensier a épousé l'infante le jour même où la reine a épousé son cousin le duc de Cadix. Évidemment le roi Louis-Philippe a manqué à sa parole. Prenez garde, l'affaire n'est pas si limpide. L'engagement était synallagmatique, comme dit la langue du droit. Le gouvernement anglais a-t-il tenu la promesse de lord Aberdeen? a-t-il écarté tout prétendant à la main de la reine qui ne fût pas un descendant de Philippe V? a-t-il eu soin particulièrement de tenir à l'écart le prince Léopold de Saxe-Co-

bourg? en un mot, sont-ce les procédés des ministres anglais qui ont dégagé Louis-Philippe des engagemens pris au château d'Eu? ou bien est-ce Louis-Philippe qui, inventant des griefs, affectant de croire qu'on le trompait, a joué la comédie pour se dégager brusquement et courir à son but? Les accusations les plus dures ont été proférées à ce sujet, des accusations si dures, si blessantes, qu'évidemment elles dépassent le but et se détruisent elles-mêmes. Comment accorder quelque crédit à de pareilles violences de langage? est-il possible que la reine Victoria ait voulu de parti pris manquer à sa parole envers le roi Louis-Philippe en faisant monter sur le trône d'Espagne un parent du prince Albert? est-il possible que le roi Louis-Philippe ait joué en présence de toute l'Europe la misérable comédie dont on parle, et qu'il ait affecté une inquiétude menteuse, une colère hypocrite, afin de reprendre sa liberté d'action? Pour moi, après avoir étudié la cause avec toute l'impartialité dont je suis capable (et l'impartialité est facile quand il s'agit de choses si éloignées de nous), je demeure fermement persuadé que d'un bout à l'autre de cette histoire il y a eu surtout des malentendus, que ces malentendus ont eu pour causes premières des fautes à peu près égales chez l'un et l'autre gouvernement, que les plus coupables, je ne dis pas les seuls coupables, sont des agens politiques trop zélés, que cette grosse affaire peut se réduire à une sorte de combat singulier entre deux diplomates, et qu'il est impossible à un esprit désintéressé d'y voir soit une tromperie de la cour d'Angleterre, soit une comédie du roi Louis-Philippe.

Les deux diplomates qui, dans ce duel d'esprit et de ruse, ont ainsi envenimé la situation, je les nomme tout de suite, c'est M. le comte Bresson et sir Henry Bulwer. Ils étaient arrivés à Madrid, l'un et l'autre, vers la fin de l'année 1843. Dans les premiers temps de leurs relations officielles, sir Henry Bulwer, voulant savoir sans doute quel homme était son collègue de France et ce qu'on pouvait se permettre à son égard, lui adressa un billet qui certainement n'avait de modèle dans aucune chancellerie. Figurez-vous un papier plié au hasard, sans enveloppe, sans cachet, déchiré à la marge, couvert de taches d'encre, et sur lequel étaient tracées quelques lignes au crayon. Des collégiens peuvent correspondre de la sorte; que dire d'une pareille drôlerie dans ce monde des scrupules et de la correction? Jamais la religion de la forme n'avait été plus hardiment violée. Il y a un art charmant de parler à demi-mot, d'insinuer une épigramme, d'effleurer l'adversaire sans qu'il puisse même se plaindre; ceci ressemblait au coup de poing d'un boxeur. M. le comte Bresson, sans s'émouvoir, riposta en maître. Il prit une feuille de même format, y fit la même déchirure, y versa le même nombre de gouttes d'encre, y traça au crayon le même nombre de lignes,

plia sa missive de la même manière et la cacheta tout autant, c'est-à-dire tout aussi peu. Au reste, les formules amicales ne manquaient pas dans ce singulier cartel; il y avait bien à la première ligne *mon cher Bulwer* en échange de *my dear Bresson*, et à la dernière *mille amitiés* en échange de *ever yours*. Ainsi s'ouvrit ce mémorable duel qui ne dura pas moins de deux ans et demi.

M. le comte Bresson était un homme de rare intelligence; il voyait très vite et très loin. Avec ce merveilleux coup d'œil, il avait plus de vigueur que de mesure, plus de hardiesse que de méthode. Avant d'être envoyé à Madrid, il avait rempli des missions diplomatiques très importantes, à Bruxelles d'abord, ensuite à Berlin. A peine arrivé à son poste, il fut bientôt au courant de toutes les affaires de l'Espagne, du jeu des partis, du rôle des chefs, surtout des intrigues sans nombre auxquelles donnait lieu la grosse question du futur mariage de la reine. La reine-mère, Marie-Christine, n'était pas immédiatement revenue à Madrid après la chute d'Espartero; M. Bresson contribua pour une grande part à son retour, s'insinua dans ses bonnes grâces, obtint sa confiance, et, sans se mêler de la politique intérieure sur un sol si agité, au milieu de partis si animés et si jaloux, profita de son influence pour connaître à fond tout ce qui intéressait la France. Dévoué à la monarchie de Louis-Philippe et à la politique de M. Guizot, il portait dans toutes les affaires dont il était chargé un patriotisme ardent, avec des inspirations qui lui étaient propres. Un des Bourbons de Naples, le comte de Trapani, frère cadet du comte d'Aquila, était alors le prétendant sur lequel l'Angleterre et la France semblaient d'accord pour en faire le mari de la reine Isabelle. Seulement le comte de Trapani avait contre lui toute l'Espagne; modérés et progressistes le repoussaient également. M. Bresson, dès les premiers jours, ne se fit aucune illusion à cet égard, et tandis que M. Guizot, plus ou moins aidé par lord Aberdeen, voulait poursuivre sur ce point les négociations commencées, lui, de son regard prompt et sûr, apercevait dans un avenir prochain une situation toute différente. Il voyait le comte de Trapani exclu par l'antipathie espagnole, les fils de don Carlos exclus par des raisons politiques, les fils de l'infant don François de Paule, c'est-à-dire le duc de Cadix et le duc de Séville, exclus aussi tous deux, le premier par son insignifiance, le second par sa réputation détestable et ses accointances perpétuelles avec les radicaux; que resterait-il alors, tous les Bourbons d'Espagne et d'Italie se trouvant écartés? Un Bourbon de France ou un prince d'une autre race, un fils de Louis-Philippe ou le prince Léopold de Saxe-Cobourg.

Pressé par cette vision qui l'obsède, il se fait aussitôt son système et adresse à M. Guizot un langage d'une hardiesse inouie. La forme est respectueuse, le dévoûment incontestable; le fond est

une vraie déclaration de principes avec une demande à brûle-pourpoint. Écoutez-le : « Entre un prince français et un prince allemand, réduit, adossé à ces termes, je n'hésiterais pas un moment, je ferais choisir un prince français. Ici, cher ministre, mes antécédens me donnent le droit de soumettre respectueusement au roi et à vous quelques observations personnelles. En 1831, quand la question s'est posée en Belgique entre le duc de Leuchtenberg et le duc de Nemours, je me suis trouvé dans une position identique. Je ne rappelerai pas à sa majesté cette conversation que je suis venu chercher à toute bride de Bruxelles, et que j'ai eue avec elle, le maréchal Sébastiani en tiers, le 29 janvier au point du jour. Les circonstances étaient imminentes, au dedans et au dehors; tout bon serviteur devait payer de sa personne; j'ai pris sur moi une immense responsabilité : j'ai fait élire le duc de Nemours, *et je n'hésite pas à reconnaître que je l'ai fait sans l'assentiment du roi et de son ministre.* » Il a beau dire qu'il y a compromis sa carrière, sa réputation même, qu'il a touché à sa ruine, on voit qu'il serait encore tout prêt à recommencer, tant la bataille l'excite et l'appelle ! Il aimerait mieux cependant être couvert par les ordres de son chef, craignant, si on le désavouait une seconde fois, *de ne plus être aux yeux de tous qu'un brûlôt de duperie ou de tromperie.* « Expliquons-nous donc secrètement, entre nous, mais sans détour. Sur quoi puis-je compter? Votre résolution est-elle prise? Êtes-vous préparé à toutes ses suites?.. Si la combinaison napolitaine échoue, si, après avoir tenté, je l'atteste sur l'honneur, tous les efforts pour la faire triompher, je me trouve forcément amené, — pour épargner à notre roi et à notre pays une blessure profonde, — à faire proclamer un prince français pour époux de la reine, accepterez-vous ce choix et en assurerez-vous à tout prix l'accomplissement? J'espère, cher ministre, que le roi ne pensera pas, que vous ne penserez pas qu'en vous adressant une question si grave et si précise, je m'écarte du respect que je dois et veux toujours observer. L'imminence du danger a pu seule me conduire à mettre de côté tous les détours et toutes les circonlocutions d'usage. »

Voilà l'homme tout entier. M. Guizot se hâte de calmer son ardeur, il lui dit qu'il n'y a pas lieu d'aller si vite, il lui rappelle que la combinaison Trapani n'est pas encore abandonnée, qu'à défaut du comte de Trapani, les deux infans, fils de don François de Paule, le duc de Cadix et le duc de Séville, ont leur place dans le plan général de la France, qu'il ne faut donc ni déprécier leurs titres ni méconnaître leurs chances possibles.

Il est bon de remarquer ici, pour apprécier exactement la suite des faits, que M. Guizot, tout en calmant l'humeur impétueuse de notre ambassadeur, ne fut pas du tout fâché de lui voir ces dispo-

sitions. « Bien loin de me blesser, écrit-il, la franche et hardie question de M. Bresson me plut et redoubla la confiance que je lui portais déjà; je me tins pour assuré que nous avions à Madrid un agent qui, dans un moment critique, n'hésiterait pas à prendre une grande responsabilité, et ne se laisserait prévenir ni arrêter par aucune intrigue, espagnole ou diplomatique. » Si le comte Bresson a connu ces sentimens de M. Guizot, et n'est-il pas bien difficile qu'il les ait ignorés? il pouvait presque y trouver le blanc-seing qu'il demandait.

Ce programme que M. Guizot venait de lui indiquer, le comte Bresson l'adopta loyalement, quoiqu'il en eût un autre au fond du cœur, et, selon son habitude, il s'y employa aussitôt avec feu. C'était le moment où sir Henry Bulwer, recevant du *foreign office* des indications analogues, mais données un peu mollement, préférait suivre ses propres idées, car il avait son système comme le comte Bresson avait le sien. Le système du comte Bresson, c'était la reine d'Espagne mariée à un fils de Louis-Philippe; le système de sir Henry Bulwer, c'était la reine d'Espagne mariée au prince de Cobourg. Seulement le comte Bresson était bien décidé à servir d'abord le programme que lui dictaient ses instructions, et à ne s'en écarter, s'il le fallait, qu'à la dernière extrémité, tandis que sir Henry Bulwer commençait résolûment par son programme à lui, sans trop se soucier des ordres officiels. Sir Henry comptait bien que s'il parvenait à faire d'un Cobourg un roi d'Espagne, la victoire justifierait son équipée, et que les protecteurs ne lui manqueraient pas à la cour du prince Albert. Ainsi, des deux ambassadeurs qui, d'après la volonté commune de M. Guizot et de lord Aberdeen, devaient travailler ensemble au mariage du comte de Trapani avec la reine Isabelle, un seul, le comte Bresson, était franchement à l'œuvre; l'autre, sir Henry Bulwer, agissait pour le prince de Cobourg. Bresson le savait bien et redoublait d'activité, mais plus il y mettait d'application, plus il excitait l'ardeur de Bulwer. C'était comme une course d'Epsom. A travers les obstacles, à travers les casse-cous, qui des deux arriverait le premier?

La course dura plus de deux ans. Les péripéties de la lutte remplissent les années 1844, 1845, et se prolongent quelques mois au-delà. Bulwer trouva d'abord un grand secours dans l'affection même de la reine-mère Marie-Christine pour la famille du roi Louis-Philippe. La reine-mère disait souvent au comte Bresson : « Donnez-nous donc un de vos princes, » et le comte Bresson, fidèle à sa consigne, lui répondait qu'il n'y fallait pas compter, à moins d'événemens imprévus. Un jour, entraîné par l'idée qui l'obsédait, l'impétueux diplomate ne put se retenir d'en parler à la reine-mère; il lui raconta en riant que le chargé d'affaires de Belgique glissait

de temps en temps l'offre de son Cobourg, et que le roi Léopold, en effet, n'y avait pas encore renoncé. Il tenait la chose, lui, Bresson, de Bulwer lui-même, à qui sur-le-champ il avait répondu en ces termes : « Quand lord Ponsonby, il y a treize ans, a essayé de pousser au trône de Belgique le duc de Leuchtenberg, j'ai fait élire en quarante-huit heures le duc de Nemours. Je puis assurer le roi Léopold ou tout autre qu'il ne m'en faut ici que vingt-quatre pour faire proclamer le duc d'Aumale. » La reine-mère, qui souhaitait si vivement cette solution-là, ne fut point choquée de l'assurance un peu bien hautaine du diplomate : « Il ne vous en faudrait pas tant, lui répondit-elle avec gaîté, et si je savais que ce fût le moyen d'arriver à mon but, moi aussi je pousserais le Cobourg. » Est-ce la confidence de M. Bresson qui suggéra cette tactique à Marie-Christine? Est-ce le sentiment personnel de la jeune reine, un secret dépit de voir les princes d'Orléans tenus à l'écart par le refus obstiné de leur père, un certain désir de se venger en se tournant avec plus ou moins de sincérité vers le candidat de Windsor, — est-ce tout cela qui détermina la conduite de la reine-mère? La vérité est que pendant ces deux années (1844-1845) il lui arriva sans cesse de *pousser le Cobourg*.

Sir Henry Bulwer ne négligeait aucune occasion d'exploiter ces sentimens divers. Le dépit de la reine, le mécontentement de Marie-Christine, l'orgueil espagnol blessé, le parti français découragé, la combinaison napolitaine de plus en plus impopulaire, c'étaient là autant d'armes qu'il maniait avec prestesse pour frayer le passage au prince de Cobourg. Au milieu de toutes ces intrigues, Louis-Philippe eut une inspiration heureuse. C'est en novembre 1844, au plus fort de la négociation relative au comte de Trapani, qu'il fit entrevoir pour la première fois à M. Bresson un projet de mariage entre le duc de Montpensier et l'infante doña Luisa-Fernanda. Le moment était bien choisi. Le mariage du duc d'Aumale avec la princesse Marie-Caroline de Naples avait dû évidemment porter un coup pénible à Marie-Christine; il était facile de prévoir qu'elle allait se rejeter plus que jamais vers l'Angleterre et le prince de Cobourg. Pour prévenir de sa part une résolution désespérée, rien de mieux que cette candidature du duc de Montpensier à la main de l'infante. La combinaison répondait à tout. Louis-Philippe n'abandonnait pas son principe; l'idée souriait au jeune duc et la reine y donnait son entier assentiment. Enfin! pensait-elle, nous cessons de nous heurter à ce refus inflexible du roi des Français! Le jour où le général Narvaez lui parla de ce projet, elle s'écria : *Por l'amor de Dios, que no deja escapar este principe!* (Pour l'amour de Dieu, ne laisse pas échapper ce prince!) — Elle eût voulu mieux encore assurément, elle eût voulu le duc de Montpensier

pour la reine, Narvaez aussi l'eût préféré, mais il n'y avait aucun espoir de faire fléchir sur ce point la résolution de Louis-Philippe. Elle se résigna donc, heureuse encore de ce demi-résultat. Il y avait là pour elle un intérêt politique étroitement uni aux motifs d'affection et de famille; un Bourbon d'Italie ou d'Espagne ne devant pas apporter une grande force à la royauté d'Isabelle, il fallait que le second mariage fît apparaître à côté du trône l'image protectrice de la France.

Tel était vers la fin de l'année 1844, au moment du mariage du duc d'Aumale avec la fille du prince de Salerne, le système confié à M. Bresson par M. Guizot : *le comte de Trapani, ou bien, à son défaut, l'un des deux infans d'Espagne, Cadix ou Séville, pour la reine Isabelle; le duc de Montpensier pour l'infante.* Il était bien entendu que le roi Louis-Philippe, fidèle à son principe de ne rechercher le trône d'Espagne pour aucun de ses fils, mettrait un intervalle raisonnable entre le mariage de la reine et celui de l'infante; c'est ce qui fut répété l'année suivante au château d'Eu, dans les conversations de Louis-Philippe avec la reine Victoria et lord Aberdeen.

Pendant ce temps-là, sir Henry Bulwer poursuivait toujours son siége, creusait les tranchées, disposait les mines et préparait l'assaut. Vainement le roi Louis-Philippe et la reine Victoria, M. Guizot et lord Aberdeen, étaient-ils parfaitement d'accord sur la double combinaison que nous venons d'indiquer, sir Henry, soutenu évidemment par l'assurance de ne pas déplaire à certaines influences occultes, se croyait en mesure de tenir en échec les deux gouvernemens d'Angleterre et de France. Vers le milieu de novembre 1845, trois mois après la seconde visite de la reine Victoria au château d'Eu, M. Guizot apprit tout à coup de Londres et de Madrid, par le comte de Jarnac et le comte Bresson, que l'intrigue Cobourg prenait des proportions inquiétantes. Le jeune prince Léopold, accompagné de son père et de sa mère, le duc et la duchesse Ferdinand de Cobourg, venait d'arriver à Londres; on disait qu'il devait se rendre de là chez son frère, le roi de Portugal, et, poursuivant son voyage, se montrer bientôt à Gibraltar, à Cadix, à Madrid. C'était toute une mise en scène dont le sens n'était que trop manifeste. Sir Henry Bulwer avait distribué les rôles; l'action allait marcher vite et le dénoûment était prochain. Aussitôt réclamations très vives de M. Guizot auprès de lord Aberdeen par l'entremise du comte de Jarnac; réponses un peu embarrassées de lord Aberdeen, réponses qui ne jettent aucun doute sur la loyauté de ce parfait homme de bien, mais qui attestent une situation équivoque dont il souffre tout le premier. Ce qui rendait ces réponses encore moins rassurantes, c'est que le ministère tory était condamné à une dissolution inévi-

table et que lord Palmerston, l'adversaire acharné de l'influence française en Espagne comme partout ailleurs, allait remplacer lord Aberdeen au *foreign office.*

Le dénoûment préparé par sir Henry Bulwer se dessinait de plus en plus. C'est au mois de février 1846 que le prince Léopold avait fait son voyage d'Espagne, recueillant des marques de sympathie, profitant de l'impopularité du Bourbon de Naples; c'est au mois de mai que le ministère espagnol, d'accord avec les reines, adresse au duc régnant de Saxe-Cobourg, par l'entremise du roi de Portugal, un message à l'effet de négocier le mariage du prince Léopold avec la reine Isabelle. Qui donc a fait envoyer ce message? Le représentant de lord Aberdeen, sir Henry Bulwer. Et par qui cette grave nouvelle est-elle communiquée à M. Guizot? Par lord Aberdeen en personne. Lord Aberdeen est le plus loyal des hommes, il souffre d'être en butte à un soupçon de duplicité, il dit expressément à M. le comte de Sainte-Aulaire, ambassadeur de France : « Je suis très mécontent de la conduite de Bulwer, et je me déclare prêt à faire ce que M. Guizot jugera convenable pour constater que je n'y suis pour rien, et que dans toute cette affaire mes actes ont été d'accord avec le langage que je vous ai toujours tenu. »

Sir Henry Bulwer, blâmé par lord Aberdeen, lui offre sa démission; n'allez pas croire cependant qu'il abandonne la fiévreuse partie où il est engagé. L'habile homme sait bien, et l'Espagne politique sait avec lui qu'il ne tardera point à reprendre son poste. Les jours du ministère Peel sont comptés. Le 25 juin 1846, le cabinet tory, qui a lui-même si hardiment et si noblement préparé sa chute par ses grandes réformes économiques, est mis en minorité sur une question toute différente par la coalition prévue des whigs et des tories. Il s'agissait d'un bill relatif aux désordres d'Irlande. Les whigs qui, dans la réforme des lois commerciales, avaient fait le triomphe de sir Robert Peel en servant leur propre cause, ne pouvaient lui rester unis plus longtemps; l'alliance n'avait eu lieu que sur un point, et, ce point gagné, chacun reprenait son poste de combat. Quant aux tories, irrités de la conduite de leur ancien chef, ils attendaient et saisirent ardemment la première occasion de châtier d'une façon éclatante ce qu'ils appelaient la trahison de sir Robert Peel. Quatre jours après, le 29 juin, sir Robert, dans un admirable discours, expliquant sa conduite et rendant hommage aux sentimens élevés qui avaient pu animer même ses plus violens adversaires, annonçait que la reine avait accepté la démission du cabinet, et chargé lord John Russel de former une nouvelle administration (1). Lord Palmerston prenait la place de lord Aberdeen.

(1) Nous n'avons pas à raconter cette séance, l'une des plus nobles que présente l'histoire de la tribune anglaise au XIXe siècle. Ce serait sortir de notre sujet. Nous ne

Si Bulwer a travaillé au succès du prince de Cobourg malgré les instructions contraires de lord Aberdeen, on devine ce qu'il fera sous la direction de lord Palmerston. Il sollicite des ordres conformes à son plan et ne tarde pas à convaincre le nouveau chef du *foreign office*. « Mon cher Bulwer, lui écrit Palmerston, je me range à l'avis que vous avez eu raison tout le temps, et que c'est nous qui avons eu tort dans cette affaire du mariage espagnol. Nous aurions dû tout de suite et bravement adopter Cobourg et le faire triompher en bravant la France; mais nous n'étions pas disposés à rompre avec la France, et nous ne croyions pas que le mariage fût un intérêt anglais assez fort pour justifier cette rupture. » Voilà une autorisation d'agir assez explicite, on avait des motifs pour être modéré au début, on reconnaît maintenant que Bulwer avait raison; n'est-ce pas dire qu'on lui donne carte blanche? Ce n'est pas tout; regardons-y de plus près, nous verrons toute la pensée de lord Palmerston. La lettre qu'on vient de lire est du mois d'août 1846; or quelle était cette modération dont il parle? Dans une dépêche du 19 juillet, par conséquent trois ou quatre semaines avant d'exprimer ce regret, il écrivait à sir Henry Bulwer que les candidats à la main de la reine d'Espagne étaient réduits à trois, savoir : le prince Léopold de Saxe-Cobourg et les deux fils de don François de Paule. Quoi! le prince Léopold, après tout ce qu'avait promis lord Aberdeen! le prince Léopold nommé ici le premier, après que lord Aberdeen avait si vertement blâmé Bulwer d'avoir travaillé pour lui! C'est donc une politique nouvelle? Lord Palmerston ne se considère pas comme lié par les paroles de son prédécesseur, lord Palmerston se dégage. Fort bien, c'est son droit, mais alors il dégage aussi la parole de la France. Pourra-t-on invoquer désormais les conversations du château d'Eu? Tout cela est détruit, chacun a repris sa liberté.

Cette même dépêche du 19 juillet, adressée par lord Palmerston à Bulwer, s'exprimait dans les termes les plus vifs sur le compte des modérés espagnols. Le ministre whig tendait la main aux pro-

pouvons toutefois nous résigner à n'en faire qu'une mention rapide sans signaler au moins la grandeur émouvante de la scène et l'héroïque sublimité du rôle de Robert Peel. Ce grand homme d'état, accablé d'outrages par ses amis de la veille, abandonné par ses alliés d'un jour, qui avait prévu tout cela, qui avait préparé sa chute en ne songeant qu'au bien du pays, et qui sort du ministère sans plainte, sans amertume, sans orgueil, sans esprit de vengeance, rendant justice à tous et disant que cette issue de la crise est peut-être ce qui convient le mieux à l'honneur des principes comme à l'intérêt du pays, est certainement un type de beauté morale unique dans les annales parlementaires. On dirait une de ces tragédies qui élèvent l'âme par l'admiration, sans aucune trace de vertu déclamatoire. Ceux qui voudraient un récit complet de la séance du 25 juin 1846 le trouveront dans les belles études que M. Guizot a consacrées à Robert Peel. Le tableau est digne du sujet et de celui qui l'a signé. Voyez, dans la *Revue* du 1er août 1856, *Sir Robert Peel*, par M. Guizot.

gressistes, c'est-à-dire à la révolution. Telle était la timidité qu'il se reprochait; il était si décidé au contraire à payer d'audace, qu'il négligea les précautions les plus simples. Rien ne l'obligeait à montrer son jeu à ses adversaires; il communiqua cette dépêche au comte de Jarnac, qui avertit immédiatement M. Guizot. Là-dessus, comme on pense, ordre donné au comte Bresson de faire connaître aux ministres espagnols le danger qui les menace. La nouvelle arrive à propos, les deux reines hésitaient encore, les ministres se perdaient dans les fils embrouillés de l'intrigue; à la lecture de la fameuse dépêche, et sans qu'il y ait besoin de commentaires, plus d'hésitations, l'heure est venue d'en finir. « Engage donc Bresson à s'entendre avec moi pour faire les deux mariages Bourbon le plus tôt possible. Les Anglais et la révolution nous menacent. » Qui tient ce langage? la reine-mère, et c'est un des ministres, M. Mon, qu'elle appelle ainsi à son secours. Reste une difficulté : il faut que la jeune reine consente à épouser son cousin, le duc de Cadix, le seul candidat possible entre les deux fils de don François de Paule. La reine mère s'en charge, elle dispose sa fille, elle la rend favorable à cette idée; le comte Bresson, à qui l'on doit tous ces détails, ajoute avec joie : « Elle s'aidera de la jeune infante, fort occupée de M. le duc de Montpensier, et à qui elle a appris que son mariage ne pouvait se faire que si sa sœur épousait un Bourbon. »

Enfin, le 27 août, après un redoublement d'efforts en sens contraires, après un nouvel assaut de sir Henry Bulwer et de nouvelles hésitations de la jeune reine, tout fut brusquement décidé. Lord Palmerston, dans son ardeur à s'attacher les progressistes, avait commis l'insigne maladresse de recommander presque impérieusement le duc de Séville, *comme le seul prince espagnol qui méritât par ses qualités personnelles de devenir le mari de la reine.* Ballottée ainsi du prince de Cobourg au duc de Séville par les caprices de lord Palmerston, la jeune reine comprit qu'elle serait le jouet du ministre whig; elle consentit sans plus de retard à épouser le duc de Cadix. Elle manda ses ministres, leur signifia sa volonté, qui fut admise sans discussion, et les informa en même temps qu'elle donnait sa sœur au duc de Montpensier; elle ajouta que ces deux mariages devraient se faire très promptement, et, autant que possible, le même jour.

Autant que possible, c'était une allusion aux difficultés de la France, par suite de ses engagemens avec l'Angleterre. La France était-elle tout à fait déliée de ses engagemens? Elle avait de bonnes raisons pour l'affirmer, mais l'Angleterre voyant les choses d'un autre œil, il fallait procéder avec circonspection. Ce fut encore Palmerston qui précipita le dénoûment par ses provocantes allures. Les cortès, convoquées par ordre de la reine, s'étaient réunies le

14 septembre. Le 18, le sénat avait voté à l'unanimité une adresse de félicitation à la reine sur l'un et l'autre mariage; le 19, le congrès des députés, par 159 voix contre une seule, adressa l'expression des mêmes sentiments à la reine Isabelle. Les deux mariages étaient consacrés d'avance par l'assentiment loyal et libre des re- représentans du pays.

Après ce vote comme avant, sir Henry Bulwer continua la lutte. Il était de ceux qui ne quittent pas le champ de bataille tant qu'il y a encore une cartouche à brûler. L'Angleterre se résignait bien au mariage de la reine avec le duc de Cadix, elle n'admettait pas le mariage de l'infante avec le duc de Montpensier. C'était une atteinte à l'équilibre de l'Europe, un moyen d'assurer un jour le trône d'Espagne à un fils du roi Louis-Philippe. Les ministres de la reine savaient-ils bien à quels dangers ils exposaient leur pays? Bulwer, pressant et menaçant, variait ce thème sur tous les tons. Si ce n'était pas assez de la parole, l'action y suppléait : un jour, il envoyait une note au ministère espagnol; le lendemain il expédiait des courriers aux vaisseaux anglais de Gibraltar; il voulait frapper les imaginations, faire croire à tous que c'était la guerre, la guerre imminente. Le 23 septembre, pour couronner son œuvre, il remit au chef du cabinet de Madrid non pas une note de sa main, mais une protestation expresse de lord Palmerston. Au nom de l'équilibre européen, au nom de l'indépendance de l'Espagne, au nom des services rendus par l'Angleterre, le chef du *foreign office* protestait contre le projet de marier l'infante avec le duc de Montpensier et témoignait l'espoir que le gouvernement espagnol ne persévérerait pas dans ce dessein.

C'était trop. Il n'est pas dans le caractère espagnol de céder à de telles sommations. La France aussi se trouvait plus dégagée que jamais, les scrupules n'étaient plus de mise. M. Isturitz répondit comme il devait répondre. En face des protestations du ministère whig, il fit apparaître la volonté de la reine, l'approbation de la reine-mère, l'assentiment des ministres, les félicitations des cortès. Le double mariage devait se faire prochainement et le même jour. Il n'y avait plus lieu de maintenir la formule *autant que possible*; lord Palmerston venait de l'effacer.

Aussi, quelques jours après, le 28 septembre, le duc de Montpensier partit de Paris pour Madrid, le duc d'Aumale l'accompagnait. Les deux princes, entrés en Espagne le 2 octobre avec leur suite, y reçurent partout l'accueil le plus empressé. Le 5, à une demi-lieue de la ville, ils montèrent à cheval, escortés par le ministre de la guerre, par le capitaine-général, par un grand nombre de généraux dont plusieurs appartenaient à l'opposition. Le temps était magnifique; on eût dit la fête de la jeunesse et de l'espérance,

tant une joie sérieuse illuminait tous les visages. « Pas un dissentiment ne s'est trahi, écrivait M. Bresson, pas un cri hostile ne s'est fait entendre. » Enfin, le 10 octobre au soir, dans l'intérieur du palais, le patriarche des Indes, archevêque de Grenade, célébrait le mariage de la reine d'abord, puis le mariage de l'infante; le lendemain 11, la même cérémonie s'accomplit dans l'église de Notre-Dame d'Atocha. C'est l'usage espagnol que les mariages royaux soient célébrés deux fois, la première devant la famille, la seconde devant la nation. Une foule immense remplissait les nefs et les galeries de Notre-Dame; en dehors de l'église, sur tout le parcours du royal cortége, aux fenêtres, aux balcons, la population de Madrid saluait respectueusement les deux couples.

III.

Le dernier acte de ce drame, ou du moins de cette vive comédie espagnole, est rempli tout entier par l'explosion des colères anglaises. M. Guizot glisse très légèrement sur ce point. Il indique le mécontentement de lord Palmerston, le dépit de sir Henry Bulwer, qui se retire à Aranjuez, les susceptibilités de lord Normanby, ambassadeur d'Angleterre à Paris, qui interrompt presque ses relations avec le gouvernement français, mais il affirme en même temps que ce furent là des bouderies insignifiantes. Au plus fort des protestations de Bulwer, quand Bulwer s'abstint de paraître à la réception du corps diplomatique par les deux princes français, le belliqueux plénipotentiaire n'avait-il pas adressé à son ardent collègue, le comte Bresson, la lettre la plus amicale? Le comte Bresson n'avait-il pas répondu sur le même ton, non pas de courtoisie seulement, mais de sincère amitié? Enfin, à Paris, le représentant de lord Palmerston ne s'est-il pas hâté de se réconcilier personnellement avec le ministre de Louis-Philippe dans les salons de l'ambassadeur d'Autriche? Ainsi donc, tout est fini, voilà l'impression qui résulte du récit de M. Guizot; les ministres anglais se sont aperçus que leurs craintes au sujet de ces mariages étaient bien exagérées et leur langage bien agressif. Tout est fini, ou du moins tout va finir; cette longue bataille diplomatique ne laissera aucune amertume dans l'âme de nos contradicteurs.

Étrange conclusion d'un récit d'ailleurs si loyal! Il faut le dire, quoi qu'il en coûte : rien n'est plus contraire à la vérité. Le lecteur qui s'en tiendrait sur ce point aux *Mémoires* de M. Guizot n'aurait aucune idée de ce douloureux et terrible dernier acte. M. Guizot a plaidé ici *pro domo suâ*, c'est *pro domo suâ* qu'il a été si long, si expansif, dans tout ce qui concerne les négociations relatives au

mariage. Tous les incidens qui préparent sa victoire, il les raconte dans le plus grand détail, tant il tient à prouver la loyauté de sa conduite, et cette démonstration est irréfutable; mais sur les conséquences de cette victoire, sur les effets qu'il aurait dû prévoir et qu'il n'a pas prévus, sur les irritations qu'il a soulevées, sur les intérêts qu'il a compromis, sur les ruines qu'il a faites, c'est à peine s'il y a une allusion de quelques lignes.

Il n'ignorait pas cependant les faits très graves, plusieurs même très douloureux, qui sont mêlés à cette histoire des mariages espagnols. Quoi! pas un mot de ce qu'a souffert le roi Louis-Philippe! pas un mot des sentimens, fondés ou non, de la reine Victoria! pas un mot de ces justifications que le roi des Français se croit obligé d'adresser à la reine d'Angleterre par l'entremise de sa fille, la reine des Belges! pas un mot des critiques, des plaintes, j'allais dire des gémissemens, qui échappent à des membres de sa famille, dans l'intimité des confidences fraternelles! Si l'illustre homme d'état ignorait ces détails en 1846, il n'a pu les ignorer en 1848; il les a connus certainement après que les papiers trouvés aux Tuileries ont été brutalement mis au jour, et comme il n'a écrit ses *Mémoires* que bien des années plus tard, ç'a été de sa part une fâcheuse inspiration de supprimer un pareil épisode. Quelle que soit l'origine de certains documens, il ne sert de rien de les dédaigner; un jour peut venir en effet où les pages suspectes sont reprises par des chercheurs studieux, et, contrôlées, rectifiées, complétées, entrent dans les archives de l'histoire. L'histoire avait le droit de les tenir en défiance tant qu'elle ne les trouvait que dans la *Revue rétrospective* de 1848; peut-elle les traiter avec le même mépris, quand elle les rencontre dans les notes de l'homme qui fut si longtemps le conseiller et l'ami de la reine Victoria? Évidemment non. Voici donc tout un portefeuille qu'elle réclame.

La première de ces lettres royales est signée de la reine Marie-Amélie. Le 8 septembre 1846, deux jours avant la célébration du mariage du duc de Montpensier avec l'infante doña Luisa-Fernanda, la reine des Français, sur la demande du roi évidemment, écrivait à la reine d'Angleterre :

« Madame,

« Confiante dans cette précieuse amitié dont votre majesté nous a donné tant de preuves et dans l'aimable intérêt que vous avez toujours témoigné à tous nos enfans, je m'empresse de vous annoncer la conclusion du mariage de notre fils Montpensier avec l'infante Louise-Fernande. Cet événement de famille nous comble de joie parce que nous espérons qu'il assurera le bonheur de notre fils chéri, et que nous re-

trouverons dans l'infante une fille de plus, aussi bonne, aussi aimable que ses aînées, et qui ajoutera à notre bonheur intérieur, le seul vrai dans ce monde et que vous, madame, savez si bien apprécier. Je vous demande d'avance votre amitié pour notre nouvelle enfant, sûre qu'elle partagera tous les sentimens de dévoûment et d'affection de nous tous pour vous, pour le prince Albert et pour votre chère famille.

« Le roi me charge de vous offrir ses tendres et respectueux hommages, ainsi que ses amitiés au prince Albert (1). Il espère que vous aurez reçu ses lettres et que les pêches sont arrivées à bon port. Tous mes enfans me chargent aussi de vous offrir leurs hommages. Veuillez offrir mes amitiés au prince Albert ; embrassez pour moi vos si chers enfans et recevez l'expression de la tendre et inaltérable amitié, avec laquelle je suis, Madame, de votre majesté la toute dévouée sœur et amie,

« MARIE-AMÉLIE. »

Si les notes de Stockmar ne venaient pas ici à notre aide, nous aurions de la peine à nous expliquer les sentimens que cette lettre éveilla dans le cœur de la reine d'Angleterre. Un de ses ministres, lord Aberdeen, avait négocié cette affaire avec M. Guizot, et tous les deux s'étaient liés par des engagemens réciproques. Ce ministre est renversé du pouvoir. Son successeur au *foreign office*, lord Palmerston, ne tient aucun compte des engagemens pris et par cela même dégage la parole de la France. Où y a-t-il en tout cela quelque chose qui puisse toucher la reine ? C'est le jeu des institutions parlementaires. Une politique remplace une politique, une méthode remplace une méthode ; rien de plus simple. Si lord Palmerston a subi un échec, la faute en est à lui. La reine épouse-t-elle donc si vivement les griefs de l'altier ministre ? Nous ne sommes guère disposés à le croire, nous qui savons que cinq ans plus tard elle rappellera si fermement à l'ordre ce même ministre et lui fera signifier son congé. Ah ! c'est qu'alors ce ministre aura osé déclarer une guerre sournoise au prince Albert, tandis qu'aujourd'hui le prince Albert soutient la même cause que lui. Nous voici encore ramenés au prince de Cobourg. On se rappelle ce que nous ont dit à ce sujet les notes de Stockmar. Nous l'avons vu, aux premières pages de ce récit, résumer très nettement son opinion et celle du prince sur la candidature du jeune Cobourg : c'est une combinaison à suivre sans bruit, sans éclat, sans rien risquer, en laissant la plus grande part d'action aux circonstances. Parmi ces circonstances auxquelles il se confie de la sorte, Stockmar aurait-il compté par hasard les dispositions possibles de tel ou tel ministre, chez l'un une certaine

(1) Tout ce paragraphe manque dans le texte donné par la *Revue rétrospective*.

passion antifrançaise, chez l'autre le désir de flatter adroitement les secrètes pensées de la reine et du prince? On est bien obligé d'admettre une explication de ce genre quand on lit la réponse de la reine Victoria à la reine Marie-Amélie. La voici telle que Stockmar la donne :

« Osborne, 10 septembre 1846.

« Madame,

« Je viens de recevoir la lettre de votre majesté du 8 de ce mois et je m'empresse de vous en remercier. Vous vous souviendrez peut-être de ce qui s'est passé à Eu entre le roi et moi; vous connaissez l'importance que j'ai toujours attachée au maintien de notre entente cordiale et le zèle avec lequel j'y ai travaillé; vous avez appris sans doute que nous nous sommes refusés à arranger le mariage entre la reine d'Espagne et notre cousin Léopold, que les deux reines avaient désiré vivement, dans le seul but de ne pas nous éloigner d'une marche qui serait plus agréable à votre roi, quoique nous ne pouvions considérer cette marche comme la meilleure. Vous pourrez donc aisément comprendre que l'annonce soudaine de ce *double mariage* ne pouvait nous causer que de la surprise et un bien vif regret.

« Je vous demande bien pardon de vous parler de politique dans ce moment, mais j'aime pouvoir me dire que j'ai toujours été sincère envers vous.

« En vous priant de présenter mes hommages au roi, je suis, Madame, de votre majesté la toute dévouée sœur et amie,

« VICTORIA R. »

A en croire le baron de Stockmar, ce qui aurait blessé la reine Victoria dans la communication de la reine Marie-Amélie, ce serait bien plus la forme de la lettre que le fond même de l'affaire. Elle pensa, on pensa autour d'elle que ce simple billet de faire part, sans aucune allusion aux difficultés pendantes depuis quatre ou cinq ans, sans aucun témoignage de regret touchant les dissentimens survenus, ressemblait à une offense. La reine Marie-Amélie avait l'air d'ignorer ce qu'elle savait comme tout le monde et mieux que tout le monde. De là le ton offensé, et à son tour offensant, de la réponse de la reine Victoria, ces rappels si hautains à la vérité, ces leçons de mémoire données si sèchement, si durement, malgré l'apparente courtoisie des formes : *vous vous souviendrez peut-être...*, *vous avez appris sans doute...*, *vous pourrez donc aisément comprendre...* Stockmar ne dit rien de ces duretés et paraît à peine s'en apercevoir, il insiste avant tout sur les torts du roi Louis-Philippe envers la reine Victoria (car c'est lui seul, on le conçoit, qu'il rend responsable de la démarche et de la missive de la reine Marie-

Amélie), il lui reproche d'avoir manqué à la vieille galanterie française, d'avoir oublié *ce qu'un gentleman doit à une dame* (1).

Ce sont là des questions bien délicates, et il n'y a, selon moi, qu'une manière de les juger, c'est de se placer au vrai point de vue, je veux dire au point de vue des intentions. Quel a été le sentiment de la reine Marie-Amélie, ou plutôt du roi Louis-Philippe, quand il a pris le parti d'annoncer le double mariage à la reine d'Angleterre comme si rien ne s'était passé jusque-là? Évidemment cette lettre a été longtemps méditée; entre les différentes formules qui se présentaient, il a choisi la plus simple, la moins pénible, celle qui écartait toute idée de discussion, celle qui le dispensait d'exprimer des regrets sans franchise ou des reproches hors de propos. Le baron de Stockmar écrit doctoralement dans ses notes : « Si le roi voulait se délier des engagemens du château d'Eu, il devait le faire par voie diplomatique à l'égard du gouvernement anglais, et en même temps, ou mieux encore avant, il devait le faire en son nom personnel, comme un *gentleman* à l'égard d'une dame, par voie de courtoisie royale. » Stockmar nous montre ici qu'il ne connaissait pas les dépêches échangées entre Paris et Londres aux mois de juillet et août 1846. Ce qu'il demande a été fait; dès les premiers actes de lord Palmerston, le gouvernement français avait annoncé au *foreign office* qu'il se regardait comme dégagé. Reste donc la question de la démarche personnelle, mais ce sont là encore une fois des choses d'une extrême délicatesse, et c'est surtout l'intention qu'il faut voir.

Je remarque d'ailleurs que Stockmar, sans s'inquiéter de se contredire, nous donne un peu plus loin la véritable explication des sentimens de la cour d'Angleterre. Dans une lettre qu'il écrit le 10 novembre 1846, sans doute à un de ses amis de Cobourg ou de Gotha, on trouve ces curieuses paroles : « Ici tous vont bien, mais tous sont réellement affligés. Au commencement, la reine était tout entière aux idées de pardon et de réconciliation; le prince, au contraire, ressentait le coup comme il convient à un homme; il y voyait une chose injuste au fond, une offense nationale dans la forme et pour lui-même un procédé blessant, car il pouvait se dire qu'ayant sacrifié à de hauts intérêts politiques sa bienveillance pour son cousin, il n'avait reçu en échange de ce sacrifice qu'une marque d'ingratitude sous la forme la plus dédaigneuse. » Ainsi la première impression de la reine Victoria n'a pas été un mouvement de colère, peut-être même avait-elle senti avec une délicatesse féminine l'intention secrète du roi et de la reine des Français; l'interprétation

(1) *Als Gentleman einer Dame gegenüber.*

hostile est venue du prince Albert, c'est le prince Albert qui s'est cru atteint dans le fond et dans la forme, comme prince de Cobourg et comme premier sujet de la reine. Tout cela est bien équivoque; il est clair que le prince n'aurait pas pris la chose avec une telle violence s'il avait sacrifié aussi complétement qu'il le dit la candidature de son cousin.

Quoi qu'il en soit, l'irritation ne fit que s'accroître dans l'entourage de la reine. Stockmar ajoute pourtant qu'il ne croit pas à une rupture pouvant amener la guerre; mais comme il faut que le prince se domine! comme la reine a besoin de patience et de longanimité! « Le prince est calme, écrit Stockmar, et certainement il ne se laissera pas entraîner à satisfaire ses ressentimens aux dépens de la vraie et grande politique de la paix. » Et qu'est-ce donc qui aurait pu le pousser à de telles idées de vengeance, une fois le premier mouvement de colère réprimé? C'est, répond Stockmar, la justification même du gouvernement français, laquelle se résumait en ces termes : « Si nous n'avons pas tenu nos promesses, c'est que vous-même avez dégagé notre parole en manquant à la vôtre. » Sur quoi Stockmar s'écrie en levant les mains au ciel : « Il faudrait être un saint pour ne pas perdre patience devant une pareille attitude! »

Stockmar, si passionné qu'il soit contre la France, n'est ni un hypocrite ni un brouillon; c'est un caractère honnête et respectable. Il ne fait que répéter ici les appréciations de ses augustes hôtes. On voit donc par ses paroles quels malentendus ont divisé alors la cour d'Angleterre et la cour de France. A côté des dissentimens inévitables, il y a les erreurs de fait et les méprises. La reine Victoria, du sein des sphères supérieures, pouvait-elle connaître tous les détails de la négociation? savait-elle alors, pouvait-elle savoir ce que nul n'ignore aujourd'hui, parmi ceux qui ont étudié ces choses de près, je veux dire les menées de sir Henry Bulwer et le changement de politique si brusquement introduit par lord Palmerston? La politique française a été constamment fidèle dans cette affaire à un plan de conduite, bon ou mauvais, mais loyalement annoncé dès le premier jour. La politique anglaise, parfaitement loyale et droite avec le ministère tory, a dévié sans vergogne avec le ministère whig. Lord Aberdeen écrivait à sir Henry Bulwer : « Vous avez eu grand tort de remettre en avant la candidature du prince de Cobourg; » lord Palmerston arrivant au pouvoir écrit à Bulwer : « Vous seul avez raison. »

Les premiers coupables ici, au moins dans l'ordre des dates et la succession des faits, ce sont les deux diplomates entre lesquels s'est engagée la bataille, sir Henry Bulwer et le comte Bresson. Sur-

tout pas de zèle! Voilà une des circonstances où l'on comprend bien le mot de M. de Talleyrand. Le zèle de sir Henry Bulwer a compromis l'Angleterre comme le zèle du comte Bresson a compromis la France. Il importe peu de savoir lequel des deux a commencé; tous deux ont été aussi vifs, aussi excités, aussi ardens à la lutte, tous deux ont mérité, à une certaine heure, le désaveu de leurs gouvernemens. Si lord Aberdeen, dans sa haute loyauté, a blâmé Bulwer et prévenu M. Guizot de l'intrigue qui se préparait, Louis-Philippe a été sur le point de désavouer le comte Bresson et n'en a été empêché que par les instances de M. Guizot.

Un homme bien plus coupable, parce qu'il occupait un rang bien plus élevé, ce fut lord Palmerston. Les deux agens de France et d'Angleterre ont péché par entraînement, lord Palmerston a mal agi par un sentiment de haine qu'entretenait une imagination ténébreuse. Nous nous associons complétement à ce que dit sur ce point notre collaborateur M. Auguste Laugel : « Jamais le gouvernement anglais n'eut à se plaindre sérieusement de la conduite de la France vis-à-vis de l'Espagne; mais il plaisait à Palmerston de nourrir des griefs contre nous, de nous représenter comme des alliés peu sûrs, des modèles de fourberie, des abîmes d'ambition; il voit rouge quand il est question du roi des Français... » C'est donc sur lui que pèse la responsabilité tout entière; il ne faisait aucun cas de cette grande pensée libérale et civilisatrice, l'union de l'Angleterre et de la France. Il tenait à humilier la politique française au moment où cette politique, si amèrement combattue chez nous comme trop dévouée à l'alliance anglaise, avait droit à des témoignages d'amitié. Pour détruire l'œuvre si bien commencée par sir Robert Peel et lord Aberdeen, aucun moyen ne lui coûtait. « S'il avait mis Cobourg sur le trône d'Espagne, ajoute M. Auguste Laugel, il eût bien ri de la candeur de ceux qui eussent accusé sa diplomatie d'incorrection. » Voilà l'homme qui taxe de duplicité ceux qui ne faisaient que se mettre en garde contre ses intrigues! M. Ernest de Stockmar lui-même, le fils et l'éditeur du célèbre baron, malgré son désir de nous trouver en faute, est obligé de convenir que Palmerston a été bien mal inspiré lorsque, non content d'inscrire le prince de Cobourg sur la liste des prétendans à la main de la reine d'Espagne, il l'y a placé au premier rang. Seulement il croit que c'est l'erreur d'un jour, un oubli, une maladresse très fâcheuse sans doute, mais fortuite. Il n'y avait rien là de fortuit, c'était un système obstinément suivi, un système qui obligeait la France à se défendre, non certes contre la reine et le prince Albert, mais contre les manœuvres de lord Palmerston.

N'y avait-il donc aucun moyen de faire cesser les malentendus?

Le moyen, la reine Victoria l'a indiqué dans une lettre à la reine des Belges, lorsqu'elle écrit ces mots : « Si le roi avait des doutes sur nos sentimens, pourquoi n'a-t-il pas cherché à éclaircir la situation, au lieu d'agir comme il a fait? *A quoi bon parler d'entente cordiale si, en cas de besoin, on ne devait pas s'entendre préalablement et cordialement* (1)? » A ce reproche, il n'y a rien à répondre; écrire seulement après l'affaire conclue, c'était beaucoup trop tard. Louis-Philippe l'a bien senti. Aussi, quand la reine Victoria eut adressé à la reine Marie-Amélie la lettre amère que nous venons de reproduire, il considéra comme un devoir de se justifier auprès d'elle. Sa fille, la reine des Belges, était un intermédiaire tout naturellement indiqué. Il écrivit donc à la reine des Belges la justification qu'il voulait faire mettre sous les yeux de la reine d'Angleterre. La lettre est longue, cordiale, pleine de souplesse et de bonhomie royale, elle contient un récit exact et détaillé des faits; mais, il faut bien le reconnaître, quelle qu'en soit la sincérité, elle n'échappe pas au reproche exprimé plus tard par la reine Victoria, reproche si naturel et qui domine toute la question : « A quoi bon parler d'entente cordiale si, en cas de besoin, on ne devait pas s'entendre préalablement et cordialement? » Cette lettre de Louis-Philippe à la reine des Belges n'est pas mentionnée dans les *Mémoires* de M. Guizot; M. Ernest de Stockmar s'y réfère sans cesse dans sa discussion sur les mariages espagnols. En voici le commencement :

« Neuilly, 14 septembre 1846.

« Ma chère bonne Louise,

« La reine vient de recevoir une lettre, ou plutôt une réponse de la reine Victoria à celle que tu sais qu'elle lui avait écrite, et cette réponse m'a fait une vive peine. Je suis porté à croire que notre bonne petite reine a eu presque autant de chagrin à écrire cette lettre que moi à la lire. Mais enfin elle ne voit maintenant les choses que par la lunette de lord Palmerston, et cette lunette les fausse et les dénature trop souvent. C'est tout simple; la grande différence entre la lunette de lord Aberdeen et celle de lord Palmerston provient de la différence de leur nature : lord Aberdeen aimait à être bien avec ses amis; lord Palmerston, je le crains, aime à se quereller avec eux. C'est là, ma chère Louise, ce qui causait mes alarmes sur le maintien de notre entente cordiale, lorsque lord Palmerston a repris la direction du *foreign office*. Notre bonne reine Victoria repoussait ces alarmes, et m'assurait qu'il n'y aurait de changé que les hommes. Mais ma vieille expérience me faisait

(1) Nous n'avons pas toute la lettre de la reine Victoria; Stockmar en donne seulement ces deux phrases. La dernière, celle qui est imprimée en italique, est citée en français dans son texte.

craindre que, par l'influence du caractère de lord Palmerston, plutôt peut-être que de ses intentions, les allures politiques de l'Angleterre ne subissent une modification graduelle ou brusque, et malheureusement les affaires d'Espagne viennent d'en être l'occasion.

« Dans le premier moment qui a suivi la lecture de la lettre de la reine Victoria, j'étais tenté de lui écrire directement, et j'ai même commencé une lettre pour faire appel à son cœur et à ses souvenirs, et lui demander d'être jugé par elle plus équitablement et surtout plus affectueusement; mais la crainte de l'embarrasser m'a arrêté, et j'aime mieux t'écrire à toi, à qui je puis tout dire, pour te donner toutes les explications nécessaires, *to replace the things in their true light*, et pour nous préserver de ces odieux soupçons dont je puis dire *en toute sincérité* que ce n'est pas à nous qu'on pourrait les adresser.

« Je reprendrai donc avec toi les choses au commencement et je remonterai à l'origine des mariages espagnols.

« Tu sais, ma chère amie, que, pendant sa régence, et longtemps avant son expulsion, la reine Christine nous demandait sans cesse de conclure les mariages de nos deux fils cadets, les ducs d'Aumale et de Montpensier, avec ses deux filles, la reine Isabelle II et l'infante Louise-Ferdinande. Nous lui avons constamment répondu que, quant à la reine, quelque flattés que nous fussions d'une pareille alliance, il n'y avait pas à y penser, et que nous avions sur cela un parti bien arrêté; mais que, quant à l'infante, nous nous en occuperions quand elle serait *nubile*, ou, comme on dit en Angleterre, *marriageable*, et que, pourvu qu'il y eût bonne chance qu'elle ne devînt pas reine, et qu'elle restât infante, c'était une alliance qui nous conviendrait beaucoup, et que nous la ferions contracter avec plaisir au duc de Montpensier.

« A mesure que les succès militaires de tous mes fils donnaient une nouvelle impulsion à cette opinion favorable qui se développait de toutes parts sur leur compte, et que le glorieux combat d'*Aïn-Taguin*, où le duc d'Aumale commandait, et où il parvint à s'emparer de tout le camp (autrement dit *la Smala*) d'Abd-el-Kader, entourait son nom de ce prestige qui entraîne toujours les hommes de tous les pays, il s'élevait en Espagne un cri que je pourrais dire presque universel, pour exprimer le vœu que le duc d'Aumale devînt l'époux de la reine Isabelle II. Mais je continuai à être aussi sourd à ce vœu que je l'avais été à ceux qui m'avaient été adressés successivement pour placer le duc de Nemours sur les trônes de Belgique et de Grèce et pour lui faire épouser la reine de Portugal. Mes refus furent nets et positifs. Je n'ai jamais trompé personne. Je l'ai dit aux Portugais comme aux Belges. Je n'ai laissé aucune illusion, ni à ceux qui craignaient, ni à ceux qui désiraient, et après que ma loyauté, dans les intentions que je proclamais de ne pas accepter la main de la reine d'Espagne pour le duc d'Aumale, avait été

prouvée avec tant d'éclat par son mariage avec une princesse de Naples, il est inconcevable que lord Palmerston parle aujourd'hui au comte de Jarnac, mon chargé d'affaires à Londres, dans un billet écrit de sa main, de *cette ambition cachée* qu'il juge à propos de considérer comme le mobile de ma conduite relativement au mariage du duc de Montpensier avec l'infante Louise-Ferdinande. »

Le roi rappelle ensuite la marche de l'affaire, le parti auquel il s'est arrêté, le principe qu'il a établi touchant le mariage de la reine, la nécessité de choisir le roi d'Espagne parmi les descendans de Philippe V, l'acquiescement de lord Aberdeen à ce système, sinon au point de vue des doctrines, du moins au point de vue des faits, l'approbation donnée par le ministère tory à la candidature du comte d'Aquila d'abord, ensuite du comte de Trapani, et il ajoute cette page que nous ne pouvons nous dispenser de transcrire :

« ... Ce fut au milieu de cette lutte que fut mise en avant, n'importe par qui, n'importe comment, l'idée de donner pour époux à la reine d'Espagne le prince Léopold de Saxe-Cobourg, neveu du roi des Belges, cousin germain de la reine Victoria et du prince Albert, frère du roi de Portugal, de la duchesse de Nemours et du prince Auguste mon gendre.

« Cette candidature fut un incident bien fâcheux. Elle a faussé toutes les positions, la mienne surtout, par l'opposition que j'ai cru de mon devoir d'y apporter; et je vois encore, par les termes même de la lettre de la reine Victoria, à quel point on se trompe et on est injuste de son côté dans l'appréciation qu'on fait des motifs qui ont dicté cette opposition. Ces motifs étaient puisés autant dans la sincère amitié que je porte aux princes de Cobourg (et dont je crois leur avoir donné plus d'une preuve dans la part que j'ai prise à faciliter les nouvelles illustrations de leur maison) que dans les mêmes considérations politiques qui me portaient à écarter mes propres enfans de cette candidature. J'étais convaincu, et je le suis plus que jamais, que le succès de cette candidature n'aurait servi qu'à attirer des malheurs sur la tête de ce jeune prince, et aussi sur celle de la reine elle-même (si elle l'avait épousé), en amenant le renversement de leur trône, et en plongeant l'Espagne dans cette anarchie dont il est toujours difficile de la préserver. Tu sais, ma bonne Louise, à quel point j'ai développé cette opinion, tant dans mes conversations avec ton excellent roi que dans les lettres que je lui ai écrites, et tu dois te rappeler tous les argumens dont je me suis servi pour la motiver. Je ne les répéterai donc pas dans cette lettre déjà si longue, mais je te rappellerai combien j'ai constamment regretté que l'exemple que j'ai donné en prononçant moi-même l'exclusion de mes fils n'ait pas été suivi, et que cette candidature, dont le succès me paraissait devoir être un malheur pour tous, n'ait pas été formellement repoussée

et écartée dès l'abord par ceux qui avaient autorité pour le faire; ce qui aurait probablement évité, aux uns un grand et inutile désappointement, à moi un des plus pénibles chagrins que j'aie éprouvés, — et Dieu sait que je n'en ai pas manqué dans le cours de ma longue vie! »

Ceux qui avaient *autorité pour écarter dès l'abord cette candidature*, quels sont-ils? Ce sont évidemment les chefs de la maison de Cobourg, ceux-là surtout que leur situation mêlait aux affaires européennes, le roi des Belges et le prince Albert. Le roi des Français ne savait pas si bien dire. On a vu par les notes de Stockmar, au début de ce récit, que le plan du prince Albert et de son conseiller se résume en ces termes : « Nous ne soutenons pas cette candidature au point d'y sacrifier de plus précieux intérêts, nous nous gardons bien aussi de l'écarter. Il faut attendre les circonstances afin d'en profiter s'il y a lieu. » Une de ces circonstances fut la chute du ministère Peel et le remplacement de lord Aberdeen par lord Palmerston. C'est ce qui a tout compromis et tout perdu.

Le roi arrive ensuite au mariage du duc de Montpensier avec l'infante, à la célébration simultanée des deux alliances, à ce qu'il appelle très franchement *la déviation des conventions première s.* Il énumère les causes qui ont rendu cette déviation inévitable, les unes qui sont le fait des agens politiques de l'Angleterre, les autres qui résultent de la situation de l'Espagne. La célébration simultanée des deux mariages, qu'il regrette pour sa part et qu'il eût voulu éviter, c'était le *sine qua non* de la reine Christine, c'était le vœu du ministère, le vœu de la nation espagnole, qui voyaient dans cette prompte solution le seul moyen de mettre un terme aux incertitudes publiques, par conséquent aux espérances et aux menées des factieux.

« Actuellement, ma chère bonne Louise, c'est à la reine Victoria et à ses ministres qu'il appartient de peser les conséquences du parti qu'ils vont prendre et de la marche qu'ils suivront. De notre côté, ce double mariage n'opérera dans la nôtre d'autres changemens que ceux auxquels nous serions contraints par la nouvelle ligne que le gouvernement anglais jugerait à propos d'adopter. Il n'a à redouter de notre part aucune ingérence dans les affaires intérieures de l'Espagne. Nous n'avons point d'intérêt à le faire, et nous avons une volonté très décidée de nous en abstenir. Nous continuerons à respecter religieusement son indépendance, et à veiller, autant que cela dépendra de nous, à ce qu'elle soit également respectée par toutes les autres puissances. Nous ne voyons aucun intérêt, aucun motif, ni pour l'Angleterre, ni pour nous, à ce que notre entente cordiale soit brisée, et nous en voyons d'immenses à la bien garder et la maintenir. C'est là mon vœu, c'est celui de mon gouvernement. Celui que je te prie d'exprimer de ma part à la

reine Victoria et au prince Albert, c'est qu'ils me conservent dans leur cœur cette amitié et confiance auxquelles il m'a toujours été si doux de répondre par la plus sincère réciprocité, et que j'ai la conscience de n'avoir jamais cessé de mériter de leur part (1). »

Cette justification ne désarma ni la reine Victoria ni le prince Albert. La reine répondit à Louis-Philippe par la même entremise. La fille de Louis-Philippe, comme elle avait reçu et transmis les explications de la France, reçut et transmit la réplique de l'Angleterre. Princesse accomplie, toute dévouée à son père et attachée à la nièce de son mari par la plus sérieuse affection, la reine Louise dut remplir en conscience son rôle de médiatrice. C'est elle sans nul doute qui empêcha la rupture de passer des sentimens aux faits. L'ancienne entente fut détruite, la paix ne fut point troublée. Elle ne réussit pas cependant à calmer le mécontentement de la cour d'Angleterre. C'est le 27 septembre 1846 que la reine Victoria lui écrivit sa réponse aux explications du roi des Français; le même jour, lord Palmerston écrivait à lord Normanby : « La reine a écrit au roi des Français une lettre chatouilleuse (2) en réponse à la sienne. » On voit d'ici le sourire de celui qui annonçait la nouvelle en ces termes. L'habile homme avait persuadé à la souveraine qu'elle devait s'en tenir aux conversations du château d'Eu, que rien n'avait été changé dans la situation, que donner un autre sens à sa dépêche du 19 juillet (à cette dépêche où la candidature du prince de Cobourg était placée au premier plan!) c'était faire violence à ses paroles. Voilà précisément ce que la reine Victoria écrivit à la reine des Belges. Forte de sa loyauté, la reine d'Angleterre ne se rappelait que ce qu'elle avait fait elle-même; le reste ne comptait pas. Étrangère à toute pensée d'intrigue, elle couvrait, sans le savoir, les intrigues de Palmerston et de Bulwer.

Si la reine était trompée par son ministre, comment l'opinion publique aurait-elle mieux connu la vérité? Pour se rendre compte de l'irritation qui éclata dans toutes les classes de la société anglaise, il faudrait lire tous les journaux, toutes les brochures, tous les manifestes de l'année 1846. La clameur fut unanime. On retrouve encore la trace de ces passions dans les notes que Stockmar traçait cinq ans plus tard, après qu'une révolution avait passé sur la France et dispersé les vainqueurs. C'était au commencement de l'année 1851; Stockmar, dans son cabinet de Windsor, toujours attentif, comme un vieux pilote, aux points noirs de la politique européenne, était effrayé des conséquences possibles de la révolution de 1848. Il cherchait à deviner ce qu'allait devenir la France,

(1) *Revue rétrospective*, Paris, mars 1848, n° 2.
(2) Une lettre chatouilleuse, une lettre piquante, *a tickler*.

non pas qu'il eût pour nous la moindre sympathie, mais il pensait à la Belgique, il s'inquiétait pour son maître et ami, le roi Léopold, il craignait enfin que la monarchie de 1831, privée de l'appui de la France, ne fût ou très ébranlée, ou entraînée vers des alliances funestes. C'est ainsi que la révolution de 1848 lui inspirait des regrets amers, regrets d'égoïsme, nullement de sympathie et d'humanité. Qu'allait donc devenir la France? et quels seraient par suite les dangers de la royauté belge? Pendant qu'il sonde l'avenir, le passé lui apparaît sous des couleurs plus vives, et il maudit cette journée du 24 février qui a soulevé tant de problèmes sinistres. Journée désastreuse et qu'il était, selon lui, si facile d'éviter! En même temps qu'il la maudit, il en proclame la signification, et, appliquant cette doctrine que l'histoire du monde est le jugement du monde, il y voit un grand acte de la justice de l'histoire. A l'entendre, le gouvernement de Louis-Philippe a expié ce jour-là la conduite qu'il a tenue dans l'affaire des mariages espagnols. Telle est, au milieu de ses appréhensions pour l'avenir, la persistance implacable de ses rancunes.

Laissons de côté dans les pages de Stockmar tout ce qui appartient à cette mauvaise inspiration du ressentiment; on ne discute pas avec des passions. Que le conseiller de la reine Victoria use et abuse d'une lettre adressée par le prince de Joinville au duc de Nemours, le 7 novembre 1847, et publiée cinq mois après dans la *Revue rétrospective*, c'est son droit, je le reconnais; n'aurait-il pas dû se demander pourtant si cette lettre, écrite dans une heure d'amertume et envoyée confidentiellement à un frère, était bien l'expression vraie, l'expression réfléchie et définitive du noble esprit qui l'a tracée? Le 7 novembre 1847, le prince de Joinville est à bord du *Souverain*, dans la station navale de la Spezzia. Il vient d'apprendre le suicide du comte Bresson, qui était passé de l'ambassade de Madrid à l'ambassade de Naples. Il ignore, comme tous l'ignoraient encore à cette date, les véritables causes de ce tragique événement. Il le rattache à l'affaire des mariages espagnols et à la situation générale. Le peu de sympathie qu'il éprouve pour la politique de M. Guizot le dispose à tout blâmer dans la campagne de l'année précédente. Comme il vit à l'étranger, qu'il recueille les propos de l'étranger et que les colères de l'opinion anglaise ont des échos partout, il affirme que cette campagne *nous a revêtus d'une déplorable réputation de mauvaise foi.* Il ajoute : *Ces malheureux mariages espagnols! nous n'avons pas encore épuisé le résevoir d'amertume qu'ils contiennent.* Et plus loin, dans le post-scriptum, indiquant par là que cette pensée ne le quitte pas, il jette ce dernier cri : *Les mariages espagnols sont mon cauchemar.* Est-il bien sûr encore une fois que ce soit là un jugement définitif? Et serait-on loin de la vé-

rité, si l'on y voyait surtout l'élan d'une nature généreuse, l'inquiétude d'une belle âme qui voudrait bien se tromper, et qui appelle une réfutation? N'est-ce pas pour cela précisément qu'il s'adresse à celui de ses frères qui, par son âge, par sa réserve, est le mieux en mesure de le rectifier, s'il y a lieu? Voilà, pour le dire en passant, ce que valent ces prétendues révélations, ces pages publiées brusquement, perfidement, et qui, détachées des circonstances où elles furent écrites, perdent leur véritable sens. Il faut donc rejeter au nom de l'histoire impartiale toute cette partie de la polémique de Stockmar, polémique si amère, si injuste, et envenimée encore par son fils; mais, s'il y a dans une autre partie de cette discussion des idées que la raison confirme et qui renferment de hautes leçons, la même impartialité nous fait un devoir de les recueillir. *Fas est et ab hoste doceri.*

De tous les discours qui furent prononcés sur ce sujet dans la chambre des pairs et la chambre des députés, l'un des plus beaux assurément est celui de M. le duc de Broglie. C'est un discours très français, comme toutes les œuvres de ce grand esprit, et qui résume les mille détails de l'affaire dans une pensée maîtresse. Cette pensée, ce n'est pas l'intérêt de famille qui a pu réjouir le roi Louis-Philippe, si respectable que soit un tel sentiment, c'est l'intérêt de la France menacée en Espagne par la politique anglaise. La vigilance du gouvernement, disait hardiment M. le duc de Broglie, a déjoué les desseins de lord Palmerston, qui voulait faire de l'Espagne l'*annexe et l'extension du Portugal*. Et quant aux périls d'un autre genre que pouvait amener cette victoire, il répondait avec un bon sens supérieur : « Nous sommes isolés, dit-on; mais l'isolement, c'est la situation naturelle de toutes les puissances en temps de paix générale. L'alliance, l'entente cordiale, l'intimité, de quelque nom qu'on veuille l'appeler, c'est une situation exceptionnelle, c'est une situation qui a ses hauts et ses bas, qui a ses bons et ses mauvais momens. Il faut savoir profiter des bons et supporter les mauvais. On dit que l'isolement peut entraîner certains dangers. Je ne dis pas non; mais qu'y faire? Les choses sont ce qu'elles sont (1)... » Rien de plus sage, les choses sont ce qu'elles sont. Si l'on se rend compte de ce que renferme ce mot, on y trouve la philosophie même de la politique, la politique n'étant que l'art de démêler ce que sont les choses et de se conduire en conséquence. Seulement il faut aller jusqu'au bout de cette pensée; après avoir dit : *les choses sont ce qu'elles sont*, il faut tâcher de savoir ce qu'elles commandent. Le grand tort de M. Guizot, au lendemain des ma-

(1) C'est à la chambre des pairs, dans la séance du 19 janvier 1847, que M. le duc de Broglie a prononcé cet éloquent discours. On discutait le troisième paragraphe de l'adresse relatif aux mariages espagnols.

riages espagnols, est de ne pas avoir démêlé la situation nouvelle de la France et compris les devoirs qu'elle imposait. Puisqu'un guide tel que M. le duc de Broglie, à l'entrée de ce détroit, annonçait une traversée périlleuse, ne fallait-il pas redoubler d'attention, assurer sa marche, se tenir prêt à toutes les manœuvres, tendre ou plier ses voiles selon la direction du vent, surtout prendre bien garde de ne pas laisser les mêmes mains se raidir au gouvernail? Il y a des cas où la souplesse est le meilleur signe de force.

C'est ici que se rencontrent dans les pages de Stockmar les observations politiques dont je parlais tout à l'heure, observations, non plus d'un adversaire irrité, mais d'un philosophe attentif aux causes et aux effets. Stockmar, qui s'est trompé sur les détails de l'affaire parce qu'il les regardait de loin, a des vues originales et neuves sur l'ensemble parce qu'il le considère de haut. Il constate que depuis les mariages espagnols le système parlementaire de la France a été misérablement faussé. Ce n'est pas seulement la France qui est isolée en Europe par la rupture de l'entente cordiale avec l'Angleterre, c'est le roi et son ministre qui désormais sont isolés en France par la violation, non pas éclatante, mais continue, du régime constitutionnel. Isolés, qu'est-ce à dire? Cela veut dire : isolés de l'opinion, séparés de la vie publique, privés des communications nécessaires avec la pensée du pays. Là aussi, l'entente est rompue. Quoi! pour cette conclusion des mariages espagnols? Était-ce donc une affaire à passionner le pays dans tel ou tel sens? Non, certes; mais après une négociation si longue, si laborieuse, après six années d'escrime diplomatique, après tant de péripéties, d'espérances, d'alarmes, de précautions inutiles, de résolutions sans cesse prises et reprises, le roi et son ministre furent comme enchaînés l'un à l'autre. Stockmar prétend que le roi se serait écrié un jour : « Cela va trop loin, cela va fausser toute la politique de mon règne. » Je ne sais si cela est vrai; ce qui est certain, c'est que le roi avait entraîné le ministre, et que le ministre, à son tour, entraînait le roi. Qu'arriva-t-il? Que tous deux se trouvèrent liés pour toute la durée du règne. « Jusque-là, dit Stockmar, Louis-Philippe avait évité toutes les difficultés en se décidant à changer de ministère, alors même que ce changement lui souriait peu; à partir de ce moment, il fut convaincu que M. Guizot était l'homme nécessaire, qu'il ne pouvait plus gouverner qu'avec lui et par lui. » C'est bien ce système qui a tout perdu, et voilà dans quel sens on a pu dire, malgré les dénégations intéressées de M. Guizot, que les mariages espagnols ont été indirectement une des principales causes de la révolution de 1848.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

DEUX ROMANS

D'OUTRE-RHIN

I. *Die Geier-Wally, eine Geschichte aus den Tyroler Alpen*, par Mme W. de Hillern, 1 vol.; Berlin 1875. — II. *Ein Arzt der Seele*, par la même, 2 vol.; Berlin 1872.

Au groupe des femmes-auteurs de l'Allemagne qui ont été ici même l'objet de plusieurs études (1), il faut ajouter un nom nouveau, celui de Mme de Hillern. La vogue toute récente de cette romancière, l'importance et la valeur incontestable de ses productions, méritent de fixer un instant chez nous l'attention du public lettré. De la personne et de la vie de Mme de Hillern, il n'y a, pour le moment, que peu de chose à dire ; le moi n'apparaît pas dans ses écrits, et elle ne s'est point encore, à l'exemple de Mme Fanny Lewald, mise en scène dans de gros volumes de mémoires. Aussi la critique ne saurait-elle guère, sans une indiscrète curiosité, rechercher la part d'autobiographie qui a pu entrer dans la substance de ses œuvres.

Wilhelmine Birch est la fille d'un Danois qui a longtemps résidé en France; de bonne heure elle a révélé de remarquables aptitudes, et la grande-duchesse Stéphanie de Bade, une princesse Beauharnais, qui avait pour elle une grande affection, se plaisait à lui prédire une brillante fortune littéraire. L'horoscope s'est trouvé juste; la jeune Badoise, mariée depuis lors à M. le baron de Hillern, directeur de justice à Fribourg en Brisgau, est devenue, comme disent les Allemands, une femme *géniale*. Ce qui achève de lui donner le trait caractéristique, c'est qu'elle n'a rien du bas-bleu : c'est avant tout un esprit sain, bien équilibré et sans afféterie. Ne cherchez pas

(1) Voyez notamment celle de M. Albert Sorel dans la *Revue* du 15 septembre 1869.

dans ses livres ce petit monde raffiné, un peu factice, ni cette sorte d'émotion maladive qu'on trouve dans ceux de la comtesse Ida de Hahn; n'y cherchez pas non plus les hardies aspirations, le souffle d'idées tempétueux, qui sont la marque particulière du talent de Mme Fanny Lewald; elle a bien aussi, à l'occasion, une pointe d'humeur raisonneuse et une tendance à prêcher; mais ce n'est point là, en définitive, le fond de son tempérament ni le sillon habituel que sa plume aime à creuser. Dans ses moindres écrits, elle reste femme, attachée aux mérites réels de son sexe, et fort peu engouée de nouveauté. Pour la faire connaître du lecteur, je me contenterai de choisir parmi ses romans (1), tous remarquables à divers titres, les deux compositions qui diffèrent le plus d'inspiration et d'allure : l'une, la *Geier-Wally* (*la Fille au vautour*), dont la traduction vient de paraître, est un conte rustique, plein d'une saveur originale, d'une énergie un peu sauvage, et qui en certains endroits, pour la hauteur du coloris, semble prendre figure d'épopée; l'autre, *ein Arzt der Seele* (*un Médecin de l'âme*), est au contraire un récit de vie bourgeoise, où l'auteur a voulu aborder, d'un point de vue spécial, un des graves problèmes aujourd'hui inscrits sur toutes les cédules du parti socialiste allemand, celui de l'émancipation des femmes.

I.

Chacun sait que les paysans du Tyrol sont gens bien râblés de corps et d'esprit; l'âpre nature avec laquelle ils sont constamment en lutte leur imprime une sorte de *grandezza* physique et morale qui en fait des êtres fort différens des villageois de la plaine. Sauvage entre tous parmi les Alpes rhétiques est le haut massif des monts de l'OEtzthal, entre l'Inn et l'Eisack. Tandis qu'à l'est les vieilles solitudes de la Sill se sont vues troublées depuis douze ans par le sifflet retentissant des locomotives qui courent à l'escalade du Brenner, la sombre vallée de l'Ache, à l'ouest, a gardé et gardera peut-être à jamais son silence profond et sa virginale horreur. Roches glabres ou marbrées de lichens, torrens impétueux, glaciers rigides, tel est l'aspect tourmenté de cette région, où bien peu de touristes encore ont marqué l'empreinte de leurs pas. Un barrage de cimes gigantesques la circonscrit de toutes parts; la Dent de Wild, le Similaun, ont près de 4,000 mètres d'élévation. A leurs pieds ou dans leurs replis reposent d'insouciantes nichées de villages et de chalets laborieux : là, tout le jour, l'air parfumé résonne des

(1) *Doppelleben*, — *Aus eigener Kraft*, — *Ein Arzt der Seele*, — *Die Geier-Wally* (1870-1875).

chants du pâtre et du tintement des clochettes; là se déroule, sous ses aspects les plus gais, le cycle entier de la vie alpestre. Bien au-dessus de ces oasis se groupent encore en hameaux bon nombre de demeures humaines : tels sont par exemple Vent et Rofen, sous le cailloutis branlant des moraines, à la lisière des éternels névés. Puis au-delà commence la zone que l'habitant de l'alpe appelle *Hochjoch :* neuf mois d'hiver et trois mois de froid, dit-on là-bas. Quelques maigres pâtis, derniers vestiges d'un monde organique lent à périr, pointent toutefois çà et là dans ce désert, et l'avare villageois ne laisse pas d'exploiter ces restes de vie chétive. Il envoie, l'été, ses troupeaux brouter au *Hochjoch* tout ce qui leur tombe sous la dent, et mainte brebis paissante, que la convoitise pousse à la conquête de quelque plante des régions plus clémentes, égarée à ces altitudes, tombe au fond d'un gouffre glacé.

Voilà le théâtre au milieu duquel se développe le drame rustique de Mme de Hillern. La vue seule du décor n'est pas de nature à faire pressentir quelque mièvre « paysannerie. » Aussi bien qu'on ne s'attende pas à voir dominer ici les notes douces, les fins linéamens, les demi-sourires de *la Mare au Diable* de George Sand ou de la *Barfüssele* d'Auerbach. Tout ce qui offre apparence de ton reposé reste à l'arrière-plan; le devant de la scène est tout en arêtes vives et en vigoureux reliefs : *la Fille au vautour,* son père le fermier, Vincent l'amoureux et Joseph le tueur d'ours sont autant de personnages tout d'une pièce, autant de types équivalens pour l'intensité de la sauvagerie.

Wallburga ou, familièrement, Wally, l'héritière du plus riche domaine de la Sonneplatte, a gagné son surnom de *Fille au vautour* en allant dénicher dans l'aire, au-dessus d'un abîme vertigineux, un jeune gypaëte dont par surcroît elle a tué la mère en combat singulier. C'est la montagnarde la plus robuste, la plus fière et aussi la plus jolie qui soit à la ronde. Seul, Joseph Hagenbacher, de Sölden, le chasseur de chamois, peut marcher de pair avec elle. Il s'est, lui aussi, couvert de gloire en abattant un ours énorme qui semait la terreur dans le Vintschgau. Wally se trouvait à Sölden comme il rapportait son trophée, et, à la vue du héros, au récit de son valeureux exploit, elle a senti battre d'amour son cœur de seize ans. Malheureusement, avant même qu'elle ait pu parler à Joseph, et qu'en vertu du dicton : qui se ressemble s'assemble, le beau chasseur ait eu le temps de s'éprendre d'elle, son père le fermier vient tout gâter. Le Stromminger, — c'est son nom, — a passé jusqu'alors pour l'homme le plus vigoureux de la montagne; à l'idée qu'il lui faut enfin céder le pas à un « jeune, » son orgueil se révolte; il insulte Joseph et le défie. Une lutte corps à corps s'engage sur la place de Sölden, et le vieux titan est

vaincu. Vainement son adversaire, trop généreux pour faire opprobre à une tête chenue, prodigue ensuite à Stromminger les bonnes et cordiales paroles; celui-ci repousse haineusement tout essai de réconciliation et se retire, blêmissant de rage, avec sa fille. Adieu alors toutes les espérances de Wally; son rêve d'amour est mort-né : une barrière infranchissable la sépare désormais de Joseph. Chemin faisant, elle éclate en sanglots, et, pressée de questions par son père, elle ne peut s'empêcher de lui dire la vérité. Pour unique réponse, le coléreux vieillard d'un coup de son bâton lui rompt à demi l'échine. La scène, passablement sauvage, est peinte à grands traits, et le cadre en est magnifique; qu'on en juge:

« Ce fut pour cette âme comme l'averse de grêle pour la fleur en train de s'épanouir. Un instant, la douleur de l'enfant fut telle qu'il lui fut impossible de faire un mouvement. A part de grosses gouttes qui coulaient de ses paupières demi-closes, comme la séve qui s'échappe d'un rameau brisé, tout son être paraissait mort et éteint. Le Stromminger attendait à côté d'elle, pestant tout bas comme un bouvier qui attend auprès de sa bête qui s'est affaissée sous ses coups... Tout aux environs offrait l'image d'une morne solitude; pas une voix d'oiseau, pas un murmure dans le branchage n'en interrompait le silence. Sur la rampe étroite et rocheuse que suivaient le père et la fille, nul arbre ne verdoyait, nulle bête ailée ne faisait son nid. Il y avait des milliers d'années, ce coin de terre avait dû être le théâtre d'un effroyable combat des élémens; à perte de vue, on n'apercevait que les débris gigantesques d'une sauvage révolution de la nature. A présent, les feux dont l'éruption avait soulevé ce sol étaient éteints; les eaux dont le déchaînement torrentiel avait entraîné ces masses de terrain s'étaient écoulées, les colosses immobiles gisaient là projetés les uns sur les autres; les forces qui les avaient mis en branle s'étaient anéanties, et tout cet endroit n'était plus, en quelque sorte, qu'un morne cimetière, un chaos de monumens funèbres, au-dessus desquels se dressaient, pareils à la pensée aspirant au ciel, les blancs reliefs des glaciers. L'homme seul, éternellement agité, continuait en ces lieux la lutte sans trêve de la création, et troublait de ses convulsions la paix sublime de la nature. »

Une année durant, le Stromminger et sa fille n'échangent plus une parole en dehors des nécessités du travail; puis, un jour, le fermier mande Wally, et, sans autre préambule, lui signifie qu'elle épousera dans le délai d'un mois Vincent Gellner, un riche fermier du pays : à quoi Wally répond tout net qu'elle ne sera jamais la femme de Vincent, qu'elle n'aime point, et n'aura d'autre époux que Joseph, qu'elle aime. Une nouvelle scène de violence éclate et aboutit à une sentence de bannissement prononcée par le père contre

l'enfant récalcitrante : Wally gardera le bétail au *Hochjoch*, sur les flancs glacés du Murzoll, jusqu'à ce qu'elle vienne à résipiscence; l'hiver seulement, il lui sera permis de redescendre dans la vallée; encore n'entrera-t-elle plus dans la ferme; elle restera dans l'étable en compagnie des vachères.

Avec l'exil de Wally s'ouvre le deuxième acte du drame. Dès la pointe du jour le lendemain, la jeune fille commença la sinistre ascension, sous la conduite du Klettenmaier, un vieux domestique sourd, le seul qui, en raison même de sa surdité, eût pu grisonner au service d'un maître toujours grondeur. Une autre personne encore fit escorte à l'enfant du Stromminger : c'était la Luckard, une pauvre servante de la ferme, « qui avait tout vu d'avance dans les cartes; » cette femme avait en quelque sorte servi de mère à Wally. « La Luckard accompagna Wally jusqu'à l'endroit où la montée devenait tout à fait raide. Là elle prit congé d'elle et s'en retourna... Wally se mit à gravir la pente tout en regardant au-dessous d'elle sur la route, où la vieille cheminait en pleurant dans son tablier. Alors elle se sentit presque attendrie elle-même. La Luckard avait toujours été si bonne avec elle; toute faible et misérable, cette femme du moins l'avait aimée. Tout à coup elle voit la servante, là-bas sur le sentier, se retourner encore une fois et lever la main pour lui montrer quelque chose. Elle suit la direction de son doigt, et qu'aperçoit-elle? un objet qui flotte dans l'air le long des rochers, d'une allure pesante et mal assurée, comme un cerf-volant auquel le vent ferait défaut. Il va toujours, donnant une petite poussée en avant, puis retombant pour se redresser derechef avec peine. C'était le vautour de Wally, qui, avec ses plumes rognées, l'avait suivie durant tout le trajet, voletant ainsi laborieusement. Ses forces paraissaient épuisées, et il ne pouvait plus que clopiner au vent en battant de l'aile.

« Jeannot! mon cher Jeannot! comment ai-je fait pour t'oublier? s'écria Wally en bondissant comme un chamois de roche en roche pour aller par le chemin le plus court chercher le fidèle animal. La Luckard s'arrêta jusqu'à ce que la jeune fille eût regagné le sentier en bordure; puis elle la salua de nouveau comme après une longue séparation. Enfin Jeannot fut atteint... Wally le mit sous son bras comme une poule et se sépara de la Luckard, qui de nouveau se prit à pleurer. »

A côté de ce petit tableau de genre, qu'il nous soit permis de citer, comme un autre spécimen de la manière large de l'auteur, une page de poésie descriptive. Wally venait d'atteindre le dernier village à l'entrée de la région des glaciers. Là elle s'arrêta et, s'appuyant sur son bâton ferré, elle abaissa ses regards sur le hameau silencieux, encore à demi plongé dans les songes.

« Tandis que la jeune fille, avant de s'enfoncer dans le désert par delà les nuages, considérait immobile les dernières habitations de l'homme, la cloche de l'église de Vent se mit, sous ses pieds, à sonner matines. Le petit presbytère, à la fenêtre duquel des œillets en boutons frissonnaient au vent, ouvrit sa porte; le chapelain en sortit, et, les mains jointes, s'en alla vers l'église remplir les devoirs de son ministère. A droite et à gauche, les chaumières de bois entr'ouvrirent leurs yeux assoupis; des formes humaines apparurent les unes après les autres, et toutes, s'étirant les membres, se dirigèrent successivement vers le temple.

« Au travers du crépuscule, la pieuse sonnerie, portée par le vent comme sur des ailes d'anges, arrivait tout entière sur la montagne sans qu'une seule note se perdît : Wally s'imaginait ouïr une voix d'enfant qui prie. Et de même aussi qu'un enfant éveille sa mère par son frais babil, le carillon de Vent parut avoir éveillé le soleil. L'astre ouvrit son grand œil, et le rayon de son premier regard lança par-dessus la chaîne des montagnes une immense gerbe de lumière qui couronna les cimes au levant. Les épaisses teintes grises de l'aube se changèrent soudain en un azur transparent dont la clarté grandissante inonda de plus en plus les cieux de ses jaillissemens; puis le soleil émergea dans toute sa magnificence au-dessus des crêtes nuageuses, en tournant avec amour sa face enflammée vers la terre. Les monts dépouillèrent leur manteau de brumes et se baignèrent à nu dans des flots de lumière. En même temps, les profondeurs des gorges s'emplirent de houleux ondoiemens, comme si tous les nuages, chassés du firmament purifié, s'y étaient soudain laissé choir. Les airs tressaillirent d'un hymne étrange de jubilation, et la terre, en s'éveillant, parut pleurer de joie. On eût dit d'une fiancée, au matin de sa nuit d'hymen; pareilles à des larmes aux cils de l'épouse, les gouttelettes de rosée pendaient voluptueusement et en tremblotant aux brins d'herbe et aux buissons. C'était par toute la campagne l'image de la joie : en haut sur les montagnes, où les rayons éblouissans se reflétaient dans l'œil perçant du chamois, en bas dans la vallée, où l'alouette gazouillante s'envolait du sein des terres labourées.

« Wally contemplait avec ivresse ce réveil de la nature; son œil était à peine assez grand pour contenir cet immense tableau des pures splendeurs aurorales. Le vautour, perché sur l'épaule de la jeune fille, agitait ses larges ailes comme pour saluer le soleil avec amour. Et pendant ce temps, au-dessous d'elle, le village de Vent s'animait. Dans cette vive illumination du jour renaissant, Wally pouvait tout discerner : près de la fontaine, les garçons embrassaient les fillettes; un blanc tourbillon de fumée ondoyait au-dessus des maisons et se perdait, sans laisser de traces, dans la

sérénité de l'air printanier, comme une pensée triste s'évapore dans une âme heureuse. Les hommes se rassemblaient sur la place devant l'église; ils avaient leurs belles chemises du dimanche et fumaient leurs pipes à garniture d'argent, car on était au lundi de la Pentecôte, jour de fête et de réjouissance universelle...

« La jeune fille s'arracha enfin à sa rêveuse contemplation. Après un dernier regard d'adieu adressé aux joyeux et bruyans villages d'en bas, elle fit demi-tour et se mit à gravir les mornes champs de neige qui conduisaient au *Hochjoch*, c'est-à-dire à l'exil. »

Dès l'abord, dans sa hutte de cailloux, au sein des antiques névés, Wally est prise d'un frisson de peur. La croyance locale a peuplé de fées et de génies tous les monts glacés de la région; le bonhomme Murzoll notamment et ses filles les « bienheureuses demoiselles, » ennemies irréconciliables des chasseurs de chamois, défraient les superstitions courantes de l'OEtzthal, et je me souviens d'avoir retrouvé jusque dans la Haute-Engadine, en deçà des défilés de Finstermünz, puis encore beaucoup plus au sud, aux environs du mont Portole, la vivace traînée de ces légendes murzollaises. Aussi le premier songe de Wally, sur sa cime désolée, est-il tout plein de fantômes. Elle rêve, un peu trop longuement, soit dit au passage, que le géant de la montagne l'emporte dans ses bras de pierre au « palais de cristal » de ses filles. Là, les fées lui offrent de devenir comme elles « bienheureuses; » mais il faut qu'elle consente à voir s'arrêter les battemens de son cœur, il faut qu'elle renonce à la société des humains et à l'amour de Joseph. La société des humains, Wally n'en a cure; mais pour l'amour de Joseph, c'est une autre affaire. Elle résiste énergiquement, et s'attire par sa résistance cette sinistre malédiction de Murzoll : « Tu t'es mise en révolte contre la terre et le ciel; le ciel et la terre te seront ennemis. Si tu rentres parmi les hommes, nous mettrons Joseph en pièces et nous te précipiterons avec lui dans l'abîme. »

On devine que cette vision fatidique n'est qu'une agrafe artificielle forgée pour relier par avance le dénoûment au prologue; passons, notre intérêt va de préférence aux développemens psychologiques empreints d'un sain naturalisme. La rustique Wally est au demeurant un esprit fort et une âme libre; cette vie solitaire, au milieu d'un petit troupeau de chèvres et de brebis, va merveilleusement à ses instincts; la sauvage montagne a bien vite usé pour elle ses terreurs; en revanche, elle garde l'attrait indélébile de ses grandioses sublimités. Du haut de son empyrée, la jeune fille peut au moins, sans nulle contrainte, songer à Joseph. Aussi, quand, à l'entrée de l'hiver, un pâtre de son père revient la chercher, ne se résigne-t-elle qu'avec une sorte de répugnance à regagner son village natal. Ce « retour au pays » forme un des épisodes les plus

hardis du récit. Entre temps, de graves événemens se sont accomplis à la Sonneplatte : le vieux Stromminger est devenu à demi impotent, Vincent Gellner, le prétendant éconduit, a plus que jamais les bonnes grâces du fermier et gère en quelque sorte le domaine au nom de celui-ci; par contre, la Luckard a été chassée, et elle en est morte de chagrin. Telles sont les nouvelles que Wally recueille en descendant du *Hochjoch*. Elle se rend droit à la ferme, résolue à venger l'affront fait à sa vieille amie. Le hasard veut que dès le seuil elle soit témoin d'un acte odieux de brutalité exercé par Vincent sur le Klettenmaier. Égarée par la colère, Wally, d'un coup de revers de hache sur la tête, abat le jeune homme à ses pieds. Aux cris des valets, tout le monde accourt. Le boiteux Stromminger, ne pouvant lui-même empoigner sa fille, ordonne aux gens de la saisir. Cette fois ce n'est plus dans l'exil lumineux du Murzoll, au sein de l'immensité libre, que la coupable expiera sa faute; c'est dans les humides moisissures d'un noir cachot. A cette perspective, l'orgueil de Wally chancelle un instant : pour la première fois elle implore son père; mais, quand elle voit les villageois la poursuivre avec des bâtons jusqu'au fond de la cuisine où elle s'est réfugiée, sa fauve nature se réveille. Elle saisit dans l'âtre des tisons embrasés, s'en fait une arme défensive contre la troupe des assaillans, fend la meute comme une flèche, se précipite dans la cour, et d'un bras vigoureux lance une bûche dans la grange au beau milieu du foin et de la paille. Il y eut une clameur d'épouvante.

« En même temps que la colonne de fumée, s'échappa de la toiture, avec un cri, un objet sombre qu'on eût dit engendré par le feu; cet objet tournoya un moment dans l'air au-dessus de la grange, puis fila dans la direction que Wally avait prise. Celle-ci, entendant du bruit derrière elle, se crut poursuivie et redoubla sa course aveugle. La nuit était venue; mais les ténèbres ne voulaient point se faire : un clair crépuscule répandait autour de la fugitive une lueur tremblotante qui la dénonçait au loin. La jeune fille escalada une saillie de rocher abrupt d'où elle pouvait dominer la route du regard; elle s'aperçut alors que celui qui était à sa poursuite venait par les airs. Le but de Wally était donc atteint; personne ne songeait plus à courir après elle; sauver la ferme était une besogne plus pressante, et tous les bras s'y employaient.

« Au même moment, le vautour, — car c'était lui, — la rejoignit, et dans son élan la heurta si fort, qu'il faillit la jeter en bas du rocher. Wally pressa l'oiseau contre sa poitrine, et se laissa choir d'épuisement sur le sol. Elle regarda d'un œil trouble la lueur de l'incendie qui brillait au loin en colorant de ses reflets le sombre amphithéâtre des montagnes, et tandis qu'elle contemplait ainsi son œuvre, tout son visage enflammé de courroux respirait

la menace et le défi. Les sourds bourdonnemens du tocsin lui arrivaient de tous les clochers d'alentour, et la sonnerie semblait lui crier distinctement : Incendiaire! incendiaire! Puis, peu à peu, les sinistres tintemens l'assoupirent; elle perdit connaissance, et un voile bienfaisant s'épandit sur cette âme aux abois. »

Après avoir pendant quelque temps erré de village en village, son fidèle vautour à l'épaule, Wally, éconduite de tous les chalets, exténuée de froid et de faim, prit le parti de se réfugier à Rofen, chez les frères Klotz, les guides les plus renommés du pays. Ce mystérieux hameau de Rofen, blotti sous les pieds du terrible glacier mouvant du Vernagt, est le plus haut endroit habité qui soit dans tout le Tyrol; de nos jours encore, il jouit d'une sorte de droit d'asile. Au milieu d'une affreuse tourmente de neige, la jeune fille parvint à gravir ces pentes presque inaccessibles en hiver; mais sur le seuil même des Klotz, avant que sa main eût pu saisir le marteau de fer, ses forces défaillirent, et elle tomba évanouie. Ici interviennent une série de scènes intimes qui, pour la justesse de l'observation et le naturel des peintures, sont assurément les meilleures du livre. Les flocons de neige en tourbillonnant dans l'étroit défilé ont recouvert d'un épais linceul le corps inanimé de Wally; à l'intérieur du logis, deux des Klotz, — le troisième est absent, — continuent, comme si rien d'inusité ne s'était passé au dehors, à fumer tranquillement leurs pipes près du poêle. Tout à coup un battement d'ailes contre la croisée attire l'attention de Léandre, le cadet; la porte est ouverte, et l'on aperçoit sur le seuil le blanc monticule. Vite on déblaie la place, et alors apparaît l'étrange épave. Chez le jeune Léandre la surprise et la commisération se doublent dès le premier regard d'un sentiment d'une nature plus tendre : Wally est si belle dans sa détresse! Mais Nicodème, le frère aîné, qui est homme de circonspection, se charge de soigner lui-même l'inconnue. Léandre, évincé de la pièce où celle-ci, un peu ranimée, divague en proie à la fièvre, s'en va rôder aux alentours avec son fusil. Le premier objet que découvre son œil de chasseur, c'est le gypaëte, tranquillement perché sur le toit. N'osant tirer un coup de feu si près de la malade, il essaie de chasser l'oiseau, afin de le tuer au loin : celui-ci refuse obstinément de déguerpir. Le lendemain arrive Benoît, le second frère; il a fait un tour au canton et rapporte des nouvelles d'en bas. Il dit comme quoi la fille du fermier de la Sonneplatte a mis le feu à la grange de son père et s'est enfuie dans la montagne avec son vautour. Nicodème, à ce mot, regarde Léandre, qui devient cramoisi; tous deux ont saisi le joint des choses. Benoît, de son côté, en apprenant quelle personne on a recueillie au logis, déclare qu'il faut chasser à l'instant cette vagabonde, et qu'il n'y a point d'asile à Rofen pour les incendiaires. Aus-

sitôt dit, aussitôt fait. Le bourru montagnard ouvre avec fracas la porte de la chambre où Wally repose, et entre vivement, suivi de Léandre et de Nicodème. A cette apparition tapageuse, la Marianne, sœur des Klotz, qui est assise au chevet de la malade, fait à Benoît signe de se taire; mais, à peine Benoît a-t-il jeté un regard sur Wally qu'il modère de lui-même son pas et s'approche du lit plus lentement.

« La jeune fille dormait profondément. Elle était couchée sur le dos, son beau bras arrondi au-dessus de sa tête. Son abondante chevelure brune retombait toute dénouée sur sa blanche poitrine, qu'une épaisse camisole rustique avait garantie du hâle et du soleil, et dont une ample chemise de toile laissait voir à nu un petit coin. Elle avait en dormant la bouche entr'ouverte comme par un sourire, et deux rangées de petites dents pareilles à des perles brillaient entre ses lèvres charnues. Sur son front assoupi régnait un air de grandeur et de chasteté dont la muette éloquence ne saurait se traduire en paroles.

« Benoît était devenu silencieux, tout à fait silencieux. Il considéra longtemps avec une sorte d'étonnement cette image décevante et pudique. Son visage basané prit peu à peu une coloration de plus en plus animée, jusqu'à faire concurrence à celui de Léandre, qui jetait l'éclat d'un brasier; puis il serra les dents, et, se retournant : — Elle est vraiment malade, murmura-t-il d'un ton qui signifiait : Il n'y a par conséquent rien à faire. — Après quoi, il sortit sur la pointe des pieds. »

Il ne tient bientôt qu'à Wally, pour qui l'antique droit d'asile a élargi singulièrement ses franchises, de devenir à son choix la femme de Benoît ou celle de Léandre, et de rester, en qualité de fermière, à Rofen, où le vautour, lui aussi, a trouvé hôtellerie à son goût; mais, toujours hantée par le souvenir de Joseph, elle décline les offres matrimoniales des deux Klotz. Le prudent Nicodème d'autre part, voyant de quoi il retourne, s'est rendu auprès du Stromminger, et par ses sages observations a obtenu de lui qu'il renonçât à l'idée d'enfermer sa fille et qu'il se contentât de la bannir comme devant. Il a été décidé que l'enfant rebelle reprendrait pendant l'été la garde du bétail au *Hochjoch*, et que l'hiver elle serait libre de se mettre en service où elle le voudrait, pourvu qu'elle ne rentrât pas au village. Voilà donc Wally réinstallée dans sa hutte solitaire face à face avec les génies, de plus en plus inoffensifs, de la montagne. Rien n'eût troublé cette année-là le séjour de la jeune fille au Murzoll, sans un incident inattendu qui vint compliquer d'un nouvel élément son amour opiniâtre pour le beau chasseur de Sölden.

Un matin du mois de juillet, comme au plus fort d'un violent

orage elle était à la recherche d'une chevrette égarée, elle se trouva tout à coup en présence de Joseph. Celui-ci n'était pas seul; il portait dans ses bras une charmante jeune fille qu'un coup de tonnerre venait de jeter presqu'en syncope : c'était, disait-il, une servante du Vintschgau qui allait se placer à Zwieselstein et qu'il s'était chargé de conduire par la montagne. Wally, toute tremblante d'une vague jalousie, reçoit les deux voyageurs dans sa cabane. Là, au bout de quelques instans, un duel sanglant s'engage entre le chasseur et le vautour imprudemment provoqué. Joseph terrasse le redoutable gypaëte, puis, non content de l'avoir terrassé, il veut l'occire « au vol » d'un coup de fusil. Wally s'y oppose énergiquement; elle arrache la carabine des mains du chasseur décontenancé, et finalement le tueur d'ours se retire avec sa compagne après avoir cruellement persiflé en manière d'adieu la pauvre exilée qui a tant péché et souffert pour lui.

Le reste de la saison s'écoula sans apporter de changement dans le sort de Wally; l'hiver venu, elle alla chercher une condition de l'autre côté du glacier, dans le Schnalserthal; puis, à l'époque du renouveau, elle grimpa derechef au Murzoll; mais cette fois ce ne fut pas pour longtemps. Son père le Stromminger mourut dans l'été, et la jeune fille put enfin reprendre pied sur son sol natal. Avec le vieux Klettenmaier, elle retrouva dans la ferme Vincent Gellner, toujours épris, bien que son occiput eût gardé la trace du coup de hache. Son premier soin fut de le relever de sa gérance, car moins que jamais ses obsessions ne lui agréaient. En dépit de la fatale scène du *Hochjoch*, Wally espérait encore gagner l'amour de Joseph. A peine rentrée au village, elle était devenue, par le charme étrange de sa personne non moins que par sa fortune, le point de mire de tous les fils nubiles à dix lieues à la ronde; aucun d'eux toutefois n'était de taille à mettre à merci une telle femme. — Celui qui pourra se vanter d'avoir eu de moi un baiser, dit-elle un jour par bravade, celui-là je l'épouse; mais quiconque n'a pas assez de nerf pour me ravir un baiser ne possédera jamais la fermière de la Sonneplatte. — Et chacun de tenter l'aventure, dans l'espoir de prendre au mot la jeune fille. Celle-ci s'amusait de ce jeu sauvage où brillait sa force supérieure; elle savait que son nom circulait au loin, et elle pensait que Joseph ne pourrait manquer de venir à son tour.

Joseph pourtant ne venait pas. Wally, en revanche, finit par être mise au courant des assiduités du chasseur auprès d'une certaine Afra, servante à l'auberge de Zwieselstein. Afra était cette même jeune fille en compagnie de laquelle le tueur d'ours avait franchi l'année précédente le Murzoll. Nul doute n'était plus permis : un jour que Joseph avait reçu quelques blessures en domptant un tau-

reau furieux dans la grande rue de Zwieselstein, ladite Afra, prise d'un élan de tendre angoisse, avait sauté devant tout le monde au cou du garçon. Si grand que fût l'orgueil de Wally, son amour l'emportait encore sur son orgueil; loin de renoncer au chasseur, elle n'eut plus qu'une seule pensée : l'enlever à sa rivale. Elle afficha tout à coup le goût du luxe et des atours; lors de la procession de la Fête-Dieu à Sölden, on la vit se joindre au cortége dans une toilette pleine de froufrous et de tintemens argentins : elle avait compté attirer de la sorte l'attention du fier chasseur; il eut à peine l'air de l'apercevoir et partit sans lui avoir adressé la parole. Dans son dépit, l'arrogante fermière s'en prit à la servante de Zwieselstein, et, laissant jaillir l'écume bouillonnante de sa jalousie, elle lui reprocha publiquement son impudeur et railla du même coup ce vaillant tueur d'ours qui aimait mieux, disait-elle, « une bonne amie qui de prime abord vous saute au col » qu'une femme dont il faut commencer par faire la conquête et avec laquelle on court le risque d'essuyer une piteuse déroute.

Dès ce moment, Wally leva l'ostracisme dont elle avait frappé Vincent, et comme Vincent, en homme avisé, non-seulement ne soufflait plus mot de son amour, mais encore avait grand soin d'être informé de tout ce qui se passait dans l'OEtzthal et particulièrement à Zwieselstein, la jeune fille sentait ses méfiances se dissiper peu à peu. Vincent néanmoins n'avait pas renoncé à ses visées. Un jour, après avoir bien attisé la jalousie de Wally au sujet d'Afra, il remit brusquement sur le tapis ses prétentions d'épouseur. Repoussé de nouveau avec une dureté sarcastique, le bilieux garçon, qui attendait depuis longtemps cette heure décisive, tira de sa poche un papier : c'était le testament du Stromminger. Le bonhomme, avant de mourir, avait trouvé moyen d'asséner à sa fille un dernier coup de poing en stipulant que, si dans le délai d'une année elle n'épousait pas Gellner, la ferme avec toutes ses dépendances appartiendrait à celui-ci; Wally en serait réduite à sa légitime. Or les douze mois allaient expirer, et Vincent était résolu à faire valoir ses droits. Pour toute réponse, la fière montagnarde se déclare prête à faire ses paquets et à retourner au Murzoll avec son vautour. A ce coup, l'impétueux amant est hors des gonds. Dans un accès de douleur sauvage, il se jette aux pieds de la jeune fille : argent, prés et bois, qu'est-ce que cela? C'est Wally qu'il lui faut; c'est elle qu'il a compté prendre au testament comme au trébuchet. Tous les domaines du monde sans Wally, il s'en soucie bien; le *Hochjoch* avec Wally, voilà tout son rêve. Ce disant, il déchire le papier et en disperse au vent les morceaux.

Au même instant, par un coup de théâtre fort heureusement imaginé, apparaît le messager de Sölden. En présence de Vincent fou-

droyé, il annonce à la fermière de la Sonneplatte que Joseph l'a chargé de l'inviter solennellement à la danse pour le jour de la Saint-Pierre; le rendez-vous aura lieu le surlendemain à l'hôtellerie du *Cerf*. Dans les usages locaux, une pareille invitation passe pour l'équivalent d'une demande en mariage. Cette fois enfin Wally a de bonnes raisons pour se parer; aussi s'attife-t-elle de ses plus riches bijoux, et dans la poche de sa robe d'hyménée elle glisse par surcroît deux cadeaux de circonstance, destinés à celui que tout le village avec elle considère déjà comme son époux : une belle pipe en écume de mer et un anneau.

Jamais danse de fiançailles n'avait excité à ce point la curiosité des montagnards; il était venu du monde de toutes les localités circonvoisines; dans ce public figurait avant tout le bataillon fort respectable des prétendans évincés. Joseph, arrivé sous la grande porte de la ferme, prit par la main Wally, qui étouffait de joie et d'orgueil, et la conduisit en cérémonie à l'enseigne du *Cerf*. Les façons du jeune homme n'étaient pourtant pas celles d'un épouseur; sa physionomie avait un air étrange, presque farouche; de plus, — était-ce intention ou hasard? — il avait mis à l'envers la plume de coq de son béret, comme c'est l'habitude des montagnards en quête d'une querelle. En pénétrant dans la salle de bal, Wally frôla Benoît Klotz, qui était présent, lui aussi, et qui l'avertit tout bas d'être en défiance; mais de quoi Wally, au bras de celui qu'elle aimait, eût-elle bien pu se défier? Déjà les couples sont en place et l'orchestre n'attend qu'un signe : Joseph, lâchant la main de Wally, se place devant la jeune fille dans une attitude presque solennelle et lui dit à haute voix, de façon que tous entendent : — Wally, j'espère qu'avant de danser avec toi, je vais avoir le baiser qu'aucun de tes prétendans n'a pu te ravir. — Et comme Wally, après un moment d'hésitation, hausse timidement sa figure jusqu'à celle du chasseur : — Non pas, reprend ce dernier, je veux conquérir ton baiser et non en être gratifié. Allons, défends-toi, et ne me fais pas la partie plus belle que tu ne l'as faite aux autres; sinon il n'y aurait pour moi aucun honneur.

A ce mot, le sang des Stromminger se réveille en Wally; rouge de honte et de colère, elle se redresse et défie Joseph. Devant toute l'assistance endimanchée s'engage un duel sauvage, effréné, dont chaque péripétie provoque dans la salle de malicieux éclats de rire. Le tueur d'ours l'emporte enfin; il conquiert son baiser, non sans avoir durement peiné. Un hurra universel retentit; la pauvre fiancée s'est affaissée demi-morte sur la poitrine du chasseur; mais lui, la repoussant : — Doucement, dit-il d'un ton moqueur, il ne m'en faut pas davantage. — Et comme la jeune fille le regarde d'un air effaré : — Ah çà! reprend-il, t'es-tu figuré que j'étais venu en

épouseur? Non pas. Dernièrement, à la procession, tu as dit devant tout le monde qu'Afra était ma bonne amie parce qu'elle était de facile abord; tu as ajouté que le tueur d'ours n'avait pas le courage de s'attaquer à la Fille au vautour... J'ai voulu te montrer que je pouvais venir à bout de toi. C'est assez; le baiser que je t'ai pris, je vais le porter à mon Afra en expiation du tort que tu lui as fait. Et vous autres, ajouta-t-il d'un air étrange, épargnez-moi vos applaudissemens.

La fête est close avant d'avoir commencé; toute la troupe des prétendans mal en point est partie, hennissant de plaisir; deux personnes seulement sont restées auprès de Wally : Benoît Klotz et Vincent Gellner. Benoît le premier s'approche d'elle et lui demande ce qu'il faut faire, ce qu'elle attend de son amitié. — Ce que je veux? s'écrie-t-elle, je veux qu'il meure. — L'honnête Klotz recule épouvanté : — Dieu te garde! Wally, — répond-il en guise d'adieu, et il quitte la salle à son tour. Vincent, lui, s'est avancé vers la jeune fille, l'étincelle aux yeux — Wally, parles-tu sérieusement? — Elle lève la main pour jurer : — Celui qui le déposera mort aux pieds de son Afra, celui-là je l'épouse, aussi vrai que je m'appelle Wallburga Stromminger.

La nuit suivante, deux coups de feu retentissent au bord de l'Ache, dans la direction de Zwieselstein. Wally, qui n'est point couchée, entend la détonation. Qui peut chasser à cette heure? Mais non, personne ne chasse. Un éclair traverse l'esprit de la jeune femme : si c'était Vincent qui... Elle se souvient de l'horrible parole qu'elle a proférée la veille dans sa colère; mais, depuis la veille, sa colère s'est éteinte dans son amour, qui, lui, est inextinguible. Malgré tout, elle pardonne; ce crime qu'elle souhaitait, elle ne veut déjà plus qu'il s'accomplisse. Éperdue de terreur, elle se précipite au dehors, elle court au logis de Vincent. Le jeune homme est absent, et sa carabine n'est point à son clou. Elle veut cependant douter encore; mais, à deux pas de là, elle rencontre Vincent lui-même, tout pâle, le fusil à l'épaule. Vincent a en effet tiré sur Joseph, et la façon dont il raconte la chose à Wally est effrayante de simplicité et de vérité.

« Ç'a été une rude besogne, dit-il en s'essuyant le front; je n'aurais pas cru, ma foi, qu'il viendrait sitôt se mettre au bout de mon fusil. Le diable seul sait ce qui l'a fait rôder comme cela dans la nuit! Imagine-toi, j'avais l'intention de me mettre en route de bonne heure pour arriver à Sölden dès le matin, avant qu'il fût levé, et voilà que, du premier pas, il me tombe sous la main. C'est égal, il faisait encore trop sombre; la première balle l'a manqué, et l'autre l'a seulement effleuré. Il a dû tout de même être étourdi, car il a chancelé sur le sentier et s'est appuyé au garde-fou. J'ai

saisi le moment, je me suis jeté sur lui par derrière, et je l'ai poussé par-dessus le parapet. » Ainsi s'était accompli, soit dit pour mémoire, l'arrêt du bonhomme Murzoll.

Au moment où la fermière de la Sonneplatte, affolée par l'épouvantable forfait de Vincent, entraîne le jeune homme pour le précipiter avec elle dans l'Ache, à l'endroit même où le crime a été commis, un appel expirant de détresse monte du fond de l'abîme. Wally s'arrête et lâche sa proie; elle a reconnu la voix de Joseph. Le chasseur n'a pas roulé jusque dans l'eau du torrent; il a été retenu, agrafé dans sa chute par quelque saillie de rocher. La jeune fille vole aussitôt par tout le village, criant à l'aide et frappant aux portes. Bientôt les gens sont sur pied; on apporte toutes les cordes qu'on peut trouver, on les lie fiévreusement bout à bout, et l'on forme la chaîne au bord du plateau; mais qui osera plonger dans le gouffre pour y chercher la victime? Qui? Ce sera Wally, la dénicheuse de vautours. En un clin d'œil, elle a escaladé la balustrade; les villageois, la sueur de l'angoisse au front, dévident le câble en tâtant chaque nœud au passage. L'ancien du village commande la manœuvre. La pelote file appesantie de plus en plus; puis soudain elle se détend et flotte dans l'espace. Une des attaches aurait-elle manqué? Non; la corde, halée, résiste; Wally a posé le pied quelque part; mais, bien que le crépuscule commence à poindre, une pluie fine et glacée, qui tombe dans le gouffre, empêche d'y rien discerner. Un second engin de sauvetage, apporté par le Klettenmaier, est jeté aux mains de la plongeuse pour que celle-ci y attache Joseph. Après plusieurs minutes d'une anxieuse attente, une secousse imprimée d'en bas aux deux cordes annonce aux travailleurs qu'ils peuvent maintenant tirer à eux. C'est le moment le plus critique, car il faut que le halage de l'un et l'autre câble s'effectue bien à l'unisson; une seconde de relâchement et tout est perdu. Les villageois affermissent leurs pieds sur le sol : les veines se gonflent aux jambes, aux bras et aux fronts, et bientôt la double épave émerge au travers du brouillard; Wally et Joseph sont sauvés.

Il va sans dire que Joseph n'est point mortellement blessé; Wally l'a fait transporter chez elle, l'a confié aux soins d'Afra, et s'en est retournée au *Hochjoch* pour y expier sa faute et y dévorer sa douleur dans la solitude. Vincent a disparu; on apprend bientôt qu'il s'est suicidé en Italie. Joseph, de son côté, finit par se rétablir; libre à lui désormais d'épouser Afra et de rester au domaine de la Sonneplatte, dont Wally déclare se dessaisir en sa faveur; mais que deviendrait la conception romanesque si Joseph n'aimait pas Wally? Il l'aime effectivement, il l'a aimée de tout temps; un mauvais sentiment d'orgueil l'a seul empêché d'en convenir, et s'il a montré tant de sollicitude pour la servante de Zwieselstein, s'il l'a vengée

si durement des insultes de Wally, c'est qu'Afra est sa sœur naturelle; le respect dû à la mémoire de leur mère les avait contraints l'un et l'autre à garder le silence sur cette parenté. Telles sont les révélations que Joseph lui-même fait à Wally, dès que ses forces lui ont permis de grimper au Murzoll; il ajoute que, dans cette nuit fatale où il avait été assailli par Vincent, c'était le remords de son odieuse conduite à la salle de danse qui l'avait poussé à rôder vers la Sonneplatte; il voulait, dès l'aurore, frapper à la fenêtre de la jeune fille, faire à celle-ci amende honorable et lui prodiguer ses tardives tendresses de fiancé. A ces aveux, Wally ne répond que par une explosion d'amer désespoir; Joseph la croit folle, il ne sait pas que c'est elle-même qui a convié Vincent au meurtre; en apprenant de sa bouche l'affreuse vérité, il recule d'abord de terreur; mais lorsqu'elle ajoute qu'en cette nuit sinistre elle est sortie, elle aussi, sous le double aiguillon de l'amour et du remords pour empêcher, s'il était possible, l'accomplissement du forfait, lorsqu'elle lui retrace les longs tourmens qu'elle a endurés à cause de lui, la surprise douloureuse du chasseur se fond dans une décisive expansion de tendresse et de reconnaissance; en la femme jalouse et offensée qui a voulu le faire périr, il ne voit plus que l'amante héroïque qui l'a sauvé; il la relève doucement et place, en signe de pardon, son bras sur le sien.

« La nuit était tombée; du haut du ciel une figure souriante contemplait affectueusement les fiancés : c'était le disque de la pleine lune qui avait émergé sur la montagne. Déjà les ombres du soir s'étaient épandues dans les vallées; il était trop tard ce jour-là pour redescendre du *Hochjoch*. Ils rentrèrent dans la hutte, allumèrent du feu et s'assirent au coin du foyer. Quelle douce causerie après un silence de tant d'années ! Sur le toit, le vautour rêvait qu'il se bâtissait un nid; le vent résonnait autour de la cabane comme une harmonie de harpes nuptiales, et à travers la lucarne pénétrait le scintillement d'une étoile. » N'ai-je pas déjà dit que l'églogue avait parfois couleur d'épopée?

II.

De la *Geier-Wally* au *Médecin de l'âme*, il y a, au point de vue de l'art et du genre, tout un abîme à franchir. Le pittoresque récit dont on vient de prendre une idée est sans nulle apparence de thèse; *un Médecin de l'âme* au contraire est ce qu'on nomme un roman didactique et démonstratif; l'action s'y complique d'une controverse, le drame y est gros d'une moralité. Si, dans une œuvre de cette nature, la conclusion coule de source, si la dispute des idées est conduite avec une entière impartialité, si rien n'y est

sacrifié au profit d'une cause exclusive, le romancier a réussi dans sa visée essentielle : il l'a emporté sur le fond; mais si volontairement ou à son insu l'auteur a faussé les termes du débat, s'il a restreint ou laissé dévier l'enquête selon les besoins de sa plaidoirie, alors, quelque talent qu'il ait déployé, si habile qu'il se soit montré dans la mise en œuvre, il n'a fait qu'un travail d'artiste; le penseur en lui a manqué le but. Ce point dûment établi, et sans vouloir peser chaque chose dans une fine balance, je vais tâcher de mettre en leur jour les qualités et les défauts du roman social et philosophique qu'a écrit Mme de Hillern.

Ernestine Hartwich est la fille d'un hobereau de l'Allemagne du Nord qui exploite une distillerie à Unkenheim. Elle a eu en naissant l'irréparable tort de frauder l'espoir d'un père qui avait compté sur la venue d'un garçon; aussi porte-t-elle lourdement le poids de sa faute originelle. Pour elle comme pour Florence Dombey, dans le roman de Charles Dickens, il n'y a au monde que rebuffades et brutalités. Dès ses premières lueurs de raison, la souffreteuse Ernestine, qui a grandi sans mère et au hasard, épèle vaguement l'énigme de sa destinée. Ces mots : « Ce n'est qu'une fille! » qu'elle a entendu tant de fois répéter autour d'elle ne lui sortent pas de l'esprit, et l'on sait quel labour silencieux opère dans la cervelle d'un enfant l'obsession d'une idée fixe. Après avoir bien réfléchi à son sort, la pauvrette se dit qu'il dépend d'elle de le corriger : si c'est pour leur force et leur vaillance que l'on estime tant les garçons, elle s'efforcera d'égaler ceux-ci en mâle énergie. Le maître d'école d'Unkenheim n'assure-t-il pas déjà qu'elle a plus d'esprit et qu'elle apprend mieux qu'aucun garçon? Le reste viendra par surcroît, il ne s'agit que de le vouloir. Et la fillette de passer incontinent de la théorie à la pratique. Invitée chez une châtelaine du voisinage, Mme la conseillère Möllner, elle y trouve sur la pelouse une nombreuse société d'enfans de l'un et l'autre sexe. Ernestine se mêle à leurs ébats avec le dessein bien arrêté de surpasser chacun en vigueur et en adresse. Elle y réussit en effet; mais, au lieu d'obtenir le triomphe qu'elle attendait, elle ne récolte que jalousies, colères et mauvais traitemens; dans l'ardeur du jeu elle a bosselé un front, fait un accroc à une robe; en revanche, ses camarades l'ont outrageusement battue, et l'un d'eux a même failli la noyer dans le bassin; ce qui n'empêche pas toutes les mères de s'éloigner d'elle avec épouvante comme d'une créature sauvage et brutale; « c'est une petite virago, un vrai garçon, » crient les grandes personnes à la ronde : de sorte qu'en dépit des douces paroles de consolation que lui adresse la conseillère, Ernestine, outrée de tant d'injustice, se sauve sans souper avec ses vêtemens ruisselans d'eau à travers la nuit. Dès qu'elle s'aperçoit de sa

disparition, Mme Möllner envoie à sa recherche son fils Jean, beau jeune homme d'une vingtaine d'années, qui vient de passer le matin même, de la façon la plus brillante, ses examens de doctorat. Jean rattrape l'enfant, toute pantelante, au milieu du bois, et se met en devoir de la ramener auprès de sa mère; mais Ernestine résiste; elle se dégage des mains de ce nouveau persécuteur et grimpe comme un écureuil à un chêne. Jean, qui n'en veut démordre, escalade le tronc à son tour. La fillette bat en retraite de branche en branche, et finit par se réfugier, sans autre souci du péril, au bout le plus extrême d'un rameau. Celui-ci casse sous le poids, et Möllner n'a que le temps d'allonger le bras pour saisir l'enfant avant qu'elle tombe; cette scène nocturne est pleine de vivacité et de poésie; on devine que tout le charme est dans les détails, dans les impressions des personnages, que nulle analyse ne saurait rendre.

Disons tout de suite que ce prologue du roman en est avec la fin la partie la plus vivante et la mieux venue, et cela tient précisément à ce qu'on n'y voit pas surnager la thèse. L'existence d'Ernestine au milieu des tristes bâtimens de la distillerie, entre un père ivrogne, paralytique, et un oncle froid et retors qui exerce sur elle comme sur tout le monde une domination absolue, est dépeinte avec une très grande vérité de traits et de couleurs. Le personnage de l'oncle Leuthold est particulièrement réussi. Ce Leuthold avait commencé par être professeur de chimie à Marburg; mais, s'étant approprié par un odieux larcin une découverte scientifique d'un de ses collègues, il avait dû quitter l'université. Il s'était alors marié avec la fille d'un aubergiste et avait pris la direction de la fabrique de son beau-frère. Là, tant par persuasion que par menaces, il avait extorqué au vieux Hartwich un testament bien en règle qui lui assurait dans l'avenir la possession de toute la fortune au détriment de sa nièce. Au physique, Leuthold est distinction pure : front serein, doux parler, manières souples et insinuantes, un de ces *hommes reptiles* tels que chacun de nous en a rencontré; au demeurant, nature très complexe et quelque peu contradictoire. Toutes ses vilenies, à y bien regarder, procèdent d'un mobile unique, l'amour de la science; son ambition est de devenir un chimiste hors ligne et un physicien sans rival; seulement il n'a point le temps d'attendre; pour s'élever dans sa sphère, il lui faut d'emblée et coûte que coûte ce hausse-pied qu'on appelle l'argent. « Là où l'argent et l'intelligence sont réunis, dit-il à sa femme Berthe, robuste et triviale ménagère qui n'entend rien à ses visées de savant, on prend les hommes comme des mouches à la glu. » Et tandis que le bonhomme Hartwich, frappé d'une dernière attaque d'apoplexie, agonise misérablement dans une chambre voisine, Leuthold et sa

moitié devisent, le cœur léger, de leur prochain changement de fortune; mais ils ont compté sans les reviremens de la dernière heure. Quelques jours auparavant le hobereau, dans un accès de colèr furieuse, a indignement maltraité sa fille; le vieux docteur Heim, un ami de Mme Möllner, profite des remords tardifs du moribond pour lui faire signer un second testament en faveur d'Ernestine. L'oncle demeure toujours tuteur de sa nièce; mais il n'héritera des biens que si celle-ci meurt sans s'être mariée.

En apprenant la ruine de leurs espérances, Leuthold et sa femme sont d'abord comme anéantis; puis une altercation violente s'élève entre eux; chacun accuse l'autre d'avoir manqué au dernier moment d'habileté et de vigilance. Une fois en veine de griefs, l'irascible couple tisonne à tour de bras dans le passé, et, à force de remuer leurs souvenirs communs, ils aperçoivent nettement une chose que le retrait de l'héritage laissait bien à nu, à savoir leur incompatibilité absolue d'humeur. Il y a là une excellente scène de comédie. Berthe la première, dont la langue est la plus alerte, prononce le mot de séparation; son époux le saisit au vol; en un clin d'œil l'affaire est réglée; sans bruit, sans éclat, la grosse ménagère regagnera l'hôtellerie paternelle, et quant à la petite Gretchen, fruit de cette union si mal assortie, elle restera provisoirement auprès de son père.

Alors commence ce que l'auteur appelle « le meurtre d'une âme. » Armé de ses droits de tuteur, Leuthold se sent maître encore de la situation, et il a bien vite imaginé tout un plan nouveau qui lui rend barres sur l'avenir. Il sera lui-même et lui seul l'éducateur de sa nièce; il exercera sur ses sentimens et sur ses pensées une surveillance et une action de tous les instans; il en fera en quelque sorte le blocus : chaque fibre de son être et chaque nerf de son cerveau ne vibreront qu'à sa volonté. L'étrange précocité intellectuelle d'Ernestine, ses élancemens déjà passionnés vers je ne sais quelle gloire virile et les plus hautes abstractions de la science humaine sont pour Leuthold un sûr garant de réussite : il la façonnera peu à peu à son gré et à son image. « Je t'apprendrai, lui dit-il, ce qu'aucune femme n'a jamais su, et à vingt ans tu exciteras l'envie et l'admiration des hommes eux-mêmes. » Quelle revanche pour elle, après tant d'humiliations dont sa triste enfance s'est vue abreuvée! Aussi Ernestine s'abandonne-t-elle avec une sorte d'ardeur fiévreuse à la discipline et aux enseignemens de ce maître austère, grâce auquel elle se sent grandir, jour par jour, devant les autres et devant elle-même! Leuthold a d'ailleurs pris soin que nulle ingérence étrangère ne vînt traverser son œuvre et troubler la factice sérénité de l'atmosphère où vit Ernestine. Mme Möllner, son fils

Jean, le vieux docteur Heim, eussent été d'incommodes témoins de ses agissemens; aussi, sous prétexte que le froid climat de l'Allemagne ne valait rien pour la maladive enfant, s'était-il hâté de se soustraire à tout regard soupçonneux en partant avec sa pupille pour l'Italie.

Douze ans se sont écoulés. Mme Möllner a perdu les trois quarts de sa fortune, et son fils s'est fait professeur à l'université de N... Au moment où s'ouvre la seconde partie du récit, nous trouvons réunis chez Jean Möllner les principaux membres de la faculté de médecine et de philosophie; parmi eux est le docteur Heim, qui occupe la chaire de pathologie, et qu'on n'appelle plus que « le Nestor de la science. » Un événement extraordinaire défraie l'entretien du docte cénacle : une jeune fille a demandé à suivre les leçons de la faculté et à y conquérir ses grades; à l'appui de sa démarche, elle a envoyé un travail dont on donne lecture et qui a pour titre : *des Mouvemens reflexes dans leurs rapports avec la liberté morale.* Examen fait de l'écrit, on tombe d'accord que cet essai de physiologie révèle de très remarquables aptitudes; mais là n'est pas le point sensible du débat : il s'agit de savoir quelle réponse sera rendue à la postulante, qui n'est autre, on le devine, qu'Ernestine Hartwich. Là-dessus un conflit d'opinions éclate. Après qu'on a bien argumenté pour et contre, il est décidé par cinq voix contre trois que, toute appréciation de capacité mise à part et uniquement pour le principe, les femmes demeureront exclues des cours de la faculté. La réserve introduite dans la formule de l'arrêt venait fort à point pour sauver d'une fâcheuse déconvenue l'infaillibilité intellectuelle de l'aréopage, car un instant après on apprenait par une lettre de sa magnificence, *vulgo* du recteur, que le lauréat jusqu'alors inconnu du dernier concours ouvert sur les *phénomènes de la vision* était non pas, comme on l'avait supposé, un des docteurs enseignans de l'université, mais bien Ernestine elle-même.

Les leçons de l'oncle Leuthold avaient donc porté fruit : la pupille avait en soi l'étoffe d'une savante. Par surcroît, la rachitique et laide enfant que les soins du vieux Heim avaient jadis sauvée de la mort était devenue une belle jeune fille, d'apparence toujours un peu maladive, mais d'un charme sévère et tout idéal. De retour en Allemagne, elle s'était installée avec son tuteur dans un vieux château, près du village de Hochstetten, à deux lieues de N... L'endroit avait été de tout temps mal famé; les paysans prétendaient qu'il était hanté et s'en écartaient craintivement comme d'une officine de sorcellerie. Cette considération seule eût suffi pour déterminer le choix de Leuthold, qui ignorait que les Möllner avaient quitté Unkenheim. Plus que jamais il avait besoin de mystère et de solitude;

il avait réussi jusqu'alors à tenir Ernestine en dehors du monde, à la rendre pour ainsi dire étrangère à l'humanité. Rompue à une discipline presque claustrale, la jeune fille, durant douze années, n'avait vécu que pour l'étude et la réflexion; le regard pénétrant du maître n'avait jamais surpris en elle une velléité sérieuse de révolte; mais un hasard ne pouvait-il à tout instant remettre en question le succès d'un plan si laborieusement mené?

Les temps difficiles étaient venus en effet. Déjà c'était à l'insu de son tuteur et malgré ses formelles défenses qu'Ernestine avait fait sa démarche pour être admise aux cours de la faculté; à son insu également elle avait écrit au bon docteur Heim, dont elle avait gardé un souvenir plein de gratitude. La jeune fille, surmenée par un travail opiniâtre, se sentait sérieusement malade et avait besoin de l'assistance d'un praticien émérite qui fût en même temps un ami. Au lieu de Heim, et par son consentement, ce fut Jean Möllner en personne qui, durant une absence de Leuthold, se présenta chez Ernestine. Il l'avait aperçue d'aventure un soir se promenant, d'un air pensif et fatigué, dans le jardin du vieux château, et à l'idée que cette jeune femme, si pleine de nobles fiertés, n'était autre que le petit lutin femelle qu'il avait jadis poursuivie comme un chat sauvage sur la ramure grinçante du chêne d'Unkenheim, tout un flot de souvenirs émus lui avait soudain monté au cœur.

L'entrevue d'Ernestine et du jeune homme dans la bibliothèque du château est racontée avec une sorte de charme mystérieux et une précision poétique de détails qui échappent à toute analyse. Jean, pour cette fois, ne se fait pas connaître; mais, à l'abri du nom vénéré de Heim, il essaie de sonder dans ses replis la pensée de la solitaire; il lui avoue qu'il vient en « médecin de l'âme » autant et plus qu'en médecin du corps, et comme l'ombrageuse Ernestine s'étonne du tour singulier que prend la consultation, il lui déclare sans ambages qu'il est un des membres de la faculté qui lui ont par leurs votes fermé le champ universitaire : non pas qu'il la range parmi ces femmes affolées d'orgueil pur qui veulent, coûte que coûte, tenir des rôles en vue sur la scène du monde; il la connaît mieux qu'elle ne croit, il sait que l'amour de la science est le feu sacré qui l'enflamme; mais, par la voie aride et périlleuse où elle chemine solitairement, peut-être se heurtera-t-elle à de grandes douleurs et à d'amères désillusions qui lui feront regretter de n'avoir pas pris un autre chemin. Devant un pareil langage, Ernestine ne sait que penser; elle est tout ensemble émue et troublée; sous la cuirasse dont son tuteur l'a revêtue, elle a senti comme une onde tiède courir dans ses veines. En vain se redresse-t-elle de toute la hauteur de son orgueil en face de cet adversaire

inattendu qui l'attaque avec des armes qu'on ne lui a pas appris à manier : Jean parti, elle demeure rêveuse, et pour la première fois depuis des années les heures s'écoulent sans qu'elle songe à se mettre au travail. Son tuteur l'aurait-t-il trompée? Y aurait-il vraiment au monde d'autres joies et des joies plus vives que celles que procurent les triomphes de l'intelligence? La satiété de l'esprit engendrerait-elle le vide du cœur? Qui a raison, du froid et sévère éducateur, dont le dévoûment, après tout, l'a faite ce qu'elle est, ou de cet inconnu à l'œil clair, au parler chaud et vibrant, qui, si soudainement, s'est introduit dans sa vie? Mais celui-ci est-il vraiment un inconnu? En quel temps, en quel lieu a-t-elle entendu déjà cette voix sympathique et considéré ce loyal visage? Il lui a semblé en l'écoutant, en le regardant, qu'elle percevait tout à coup comme un souffle de vent du soir dans le branchage : qu'était-il donc, et pourquoi venait-il la distraire de son recueillement et de sa solitude?

Bien que le trouble de sa pupille, sa langueur inaccoutumée au travail, n'eussent pas échappé à l'œil clairvoyant de Leuthold, il s'était vu obligé par des soucis plus pressans de se relâcher de sa surveillance. L'avisé tuteur avait continué, sous un faux nom, d'exploiter la distillerie d'Unkenheim. Seulement, obsédé de la crainte qu'Ernestine et sa fortune ne finissent par lui glisser des mains, il avait voulu parer à toute éventualité en se lançant dans de gigantesques spéculations. Le résultat avait déçu ses calculs; au moment même où l'ennemi, en la personne de Jean Möllner, faisait irruption dans son intérieur, Leuthold était informé par une lettre de son contre-maître, qui était en même temps son affidé, que les choses allaient de mal en pis et que la banqueroute était imminente; tout le capital d'Ernestine se trouvait englouti dans la catastrophe. L'oncle dut prendre en hâte la route d'Unkenheim. Il va de soi qu'en son absence la pupille achève de rompre son ban; elle pousse une première et timide reconnaissance au milieu de ce monde réel, qui n'a eu jusqu'ici pour elle que la valeur d'une abstraction. Son début n'y est pas heureux. Elle se heurte tout d'abord à des partis-pris, à des préjugés que son orgueil dédaigne de combattre et qui ne font que réveiller en elle les amers souvenirs de son enfance. Pour la vieille dame Möllner, chez laquelle Jean l'a introduite, la jeune Hartwich n'est qu'une déclassée, une créature socialement déchue, dont la place ne peut être ailleurs que sur des tréteaux. A la pensée de voir une telle femme, une « matérialiste, » devenir jamais l'épouse de son fils, l'âme bourgeoise de la conseillère s'effarouche et se cabre. Par contre, à l'idée de se mettre en vasselage pour la vie dans cette société de philistins qui ne sait pas

même ce que signifie, en son acception la plus haute et la plus honnête, le mot d'émancipation, le cœur d'Ernestine retourne à sa sauvagerie native. « Ce n'est qu'une fille, » répétait autrefois son père; « ce n'est qu'une femme, » répète aujourd'hui le monde. Eh bien! puisqu'il le faut, elle demeurera rivée à Leuthold; elle oubliera Jean et son rêve d'amour à peine ébauché. « Madame, dit-elle en partant à la conseillère, je n'ai jamais songé à devenir la femme de votre fils, encore moins, si cher qu'il me soit, à lui faire le sacrifice de mes idées et de mes études. Je n'ai rien souhaité de plus que le bonheur de pouvoir donner à un homme au monde le nom d'ami; ce bonheur même, je saurai y renoncer, rapportez-vous-en à moi. Adieu. » Et, comme jadis, toute petite, elle s'était sauvée en pleurant de la fastueuse résidence d'Unkenheim, elle s'enfuit, le cœur brisé, de la modeste maison de N...

Ici la thèse, sinon le drame, touche à son point culminant; la question doctrinale est posée avec tous ses termes. Si rien n'a marché à faux, on doit savoir dès maintenant où trouver le point de la démonstration. Le trouve-t-on en réalité? Aperçoit-on d'une vue nette où tend le conflit d'idées qui forme la substance philosophique du roman? Mais d'abord, que sont devenus les élémens du procès que l'auteur avait à instruire? Mme de Hillern a eu certainement pour but de nous démontrer qu'une femme joue gros jeu à sortir de sa sphère d'action traditionnelle pour aller sur les brisées du sexe fort, que l'étude de la science pure est toujours malsaine à son cœur, et que trop souvent, aux yeux du monde, elle encourt une sorte de déchéance morale rien que par cet effort d'émancipation à l'aide du travail intellectuel; mais il fallait, je le répète, que la conclusion ressortît, non pas de circonstances extraordinaires, de combinaisons accessoires, par lesquelles se trouvent altérées d'avance toutes les données du problème, mais du fond naturel des choses, du développement normal des faits et des caractères. Le cas d'Ernestine ne prouve rien dans l'espèce : je vois bien que j'ai affaire à une âme malade; seulement la science, mise en cause, n'en peut mais. Tout le mal gît ici dans certaines conditions d'existence qui ne sont ni indispensables ni exigibles pour les femmes qui veulent étudier la physiologie et l'anatomie. La pupille de Leuthold est une nature déformée par un système d'éducation exceptionnel; elle s'est développée ou plutôt étirée d'un côté unique; le cerveau chez elle s'est boursouflé aux dépens du cœur; que dis-je, cette « émancipée » possède à peine son libre arbitre : en tout, elle sort de la règle, elle frise le phénomène; donc, elle ne peut faire preuve.

Voici maintenant une autre critique qui n'est pas moins grave.

Au lieu de s'en tenir à la méthode expérimentale, au lieu de chercher la veine d'intérêt dans l'observation pure et simple, Mme de Hillern a cru aviver et peut-être aussi relever l'action, en faisant intervenir sans nécessité la foi en face de la science. Certes, la lutte de ces deux principes peut fournir, à l'occasion, de puissans ressorts dramatiques; mais ici ce n'est nullement le cas. Tout au plus l'auteur arrive-t-il à épandre sur son récit je ne sais quelle vague religiosité, une nébuleuse traînée de déisme qui se résout en une petite pluie de dissertations non moins innocentes qu'oiseuses. Il a plu à Mme de Hillern de faire de Leuthold un libre penseur, mieux encore, un athée; c'est fort bien, et l'athéisme de ce Leuthold tient, en mainte occasion, un langage tout à fait logique et irréfutable; ce qui n'est ni logique ni irréfutable, c'est que l'auteur, pour les besoins d'une thèse préconçue, impute à cet état intellectuel de son personnage toutes les vilenies qu'il commet. Si Leuthold est criminel et haïssable, n'est-ce pas uniquement parce qu'il est cupide, sans entrailles, et qu'il a recours à de condamnables pratiques pour esquiver les difficultés de sa situation? Supposons pour un instant que ce même Leuthold, dix fois athée, si l'on veut, ne fût qu'un savant méconnu, ou un homme qui, de guerre lasse, eût tourné le dos à l'ambition et à la gloire, pour se confiner dans la solitude avec sa pupille et se dévouer tout entier à l'éducation de celle-ci : en quoi, pour Ernestine, les résultats eussent-ils différé? Ses facultés en eussent-elles reçu un développement plus normal et plus harmonique? Un pli de son existence en eût-il été dérangé? Non certes; dans ce cas pourtant, l'oncle Leuthold, au lieu d'offrir un type odieux, eût été une figure touchante, et, en dépit des aberrations de son système, il n'en eût pas moins incarné la notion du devoir et du sacrifice. Je reviens maintenant au récit.

Le tuteur, on l'a vu, avait ressaisi sa pupille; mais il sentait que désormais il ne la tenait plus qu'à demi; cet impérieux ascendant qu'il avait jusqu'alors exercé sur elle s'était brisé. « Mon oncle, lui avait-elle dit aux premiers mots de reproche qu'il avait essayé de lui faire au sujet de son évasion, je vous prie de ne me plus tenir pour un enfant qu'on morigène à sa fantaisie. S'il me plaisait de retourner dans ce monde que je viens d'apprendre à connaître, ce n'est pas vous qui m'en empêcheriez. Ce droit, vous ne l'avez pas de par la loi; mais je n'y retournerai point, non, jamais. Le monde n'est pas fait pour moi, pas plus que je ne suis faite pour lui. Peut-être la faute en est-elle à vous, qui m'avez élevée en recluse et séquestrée de tous mes semblables; peut-être eût-il mieux valu que j'eusse suivi, simple d'esprit, le vulgaire sentier de la vie. Puisqu'il n'en a pas été ainsi, c'est vous qui aurez à répondre de votre

œuvre. Dans la voie où je suis engagée, je ne veux ni ne puis regarder en arrière. Je reste avec vous de mon plein gré; je continuerai ma tâche solitaire et studieuse jusqu'au jour où, confondant les dédains et les préjugés, je trouverai dans la gloire un dédommagement à toutes les autres satisfactions dont je me serai privée; mais, si ce jour n'arrive pas, alors, mon oncle, sachez-le bien, je vous maudirai. »

Dès ce moment, le tuteur, pris d'effroi, n'eut plus qu'une pensée, s'enfuir de nouveau avec sa pupille, et cette fois jusqu'en Amérique. Malgré ses protestations d'orgueil blessé, Ernestine aimait, à n'en pas douter, Jean Möllner; si cet amour avait le temps de prendre racine, si l'idée du mariage venait à s'emparer de l'âme tenace de la jeune fille, Leuthold était perdu, car comment eût-il rendu ses comptes de tutelle? Par l'entremise d'un agent transatlantique, il eut vite trouvé pour lui-même un emploi quelconque dans une grande usine chimique de New-York; il mit en même temps sous les yeux de sa nièce un projet de traité qui lui assurait de gros honoraires pour une série de « lectures » à faire dans une société scientifique d'outre-mer. Le titre de lauréat d'une université allemande suffisait à ouvrir là-bas toutes les portes à la jeune fille; Leuthold en montrait pour preuve quelques journaux américains, où déjà l'éloge de la femme géniale s'étalait en plusieurs colonnes dans le style de la réclame la plus ampoulée. Bien que flattée secrètement dans ses légitimes ambitions, Ernestine, avant de se rendre, en écrivit sous main à Möllner. N'ayant reçu aucune réponse, elle signa enfin le traité.

De plus en plus la thèse s'efface au profit du drame pur et simple. Comme Ernestine et son tuteur s'apprêtent à quitter Hochstetten, Jean Möllner apparaît soudain; c'est le *deus ex machina* qui apporte les pièces du dénoûment. La jeune fille apprend que toute sa fortune est gaspillée, que son oncle est un faussaire, qu'on a vu celui-ci dérober de nuit dans la boîte postale du village les lettres écrites par sa pupille, enfin que les preuves de ces fraudes multiples sont au pouvoir de Möllner lui-même. Leuthold, se voyant perdu, se sauve à Hambourg dans le dessein de s'y embarquer au plus vite; mais son signalement l'a devancé. Par un hasard malheureux, la maîtresse de l'hôtel où il descend n'est autre que Berthe, sa ci-devant femme. Celle-ci le dénonce, et au moment où on l'arrête, il s'empoisonne avec de la strychnine. Quant à Ernestine, qu'une horrible fièvre a saisie à la suite des révélations qu'elle a entendues, elle est recueillie dans la maison de la conseillère, où le docteur Heim lui sauve de nouveau la vie, en attendant que Jean Möllner achève de lui guérir l'âme.

Cette analyse n'a suivi qu'un fil de la trame dont est composé ce long roman didactique. Pour avoir une exacte idée du talent que Mme de Hillern y a développé, il faut écarter la partie polémique de l'œuvre pour s'en tenir à l'exécution et aux détails de la mise en scène. A ce point de vue particulier, *le Médecin de l'âme* fait bonne figure devant la critique. Dès que l'auteur se dégage des préoccupations doctrinales, sa plume excelle à trouver le point vital de la situation, la note juste du sentiment, le côté fin et délicat de l'analyse. Encore une fois, j'ai dû laisser en dehors de mon résumé trop succinct une foule de personnages et d'incidens épisodiques qui jettent cependant une vie singulière dans le récit; il y a, entre autres acteurs secondaires du drame, un pauvre maître d'école de village qui est tout à coup atteint de cécité, et dont Mme de Hillern a su faire un type achevé de douleur contenue et souriante; il y a aussi des aperçus d'intérieurs bourgeois, — tel est par exemple le ménage du professeur Herbert, — qui rappellent la façon nuancée et minutieuse de Charles Dickens dans ses tableaux de genre les mieux réussis. Et les paysans de Hochstetten, avec leurs passions et leurs préjugés, comme ils respirent et comme ils se meuvent! Ah! ce ne sont pas là des spectres de la caverne philosophique, ni de frêles figures prises au décalque. Et notez qu'il en est ainsi toutes les fois que le romancier, plantant là le dialecticien, se met à cheminer seul, à sa fantaisie. Leuthold lui-même n'est nulle part plus vivant que lorsqu'il laisse ses calculs et ses théories pour redevenir un homme comme un autre. Ses impressions physiques et morales durant son voyage en chemin de fer de Hochstetten à Hanovre, son entrevue avec sa fille Gretchen, qu'il n'a pas embrassée depuis des années, ses réveils de tendresse paternelle, ses remords, puis son arrivée à Hambourg, son arrestation, la série de scènes à la fois comiques et émouvantes qui marquent l'entrée de la pauvre Gretchen dans ce monde réel, dont les murs épais d'un pensionnat lui ont jusqu'alors dérobé la vue, tout cela est rendu avec beaucoup d'imagination et tout ensemble de naturel. Aussi ne chercherai-je pas loin ma conclusion. On a dit, je crois, de Mme Fanny Lewald, qui s'est posée, elle aussi, comme un écrivain à tendances, qu'elle disserte mieux qu'elle ne peint; pour caractériser Mme de Hillern, il suffit de retourner le mot et de dire qu'elle peint beaucoup mieux qu'elle ne disserte : n'est-ce pas là en définitive une critique élogieuse pour le romancier, ce « demi-frère du poète, » comme l'appelle quelque part Schiller?

JULES GOURDAULT.

LE FASTE FUNÉRAIRE

ET

SON DÉVELOPPEMENT HISTORIQUE

I.

LES TEMPS ANTIQUES.

Il n'est pas de jour qui ne ramène notre attention sur les monumens funéraires par les découvertes archéologiques faites sur tous les points à la fois. Ces découvertes ont le mérite à nos yeux de ne pas intéresser la seule érudition : elles touchent à l'histoire, à celle des idées comme à celle des faits. Elles sont souvent la seule lumière qui nous reste sur des époques disparues sans laisser d'autres traces que les débris qu'on trouve enfouis dans les tombeaux, et plus d'une fois, pour les sociétés même les mieux connues, elles éclairent d'une manière imprévue des points restés obscurs qui touchent à l'art, aux mœurs, ou aux institutions. La religion surtout, ce fond de toutes les civilisations, n'a guère eu de meilleures archives.

Cet intérêt s'est porté aussi sur les monumens funéraires de la France, et il a contribué à lui donner une plus vive intelligence de son passé en mettant en jeu le sentiment national, longtemps confondu avec le culte monarchique. C'est ce culte qui semble avoir été l'âme des travaux de nos savans bénédictins et des laïques érudits qui jusqu'en 1789 ont coopéré aux mêmes recherches patientes sur les sépultures et particulièrement sur celles de nos rois. La masse partageait alors cette pieuse curiosité pour toutes les reliques royales. Plus tard une haine aveugle et violente devait succéder,

impatiente d'en finir avec ce qui avait été l'objet d'une vénération religieuse. Qui n'aurait cru alors que c'en était fait à jamais de l'étude de ces monumens empreints d'un triple caractère religieux, monarchique et aristocratique, profondément odieux à la démocratie révolutionnaire? Eh bien, il n'en a rien été. Il s'est trouvé une élite de chercheurs érudits, d'artistes intelligens, d'historiens curieux de tout ce qui a vécu et de tout ce qui porte une signification, pour réveiller le feu sacré de l'archéologie nationale sous les coups mêmes de la fureur iconoclaste qui s'archarnait à détruire les antiques sépultures et qui en jetait les débris au vent. On n'a pas attendu la réaction royaliste pour y reprendre goût, pour ressentir même de l'enthousiasme pour ce qui avait été, dans les derniers siècles, au point de vue de l'art, l'objet d'une critique trop dénigrante. C'est au lendemain du pillage de l'abbaye de Saint-Denis et de nos autres églises que s'est réveillée la curiosité sympathique qui devait s'attacher désormais à nos sépultures nationales. Telle fut l'inspiration à laquelle on doit le célèbre musée des monumens historiques formé par Alexandre Lenoir en pleine révolution, où l'on peut voir à la fois un des symptômes et le prélude, le vrai point de départ de tout un mouvement nouveau.

Nous voudrions essayer de caractériser les phases diverses par lesquelles le faste funéraire à passé pendant sa longue existence historique, les aspects principaux qu'il a revêtus, le sens qu'y ont attaché les idées religieuses, la marque enfin qu'il a reçue des institutions politiques et sociales. Disons-le d'abord : ce faste lui-même est un fait dont les origines morales sont telles qu'on peut s'attendre à le rencontrer chez tous les peuples. Certains prédicateurs en ont porté la condamnation en termes trop absolus. Des niveleurs, partant de l'idée que la mort égalise tout, en ont même contesté la légitimité. Si ces critiques ne prétendaient atteindre que des excès trop réels nés de l'orgueil, il faudrait passer condamnation; mais l'ornement des tombeaux comme la pompe des obsèques ont évidemment aussi des origines supérieures à la vanité. Un penchant impérieux nous porte à solenniser par des cérémonies et des emblèmes les événemens importans de la destinée humaine. Le plus solennel et le plus mystérieux de tous, la mort, appelle plus qu'aucun autre ces célébrations et ces symboles qui, à quelque degré que ce soit, sont déjà un commencement de luxe funéraire. Ceux qui sont allés jusqu'à vouloir en effacer toute trace n'ont pas vu à quels sentimens ils se heurtaient. Si le culte des morts est une satisfaction donnée à de pieux souvenirs, il ne se rattache pas moins à une croyance qu'on peut juger étrange sans qu'elle ait eu moins d'empire. C'est un fait, que l'humanité a cru et éprouve encore un singulier penchant à croire à une sorte de sensibilité chez les

morts, qu'il ne faut pas confondre avec la vie dans un autre monde. On a supposé aux morts, même sous la tombe, des besoins matériels et moraux. On a pensé leur être agréable en plaçant à côté d'eux des objets d'utilité ou de luxe, en ornant avec soin ou même avec magnificence leurs sépultures. Les autres raisons qui ont dû contribuer au développement du luxe funéraire ne sont ni moins manifestes, ni moins persistantes, quoi qu'en aient pu dire ces singuliers égalitaires auxquels j'ai fait allusion, qui, tantôt au nom de la religion mal entendue, tantôt au nom de la démocratie mal comprise, se sont opposés à ce que l'illustration, le rang, la richesse, fussent comptés pour quelque chose là encore. Ces idées ont pu un instant se faire jour avec la commune d'Hébert et de Chaumette; on les rencontre dans quelques écrits qui parurent à l'époque du directoire, quand la question des honneurs mortuaires fut mise à l'ordre du jour avec celle de la réorganisation des cimetières; elles étaient, s'il se peut, encore plus chimériques que tant d'autres analogues qui s'inspiraient du nivellement absolu.

Tous ces mobiles devront se retrouver dans le fait que nous nous proposons de suivre historiquement. Peut-être y rencontrera-t-on l'explication de questions, peu éclaircies jusqu'à notre temps, qui se rapportent à l'intelligence de ces monumens. Ainsi entouré des circonstances religieuses, morales ou sociales qui en rendent compte, le faste funéraire devient un des plus saisissans et souvent un des plus clairs symboles des différentes civilisations.

I.

Il y a un luxe funéraire primitif dont on trouve la preuve écrite dans les dessins, emblèmes, sculptures, qui ornent le sarcophage ou la pierre des tombeaux. Il se témoigne surtout par les objets travaillés avec plus ou moins d'art qui sont déposés dans les sépultures. Outre les révélations qu'ont apportées à cet égard les époques dites préhistoriques, l'étude de la vie sauvage et celle des peuples qui habitaient l'Amérique au moment de sa découverte sont devenues une mine précieuse d'observations. C'est surtout dans les obsèques que se manifeste cette sorte de faste chez les tribus indiennes. Walter Scott parle dans *Waverley* des clans écossais où les familles les plus pauvres épuisaient leurs dernières ressources en repas funèbres et pour faire à leurs morts des funérailles convenables. M. de Chateaubriand fait la même remarque, qu'on trouve aussi chez d'autres écrivains, dans son *Voyage en Amérique*, pour les tribus américaines; il y joint une description de ces obsèques qui montre qu'elles étaient aussi somptueuses que possible. Les usages mexicains rappellent les traits généraux du faste

funéraire chez les peuples européens. Telle est la coutume de revêtir les défunts d'un rang élevé de vêtemens magnifiques, de leur placer dans la bouche une émeraude, un objet d'or. Peu importe que cette parure présente des singularités toutes locales. Ainsi, dans telle région, lorsque le chef ou prince mourait, on lui mettait des bagues aux doigts, des bracelets aux bras, un collier de turquoises au cou, des pendans aux oreilles, et, ce qui paraît bizarre, des sonnettes aux genoux : on plaçait auprès de lui son carquois rempli de flèches et une poupée couverte de pierres précieuses. Ailleurs la poupée ne suffit pas. Sept jeunes filles, richement habillées, suivent le convoi en chantant, et sont assommées près de la tombe, où on les jette pour tenir compagnie au trépassé. Quelquefois les ornemens funéraires, au lieu de peindre la douleur, attestent la joie. Le mort est revêtu d'habits de fête. On lui tient des discours pour le féliciter d'avoir échappé aux misères de la vie. On l'accompagne de chants joyeux, de jeux, de danses, qui expriment la gaîté. Ailleurs les défunts portent la livrée brillante non-seulement de leurs professions, mais de leurs vices. Les ivrognes sont habillés comme le dieu du vin, les libertins comme le dieu de la volupté. Dans une autre tribu, les médecins étaient l'objet de funérailles somptueuses, mais n'étaient pas déposés dans un tombeau. Leurs cendres étaient conservées pour servir de remèdes, comme si la sépulture la plus honorable pour eux était le corps même des malades qu'ils guérissaient par une vertu surnaturelle. Les tombeaux mexicains étaient souvent magnifiques et couverts d'emblèmes. Dans toutes ces coutumes apparaît l'idée de la survivance. Un écrivain du XVIe siècle écrit, non sans quelque naïveté, à ce sujet : « Les Mexicans, quelque bestise qu'on leur attribue, ne sont point si lourdaux qu'ils ne pensent bien leurs âmes être immortelles et ne s'anéantir point avec le corps. Au contraire, ils croyent qu'elles sont tormentées ou bienheureuses en l'autre monde, selon que bien ou mal elles se sont portées en cestuy-cy : et c'est le but où tend toute leur religion, et ce que plus ils taschent de donner à entendre par toutes leurs cérémonies, et spécialement par celles qu'ils observent aux obsèques des trespassés, lesquelles ils font fort grandes et honorables, afin, se disent-ils, que si les morts par leurs mérites ne sont point allés au département des bienheureux, ils y soient au moins receus pour les services funèbres qu'on leur fait. » Il ne tiendrait qu'à nous de croire, après avoir lu ces lignes, que les anciens Mexicains étaient d'excellens catholiques, convaincus de la réversibilité des prières et des mérites; mais le fond subsiste, et les cérémonies, les ornemens, les accessoires multiples du luxe funéraire, attestaient chez ces peuples l'idée d'une existenc individuelle persistante.

Chez les barbares du nord, on rencontre les mêmes pratiques et les mêmes élémens de luxe funéraire. Malgré la simplicité de leurs funérailles et de leurs tombeaux, les Germains enterrent avec les morts leurs chevaux et leurs armes. Les autres barbares furent loin en général d'avoir la même simplicité, et on trouve la preuve de leur habitude d'enfouir des valeurs dans les tombeaux. Montfaucon fait mention d'un tombeau découvert près de Cocherel, en Normandie, où furent trouvés plusieurs corps avec des haches de pierre et des os taillés en pointe. Dès 1791, à Noyelle, près Abbeville, on tirait d'un tombeau à colline des urnes remplies de cendres et d'ossemens brûlés, près desquelles étaient des armes avec des cailloux aiguisés. Au temps de César, les Gaulois avaient rendu leurs funérailles « magnifiques et somptueuses, » selon ses expressions mêmes. Ils mettaient sur le bûcher les cliens, les esclaves du mort, enfin tout ce qui lui avait été cher, et jusqu'aux animaux qu'il avait aimés. On peut même voir, par ce qu'en disent des écrivains comme Pomponius Mela par exemple, que la croyance dans une autre vie, fortement maintenue dans l'enseignement druidique, avait des conséquences plus caractérisées encore que chez les autres peuples. Il y avait des hommes qui se brûlaient volontairement avec leurs amis pour aller de nouveau vivre avec eux dans un autre séjour. On envoyait aux défunts, par la voie des flammes, les créances qu'ils pouvaient avoir. Les amis du mort lui écrivaient des lettres qu'ils jetaient sur le bûcher : les vivans prêtaient de l'argent, à la condition qu'il leur serait rendu dans l'autre vie, etc. De telles coutumes supposent évidemment les idées et les instincts auxquels nous avons rapporté le luxe funéraire.

Les grandes nations civilisées du monde ancien porteront la même inspiration dans les faits du même ordre, qui prennent avec elles une importance toute autre au point de vue de l'art comme un sens tout autrement clair et profond sous le rapport religieux et moral. L'antiquité a eu la passion de tous les éclatans symboles, ce qui est un indice de jeunesse à la fois et un des traits les plus accusés des races méridionales. On s'explique par là que l'Orient ait été la patrie du grand faste funéraire. Joignez-y cette circonstance, capitale ici, qu'il a été le berceau de toutes les grandes religions. En demandant à l'Orient les enseignemens qu'il peut nous offrir, nous saisirons dans leur germe bien des développemens que les civilisations occidentales nous montreront sous les formes qui leur sont propres.

Mettons à part la Chine pour en dire quelques mots, en regrettant que les très savans résumés en un ou plusieurs volumes de l'histoire des peuples de l'Orient aient entièrement omis ce peuple, qui occupe une place si considérable géographiquement et par ses

caractères spéciaux. Les coutumes funéraires actuelles des Chinois nous sont pourtant assez connues. On peut croire que là, moins encore qu'ailleurs, elles n'ont subi de sensibles variations, l'idée fondamentale de la Chine étant le culte des ancêtres. Cette idée a dû y porter au comble le faste funéraire. La première pensée du Chinois est d'assurer aux parens, aux ascendans du moins, de somptueuses obsèques et une convenable sépulture. Si la mort vient à frapper le père d'une famille qu'il laisse sans ressources, on enferme le corps dans un cercueil; la famille vend ou emprunte, et, si cela n'est pas suffisant, le fils s'engagera comme serviteur ou travaillera à bien faire ses affaires, afin que rien ne manque, fallût-il attendre des années, à la pompe des cérémonies et à la richesse de la sépulture proportionnée du moins à la condition de chacun. On remarque même que dans les hautes classes le respect pour les parens semble d'autant plus profond que leurs funérailles sont plus longtemps ajournées. Comme chaque jour de retard donne lieu à un droit qui dans l'Archipel indien a été porté à 300 florins, celui-là est censé le plus riche qui se soumet le plus longtemps à cet impôt volontaire. C'est ainsi que les funérailles du capitaine chinois de Samarong ont coûté l'énorme somme de 400,000 roupies.

C'est de temps immémorial qu'en Chine les deuils ont été sévères et prolongés, et qu'on voit pratiquée la coutume de servir aux morts, avant de les conduire à leur dernière demeure, des tables couvertes des meilleurs mets. La musique discordante, instrumens et chants, qu'on fait entendre dans la maison même des défunts, a pour but de faire fuir les mauvais génies qui rôdent autour des cadavres encore chauds. Voilà pourquoi aussi on met au fond de la tombe des figures horribles. Ces mauvais génies, très obstinés, continuent parfois à y poursuivre les morts. On compte aussi avec des ennemis moins problématiques, les voleurs, qui dérobent les tombes, et on espère, à l'aide de ces figures épouvantables, les frapper d'un pieux effroi. Dans la supposition que le défunt peut avoir besoin d'argent, on lui en donne quand on peut, ou bien, faute de mieux, on espère que le papier-monnaie dont se contentent les vivans aura cours dans l'autre monde. Ce qui complique le faste funéraire de ce peuple, c'est qu'un Chinois n'est pas censé avoir seulement une âme comme un Européen, mais bien trois, lesquelles ont chacune une destinée à part et exigent des honneurs spéciaux. Voilà pourquoi, à côté de ce catafalque superbement orné, on aperçoit trois personnages en costume de théâtre, dont chacun a pour mission de représenter une des âmes du défunt. L'un, vêtu comme une femme, ayant des fleurs dans les cheveux, des fruits et des animaux brodés sur la soie de ses robes, n'est autre que l'âme terrestre, celle qui habitera le corps d'un animal plus ou moins noble, à moins qu'on ne

parvienne à l'enfermer dans la tablette funéraire à l'aide de cérémonies toutes particulières. Le second personnage, revêtu du costume que doit porter le grand mandarin aux enfers, représente l'âme chargée d'expier les fautes du défunt. Le troisième enfin, c'est l'âme victorieuse, celle qui habite au ciel avec les sages et les dieux. Comment s'étonner dès lors de la magnificence de ce personnage vêtu en guerrier, en triomphateur, et dont la tête est surmontée de deux grandes plumes de faisan qui s'élancent de sa coiffure? De quelque façon que ces coutumes aient pu être modifiées par les révolutions religieuses de la Chine, le faste des obsèques et des sépultures se maintient avec certaines idées de survivance plus ou moins accusées. On cite des exemples fort anciens de ces magnificences pour les empereurs, et l'on voit comment, environ deux cents ans avant notre ère, fut enterré un des plus terribles réformateurs qu'ait eus la Chine, ce même Hoang-Ti qui décréta l'incendie des vieux livres et fit jeter dans les flammes avec eux quatre cent soixante lettrés qui s'obstinaient à les suivre. On enterra avec lui ses femmes qui ne laissaient pas de fils, bon nombre d'archers, et on lui éleva sur le mont Li un mausolée haut de 500 pieds, d'une demi-lieue de circuit, semblable à une montagne sur une montagne. Son cercueil, placé au centre, était entouré de trésors, éclairé par des lampes et des flambeaux entretenus avec de la graisse d'homme, et cette sinistre lumière éclairait un étang d'argent vif sur lequel on voyait des oiseaux d'or et d'argent. Dix mille ouvriers furent ensevelis vivans pour consacrer cet asile. Les croyances du bouddhisme durent favoriser ce culte des morts. Il trouva des encouragemens à d'autres égards dans le culte du Tao fondé par Lao-Tseu, qui confine à la magie, aux évocations. On trouve dans l'ancienne Chine des prières pour les morts, la vénération des reliques, l'ordre légal de visiter les tombes au moins une fois par an. Les sectes même paraissent quelquefois renchérir sur cette importance donnée au culte des morts, mis au-dessus des prescriptions morales les plus importantes. Ainsi dans un ancien livre dont parlent les missionnaires, et qui avait pour titre *les Mérites et les Démérites examinés,* on engage le lecteur à ouvrir un compte à ses bonnes et à ses mauvaises actions et à le régler au bout de l'année : blâmer quelqu'un injustement compte seulement pour 3 dans la colonne des démérites, niveler une tombe compte pour 50, déterrer un mort pour 100. Tout tend aux ornemens des tombeaux. Aujourd'hui encore s'est conservée la coutume de déposer sur ces monumens chargés d'ornemens et d'inscriptions des corbeilles de fruits, de pâtisseries et de boissons spiritueuses. Le haut Orient antique et moderne présenterait des preuves d'un faste analogue et fondé sur les mêmes motifs religieux et politiques. La

croyance populaire au Thibet a dès longtemps attribué l'immortalité au grand-lama, une immortalité en quelque sorte divine, comme celle qui était réservée aux césars. On dépose leurs corps dans de riches cercueils qu'on place dans des chapelles funéraires de la plus grande magnificence et toujours ouvertes au public, admis à y faire des prières et des génuflexions. Les grands et les saints ont aussi depuis longtemps un mode particulier de sépulture. On brûle leurs corps, et leurs cendres, soigneusement recueillies, sont renfermées dans l'intérieur de petites statues de cuivre doré, que l'on peut voir par milliers disposées avec ordre sur des gradins qui s'élèvent le long des murs de vastes galeries.

II.

C'est dans le groupe des nations dites classiques qu'on voit le faste funéraire prendre ces formes nettes, déterminées, saisissantes, qui lui donnent un relief véritablement historique. Rien sous ce rapport ne peut être mis au-dessus de l'Égypte, qui joue au milieu des nations antiques le rôle d'une grande nécropole, qu'elle semble s'être volontairement attribué. C'est en effet une remarque déjà faite par Diodore, que l'Égypte construisait solidement pour les morts, dont la demeure est éternelle, et avec fragilité pour les vivans, qui n'occupent que des habitations passagères. Bien que l'étude du faste funéraire des autres peuples ôte à l'Égypte ce caractère d'exception qui a paru tant frapper les historiens, bien que le fonds d'idées qu'elle nous présente ne nous paraisse plus si absolument original, toute comparaison faite avec les autres groupes de populations met tellement ce faste en saillie qu'elle mérite à cet égard la renommée qui lui est faite. Étrange peuple que celui-là, que la passion de la mort semble avoir saisi tout entier! D'où lui peut-elle venir? Pourquoi la met-il de toutes ses fêtes? Pourquoi lui réserve-t-il ce qu'il a de meilleur et de plus beau? Pourquoi ne songe-t-il qu'à la parer, à la loger magnifiquement, et, comme l'amant le plus épris, à faire pour elle les plus fastueuses folies? C'est qu'il lui prête en quelque sorte plus de réalité qu'à la vie elle-même, ou plutôt, par tous ces efforts mêmes consacrés à l'honorer, il semble démontrer qu'il n'y croit pas, car il serait absurde que le néant devînt l'objet d'un culte si ardent et si permanent. Mourir, c'est vivre; voilà le fond de la pensée religieuse de l'Égypte. Mais vivre comment et où? C'est la question qui obsède l'imagination de ces populations, et qu'elles résolvent, non par un doute inquiet, mais par une affirmation qui n'hésite pas. Parmi toutes les révélations que les tombeaux de ce peuple nous réser-

vaient sur ses arts, ses dynasties, ses habitudes quotidiennes, je n'en mets aucune au-dessus de son *rituel funéraire*, ce livre des morts, placé dans la tombe des trépassés. Quel jour nouveau sur le sens le plus intime de la religion, sur les idées relatives à la vie future, jaillissant tout d'un coup des profondeurs des sépultures après plus de trois mille ans! Une voix semble sortir du tombeau, la voix du mort qu'on entend prier, crier vers Dieu. D'un accent ému, avec une insistance vraiment pathétique, elle plaide sa cause devant « le Seigneur de vérité et de justice, » expose une à une les raisons de ne pas se voir fermer l'entrée du *plérome* (paradis). « Je n'ai commis aucune fraude. Je n'ai pas tourmenté la veuve. Je n'ai pas menti dans le tribunal. Je n'ai pas fait achever à un chef de travailleurs chaque jour plus de travaux qu'il n'en devait faire... Je n'ai pas été oisif... Je n'ai pas desservi l'esclave auprès de son maître... Je n'ai pas fait ce qui était abominable aux dieux... Je suis pur! Je suis pur! Je suis pur! » (Traduction de M. Maspero.)

Il n'y a que ces croyances religieuses, jointes, il faut le dire ici, à une organisation politique et sociale qui laissait place au despotisme, qui puissent expliquer les plus prodigieux monumens du faste funéraire, les Pyramides de Gizeh. La pensée religieuse, commune à tous les tombeaux, se fait sentir dans les ornemens intérieurs. Vues, pour ainsi dire, du dehors, ces fameuses pyramides sont le produit, — il faudrait dire monstrueux, si le temps ne l'avait rendu sublime, — du faste monarchique le plus inouï. Quel tour de force architectural, combiné avec autant d'adresse que de solidité, que celui qui a donné aux pyramides de Khouwou et de Khawra (Chéops et Chéphrem) ces assises qui défient le temps! Mais comment oublier que c'est là l'œuvre de trente années de corvées effroyables, imposées, selon Hérodote, à 100,000 hommes prisonniers et indigènes? Quelle tyrannie que celle qui, franchissant les limites dans lesquelles l'enfermait l'autorité sacerdotale, poussa ces populations à la révolte! Le souvenir même en survécut si odieux qu'on les vit plus tard, dans un sentiment d'indignation vengeresse, arracher les cercueils des deux premiers rois constructeurs et les mettre en pièces. Les statues de Chéphrem ont été retrouvées brisées dans un puits où les avait précipitées une multitude furieuse; mais peut-être ces magnifiques témoignages du faste funéraire et d'autres édifices qui en déposent de la manière la plus frappante en disent-ils moins sur ce culte de la mort que l'immense étendue qu'il eut dans toutes les classes, et qui seule explique l'innombrable quantité des hypogées de la vallée du Nil. Les tombes, qui forment à Gizeh de véritables rues, s'offrent tantôt clair-semées, tantôt accumulées à Saqqarah. Les dispositions, à peu près les mêmes dans toutes les

tombes monumentales, ont été décrites par M. Mariette dans son ouvrage sur les *Tombes de l'ancien empire*, et ont pu être vérifiées par les nombreux voyageurs qui sont allés récemment visiter l'Égypte, comme si cette vieille terre, qui semblait n'appartenir qu'aux initiés de la science, de même qu'elle réservait autrefois ses mystères aux seuls initiés de la religion, n'avait plus désormais rien à cacher à personne.

On est saisi de la pensée religieuse qui inspire ces monumens dès l'entrée de la chapelle extérieure, où on trouve inscrites sur une des portes une prière et l'indication des jours consacrés au culte des ancêtres. Cette table en albâtre, destinée aux offrandes, indique elle-même cette croyance dans un moi permanent, attestée aussi par les prières et les parfums qu'on adresse aux défunts jusque dans la chambre sépulcrale par des orifices pratiqués à cette intention. Dans les tombes des rois de Thèbes de la vallée de Biban-el-Molouk, exploitées au nombre de vingt-cinq, si l'on y joint celles de quelques hauts fonctionnaires, les idées religieuses, les représentations de la vie présente et de la vie ultérieure se montrent avec une diversité d'aspects très caractéristique. Tantôt vous êtes comme accablé par les terreurs de la religion égyptienne : elles vous étreignent dans la tombe de Seti, père de Sésostris, où vous attendent d'effroyables figures de condamnés, de décapités, d'hommes précipités dans les flammes, de serpens qui rampent ou se redressent. Voilà donc l'idée que tant de générations se sont faite du *kerneter* (purgatoire) ! C'est l'enfer moins l'éternité, car il ne paraît pas que cette croyance d'un enfer éternel ait été admise par les Égyptiens, qui attribuaient à ces expiations redoutables une efficacité purifiante. Des images plus riantes s'offrent dans la tombe de Rhamsès III, où, dans une série de petites chambres, recouvertes de peintures murales pleines de naïveté et de charme, de fraîcheur encore, se retrouvent les épisodes de la vie brillante des pharaons et les objets de mobilier royal. On la désigne elle-même par le nom de ces *harpistes* si artistement dessinés, tenant en main des harpes richement ornées, d'une forme exquise, toutes prêtes, à ce qu'il semble, à vibrer sous les doigts qui les pressent. La vie respire de même dans ces barques aux mille couleurs, dans ces rouges cratères où le vin semble transparent, dans cet appareil de cuisiniers, de pâtissiers, de sommeliers, tous en activité, dans ces représentations champêtres d'une simplicité gracieuse, dans les détails les plus familiers, par exemple dans cette basse-cour peuplée d'oies, de canards, de poulets, ornement pacifique de la demeure d'un prince guerrier. Enfin, comme représentation des images fortement contrastées de la vie de souffrances et de l'existence bienheureuse dans l'autre monde, que trouverait-on de mieux que la tombe de Rham-

sès V, qu'il faudrait, selon M. Mariette, restituer à Rhamsès VI? Rien de plus exact et de plus expressif que la description qu'en a faite Champollion le jeune : « On y voit le dieu Atmos assis sur son tribunal, pesant à sa balance les âmes humaines qui se présentent successivement. L'une d'elles vient d'être condamnée; on la voit ramenée sur terre dans un *bari* qui s'avance vers la porte gardée par Anubis, et conduite à grands coups de verge par des cynocéphales, emblèmes de la justice céleste; le coupable est sous la forme d'une énorme truie, au-dessus de laquelle on a gravé en gros caractères *gourmandise* ou *gloutonnerie*, sans doute le péché capital du délinquant, quelque glouton de l'époque. On voit ensuite le dieu visiter les champs élysées de la mythologie égyptienne, habités par les âmes bienheureuses se reposant des peines de leurs transmigrations sur la terre. On les voit présenter des offrandes aux dieux, ou bien cueillir les arbres célestes de ce paradis; d'autres tiennent en main des faucilles : ce sont les âmes qui cultivent les champs de la vérité; enfin on les voit se baigner, nager, sauter et folâtrer dans un grand bassin rempli d'eau céleste et primordiale. »

Comme dernier témoignage du luxe funéraire égyptien mis en rapport avec l'idée de la persistance de la vie, il faut invoquer l'appropriation vraiment extraordinaire des ornemens intérieurs des sépulcres à la personne du mort, à son caractère, à ses occupations, à ses goûts. Comment se défendre de l'idée qu'ils étaient de leur vivant amateurs du jeu, ces trépassés qu'on trouve en compagnie de jeux d'échecs, à pions à terre émaillée, contenus dans d'élégantes boîtes de sycomore? Si à côté du guerrier reposent des armes sculptées, si le prêtre n'a pas été séparé de ses vases sacrés et de ses encensoirs, les femmes riches retrouvent toutes les images du luxe et de l'élégance, les boîtes d'un bois précieux, les vases d'albâtre, les meubles de toilette sculptés délicatement, les fioles, l'antimoine pour peindre les yeux, le fard pour le visage, les pommades odorantes pour les cheveux, les bijoux et les colliers, les bracelets, les pendans d'oreilles en or finement ciselé, les peignes d'un curieux travail, enfin les miroirs de métal à poignée d'ivoire, complément nécessaire de toutes ces parures. La momie parée elle-même est devenue un incroyable objet de luxe. Recouverte souvent de vêtemens fort riches, elle est parfois enveloppée de la tête aux pieds d'un véritable suaire tressé en filets de perles de couleur. Au milieu de tel de ces suaires brille une longue plaque d'or verticale, au-dessous de quatre génies en or repoussé. Un beau scarabée en lapis-lazzuli étend ses longues ailes d'or au-dessus d'eux. Dans les hypogées de Memphis, les plus anciens, on trouve fréquemment sur les morts des espèces de camisoles de laine brodées en soie. Certaines momies ont la face, les ongles des pieds et

des mains dorés : parfois des plaquettes d'or sont posées sur les yeux et la bouche.

C'est ainsi qu'en Égypte le faste funéraire apparaît sous un double aspect qui traduit les mêmes pensées. Sous la forme architecturale, il est immense, solennel, comme les grandes et mystérieuses idées de la mort et de l'immortalité qu'il rappelle. Dans les ornemens intérieurs des sépulcres, le luxe perd ce caractère de faste qui s'adresse aux vivans. Il est fait exclusivement pour les morts, et les précautions les plus savantes sont prises pour que l'on ne puisse ni le profaner par des regards indiscrets ni en violer le dépôt par une convoitise sacrilége. Ces lieux, si bien décorés, remplis de richesses, n'ont qu'un seul habitant, un seul témoin, un seul possesseur, le mort lui-même, étendu dans un sarcophage, objet aussi de luxe et d'art, que recouvrent des figures symboliques qui souvent annoncent la vie future.

Ce que l'on sait de l'Inde ancienne, très analogue à ce qui se passe aujourd'hui, confirme avec moins de grandeur et d'étendue les mêmes idées, corrigées par la manière sombre dont on envisage la vie. Se précipiter dans un bûcher, se refuser à perpétuer les images d'une existence dont on rejette le fardeau, est une façon héroïque de supprimer le faste funéraire, qu'on aurait tort d'étendre d'un certain nombre de cas particuliers, propres à la classe des prêtres ou des philosophes, à la masse des personnes d'un rang élevé. Jamais on n'a vu des populations entières suivre ces voies d'exception. Que nous montre l'Inde habituellement? Lorsque le personnage, brahmane ou individu des hautes classes, a expiré, le corps est lavé, parfumé, couronné de fleurs. Un tison du feu sacré sert à allumer le bûcher. On supplie le feu de purifier le corps du défunt, afin, dit-on, qu'il puisse s'élever aux demeures célestes. On chante des hymnes sur le néant de la vie. On dépose dans la terre les cendres, qu'enveloppe un paquet de feuilles. Si ce dernier usage est plus moderne, d'autres détails remontent à l'antiquité, qui nous montre des coutumes funéraires aussi fastueuses dans les Indes qu'ailleurs, des tombeaux en dôme souvent magnifiques, l'habitude d'enterrer les objets de toilette, ainsi que cet autre usage caractéristique d'immoler les femmes sur le tombeau de leur époux.

La Judée tient un rang à part. Autant l'Égypte recherche le faste funéraire, autant la Judée le fuit : non pas pourtant que l'exception soit entière; on rencontre aussi chez les Hébreux l'usage d'enterrer des objets précieux, d'embaumer les personnages puissans, de couvrir les sarcophages de quelques ornemens décoratifs, comme nous pouvons en juger en ce moment même par les monumens provenus de la Palestine, réunis depuis peu de temps au Louvre,

dans la « Salle judaïque. » Que dans tel sépulcre qu'on prétend attribuer nommément à tel ou tel roi, il se rencontre des sculptures de guirlandes et de rameaux qui représentent des feuilles de chêne, des pampres, des fruits, des branches d'olivier; que dans un autre, qui serait celui de la reine Sadda, on ait retrouvé, au milieu de la poussière des ossemens du squelette bien conservé qui tomba en poudre une fois exposé à l'air, des fragmens d'étoffes tissées d'or, de tels faits n'infirment pas ce résultat : ce qu'on peut nommer faste funéraire n'existe pas dans les sépultures hébraïques. Or ici encore il est facile de reconnaître que la cause en est toute religieuse. Dieu, dans la Bible, interdit toute représentation figurée. Tacite indique cette absence de faste funéraire des Juifs en des termes dont on ne peut contester la portée philosophique non plus que l'expressive énergie : « Les Juifs ne conçoivent Dieu que par la pensée et n'en reconnaissent qu'un seul. Ils traitent d'impies ceux qui, avec des matières périssables, se fabriquent des dieux à la ressemblance de l'homme. Le leur est le Dieu suprême, éternel, qui n'est sujet ni aux changemens, ni à la destruction. Aussi ne souffrent-ils aucune effigie dans leurs villes, encore moins dans leurs temples. Point de statues, ni pour flatter leurs rois, ni pour honorer les césars. » Les tombeaux devaient suivre la même destinée. Toute image, tout ce qui pourrait sentir ou ramener l'idolâtrie en est sévèrement banni. Le faste se porte uniquement sur la magnificence des obsèques, auxquelles ils attachent un grand prix, et dont la privation est considérée comme une malédiction divine, pour les rois en particulier. Enfoncés dans le roc, ou déposés dans des champs funéraires, les cercueils ne sont pas surmontés par ces décorations et ces emblèmes qui auraient pu nous apprendre avec un peu plus de précision quelles images les Juifs se faisaient d'une existence future. Il est certain que cette idée, d'abord rarement et peut-être peu nettement accusée dans la Bible, avait pris une grande force avec le temps et qu'elle était chez les Juifs inséparable de la foi dans la résurrection. Ainsi s'explique le soin de préserver les corps des causes de destruction. Si on embaume les riches dans la myrrhe, l'aloès et divers aromates précieux, les cadavres des pauvres sont pénétrés d'une sorte de bitume qu'on trouvait en abondance dans le pays. Ce n'est donc qu'à titre tout à fait exceptionnel qu'on cite des cas de faste funéraire pour les tombeaux, par exemple le magnifique monument élevé à David par Salomon, rempli de richesses immenses, qui, treize cents ans après, permirent au pontife Hircan, selon le rapport de Josèphe, d'en tirer trois mille talens pour payer rançon au roi Antiochus, et plus tard au roi Hérode d'y trouver aussi de grandes valeurs. Mais qu'est un tel édifice, sinon l'œuvre d'une royauté tout orientale? qui sait même si

elle ne fut pas mise au nombre des idolâtries tant reprochées à Salomon? Le colossal tombeau des Macchabées est aussi une exception motivée par le patriotisme, qui, par les mains de Simon Macchabée, l'orna de six pyramides, et en fit comme un phare qu'on apercevait de très loin. C'était le phare en effet de la nationalité juive personnifiée dans une famille héroïque : ce n'était pas le monument profane d'un faste idolâtrique.

Imposant par sa masse comme toutes les constructions de l'Orient, superbe par son aspect, le faste funéraire assyrien et chaldéen survit dans des monumens qui attestent un état social où la richesse et l'autorité créèrent des situations pleines de grandeur et d'éclat, tantôt au profit de classes privilégiées, tantôt, sous le niveau d'un commun despotisme, en faveur de hauts fonctionnaires ayant un train de vie digne des plus puissans princes. Si ces monumens, moins connus d'ailleurs que ceux de plusieurs autres nations orientales, abondent moins aussi en documens religieux, ils ne sont pas muets pourtant, et on peut dire qu'à certains égards le faste funéraire se confondait à Babylone avec ces temples et ces palais dont les inscriptions nous ont apporté tant de révélations inappréciables. On peut le voir par le tombeau du dieu Bel-Mérodach, quelle qu'en ait été d'ailleurs la véritable origine, inclus dans la grande pyramide de Babylone. Cette chambre sépulcrale fut magnifiquement restaurée par Nabuchodonosor, qui, dans une inscription désormais célèbre, se vante d'avoir élevé sa coupole en forme de lys et de l'avoir revêtue d'or ciselé. L'une des découvertes les plus intéressantes qui aient été faites par l'exploration française, en 1852, est celle des tombeaux trouvés dans le tumulus d'Amran-ibn-Ali. Ce monticule, ainsi que les groupes d'Homagra et de Babel, faisait partie des palais royaux de la rive gauche de l'Euphrate. Les tranchées pratiquées sur le point nommé *El-Kobour* (les tombeaux) ont amené la découverte de plusieurs sarcophages renfermant des squelettes bardés de fer et portant des couronnes d'or. Ici pourtant il faut reconnaître que ces tombeaux, d'après M. Fulgence Fresnel lui-même, un des principaux explorateurs, sont d'une époque relativement rapprochée et se rapportent au temps d'Alexandre ; mais les plus vieilles tombes chaldéennes ont aussi mis au jour des objets d'or, de bronze et de fer, couteaux, hachettes, faux, bracelets, boucles d'oreilles. Ainsi s'est transmise dans ces populations, qui ont occupé le sol de la Babylonie depuis les temps les plus reculés, cette persistante pensée qui confère aux morts une sorte de vie et qui croit les honorer par des offrandes le plus souvent marquées d'un caractère de luxe. C'est cette pensée qui, dans plusieurs des tombes babyloniennes, a inspiré l'idée de placer, au-dessous du bandeau qui entoure le front, une certaine quantité d'or en feuilles qui

couvrait probablement les yeux, ou qui tenait lieu du masque d'or réservé aux riches dans d'autres contrées.

Pour la Perse, les croyances religieuses, très singulières en ce qui touche les morts, expliquent le peu de développement du luxe funéraire. Le caractère élevé et spiritualiste de la religion iranienne, l'idée très accusée qu'on y rencontre de la personnalité humaine, feraient, de prime abord, préjuger le contraire; mais les prescriptions spéciales du *Zend-Avesta,* inspirées peut-être autant par une hygiène bien ou mal entendue que par des considérations d'ordre surnaturel, interdisent de souiller la terre en y déposant des corps, comme de se couvrir soi-même la tête de cendre en poussant des lamentations. Toucher seulement un cadavre est un crime passible de cinq cents coups de courroie. Les corps sont ou enduits de cire et enterrés, l'enduit passant pour empêcher la souillure, ou plus souvent portés sur les lieux élevés, livrés aux oiseaux de proie, desséchés par le soleil et par le vent. Quand la tombe les reçoit, elle est isolée; il n'y a pas de champ commun pour les trépassés : pourtant on signale aussi de grandes tours rondes pour commune sépulture. Même les chambres sépulcrales de Persépolis sont peu décorées. Le problématique tombeau de Cyrus, décrit par Strabon, aurait fait exception à cette simplicité, malgré le témoignage contraire de Quinte-Curce. Ouvert par Alexandre, il aurait présenté une sorte de chapelle, un lit d'or, une table garnie de vases à boire, un cercueil d'or, des habillemens en quantité, des bijoux enrichis de pierres précieuses, et 3,000 talens. On ne peut rien conclure de cette exception, fort hypothétique d'ailleurs.

Les fouilles faites en Asie-Mineure ont confirmé ce que nous savions de l'importance accordée aux sépultures par ces groupes de populations, en rapport successivement ou d'une façon simultanée avec les groupes orientaux et le monde hellénique. Nous attendrons, pour en parler, une confirmation plus entière des découvertes de M. le docteur Schliemann, qui aurait trouvé, par une double chance trop grande pour ne pas sembler un peu suspecte, ni plus ni moins que les ruines du palais de Priam à Troie, et le corps d'Agamemnon en personne sur le territoire de Mycènes. On serait ravi que ces deux trouvailles sans pareilles fussent authentiques l'une et l'autre; mais on peut se contenter, en attendant, de quelques résultats importans. C'est ainsi que l'emplacement des tombeaux des rois de Lydie, sur les bords du lac Coloë, ancien lac Gygée, indiqué par Strabon, a été vérifié par les voyageurs modernes. Un érudit, M. Choisy, visitait en 1875 plusieurs de ces tombes déblayées. Il en décrit les chambres sépulcrales; il en explique aussi la construction difficile, il signale les trésors comme les emblèmes qui s'y rencontraient ou qui subsistent en-

core. Tout ce qui avait de la valeur a disparu, comme pour prouver une fois de plus que les conquérans et les brigands ont précédé les savans, et se sont montrés pour le moins aussi habiles qu'eux à se frayer un chemin à travers les galeries souterraines et les couloirs intérieurs. Ce qui reste suffit pour fournir d'intéressans matériaux à l'histoire des arts et à celle des rites funèbres. Ce serait toute une histoire que celle du fameux *Mausolée*. Devenu un type dans l'art de la construction des tombeaux, il semble dans l'antiquité porter à l'apogée le faste des sépultures. Un érudit de la fin du XVI[e] siècle, Guichard, donne des détails curieux et jusqu'alors inédits sur la manière dont il fut découvert par les chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, retirés à Rhodes, en cherchant de la chaux sur le territoire d'Halicarnasse. Il explique aussi la façon dont il fut, après maints dégâts, enseveli de nouveau dans sa partie supérieure. La description de Guichard est déjà faite pour inspirer la plus haute idée des recherches décoratives que renfermait ce colossal édifice, datant de plus de deux mille ans, et que les anciens classaient parmi les merveilles du monde. Outre les parties brutalement enlevées pour faire de la chaux, on s'en servit aussi pour bâtir une forteresse. Une partie pourtant de ces dernières sculptures, encastrées dans le château-fort, a survécu, et treize morceaux, plus ou moins endommagés, ont été adressés au musée de Londres. Les beaux résultats des fouilles de M. Newton, poursuivies depuis 1859, pendant plusieurs années, confirment sur cette merveille du faste funéraire les récits des historiens anciens, qu'on est trop facilement enclin à taxer d'exagération ou de mensonge. On ne peut nier que les lions, de proportion colossale, découverts d'abord, ne soient du plus beau style. On peut en dire autant de certaines autres sculptures mises au jour, des colonnes ioniques par exemple. Si l'on doit contester à titre d'œuvres de maîtres d'autres parties, comme la frise représentant le combat des Grecs contre les Amazones, on admire le magnifique morceau représentant un guerrier persan à cheval. Outre la perte du monument dans son ensemble, on regrette vivement la statue de Mausole, rompue en soixante-trois morceaux, et le fameux quadrige précipité avec la pyramide elle-même qu'il couronnait, probablement par un tremblement de terre arrivé vers le XII[e] ou XIII[e] siècle. N'est-il pas trop évident d'ailleurs que ce monument gigantesque de la fastueuse douleur d'Artémise excédait les bornes légitimes de l'art? On y rencontrait trois monumens au lieu d'un, un tombeau, un temple, une pyramide. Comme art, on trouve, à côté de très belles parties qui proviennent du grand sculpteur Scopas, qui dirigea les travaux de décoration avec d'autres artistes habiles, tels que Léochorès, Bryasis, Timothée et Pythis, d'autres parties d'une inspiration et d'une

exécution qui sentent la décadence ou la médiocrité. Le Mausolée date de soixante-dix ans après Phidias. Or il ne faut pas toujours un si long temps dans les arts pour y amener de grands changemens. Dans l'analyse qu'il fait du monument, M. Beulé remarque qu'une tendance sensuelle perce dans certains accessoires qui décèlent le siècle des courtisanes. La frise était peinte de façon à accuser encore des nudités peu décentes. M. Newton assure que le fond était bleu d'outre-mer, les chairs rouges, les draperies et les armes de diverses couleurs. Les brides des chevaux étaient en métal. Comme religion, ne peut-on dire que ce monument ne saurait nous apprendre rien de nouveau? C'est là aussi un paganisme de décadence. On est d'ailleurs ici en présence d'une œuvre dictée par des sentimens purement individuels, par l'exaltation de la tendresse conjugale, et plus évidemment encore par le désir effréné de produire un effet prodigieux. Le Mausolée ne méritait pas moins de nous arrêter un instant; il représente une nouvelle forme, il inaugure toute une série de monumens funéraires. Sans doute il y avait eu quelques essais du même genre, mais ces essais se sont comme perdus dans le triomphal édifice qui devait inspirer, en Asie-Mineure, la tombe du lion, à Cnide, le Madracen en Afrique, et toute une succession superbe d'autres tombeaux antiques et modernes.

Il y aurait ici peu d'utilité à poursuivre la même recherche pour le reste de l'Asie-Mineure, quelque curieuses qu'aient été les découvertes faites dans le Bosphore, aux environs de Kertch, ou à Koul-Oba. Les monumens funéraires de Carthage et de la Phénicie auraient plus à nous apprendre, puisqu'il s'agit d'un art particulier, mélange du style égyptien et du style assyrien. Les sarcophages carthaginois déposés au Louvre sont ornementés. Les piliers, les arcades, les caveaux recouverts de stuc et d'autres accessoires attestent le luxe funéraire dans la vaste nécropole de Carthage. De même les autres monumens funéraires purement phéniciens, ceux de Gébal, de Sidon, de Tyr, en portent des traces souvent remarquables. On regrette que les caveaux aient été presque toujours dépouillés des objets qu'ils renfermaient, de façon à nous priver de renseignemens précieux pour la connaissance des arts industriels et des représentations symboliques de la religion.

III.

Entrons dans ce monde hellénique si plein de clartés; voyons ce qu'y devint le faste funéraire, interrogeons sa signification symbolique. Remarquons d'abord le caractère mesuré en général de ce faste. En tout, chez cette race équilibrée, l'art prime le luxe. Pourtant le luxe eut là aussi sa part et même ses abus. C'est ainsi qu'à

Sparte Lycurgue interdit d'enterrer des objets dans les tombeaux, et qu'à Athènes Solon défend d'habiller trop somptueusement les morts, prenant soin de régler le nombre des vêtemens dont ils pourraient être enveloppés : il fixe de même les hauteurs que ne devaient pas dépasser les colonnes des sépultures. Chez les Grecs, l'homme paraît sous cette forme avec le même relief qu'il avait dans le culte, dans la philosophie, dans les institutions et dans les arts. Les tombeaux rappellent l'individu et le perpétuent pour ainsi dire en consacrant le souvenir de ce qu'il avait été.

Dans ces lieux de repos, qui répondent à une époque assez avancée de la civilisation grecque, où s'est en grande partie effacé le caractère effrayant des religions primitives, la douceur du génie hellénique est empreinte. L'imagination si éprise de la vie aime à se rattacher encore à l'idée d'une sépulture belle et ornée. Après la terreur de n'en avoir aucune, qui joue chez ce peuple un rôle de premier ordre, vient la crainte d'en avoir une indigne du rang qu'on occupe. Dans Euripide, Hécube se résigne à n'avoir de son vivant qu'une médiocre condition; mais après sa mort elle voudrait que son tombeau fût digne d'une princesse et beau à voir. La joie et la tristesse exprimées sur la pierre se rencontrent dans des expressions d'une gravité touchante. De gracieux emblèmes font sentir une religion tout humaine. On respire en outre un certain air d'égalité qui semble rapprocher le marchand, l'homme d'état, l'orateur et le guerrier. Plutarque décrit le tombeau consacré au célèbre rhéteur Isocrate. On le visitait comme on va voir chez nous la tombe de quelque écrivain illustre. En somme, la décoration en était plus élégante que fastueuse. Elle consistait en quelques colonnes et en deux emblèmes : un mouton sculpté, image de la douceur, et une syrène, symbole de charme et de persuation. N'est-il pas à remarquer que Pausanias, cherchant des exemples de tombeaux d'une magnificence extraordinaire, soit contraint de les emprunter aux pays de l'Orient? Lucien pourra se moquer de l'idée qu'ont aussi les Grecs de vouloir nourrir les morts et de les abreuver, de même qu'il se moque des façons diversement bizarres dont les différens peuples traitent les corps des trépassés : « Le Grec brûle, le Perse enterre, l'Indien vernit, le Scythe mange, l'Égyptien sale ses morts : ce dernier même, j'en suis témoin oculaire, les fait sécher, les invite à sa table et en fait des convives. » Le mordant satirique fait parler un mort qui se plaint d'être dérangé trop souvent pour des libations et autres cérémonies. Il compare à des jouets d'enfant ces colonnes, ces pyramides. La part assez médiocre en somme faite à la critique par ce grand moqueur semble prouver pourtant que l'abus n'avait pas ici une étendue extrême.

C'est surtout pour les monumens funéraires d'un peuple accou-

tumé à parler par les arts une langue si claire qu'on doit se demander jusqu'à quel point ils expriment et sous quels aspects ils représentent l'idée d'une vie ultérieure. Il faut consulter ici ces bas-reliefs, ces emblèmes, ces décorations intérieures ou extérieures du tombeau qui s'offrent en grand nombre aux investigations. Il n'est nullement douteux que cette croyance ne s'atteste sous des formes variées : toute la question est de savoir dans quelle mesure. Cette question s'est posée récemment à propos de la découverte du monument de Myrrhine à Athènes, auquel M. Félix Ravaisson consacre un savant et intéressant mémoire. Dans le monument de Myrrhine, et dans beaucoup d'autres, les bas-reliefs représentent un groupe de personnages qui, à la manière dont ils sont en rapport les uns avec les autres, doivent être reconnus, ainsi qu'ils l'ont toujours été, pour les membres d'une même famille. Souvent l'un d'eux y prend la main d'un autre. La plupart des antiquaires ont désigné ces représentations sous le nom de *scènes d'adieu* ou de séparation. L'auteur du Mémoire y voit au contraire des *scènes de réunion* dans une autre vie. Il fait remarquer que ces personnages sont réellement en marche les uns vers les autres et témoignent, non du caractère de tristesse qu'on leur attribue, mais d'un sentiment de joie douce, et même d'une satisfaction quelquefois plus expressive, attestée par des gestes sur lesquels on ne peut se méprendre. Il étend la même interprétation à d'autres figures qui deviennent comme autant de témoignages d'une croyance profonde et vive dans l'immortalité attestée par les tombeaux : telle par exemple l'image assez fréquente d'un homme assis au bord de la mer qui sera une des peintures de la vie des bienheureux dans un séjour insulaire, lequel ne peut être que l'archipel où une ancienne tradition plaçait les mânes des hommes vertueux. Sur un bas-relief funéraire trouvé en Algérie, un homme est debout ayant près de lui une table chargée de rouleaux; il élève la main droite vers un arbre; à sa gauche est un navire au-dessus duquel une draperie se relève de distance en distance. Ces rouleaux sont des livres dont la lecture occupe les loisirs du défunt, homme d'étude sans doute. Le geste qui désigne l'arbre est celui de l'adoration; cet arbre est donc celui autour duquel on voit ordinairement enroulé le serpent, génie de la région sacrée. Dans la même explication, les représentations, à un certain moment très fréquentes sur pierres gravées, dans la Grèce ancienne, de l'Amour, *Erôs*, et de Psyché (qui n'est autre, suivant l'étymologie, que l'*âme* elle-même) conduite par l'Amour vers certaines régions, prennent le même sens mythique. Sur un vase grec d'ancien style, acquis par le musée du Louvre, Achille ou Ajax, jouant aux dés sous un palmier, sont de même une représentation *élyséenne*. Si certaines

de ces explications peuvent ouvrir à la discussion un champ libre, il en est qui s'imposent avec une irrésistible évidence. Comment par exemple se méprendre sur la signification de cette image d'un jeune enfant que ses parens reçoivent dans la vie élyséenne avec les marques d'une vive affection? Est-ce que tel détail familier, un petit chien qui se dresse pour caresser l'enfant, ne marque pas l'arrivée plutôt que le départ? Le geste de cette mère qui reçoit sa fille et lui caresse le menton, geste ordinaire dans l'art grec pour exprimer une tendresse familière, est un signe d'allégresse, naturel et charmant s'il s'agit d'une mère qui retrouve son enfant dans un séjour de bonheur immortel; ce serait un geste inexplicable et déplacé s'il se mêlait aux larmes et aux angoisses de la dernière séparation sur cette terre. Ainsi s'expliqueraient aussi ces repas funèbres grecs, qui sur les tombeaux datent surtout des IVe et IIIe siècles avant notre ère : ce sont aussi des célébrations élyséennes. Quant aux figurines déposées dans les sépulcres, s'il en est qui rentrent visiblement dans l'interprétation mythologique, il en est aussi, comme le soutient un autre savant, M. Heuzey, et comme l'admet au surplus M. F. Ravaisson, qui relèvent exclusivement de la fantaisie. Quelle que puisse être la mesure de dissentiment qui subsiste, la substitution en un très grand nombre de cas des scènes de réunion aux scènes d'adieu nous paraît être un fait acquis. On doit se féliciter d'ailleurs de voir discuter de pareilles questions par des esprits éminens. L'archéologie ainsi traitée devient philosophique, et l'histoire de l'humanité dans ce qu'elle a de plus élevé se trouve intéressée à ses résultats.

IV.

J'arrive au faste funéraire romain. Avant de le considérer dans sa période de développement, comment ne pas dire un mot de ses origines? comment ne pas rappeler au moins les rapports qu'il devait garder avec la construction et les décorations introduites par les Étrusques? Nous n'en sommes pas réduits pour le faste funéraire étrusque à quelques descriptions antiques, comme celles du tombeau de Porsenna, qui n'est nullement authentique, mais qui, sans appartenir au roi dont il avait usurpé le nom, n'en était pas moins un prodige de l'art étrusque. Il a eu des témoins comme Pline, qui décrit ce sépulcre, formé de grands morceaux de marbre en forme carrée, ayant 30 pieds de front et 50 pieds de haut; il servait de base à un plus grand bâtiment, et un labyrinthe tellement compliqué circulait autour, qu'il était impossible sans un fil d'en trouver l'issue, etc. Varron déclare qu'il renonce à mesurer la hauteur des cinq pyramides qui le surmontaient. Encore une fois nous avons des

nouvelles, si j'ose dire ainsi, plus fraîches du faste funéraire étrusque. Tout récemment M. le comte Gozzadini, sénateur du royaume d'Italie et président du comité d'histoire nationale pour les Romagnes, a poursuivi sur des nécropoles ayant cette origine des fouilles fécondes de 1853 à 1869. On avait, dès le siècle dernier, exploré les nécropoles de Tarquinies, de Vulci et quelques autres situées dans les Marennes de la Toscane, non loin de Civita-Vecchia. C'est en s'inspirant de ces précédens, et de quelques indications de Pline, que M. Gozzadini a entrepris des recherches dans ses propres domaines et découvert successivement une première nécropole, celle de Villanova, puis celles de Marzabotto et de la Chartreuse (Certosa). De ces découvertes, résumées dans un excellent mémoire par M. Ch. Vergé, il résulte que la nécropole de Villanova remonte à deux ou trois siècles avant la fondation de Rome, tandis que celles de Marzabotto et de Certosa sont d'une époque ultérieure; on les attribue au ve ou vi^e siècle avant notre ère. Toutes ces nécropoles ont une origine étrusque incontestée. La religion, l'art, le culte des morts, reçoivent des objets qu'on en a extraits en très grand nombre de précieux éclaircissemens. Aux objets communs, il s'en mêle qui ont un caractère d'art et de luxe, tels que monnaies, colliers, bracelets, ceintures, épingles de formes élégantes et variées, bagues au nombre de 45, bijoux d'or ornés du scarabée symbolique qui représente le passage de la vie à la mort, quantité de miroirs de fer et de bronze, enfin des ustensiles qui se rapportent aux coutumes funèbres. Tel est cet instrument particulier dont les parens du mort se servaient pour se couper les cheveux et la barbe en signe de deuil; telle est aussi cette plaque, ornée de dessins gravés, munie d'une poignée et sur laquelle on frappait avec un maillet à deux têtes pour accompagner les chants funèbres. Les statuettes de bronze, fort nombreuses, montrent un travail assez primitif pour la plupart, tandis que le goût et l'habileté que les Étrusques apportaient dans l'art céramique sont attestés par les poteries les plus anciennes des nécropoles bolonaises. Partout éclate l'étroite analogie des usages étrusques avec ceux qui subsistaient encore à la fin de la république et sous les empereurs : c'étaient les mêmes modes variés de sépulture, les mêmes cérémonies funèbres, le même symbolisme. Dans les tombes étrusques, ainsi que dans les tombes romaines, le vase que l'on brisait au moment de la sépulture rappelle la fragilité de la vie, en même temps que l'œuf qu'on y dépose est l'emblème de sa perpétuité par la reproduction. Quant à la présence d'os d'animaux dans les mêmes tombeaux, M. Gozzadini pense qu'elle peut s'expliquer soit par l'usage de brûler avec le mort certains animaux, tels que des chevaux et des chiens, soit par les repas de funérailles, soit enfin par les superstitions qui attribuaient à des amulettes tirées

du règne animal des vertus surnaturelles. Les mêmes fouilles ont été continuées de 1870 à 1877 avec le même succès, et de façon à soulever des controverses sérieuses sur l'histoire des diverses races établies en Italie sur les bords du Pô et au versant septentrional de l'Apennin.

On peut croire que ces précieuses trouvailles d'un luxe funéraire enfoui sous le territoire italien sont loin d'avoir dit leur dernier mot. Dirigées avec une grande habileté, animées par tout ce que peut à Rome même aujourd'hui allumer de zèle une émulation internationale, elles ne cessent de se multiplier et de se manifester par d'importans résultats. Les rapports de l'art et de la pensée étrusques avec Rome antique en ont reçu déjà mainte confirmation éclatante : tantôt ce sont des vases décorés intérieurement ou extérieurement, des pièces ornées de figurines représentant des lions ailés, des sphinx, des griffons et d'autres objets extraits de la tombe Reguli-Galani à Cæré; tantôt ce sont des découvertes analogues faites dans les caveaux de Palestrina, dont le mobilier est à Rome dans le palais Barberini. Hier encore c'était une magnifique coupe d'argent trouvée sur l'emplacement de cette même cité étrusque, Palestrina, l'ancienne Preneste. Les observations qu'un savant archéologue, M. François Lenormant, présentait en offrant le dessin de cette coupe à l'Académie des Inscriptions s'appliquent aux autres curiosités tirées du même trésor. Dans ces fouilles, dirigées par M. Fiorelli, sénateur italien, tous ces objets en or, en électrum, en argent, en bronze, en ivoire, en verre, sont extraits d'une vaste chambre sépulcrale carrée, fermée par des murs sans ciment comme dans toutes les sépultures étrusques. Peu importe que dans ce cas particulier ces objets eux-mêmes proviennent de l'art phénicien. L'art funéraire étrusque n'a pas moins mis sa marque sur les constructions sépulcrales comme sur la masse des choses funéraires transmises aux Romains et aux diverses populations italiques. Même émancipé, le génie romain n'a pas répudié cet héritage, et le fond étrusque s'est perpétué à travers les déviations parfois fâcheuses qui ont atteint cette sorte de monumens.

C'est une remarque générale que, sous bien des rapports, le faste est le génie de Rome dans les arts. Le luxe funéraire devait d'autant moins faire exception qu'on est ici en présence d'une puissante et très orgueilleuse aristocratie. On a la certitude que le premier grand luxe par lequel elle débuta fut le faste des obsèques. C'est le premier aussi que durent atteindre les règlemens somptuaires, incrits dans la loi des douze tables. Elle règle la quantité des parfums que l'on pourra employer pour oindre le corps, prohibe les grandes couronnes, défend de placer devant les morts un autel pour y brûler de l'encens, d'étendre plusieurs lits et, ce qui prouve

à quel point ce genre de faste était déjà devenu une sorte de passion, de célébrer plusieurs fois les obsèques de la même personne : cela se faisait en effet assez souvent pour peu qu'on eût pris la précaution de conserver un des membres ou même un des doigts du défunt. Nulle autre société qu'une société aristocratique avec grandeur n'aurait pu donner de pareils spectacles dans ses funérailles, faites pour imprimer l'idée de l'importance des grandes races. Il semble que l'on assiste à une sorte de drame funéraire imposant et magnifique, depuis le moment où le mort est exposé sur le lit enrichi d'ivoire, couvert de sa toge de pourpre et de ses plus riches vêtemens, le visage recomposé pour ainsi dire par de savantes préparations, jusqu'au moment suprême qui met un terme à ces solennités funèbres. Toute une population y est associée, comme le chœur est associé à la pièce dans la tragédie antique. L'imagination reste frappée à la pensée de ces cortéges à travers la ville, escortés par une foule immense, éclairés en plein jour par une quantité innombrable de flambeaux de cire et de torches allumées, de ces images d'ancêtres habillées en consuls, en préteurs, en pontifes, etc., de ces trompettes remplissant l'air de sons lugubres, des danses exécutées par des chœurs de satyres, de ces femmes, les joues baignées de larmes, les vêtemens en désordre, poussant des lamentations, enfin de cette famille, de ces cliens, de ces affranchis, de ces esclaves, de ces amis du mort, formant la marche lugubre, qui s'arrête de temps en temps pour laisser retentir avec plus d'ensemble et d'effet la musique des instrumens et les chants funèbres. Malgré les lois qui ordonnaient qu'on ne portât qu'un seul lit aux funérailles, il y en eut six cents aux obsèques de Marcellus, et à celles de Sylla il y en avait six mille! Les scènes du bûcher formaient comme un nouvel acte de ce drame pathétique. Devant cet édifice immense, construit avec un art savant, tout ce qui attestait le désir d'agréer au mort se donne carrière sous toutes les formes, parfums, dons, immolation d'animaux, combats de gladiateurs, sans parler, pour les empereurs ou de ceux que leur faveur désignait pour cet honneur, de toutes les célébrations pompeuses qui accompagnent les apothéoses.

Le faste funéraire était provoqué à Rome par l'emplacement même des tombeaux qui semblent tout faire pour appeler les regards. Rien de moins recueilli, de plus opposé à l'idée que nous nous faisons d'un lieu consacré par la mort. Les morts posent devant les vivans. Ils gardent tout leur orgueil au fond de ces tombeaux qui forment comme une exposition permanente sur les voies Appienne, Flaminienne et Latine. Sans doute tout ne fut pas vanité et mensonge dans ces libations et dans ces présens faits aux mânes, non plus que dans les ornemens des tombeaux; mais rien ne donne l'idée

d'un faste à bien des égards plus mondain. Ces sépultures semblaient moins parler aux hommes des graves mystères de la mort que leur conseiller de se hâter de jouir de la vie. Ces morts, dont les bustes vous regardent, ces statues, souvent debout, fièrement drapées, dominent la foule. Plusieurs de ces tombeaux ressemblent à des temples avec fronton et colonnes. Le grand nombre des stèles porte le même orgueilleux témoignage; elles sont loin d'avoir toujours le même caractère religieux que les stèles égyptiennes où le mort est habituellement représenté rendant hommage à une divinité et recevant lui-même l'hommage des différentes personnes de sa famille. Chaque condition a son faste. Si toute la grandeur de la puissance impériale paraît dans les mausolées d'Auguste et d'Adrien, si la fierté aristocratique respire dans la grande tour des Scipions et dans le môle immense de Cœcilia Metella, la richesse rivalise avec la noblesse héréditaire dans la grande pyramide de Cestius, un simple prêtre épulon, et les *Columbaria* sont eux-mêmes les magnifiques nécropoles des affranchis et même des esclaves de maîtres opulens. On voulut en vain lutter par des lois somptuaires contre ces dispendieux abus de la pierre, du granit et du marbre. Quand César défendit de dépenser au-delà d'une somme fixe « pour le sépulcre, » on joua sur les mots : on la dépensa pour le monument qui le recouvrait. La classe peu riche eut aussi sa part de ce genre de luxe. Elle eut recours à l'emploi d'imitations pour en décorer les chambres sépulcrales. On fit avec des terres peintes de différentes couleurs des colliers, des bijoux, des miroirs pour la Romaine de condition moyenne. Un autre faste, à vrai dire le moins coûteux de tous, fut aussi fort en honneur, celui des épitaphes, plus orgueilleuses que les statues de marbre. C'est par ces inscriptions, non moins que par les emblèmes mythologiques, que l'on peut tirer du faste funéraire à Rome les indications religieuses et philosophiques qu'il renferme. Là se manifestent mieux peut-être que partout ailleurs les alternatives de foi et d'incrédulité, les retours vers la religion nationale, les périodes de scepticisme presque général, qui marquaient successivement ces siècles où le paganisme s'obstine à vivre, à travers des défaillances qu'on a eu le tort de prendre pour la mort définitive. C'est ce qu'on trouvera expliqué, mieux que je ne le pourrais faire, dans des ouvrages tels que ceux de M. Friedlænder sur *Rome depuis Auguste jusqu'à la fin des Antonins*, et dans le livre de M. Gaston Boissier sur *la Religion romaine*. L'incrédulité parle plus d'une fois, il est vrai, sur les tombeaux un langage provocant; mais combien il est rare que l'intérieur des tombes ne le démente pas! Le plus souvent l'idée, vague peut-être, mais persistante, d'une existence ultérieure, s'y retrouve. Malgré

les avis ironiques d'un Laberius, qui conseille aux passans de se moquer de la philosophie et sans doute aussi de la pensée religieuse, les tombeaux sont de mauvais prédicateurs de scepticisme, et la mort n'aime guère à se vanter de son néant.

Une étude approfondie du faste funéraire romain ne ferait que confirmer le caractère habituellement religieux et moral de ce genre de monumens attesté par les représentations symboliques. Les urnes destinées à recevoir les ossemens et les cendres font souvent ainsi allusion à la vie future. L'intérieur des tombes romaines était décoré de peintures qui représentaient le plus fréquemment, il est vrai, des paysages, des arabesques qui pouvaient orner une villa, mais bien des fois aussi des scènes qui se rapportent aux champs élysées ou aux enfers. Les bas-reliefs qui, au reste, ne nous sont guère parvenus que depuis les Antonins, sont remplis d'enseignemens de la même nature. Une partie des décorations se rapporte aux usages religieux, et la pompe des funérailles s'y trouve retracée avec toute la série des épisodes qui s'y succèdent. La sculpture y a gravé les sentimens de la famille et les souvenirs de l'union conjugale de la manière la plus touchante. Un homme et une femme se tiennent par la main : entre eux est un amour avec ces mots : *Fidei simulacrum*, emblème de fidélité. Plus souvent c'est leur enfant qu'ils tiennent tous deux, ou bien le défunt est couché et sa femme assise près du lit. L'union des époux par le mariage et leur séparation par la mort sont fréquemment figurées; mais, selon l'expression de M. Ampère, l'on peut croire qu'il y a aussi dans « ces noces du tombeau » un pressentiment de la réunion au-delà; si l'on voit un rideau, le rideau qui nous cache le monde invisible, on voit aussi une porte entr'ouverte pour laisser à celui qui reste la perspective et l'espoir d'y passer à son tour. Cette porte s'ouvre pour un enfant; la tendresse des parens élevait des tombes aux enfans et décorait des symboles accoutumés les urnes qui contenaient leurs cendres. Les représentations de la vie future offrent parfois un mélange de délicat symbolisme et d'images empruntées à la mythologie populaire. Ainsi Charon fait passer aux âmes le Styx et les débarque sur la rive infernale : on voit l'arrivée des âmes; un homme, suivi de son fils, a déjà mis le pied sur la planche qui conduit de la barque à terre, une femme est encore dans la barque. Clotho accueille ce mort en lui tendant la main; elle tient une quenouille sur laquelle il restait beaucoup à filer. C'est donc un père et un époux mort jeune qu'ont suivi de près son épouse et son fils. Une seconde Parque tient un vase, elle va leur donner à boire l'eau du Léthé; ils sont réunis, ils peuvent oublier. A propos des banquets funéraires, on trouverait sans doute à soulever les mêmes questions que pour les mêmes représentations

en Grèce. Nous ne parlons pas de quantité de bas-reliefs qui représentent les scènes de l'existence quotidienne, les insignes propres aux magistrats, aux pontifes, aux guerriers. Les auteurs eux-mêmes ont leur insigne spécial que représente le *volume*, ils se montrent entourés par les Muses, qui sont censées les inspirer. La présence d'Homère signale un poète épique, celle de Pindare un poète lyrique, celle de Ménandre un auteur comique; Thalie, Melpomène, Euterpe, se trouvent parfois réunies dans la même tombe, ce qui indique l'étonnante diversité des talens du défunt.

Au reste, si beaucoup de ces décorations funéraires manifestent clairement, par l'intention d'agréer aux trépassés l'idée de leur sensibilité persistante, l'interprétation de certains symboles relatifs à la vie ultérieure dans un autre monde laisse en bien des cas plus de place que chez les Grecs à la controverse sur leur portée réelle. On a pu même se demander si quelques représentations ne faisaient pas allusion à une destruction plus complète. Nous n'appliquons pas cette réserve au Sommeil, génie représenté tantôt par un enfant, tantôt par un jeune homme, tantôt par un vieillard, et qui tient un flambeau renversé, symbole de la vie éteinte. Cette image peut ne figurer que la fin de vie actuelle. En est-il de même des bas-reliefs où l'on voit un papillon brûlé par un flambeau, ou saisi au vol par le bec d'un oiseau? Ne faut-il pas y voir la destruction de Psyché, de l'âme, que les anciens ne distinguaient pas bien de la vie? Pourquoi ne pas admettre que ce qu'il y avait de confus et d'incertain à ces époques dans la conception et dans la réalité même d'une vie future se manifeste par des symboles contradictoires? Ces contradictions n'infirmeraient pas les principales idées que nous avons essayé d'établir par des exemples empruntés au luxe funéraire. Une voile repliée, un arbre dépouillé de ses feuilles ou qu'on arrache, un masque tombé à terre, qui annonce que la pièce est finie, un cheval dans une course de char, qui s'abat au bout de sa carrière, ces représentations symboliques assez fréquentes sur les tombeaux signifient la fin de l'existence, la nécessité du terme fatal, sans entraîner la pensée du suprême anéantissement.

On ne peut quitter le faste funéraire antique sans dire un mot de celui dont les animaux furent fréquemment l'objet. Tantôt c'était le prix de la gloire, comme pour les chevaux vainqueurs aux jeux olympiques, tantôt le résultat d'un simple caprice, d'un attachement ridicule. Le cheval d'Alexandre, honoré de magnifiques funérailles, les chiens et les coqs d'un certain Polyarque, dont parle Élien, enterrés dans des tombes avec pilastres et tables de marbre couvertes d'inscriptions, l'oie qui accompagnait partout un philosophe nommé Lacidas, honorée, au rapport de Diodore, d'un superbe convoi par ce même personnage, qui n'eut pas honte de

l'accompagner avec des démonstrations de douleur fort peu philosophiques, ces exemples sont loin d'épuiser les témoignages de cette sorte de manie chez les Grecs. On la retrouve à Rome souvent chez des empereurs, fous il est vrai pour la plupart, mais non pas tous pourtant : on peut citer dans la liste Jules César, Auguste et Marc-Aurèle, à côté de Caligula, de Néron et de Commode, ajoutons aussi Hadrien, qui rendit ce genre d'honneurs à une quantité de chevaux et de chiens. Il bâtissait un magnifique monument à Antinoüs et poussait le scandale jusqu'à l'apothéose de ce vil favori. Quelquefois, dans l'empire romain, tout un peuple parut saisi de cette singulière fureur. Rien n'en donne mieux l'idée que ce que raconte Pline l'Ancien d'un perroqnet apprivoisé qui saluait par leurs noms les principales personnes de la famille de Tibère. Il devint tellement cher à la multitude qu'après avoir mis en pièces le meurtrier de l'oiseau, elle fit des obsèques pompeuses à son favori, déposé dans un cercueil, couvert de bouquets, porté par deux nègres, suivi d'une immense foule, et accompagné de cornets, de fifres, de clairons et de hautbois.

Il appartenait au christianisme de combattre ces idolâtries honteuses et d'autres superstitions que l'antiquité n'avait cessé de mêler aux idées religieuses d'où était sorti en grande partie le faste funéraire : non content d'attaquer de front les coutumes dégradantes qui traitaient la bête comme l'homme et qui déifiaient l'humanité par l'apothéose de ce qu'elle renfermait de moins digne de respect et de sympathie, il lutta contre ces hécatombes humaines, application abominable de l'idée d'être agréable aux morts et de cette croyance que la vie future était la continuation des goûts et des habitudes de l'existence actuelle. En combattant chacune de ces idées fausses et barbares, en remplaçant l'orgueil par l'humilité et le respect de la vie humaine, en montrant dans l'existence ultérieure un monde tout nouveau, sans rapport avec ce qui avait fait ici-bas nos joies et nos douleurs, le christianisme allait opérer, non sans une résistance prolongée, et qu'il n'a pas réussi sur tous les points à vaincre également, une mémorable révolution, heureusement complète pour l'abus le plus grave, les sacrifices sanglans. Agissant lui-même sur le faste funéraire pour en modifier l'inspiration et les formes, sans doute il n'en préviendra pas tous les excès, mais souvent il l'élèvera jusqu'à lui. Ce faste devra subir également en bien ou en mal l'action profonde de mœurs, d'idées, d'institutions bien différentes de celles des anciens. C'est cette seconde période de son développement qu'il me reste à retracer.

Henri Baudrillart.

SŒUR DOCTROUVÉ

La ville de Besançon est une des plus vivantes qu'il y ait en France. L'industrie horlogère y fait prospérer une bourgeoisie riche et pulluler une population de travailleurs. Grâce à la ceinture des remparts, les habitans y paraissent d'autant plus nombreux qu'ils ne peuvent se répandre dans des faubourgs et qu'ils sont forcés de s'entasser à l'étroit dans un espace très resserré. Aussi les maisons sont-elles hautes et les rues fourmillantes. N'était l'horizon bordé de montagnes qui empêchent d'oublier qu'on est en Franche-Comté, on se croirait volontiers dans un quartier de Paris; mais à mesure qu'on s'éloigne de Battant, où s'agglomèrent les ouvriers, et qu'on remonte la Grande-Rue, où s'étalent les boutiques, à mesure qu'on s'avance vers la ville haute, on entre dans la province. Les étages s'abaissent peu à peu, les portes cochères remplacent les vitrines des marchands, et la vie semble baisser la voix en approchant de la rampe qui conduit à la cathédrale. Toutefois cette rampe n'est pas solitaire, car la ville est dévote, et, le dimanche surtout, le chemin de l'église est encombré de fidèles. Même pendant la semaine, beaucoup de promeneurs y passent pour aller jouir de l'admirable coup d'œil qu'on a du haut du terre-plein qui précède le parvis. Où la solitude règne absolument, c'est derrière la cathédrale. Là se trouve un des deux quartiers nobles de Besançon. L'autre, englobé dans les rues populeuses qui débouchent sur le quai du Doubs, a perdu son caractère et s'est laissé envahir par la bourgeoisie. Mais celui-ci n'a pas été entamé; il se compose d'une rue unique, à la pente raide, au pavé caillouteux enchâssé d'herbe, et qui finit en cul-de-sac contre le rocher. Dans ce coin, les bruits de la ville arrivent à peine, étouffés, lointains, pareils aux murmures d'une eau invisible. La masse de la cathédrale les intercepte et masque même la vue de la cité. Il semble que les hôtels nobles, endormis dans leurs souvenirs d'autrefois, s'abritent de la vie moderne derrière cet écran de pierre.

C'est dans une de ces silencieuses et solennelles demeures qu'habitait la marquise de Villers-Doisnay d'Aubentel.

Bien qu'elle n'eût pas encore cinquante ans, la marquise portait déjà toutes les marques de la vieillesse. Son corps droit et maigre commençait à se recroqueviller visiblement, prenant aux angles cette apparence de bois sec que donne à la forme humaine l'hiver de la vie. Sur la tête surtout cet hiver avait prématurément fait tomber sa neige; la marquise avait les cheveux tout blancs. Cela faisait paraître plus jaune sa figure en parchemin, plus sévères les deux profondes rides qui coupaient les joues et accentuaient amèrement le pli des lèvres, plus triste ce grand nez aux arêtes dures qui couvrait d'ombre toute une moitié de la face. Seuls les yeux couleur de violette n'avaient pas été fanés. Peut-être ces fleurs du visage conservent-elles leur fraîcheur dans la rosée des larmes. Car la marquise avait beaucoup pleuré.

Elle était restée veuve à trente ans, avec deux enfans à élever et une fortune misérable. Le marquis, après l'avoir rendue très malheureuse par une conduite désordonnée, des infidélités aussi variées qu'impudentes, tous les scandales d'une vie de joueur et de libertin, était mort en la laissant face à face avec la ruine. Les dettes du marquis une fois payées, il ne demeurait à la jeune femme que quelques terres et la maison de Besançon. Elle prit courageusement son parti, vendit ses bijoux et en plaça l'argent, réunit ainsi avec ses revenus fonciers de quoi se constituer cinq mille livres de rente, et renonça au monde pour consacrer tout son temps et toutes ses ressources à l'éducation de ses enfans. Afin de ménager le mince budget, elle garda sa fille Marguerite à la maison et l'instruisit elle-même. Il fallait réserver la dépense pour le fils, Pierre, qui aurait un rang à tenir et le nom de sa famille à porter. Cette seule considération aurait déjà suffi à le rendre plus particulièrement cher à la marquise, qui était entichée de noblesse. Il s'y joignait aussi des raisons de santé, raisons sans réplique pour le cœur d'une mère.

Pierre était d'une complexion délicate, maladive, comme il arrive souvent aux descendans extrêmes des vieilles races dont le sang s'est appauvri à la longue. Marguerite était au contraire forte et bien portante, sans doute parce qu'elle avait été la première fleur de cette union où le suc vivifiant de l'amour s'était vite épuisé. Elle avait quatre ans de plus que son frère. Elle ne demanda pas comme lui des soins incessans et ne donna presque pas de mal à la marquise, tandis que Pierre fut trois fois dans son enfance à deux doigts de la mort. Pour toutes ces causes, le fils fut plus choyé. Cette préférence d'ailleurs n'avait rien de cruel pour Marguerite, qui fut élevée dans la pensée que c'était une chose juste, et qui elle-même s'était habituée naturellement à entourer de ten-

dresses prévenantes et dévouées la faiblesse de son frère. Il s'était établi entre la mère et la fille, à mesure que celle-ci avait pris de la raison, une sorte de pacte tacite pour se sacrifier sans réserve à ce rejeton si frêle en qui pouvait encore fleurir l'arbre de noblesse des Villers-Doisnay d'Aubentel.

Le sacrifice ne fut pas inutile. A force de précautions, on fit vivre le jeune Pierre, et à force de privations on put lui donner l'éducation qu'il fallait pour le pousser vers la carrière militaire, la seule, au dire de la marquise, qui convînt à l'héritier pauvre d'un grand nom. Après avoir fait ses études chez les pères de la rue des Postes, il avait été reçu à l'École de Saint-Cyr, et il venait d'en sortir avec l'épaulette de sous-lieutenant.

Pour subvenir aux frais de cette coûteuse éducation, la marquise avait vécu pendant dix ans comme une avare, et Marguerite avait partagé sans se plaindre cette dure existence. Seules avec une vieille servante dans leur triste hôtel, elles se passaient de tout superflu et presque du nécessaire. Elles se nourrissaient comme un ménage de petits bourgeois, portaient des robes communes qu'elles faisaient durer aussi longtemps que possible, et n'accordaient à la dépense extérieure que la part stricte qu'elles lui devaient pour tenir leur rang. C'est ainsi qu'on les voyait convenablement mises pour aller aux offices et pour rendre les rares visites auxquelles elles étaient obligées. C'est ainsi encore qu'elles avaient conservé la coutume de distribuer à Noël et à Pâques des aumônes relativement considérables aux pauvres de leur paroisse. Mais elles n'allaient jamais dans le monde, bien que la meilleure société aristocratique fît tous ses efforts pour les y attirer. Il aurait fallu, afin d'y paraître dignement, retrancher quelque chose de ce qui semblait dû au jeune marquis.

Malgré cette réclusion volontaire, on n'était pas d'ailleurs réduit à un isolement absolu. Deux fois par semaine la marquise recevait; mais de telles réceptions ne faisaient pas grand mal à la bourse. Quatre personnes seulement y étaient admises : le chanoine de Lindrat et sa sœur Adelphine, le baron Hubert de La Chenardière et un noble irlandais réfugié, le comte O'Graeme, ces deux derniers très pauvres et tous quatre très vieux. On se contentait de faire quelques parties de whist en buvant une tasse de thé, et le meilleur morceau de la soirée était celui que Marguerite chantait au piano.

Quand on n'a rien, on se trouve heureux du peu qu'on rencontre. C'est ainsi que Marguerite goûtait un grand charme dans les plaisirs bien simples et bien peu variés de ces réceptions. Il s'en dégageait pour elle comme un parfum de joie intime, d'une douceur fine et distinguée. Elle ne sentait aucun écœurement dans cette

atmosphère de vieilles gens et n'éprouvait aucun ennui à entendre et à partager leurs bavardages. Loin de là, rien ne lui semblait plus naturel et même plus agréable que ces causeries où revenaient sans cesse comme sujets de conversation les regrets du temps passé et l'affirmation de tous les préjugés nobiliaires. Cette petite société représentait pour elle le monde, l'extérieur, la vie.

Lorsque Pierre sortit de l'école, Marguerite avait vingt-trois ans. C'était une admirable fille, en plein épanouissement de jeunesse, qui s'était développée quand même malgré les contraintes d'une vie si étroite et les bornes étouffantes d'un horizon si renfermé. Sous ses cheveux blonds, presque roux, elle avait un teint d'un éclat éblouissant, qui faisait penser, sans qu'on cherchât un madrigal dans cette comparaison, à la neige des montagnes colorées par le sang rose du soleil levant. Cette fleur fraîche mettait dans la sombre maison une note de lumière et de gaîté. Le caractère de Marguerite était épanoui comme son corps. Il était même resté un peu enfant, tandis que sa beauté avait déjà tous les charmes formés d'une femme complète. Son esprit, tourné par la marquise vers des idées sérieuses et graves de dévoûment et de fierté, n'avait point pris dans cette fréquentation l'allure solennelle. Il était toujours jeune, enjoué, presque folâtre, d'une naïveté adorable. Habituée dès longtemps à l'isolement, à l'économie, à l'absence des plaisirs les plus ordinaires, elle en était arrivée à ne pas même se douter des privations qu'elle subissait et à ne pas désirer d'autre joie que celle de voir son frère réussir.

Elle fut donc très inquiète en constatant un beau jour qu'il manquait quelque chose à son bonheur. Qu'était ce quelque chose? Elle l'ignorait absolument; mais elle en sentait tout à coup le besoin troublant et impérieux. Elle se surprenait à rêver sans savoir pourquoi et sans même savoir à quoi. Ses doigts s'arrêtaient au milieu d'une broderie, où ses yeux restaient fixés obstinément, ne regardant que le vide, jusqu'à se brouiller, comme quand on contemple longtemps le feu. Il lui venait des langueurs inconnues, des frissons qui lui parcouraient soudain tout le corps et montaient ainsi qu'un chatouillement dans les cheveux de sa nuque, où il lui semblait alors sentir passer un souffle chaud. Une fois, en jouant au piano une fugue de Bach qu'elle savait par cœur et qui ne lui avait jamais produit d'autre effet qu'une impression purement musicale, elle se mit à pleurer doucement. Une autre fois, pendant qu'elle faisait ses prières, elle crut que Jésus lui souriait, et elle eut sur les lèvres la sensation d'un baiser furtif.

La marquise et sa petite société s'aperçurent sans peine d'un changement que Marguerite ne chercha pas du tout à dissimuler. Entre deux parties de whist, on tint à voix basse un conciliabule à

ce sujet, tandis que la jeune fille, inattentive au chuchotement de cette discussion, plaquait rêveusement des accords mélancoliques sur des lambeaux de mélodies en mineur.

— Je pense, dit le comte irlandais, que c'est une vocation religieuse qui se dessine. J'ai eu jadis une de mes filles dans cet état bienheureux. Cela commence par des distractions qui sont comme les prémices de prochaines extases.

— Peuh! dit le baron, il ne faut pas s'imaginer ainsi tout de suite des choses extrêmes. Moi, je tiens pour une bouderie, un caprice. Ces enfans ont une tête!

— Mon cher ami, objecta la marquise, Marguerite n'a jamais été ni capricieuse, ni boudeuse. Puis vous oubliez qu'elle n'est plus une enfant. C'est une femme.

— Eh! eh! insinua le chanoine, voilà justement ce qu'elle a.

— Mon frère, interrompit assez brusquement Mlle Adelphine, je crois, sauf le respect que je vous dois, que vous allez dire une sottise.

— Du tout, du tout, reprit le prêtre, je dis une vérité. La cause d'un pareil changement, c'est l'amour.

Il n'y eut qu'une voix pour faire observer que Marguerite ne voyait absolument personne.

— Bon, continua le prêtre, je ne prétends pas dire qu'elle aime quelqu'un; elle pense à l'amour, voilà tout. Je connais ces premiers éveils du sentiment dans le cœur des jeunes filles pures. Le confessionnal m'a appris bien des choses que vous pouvez ignorer. Ce qu'éprouve Mlle Marguerite, c'est ce vague désir dont parle saint Augustin quand il dit : Je n'aimais pas encore, mais j'aimais à aimer.

On tomba d'accord pour reconnaître que l'idée du chanoine avait tout l'air d'être la bonne, et on partit de là pour parler de mariage. Chacun voulant dire son mot, il y eut à ce moment un choc de voix qui réveilla Marguerite de sa rêverie. Elle revint à elle juste à point pour entendre ce bout de discussion entre le chanoine et la marquise :

— Ma foi, maintenant que votre fils a son avenir assuré, pourquoi ne pas marier Mlle Marguerite?

— Vous n'y songez pas, l'abbé. Une fille sans dot, par le temps qui court!

— Eh bien! moi, je connais quelqu'un qui ne demande qu'à l'épouser, cette fille sans dot.

Ici on s'aperçut que le jeu de Marguerite s'était ralenti et qu'elle pouvait entendre. On baissa subitement la voix et elle ne distingua plus rien, sinon que la marquise faisait des gestes très catégoriques de refus presque indigné.

Marguerite était très franche et avoua le soir même à sa mère qu'elle avait involontairement saisi un fragment de la conversation. Elle demanda en même temps, sans fausse réticence, avec une cu-

riosité naïve et honnête, de qui le chanoine avait parlé. La marquise fut aussi franche que sa fille et ne lui cacha rien. Il s'agissait en effet d'un mariage pour lequel on avait chargé le chanoine de faire les premières avances. Le jeune homme qui voulait épouser Marguerite sans dot était un M. Chamerot, qui à trente ans passait déjà pour l'un des plus riches fabricans d'horlogerie de Besançon.

— Tu comprends, dit la marquise, que je n'ai pas voulu en entendre davantage. Tu ne peux pas être Mme Chamerot. Et puisque nous sommes sur ce chapitre du mariage, il faut que je te dise tout ce que j'en pense et tout ce que tu dois en penser. D'après les lois qui nous régissent par la volonté des bourgeois, tu as le droit de partager avec ton frère le pauvre patrimoine qui reste de notre ancienne fortune. Ce n'est pas assez, ma chère Marguerite, pour que tu puisses jamais trouver un parti convenable. Autrefois le roi t'aurait dotée et t'aurait donnée à quelque gentilhomme de sa cour. Aujourd'hui les gentilshommes sont rares, et ceux qui ont gardé leur honneur intact ne possèdent guère autre chose. Épouser l'un d'eux, ce serait te vouer à une misère dont notre nom n'a déjà que trop souffert. Il te reste alors à choisir entre des nobles riches, mais tarés, compromis dans de honteuses concessions, ou des manans parvenus comme ce Chamerot, qui a dû dorer sa crasse, Dieu sait comme, et qui croit que ta beauté est à vendre.

— Ma mère, répondit la jeune fille, vous avez eu raison de refuser pour moi. Je n'aurais jamais accepté un pareil marché.

— Ma chère enfant, reprit la marquise, je connais la hauteur de tes sentimens. C'est bien pourquoi je me suis révoltée contre cette offre. C'est pourquoi aussi je vais avoir le courage de te proposer un grand sacrifice. Le marquis ne peut avec ses appointemens faire la figure qu'il doit. La pension même que je lui sers ne peut plus lui suffire. Pour ne pas croupir dans l'obscurité, il a besoin de briller, de s'entourer d'un certain luxe. Il est nécessaire que nous entamions notre capital. C'est ta part d'héritage diminuée. Ne crois-tu pas qu'il serait digne de nous de reconnaître au marquis ce droit d'aînesse aboli par des gens qui n'ont pas à conserver le lustre d'un grand nom? Consulte ta conscience de fille noble. Je n'ose m'expliquer plus clairement et te demander d'une manière en quelque façon brutale un dévoûment qui te condamnera pour toujours à la solitude; mais j'espère que tu me comprends, n'est-ce pas?

Deux grosses larmes vinrent aux yeux de Marguerite, et cette fois elle savait pourquoi elle avait envie de pleurer. A l'idée de mariage, un voile s'était déchiré dans son esprit; confusément elle avait senti que sa mélancolie inexplicable prenait source dans des besoins de cœur et des exigences de nature qu'elle entrevoyait maintenant. Tout en écoutant la marquis e, lle avait éprouvé une

sorte de désir, obscur encore, mais cependant plus précis que ses vagues langueurs. En même temps naissait un regret étrange de ce bonheur possible et inconnu auquel on lui disait qu'elle devait renoncer. Il lui fallut donc faire un effort et se raidir contre elle-même pour ne pas écouter cette voix intérieure. Il lui fallut une volonté héroïque pour étouffer cette espérance, d'autant plus vive qu'elle venait précisément de s'éveiller; mais la noble jeune fille eut ce courage. Elle refoula ses larmes. Elle se tendit avec une énergie aveugle pour se mettre à la hauteur du sacrifice dont on la croyait capable. Calme et grave, ne laissant voir son émotion qu'au frémissement de ses narines, qui palpitèrent à la fois de douleur contenue et d'orgueil satisfait, elle tendit la main à la marquise, non avec l'abandon d'une fille qui cherche les caresses de sa mère, mais avec un geste presque auguste, comme si elle prêtait serment, et elle dit d'une voix ferme :

— Ma mère, je vous ai comprise. Je suis fière d'avoir à connaître les joies sévères du devoir. Je ne me marierai pas.

Comme si la marquise n'avait plus rien à faire dans la vie, maintenant que l'avenir de son fils lui semblait assuré, elle tomba malade peu de temps après et sentit qu'elle allait mourir.

Au lit de mort de sa mère, et en présence du marquis, Marguerite renouvela solennellement la promesse qu'elle avait faite.

— Merci, ma fille, dit la marquise. Maintenant je puis m'en aller tranquille.

Le marquis, qu'on avait trop habitué au dévoûment des autres pour qu'il ne fût pas égoïste, accepta ce sacrifice sans opposer la moindre résistance et comme une chose qu'on lui devait. Cependant, la vie ne lui ayant pas encore tout à fait desséché le cœur, il comprit que la parole de sa mère, toute pleine de sollicitude pour lui seul, pouvait paraître un peu dure à Marguerite, et il se crut obligé de dire :

— Ma pauvre sœur !

— C'est vrai, reprit la mère. Pauvre enfant ! je l'oubliais. Pardonne-moi, ma chère fille. Tu sais que je t'aime aussi. Non, non, je ne m'en irai pas tranquille. Que vas-tu devenir ?

— Ne vous inquiétez pas de mon sort, répondit Marguerite. Si Dieu vous rappelle à lui, ma mère, je chercherai auprès de lui mon refuge. J'entrerai en religion.

— Bien, ma fille, dit la marquise. Jésus est le meilleur des époux.

Une béatitude illumina les traits de l'agonisante. Sa parole devint plus faible et ressemblait à de doux soupirs de soulagement. Elle se laissait couler avec joie dans une mort sans regrets. Tout à coup elle se reprit à la vie. Elle avait une dernière inquiétude.

— Écoute, Marguerite, murmura-t-elle. Ton aïeul a légué autre-

fois de grandes sommes aux carmélites. C'est chez elles qu'il faut aller. La règle y est plus étroite, l'existence plus pénible; mais on t'y recevra sans dot. Tu entends? sans dot.

Et Marguerite ayant dit oui, la marquise mourut en paix.

Quelques mois plus tard, la jeune fille entrait aux carmélites sous le nom de *sœur Doctrouvé* et dans les conditions qu'avait prévues sa mère. Elle laissait ainsi tout le patrimoine, sans en avoir rien distrait pour elle-même, au marquis Pierre de Villers-Doisnay d'Aubentel.

— J'avais bien deviné cette vocation, dit le comte O'Graeme en revenant d'assister à la prise de voile.

— Ma foi, répondit le chanoine, j'avoue que j'y crois à peine, même maintenant. Mlle Marguerite était bien gaie, bien enfant, pour avoir reçu un si étonnant coup de la grâce. Dieu me garde de mettre en doute la sainte inspiration qu'elle a pensé avoir! mais peut-être y a-t-elle cédé un peu trop vite. Elle ne m'a pas même consulté.

— Ma sœur, dit négligemment le marquis, m'a toujours semblé avoir du goût pour le couvent.

— Pardonnez-moi, reprit le chanoine. Je suis positivement sûr qu'elle n'y songeait pas il y a deux mois. Elle éprouvait même certains troubles tout physiques, très naturels d'ailleurs à son âge, et qui présageaient un tout autre dénoûment. Il a été très vivement question, à cette époque, de la marier. Je connaissais un beau parti, fort riche, et j'en ai parlé à madame votre mère. Il s'agissait de M. Chamerot, fort honnête homme, et qui ne demandait aucune dot. Mme la marquise m'a arrêté net en refusant son consentement à une mésalliance.

— Ma mère était sévère à l'excès en matière de noblesse, répondit le jeune homme, dont les principes nobiliaires s'étaient beaucoup émoussés dans la promiscuité de l'école.

— C'est bien mon avis, reprit le chanoine. Et songez que cette union aurait pu vous être utile. M. Chamerot est ici un personnage; il deviendra certainement député.

— Ma sœur ne m'a pas touché un mot de tout ce que vous me dites. A coup sûr cela demandait réflexion. Que diable! on doit s'accommoder un peu aux opinions de son temps. Ma sœur a peut-être eu tort.

— Ces petites filles ont une tête! interrompit le baron de La Chenardière.

Ainsi le sacrifice de Marguerite était absolument incompris des gens qui auraient pu le deviner, et de plus il était déjà presque méconnu par le seul être qui en sût la vraie cause, par celui à qui la noble fille s'était dévouée.

Mais sœur Doctrouvé ne pouvait plus se douter de ces injustices humaines. Elle était maintenant tout au bonheur d'avoir tenu sa promesse et d'avoir accompli un devoir sacré. Ce sentiment élevé, plein d'une douceur grave, lui tenait lieu de la vocation qu'elle n'avait réellement pas. Certes elle aimait la religion, mais non de cet amour passionné qui fleurit à l'ombre des cloîtres. Elle avait une santé trop charnellement robuste, un esprit trop bien équilibré pour connaître ces exaltations de la foi qui vont jusqu'à l'extase, ces fièvres de dévotion qui consument le cœur à la flamme d'un rêve délirant, et qui font qu'on s'abîme dans une communion délicieuse avec l'infini au fond duquel on se jette à âme perdue; mais, en revanche, elle trouvait une sérénité profonde dans la conscience de son sacrifice. Elle y puisa la force de se soumettre aux dures exigences de sa vie nouvelle, aux prières incessantes, aux jeûnes, aux sommeils interrompus par les offices, à l'adoration perpétuelle qu'impose la règle des carmélites. Sans ce secours, elle aurait peut-être succombé à cette violente transition qui jetait brusquement sa chair en proie aux cruautés de l'ascétisme. Il lui venait souvent des regrets, non de sa conduite, mais du bonheur inconnu auquel elle avait renoncé, et qui lui apparaissait plus digne d'envie par cela même qu'elle le voyait à travers les mirages d'une imagination ignorante. Elle songeait aux vagues désirs qu'elle avait éprouvés; elle en étudiait le souvenir, elle les précisait, malgré son innocence; elle comprenait aujourd'hui ce que signifiaient naguère ces mystérieux appels de la nature. Si elle avait pu y répondre, pourtant! elle aurait été femme, épouse aimée, mère! Elle ne mêlait à ces rêves aucune idée impure. Il en surgissait seulement pour elle l'image charmante d'une vie toute différente de la sienne, d'une vie intime, familiale, d'une tendresse expansive et partagée pour laquelle elle se sentait faite. Si elle avait eu la vocation religieuse, de telles pensées auraient dû lui sembler coupables. Or, au lieu de les chasser, elle les caressait complaisamment; mais aussi son honnête orgueil, sa conscience même, y trouvaient une pâture. A embellir les choses dont elle s'était privée, elle jouissait davantage de son dévoûment. Moins elle se reconnaissait d'aptitudes pour la vie monastique, plus elle était fière de s'y forcer. Elle s'enfonçait ses regrets dans le cœur et les retournait dans la blessure comme des épines, et goûtait ainsi quelque chose des voluptés étranges que doit procurer aux martyrs un redoublement de tortures.

A la longue cependant, cette joie elle-même perdit sa vivacité. L'habitude émoussa la pointe de ces singuliers aiguillons. La monotonie endormeuse du couvent fit taire un à un les derniers échos de la vie extérieure qui chantaient encore dans le cœur de la jeune fille. Marguerite devint de plus en plus sœur Doctrouvé, une car-

mélite pliée aux pratiques sans nombre qui occupent tous les instans et absorbent toutes les pensées. Sa belle santé se fondit dans l'air claustral, dans la fatigue des oraisons interminables, des génuflexions répétées, des prosternemens sur les dalles glacées de la chapelle. Son sang riche, qui charriait tous les besoins de la jeunesse, s'appauvrit et se dessécha sous l'influence des nourritures débilitantes, des veilles, des macérations. Les fraîches couleurs se fanèrent sur les joues amaigries qui s'étiolaient dans le sombre crépuscule de la coiffe. L'état de son teint s'éteignit insensiblement pour faire place à des tons pâles de cire-vierge et à une transparence d'hostie.

Son esprit changea comme son corps. A mesure qu'elle s'affinait physiquement, ses idées se détachaient de la réalité pour se tourner vers la contemplation d'un monde mystique. Elle en vint à se reprocher comme des accès de vanité misérable les plaisirs purs que lui donnait auparavant le témoignage de sa conscience. Il lui semblait qu'en cherchant ces satisfactions trop égoïstes elle s'était en quelque sorte oubliée dans la blâmable adoration de soi-même. Elle connut alors les élans religieux, l'abandon complet de l'être dans l'essence divine. Son sacrifice n'eut plus à ses yeux de beauté propre, mais simplement le mérite d'une offrande à Dieu.

Une seule pensée étrangère subsistait en elle : un reste d'orgueil noble qui palpitait encore dans la joie qu'elle avait à se dire que son action était utile au nom des Villers-Doisnay d'Aubentel. Les nouvelles qu'elle recevait de son frère ravivaient de temps en temps cette dernière flamme humaine. Aidé par son titre et mis en lumière par le train qu'il pouvait mener en mangeant à même son patrimoine, le marquis avait rapidement franchi les grades subalternes. En six ans, il était devenu capitaine, et faisait maintenant partie de l'état-major d'un maréchal. A la suite d'une petite expédition en Afrique, on l'avait décoré. Il allait être envoyé en mission comme attaché militaire d'une ambassade importante. Sœur Doctrouvé se plaisait à savoir ces choses mondaines. Elle songeait alors à sa mère. N'osant chercher en elle-même sa joie, elle la cherchait au moins dans le souvenir de la marquise, qui devait être heureuse de voir s'accomplir ses vœux les plus chers. Elle tirait de cette idée un sentiment de bien-être moral et tout terrestre qui faisait diversion à ces ravissemens mystiques. Elle se rattachait par là aux choses extérieures. Elle suspendait ses méditations religieuses pour imaginer toutes les prospérités qu'elle souhaitait à son frère, et qu'elle voyait découler de son sacrifice comme d'une source. Jeune, intelligent, remarqué, heureux, pouvant mener la large existence qui convenait à son rang, le marquis ne devait pas tarder à rencontrer une femme digne de lui, héritière d'un sang noble et

d'une grande fortune. Ainsi resplendirait encore, redoré par une belle alliance, et sans avoir altéré sa pureté antique, le blason des Villers-Doisnay d'Aubentel. Et sœur Doctrouvé ne pouvait s'empêcher de trouver juste que son dévoûment eût pour récompense d'avoir servi à quelque chose.

Elle fut réveillée de ce rêve par un coup de foudre. Un jour, elle reçut de son frère une lettre sèche, sans aucune explication, contenant seulement l'annonce de ce fait épouvantable pour sœur Doctrouvé : le marquis allait épouser la fille deux fois millionnaire d'un banquier juif.

La désillusion fut si terrible que sœur Doctrouvé faillit en perdre la foi. Elle ne pouvait admettre que la justice divine eût permis une telle monstruosité. C'était donc pour cela que la pauvre fille avait renoncé à sa vie de femme, aux espérances les plus naturelles, et s'était bannie du monde, et avait tant souffert! Car elle avait souffert, elle se l'avouait maintenant. Non, elle n'était pas entrée dans ce couvent de son plein gré, elle n'avait point eu la vocation religieuse; elle s'était ployée violemment à cette existence, elle ne s'y était faite qu'à force de volonté et d'héroïsme. Elle avait connu, sous les plaisirs contraints du devoir, toutes les amertumes de l'abnégation. Elle avait vaincu, écrasé, étranglé ses plus secrets et peut-être ses plus délicieux désirs. Ce qu'il lui aurait fallu, ce à quoi elle avait droit, c'étaient les joies de la famille, ce bonheur que Dieu permet aussi, et qu'elle avait tant regretté sans le connaître, et qu'elle ne connaîtrait point, et, qu'elle regrettait à cette heure plus que jamais de toutes les forces de son âme. Oui, elle avait foulé tout cela aux pieds, elle s'était meurtri l'esprit et le corps, elle s'était lentement suicidée, et pour payer tant de douleurs, son frère n'avait trouvé qu'une infamie. La fille d'un Juif! Il épousait la fille d'un Juif, lui, le marquis de Villers-Doisnay d'Aubentel, le frère de cette Marguerite qui avait refusé si hautement un bourgeois chrétien et honnête homme! Il allait salir son sang et son nom dans cette union, lui le fils de cette marquise qui avait sacrifié à la noblesse sa vie et jusqu'à sa fille! Car elle, Marguerite, c'est sur cet autel, pour glorifier l'honneur de la maison, qu'elle avait été immolée, immolée depuis son enfance, immolée sous toutes les formes, immolée dans sa jeunesse, dans sa beauté, dans sa santé, dans sa pensée même, immolée entièrement comme une victime dont toutes les parties sont offertes. A cette idée, toutes les rancœurs de Marguerite sanglotèrent, toutes ses souffrances saignèrent dans le cœur de sœur Doctrouvé. Elle se révolta. Elle eut presqu'un cri de haine contre Dieu.

Ce ne fut qu'un éclair; mais la brûlure avait été si cruelle que tout l'être en fut consumé.

Sœur Doctrouvé n'ayant pas paru à la chapelle pour le second office du matin, on monta dans sa cellule. Elle était couchée par terre, inanimée, raide, en proie à une attaque de catalepsie, les yeux fixes et pleins de larmes, les poings crispés, la gorge râlant sous des hoquets convulsifs. Il y eut au bout de deux heures une détente; mais les nerfs, surmenés et affaiblis par les exigences monastiques, avaient été tellement secoués par cet effrayant accès, que la détente se fit par une rupture. Tous les ressorts de la vie semblèrent soudain se casser, et sœur Doctrouvé tomba en revenant à elle dans une profonde prostration.

Elle ne mourut pas tout de suite cependant; mais elle était prise d'une immense lassitude qui ne pouvait se reposer que dans le dernier sommeil. Elle ne songeait plus à rien; elle éprouvait pour tout une morne indifférence. Elle traîna ainsi quelque temps, dans une sorte d'anéantissement insensible. Sa dévotion lui revint, mais sans élan, sans fièvre, moins vivante pour ainsi dire que végétative. C'était plutôt le retour inconscient d'une habitude que le besoin d'une consolation spirituelle. Elle ne songea même pas à demander pardon à Dieu de sa rébellion. Elle s'affaissait simplement dans des pratiques auxquelles elle n'attachait plus aucun sens, mais qui lui emplissaient l'âme d'un murmure incessant de prières marmottées, et qui engourdissaient ses derniers souvenirs comme un chantonnement de vieille nourrice. Elle en était tombée à cette religion que conseille Pascal quand il dit : Abêtissez-vous.

Au moment de la mort seulement, à ce passage rapide où l'on récapitule d'un coup d'œil toute sa vie dans une minute, elle parut se ressaisir à des pensées terrestres. Au milieu de ses oraisons et des divagations de l'agonie, elle laissa échapper ces lambeaux de phrases où vibraient encore les cris de ses douloureuses déceptions :

— Avoir tant fait!.. Pour rien!.. La fille d'un Juif!.. Il n'y a plus de gentilshommes.

Elle eut, en accentuant ce dernier mot, une moue pleine de superbe et de dégoût. Puis elle passa sa main sur ses yeux, comme pour y essuyer une larme ou en chasser une image odieuse, et elle retrouva un reste de son ancienne énergie pour prononcer cette parole suprême :

— Les sacrifices inutiles sont peut-être les plus beaux.

JEAN RICHEPIN.

TROIS MOIS DE VOYAGE

DANS

LE PAYS BASQUE

II[1].

L'ALAVA.

I.

La province d'Alava, la plus petite de toute l'Espagne, compte environ 100,000 habitans, ni moins ni plus qu'une ville de troisième ordre, et cette population vit dispersée sur une étendue de 116 lieues carrées, entre une foule de bourgades, de hameaux, de *caserios* ou maisons isolées. Ainsi le veut la nature du terrain fort accidenté, coupé de vallées étroites et de hautes montagnes; il s'aplanit pourtant vers le sud, dans la partie qu'on appelle la Rioja Alavesa et qui confine aux rives de l'Èbre. Par sa fertilité et sa situation, la Rioja correspond assez bien à la Ribera navarraise : elle est surtout connue pour ses vignobles. Les vignes d'Espagne sont en général d'espèces beaucoup plus fortes, plus feuillues et plus vivaces que les nôtres; vers cent ans, elles sont en plein rapport, du moins dans les fonds argileux : j'en ai vu qui, suivant la tradition, avaient atteint déjà près de trois siècles et ne semblaient nullement affaiblies. On les plante très profondément, dans des fossés de 1 mètre et plus. Les grappes sont fort nombreuses à chaque pied et les grains du raisin si pressés qu'ils se chassent les uns les

(1) Voyez la *Revue* du 15 février.

autres et se gênent pour mûrir. Du reste, les cultivateurs d'outremonts emploient pour la fabrication du vin les procédés les plus primitifs. A mesure qu'il arrive de la vigne, le raisin est déversé dans de vastes réservoirs carrés en maçonnerie : c'est là qu'on le foule aux pieds, qu'on le presse; au bout d'un temps plus ou moins long, on soutire le moût que l'on transporte dans les cuves; il y séjourne jusqu'au milieu du mois de mars, époque où l'on s'occupe de le transvaser par crainte des chaleurs. A part cela, aucun souci de l'exposition des celliers, de la dimension des cuves, du degré de fermentation. Quant aux opérations multiples en usage chez nous : le houillage, le soufrage, le fouettage, nul n'y songe ni ne les connaît. Aussi ce vin n'est-il jamais dépouillé et garde-t-il un fort goût de terroir : « épais, violent et plat, » tel Saint-Simon le jugeait en trois mots et tel il est resté depuis. De plus il s'aigrit très facilement; il faut le consommer dans les deux ou trois ans qui suivent la récolte; on cite même certaines localités de l'Aragon où il ne se conserve guère plus d'une année. Ajoutez à cela l'odeur de l'outre en peau de bouc dans laquelle on l'enferme communément pour le vendre en détail, et vous comprendrez sans peine la répugnance qu'ont manifestée tous les voyageurs pour ce grossier breuvage, empoisonné à plaisir.

Depuis quelque temps déjà la députation générale de la province s'est inquiétée de cet état de choses; on a tenté à plusieurs reprises d'appliquer aux vins de la Rioja les procédés usités dans nos contrées, et d'obtenir ainsi un produit comparable à ceux des crus de la Bourgogne ou du Bordelais; jusqu'ici ces tentatives ont assez mal tourné. J'ai rencontré moi-même à El Ciego, non loin de Logroño, un de nos compatriotes, vigneron girondin, transplanté en Espagne avec sa famille depuis quelque quinze ans. Il était venu d'abord officiellement mandé par la province, aux appointemens annuels de 3,000 francs; il allait de village en village, donnant des leçons pratiques, enseignant aux gens du pays la manière dont on fait et dont on soigne le vin : peine perdue. Cinq ou six viticulteurs au plus se décidèrent à suivre ses conseils, encore étaient-ils mal installés, plus mal outillés; ils ne pouvaient se résoudre aux dépenses les plus nécessaires. Pourtant notre homme est démeuré au compte d'un grand propriétaire qui lui a facilité tous les moyens de continuer ses essais; non-seulement il fabrique et traite les vins à la façon de France, mais il a pris soin de faire transporter là-bas des cépages du Médoc. Ces vignes, il est vrai, produisent quatre fois moins que les vignes du pays; en revanche, le vin obtenu est infiniment supérieur : il est beaucoup plus limpide, quoique toujours un peu haut en couleur; il a l'avantage de pouvoir être mis en bouteilles et de se conserver ainsi longues années. On a voulu le com-

parer au vrai vin de Bordeaux; la prétention me semble exagérée; ce qui lui manque, c'est ce parfum, cet arrière-goût tout particulier, ce je ne sais quoi dont le palais qui l'a une fois connu garde le souvenir et que les connaisseurs appellent le *bouquet*. Tel qu'il est cependant, le *médoc alavais* obtient encore comme vin de table un joli prix marchand. « Voyez-vous, me disait le brave vigneron, une compagnie qui se fonderait ici ferait fortune; elle achèterait le raisin aux cultivateurs, — à l'époque des récoltes, cela est facile, — et fabriquerait elle-même le vin selon la méthode de France; assurément les débouchés ne lui manqueraient pas soit chez nous, soit en Angleterre ou aux États-Unis. Quant aux gens du pays, pour le moment on ne peut guère compter sur eux; à tous les résultats perfectionnés qu'on leur promet ou qu'on leur fait voir, ils préfèrent de beaucoup ce vin grossier et vaseux qui empâte la bouche, mais dont ils ont l'habitude. »

Une fois sorti de la cuve, le vin est mis non pas dans des tonneaux ou des barriques, comme chez nous, mais dans des foudres de dimensions colossales, contenant parfois jusqu'à 10,000, 12,000 et 15,000 litres. Afin d'écarter autant que possible le danger d'un retour de fermentation, les caves sont très profondes et très fraîches. On m'a montré celles d'El Ciego; un peu distantes des habitations, elles forment à elles seules un village distinct; la plupart datent déjà de plusieurs siècles et témoignent d'une prospérité disparue. Le sol de la montagne a été creusé, fouillé, souvent à une profondeur de deux ou trois étages; de gros piliers soutiennent les voûtes. Là s'alignent symétriquement des tonneaux monstres, dignes des caves d'Heidelberg; comme ils ne pourraient jamais passer par la porte ou par les étroits couloirs ménagés au long des parois, c'est sur place qu'on les construit, qu'on les emplit, qu'on les répare; vus ainsi à la lueur des lampes fumeuses, avec leurs proportions énormes dont l'ombre encore agrandie se reflète fantastiquement sur les murs, on se prend à regretter davantage que le liquide qu'ils contiennent soit si fort au-dessous de la réputation et de la valeur qu'il devrait avoir.

A une heure de marche d'El Ciego environ se trouve la petite ville de La Guardia, qui fut le théâtre d'un des plus brillans faits d'armes de cette guerre de surprise. Dans les premiers jours du mois d'août 1874, presqu'à la barbe des libéraux, dont le quartier-général, situé à Logroño, n'était distant que de 3 ou 4 lieues à peine, le brigadier carliste Alvarez s'approche de la place; il avait avec lui deux bataillons renforcés de quatre petites pièces de montagne. Mettant à profit l'incurie de la garnison, il fait à la nuit occuper par une compagnie une masure abandonnée qui se trouvait près d'une des portes, avec ordre de se jeter dans la ville dès qu'on baisse-

rait le pont-levis, comme cela se pratiquait tous les matins; lui-même, avec le reste de ses forces, va se poster sur les hauteurs voisines. La ruse réussit à souhait : les carlistes pénétrèrent dans la ville pêle-mêle avec le faible détachement qui occupait la porte et qu'une attaque soudaine avait effrayé; dans les rues, les libéraux reprenant confiance, un combat assez vif s'engagea; mais déjà Alvarez accourait et mettait ses pièces en batterie. Après une courte résistance, la garnison, réduite à 300 hommes, fut obligée de capituler. Peu curieuse en somme, la ville ne se distingue point des autres places fortes du moyen âge; elle est bâtie sur une éminence dont son enceinte crénelée dominait les contours; aujourd'hui les tours, écrêtées, coiffées de toits et percées de fenêtres, servent d'habitations particulières. Toutefois le château, vieux du temps des rois navarrais, était remarquable de conservation; on m'en avait dit l'aspect élégant et solide à la fois, et je m'étais promis de le visiter. Mal m'en prit, comme on va le voir. J'avais quitté El Ciego sous une pluie battante, « par un temps d'hérétiques, » diraient ces bons Espagnols; j'avais gravi la rampe caillouteuse qui monte vers La Guardia, j'avais reconnu une partie de l'ancienne enceinte, puis, franchissant une porte basse ouverte au flanc d'une grosse tour massive et carrée qui sert en même temps de clocher à l'église, j'étais entré dans la ville. Là, de tous mes yeux, je cherchai le fameux château; hélas! j'aurais pu chercher longtemps : depuis deux ans déjà il n'existait plus. Après la prise de la ville, les carlistes, peu soucieux d'y soutenir un siége à leur tour, s'étaient empressés de démanteler l'enceinte; le château lui-même avait été livré aux flammes; c'est ainsi qu'un peu plus tard les libéraux purent rentrer dans la place presque sans coup férir; mais pour prévenir tout nouveau coup de main, avec les matériaux et sur l'emplacement du château démoli, ils construisirent à la hâte une sorte d'ouvrage avancé; le donjon seul restait debout, sillonné du haut en bas par une large crevasse : on s'en servit comme de magasin pour serrer les poudres et les munitions.

Or ce jour-là, ignorant encore de tous ces détails, je m'avançais sans défiance, les pieds dans la boue et le nez au vent comme un vrai curieux que j'étais; je ne me lassais pas de regarder, je crois même que naïvement, pour éclaircir mes doutes, j'interrogeais quelques paysans qui passaient par là, quand tout à coup je me sens frapper sur l'épaule; je me retourne, un caporal de la troupe était devant moi qui, joignant le geste aux paroles, m'ordonne de le suivre et me déclare que sans plus tarder on va me conduire devant le gouverneur de la place; presqu'au même instant, quatre hommes m'entourent, baïonnette au canon. Plus de doute, on m'aura pris pour un espion : ces bons libéraux, à ce que je vois,

depuis leur mésaventure avec Alvarez, ont appris à être prudens. Encore eût-il été plus logique que le caporal désignât simplement deux soldats pour m'accompagner, au lieu d'engager d'un coup toutes ses forces disponibles et de rester seul, comme il fit, à la garde du poste. Mais quoi ! on ne songe pas à tout. Déjà mes gardes s'étaient mis en marche et me conduisaient, haut le pas, par la grande rue, à travers la foule des femmes et des enfans qui s'amassaient sur les portes et m'accueillaient au passage de mille épithètes sonores et peu flatteuses.

Jusque-là pourtant, l'incident m'avait peu ému : à tout prendre, le caporal n'avait fait que son devoir en m'arrêtant; je n'avais pas voulu discuter avec lui, mais devant ses chefs je n'aurais point de peine à me justifier. J'alléguerais l'ignorance absolue où j'étais que La Guardia eût conservé une telle importance militaire; je déclinerais mon titre inoffensif de littérateur en voyage; je montrerais à l'appui mon passeport visé, paraphé, timbré moyennant finances par le consul d'Espagne à Bordeaux. En tout cela, je comptais sans mon hôte, c'est le gouverneur que je veux dire. Un terrible homme en vérité, ce don Antonino Garcia Galan, lieutenant-colonel du régiment de Tolède; brusque, maussade, à cheval sur le règlement, dûr aux touristes et aux archéologues. Je crois le voir encore avec ses sourcils froncés, sa grosse taille portée en avant, dans toute sa personne cet air d'autorité dont certaines gens se couvrent comme de bonnes raisons. Il parlait sec et regardait de haut. Bref, ni mes explications, ni mon passeport, ni ma mine, rien n'eut le don de lui plaire. Aidé par un jeune officier qui se trouvait là et qui prenait pitié de ma peine, je lui traduisis de mon mieux les notes bien innocentes que j'avais prises sur mon carnet; je lui offris d'envoyer chercher à mes frais dans la ville de Logroño, où ils étaient restés, mes papiers et mes bagages qui lui permettraient de constater mon identité : le tout en vain. Don Antonino était de ces sourds qui ne veulent rien entendre. « Eh quoi ! j'avais osé violer la consigne, pénétrer sans sa permission dans la zone militaire, étudier les fortifications d'une place de guerre comme La Guardia ! — il avait pour parler de cette bicoque, défendue par un bataillon et quatre pans de mur qu'on renverserait d'un coup de pied, une façon d'enfler la voix des plus divertissantes, — une pareille audace méritait châtiment. D'ailleurs j'étais Français, autant dire suspect; sans doute je voyageais au compte du parti carliste : qui sait même si la France, elle aussi, ne nourrissait pas quelques intentions secrètes contre l'Espagne ! — Et comme j'avais un geste d'étonnement : — La chose s'était déjà vue, poursuivait-il d'un ton sentencieux, on ne pouvait prendre trop de précautions. Après tout, mes explications lui semblaient bien peu naturelles : se déranger,

venir de si loin, pour quoi voir? Un vieux château qui n'existait plus, et par un temps pareil encore, dans la boue, sous la pluie, est-ce que cela était vraisemblable? Tout bien considéré, il me tenait et il me gardait : c'était son dernier mot. » Devant une argumentation aussi bien suivie, je n'avais plus qu'une chose à faire, me résigner et me laisser conduire en prison, ce qui fût fait tout aussitôt. Don Antonino avait donné l'ordre aux soldats : *pero que no le maltraten*, mais qu'on ne le maltraite pas! eut-il la gracieuseté d'ajouter en se retirant.

Je passai tout un jour, gardé à vue, dans une chambre de la petite maison humide et nue, attenant aux remparts, qui servait de poste principal à la garnison, et le surlendemain matin, dès l'aurore, je fus remis aux mains de deux gardes civils, avec un compte-rendu détaillé de mon arrestation. Dans un petit conseil de guerre tenu à mon intention entre le colonel et ses officiers, il avait été convenu que je serais conduit par étapes jusqu'à Vitoria, capitale de la province, que là je m'expliquerais tout à loisir et que les autorités supérieures décideraient de mon sort : ce brave colonel, qui trouvait d'excellentes raisons pour me faire arrêter, ne voulait pas même savoir s'il n'en était pas de meilleures pour me relâcher. Il m'avait cru de bonne prise : cela lui suffisait; de tout le reste il se lavait les mains comme Pilate et m'envoyait pendre ailleurs, s'il y avait lieu. Mais pourquoi donc s'avisa-t-il d'inscrire sur son rapport, comme je l'appris plus tard, qu'au moment même où je fus arrêté j'étais en train de tracer des dessins et de lever des plans? A mon grand chagrin, je l'avoue, je n'ai su de ma vie tenir un crayon, et les papiers saisis sur moi pouvaient en faire foi au besoin. La même curiosité qui m'avait accueilli lors de mon arrivée par la grande rue m'attendait au départ. On a beau être fort de sa bonne conscience, très légèrement compromis en somme et plein de confiance dans l'arrêt des juges de Vitoria ou de Madrid, c'est une positiondélicate, quand on n'en a point l'habitude, que de cheminer ainsi entre deux gendarmes. Pour moi, lorsque j'y songe, je devais en l'occurrence faire assez triste figure. Ces regards de côté, ces sourires, ces réflexions malsonnantes qui m'éclaboussaient au passage et me frappaient à la face comme de la boue, tout cela m'était fort pénible, je dois le dire, et je mets cette journée-là parmi les plus mauvaises de ma vie. La route d'ailleurs était fort jolie; la pluie avait cessé, et la nature rafraîchie se montrait dans tout l'éclat de son épanouissement printanier. Les arbres, les blés, les maïs étaient d'un vert éblouissant. Nous nous élevions lentement pour franchir la haute crête qui de ce côté borne la Rioja. Parfois un muletier, quelque petit propriétaire du pays, passait perché sur sa bête; on s'arrêtait pour causer un peu, échanger une cigarette, et

lui, tout en allumant, sans paraître me regarder, s'informait de moi à voix basse; puis je le voyais cligner de l'œil et hocher la tête d'un petit air satisfait. A certain moment, mes guides, qui avaient l'habitude des lieux, pour éviter les détours interminables du chemin royal, tracé au flanc de la montagne, me proposèrent de couper au plus court par un sentier à eux familier. J'acceptai assez volontiers, et soufflant, suant, grimpant des pieds et des mains, nous parvînmes enfin au sommet. Si grandiose était le panorama qui se déroula sous mes yeux que j'oubliai un instant dans quelles conditions j'étais appelé à le contempler. A perte de vue s'étendait l'horizon tout drapé d'une buée légère que les rayons du soleil levant n'avaient pas encore complétement dissipée. Les deux Riojas, l'alavaise et la castillane, étaient devant moi avec leurs villages sans nombre, couleur de brique, tranchant sur le fond vert des vignobles et des champs de maïs. A cette distance, les hauteurs semblaient se fondre et n'apparaissaient plus que comme d'imperceptibles renflemens de terrain; dans la campagne lumineuse, l'Èbre promenait son cours sinueux; les arbres poussaient plus pressés sur ses rives, et de loin en loin, au travers du feuillage, on voyait ses eaux scintiller au soleil comme les écailles mobiles d'une couleuvre d'argent. Derrière nous enfin, au-dessus de nos têtes, bâti sur le roc à pic dont il continue les anfractuosités et dominant toute la contrée, s'élevait le château de San-Leon, invisible et presque imprenable de ce côté-là. Bientôt nous rejoignîmes la grande route; mes gardes firent halte près d'un parc à bestiaux ruiné par la guerre et me remirent, contre un reçu, à deux autres de leurs camarades qui s'étaient assis en nous attendant et avec lesquels je devais achever l'étape.

Braves gardes civils! sincèrement j'aurais tort de conserver trop longtemps rancune à don Antonino, puisque c'est à lui que je dois de les avoir connus. Institués sous Isabelle II par le duc de Ahumada, à l'imitation de la gendarmerie française, ils sont peut-être, avec les douaniers ou *carabineros*, le corps le plus méritant et le plus respecté de l'armée espagnole. Eux aussi, ils vont deux par deux d'ordinaire; c'est ce qu'on appelle un couple, *una pareja;* leur uniforme est en tout semblable à celui que nous connaissons : redingote et pantalon de drap bleu, larges buffleteries jaunes, sans oublier le traditionnel tricorne posé droit sur le front; seulement cette coiffure, par économie, au lieu de galons d'argent, n'est bordée que de coton. Durant les quatre jours que s'est prolongée ma captivité, j'ai pu les voir de près, étudier leur esprit, leurs mœurs, leur caractère; comme de raison, ils se montraient d'abord assez froids et se croyaient forcés de me tenir à distance, mais ils ne tardaient point à s'humaniser, et me parlaient alors à cœur ouvert. Le métier de gendarme n'est guère aisé en Espagne, les têtes sont chaudes dans

le peuple, les mains promptes; avec cela un grand mépris de la vie; pour un oui, pour un non, sous le prétexte le plus futile, les *navajas* sortent de la ceinture, les escopettes partent toutes seules; qu'il y ait mort d'homme, l'assassin gagne la sierra. Et cependant, si les brigands sont encore là-bas plus nombreux que chez nous, ce n'est point la faute de la garde civile, de son courage ni de son dévoûment : en dépit des montagnes dont elle-même connaît admirablement toutes les retraites et tous les sentiers, elle eût depuis longtemps déjà purgé le pays; mais les événemens politiques l'ont détournée trop souvent de cette tâche nécessaire. A chaque moment de crise ou même d'embarras, comme on les sait fidèles, incapables de trahir leur devoir, le gouvernement a recours aux gardes civils. Combien de fois leur a-t-il fallu, au détriment de la sécurité publique, s'interrompant dans la poursuite des voleurs ou des assassins, se mêler au jeu de la politique, aider au pouvoir des uns, surveiller l'ambition des autres, déjouer les intrigues et les complots! Tout récemment, pendant la guerre, gardes civils et carabiniers ont été employés contre les carlistes, au même titre que les troupes régulières; que la nécessité fût grande, le péril imminent, toujours est-il qu'en leur absence les lignes de douanes restaient ouvertes et les campagnes privées de surveillance. Forcés de vivre, eux et leurs familles, — car ils peuvent se marier, — d'une modique solde très irrégulièrement payée, ces braves gens ne cessent d'exposer leurs jours pour la défense de l'état ou de la société; puis, quand l'âge est venu, on les congédie avec une petite pension; mais de cette pension même, s'ils n'ont pas quelque protecteur puissant, ils risquent fort de ne jamais percevoir un sou; la pénurie du trésor ne permet point de payer les vieux soldats ailleurs qu'à Madrid ou dans les grandes villes. Que faire alors? Ils vont travailler aux champs, et ceux qui n'ont plus la force ou la santé se mettent à mendier; qu'on ne crie pas à l'exagération, la chose s'est vue. Voilà ce qu'ils me racontaient eux-mêmes sans récriminations, sans colère, mais d'un ton attristé qui trahissait la crainte de l'avenir et qui m'allait au cœur.

Des deux gardes formant la *pareja* qui m'emmenait vers Peñacerrada, il en est un surtout dont je me souviens avec reconnaissance. C'était un caporal; sa longue figure maigre, sa moustache rousse, ses membres osseux, son corps haut et fluet rappelaient d'assez près le type de don Quichotte, mais de don Quichotte à pied; il cheminait par grandes enjambées, le dos un peu voûté, hochant parfois la tête et mâchonnant tout bas comme font les vieux grognards; au demeurant, le meilleur cœur du monde. Plus clairvoyant que le colonel, avec ce tact que donne la fréquentation habituelle des vrais coquins, il avait compris tout de suite que je n'étais pas

un criminel ordinaire, et, sans se faire prier, il s'était mis à causer avec moi. Sa conversation était pleine d'enseignemens. « Et d'abord, me disait-il, faisant allusion à ma mésaventure, il ne faut pas vous chagriner pour si peu; j'en sais plus d'un qui a passé par là comme vous et que ça n'a point gêné pour faire son chemin. Connaissez-vous le général Topete? Il était bel et bien accusé de complot. Je vous parle du temps de la reine; on l'avait arrêté à Santoña, où il prenait les bains, et j'étais chargé de le conduire jusqu'à Madrid. Le voyage se fit à ses frais : deux jours entiers en voiture ou en wagon, et toujours aux premières places! J'étais assis à côté de lui, pensez si je me trouvais bien, moi qui ai l'habitude de mener mon monde à pied! A Madrid, où l'on nous attendait, je rédigeai mon rapport et je fis remise de mon prisonnier : je ne l'ai plus revu depuis; mais j'ai appris par les journaux qu'il avait su se tirer d'affaire; on en a fait un ministre, je crois. C'est comme le général Moriones; un jour, quelques camarades et moi, nous reçûmes l'ordre de l'arrêter, toujours histoire de complot. Que lui importe maintenant, n'a-t-il pas eu un bel avancement, lui aussi? Moi seul je suis resté au même point que jadis, et je ne m'en étonne pas trop; mais vous voyez par là, jeune homme, que rien n'est encore perdu pour vous, et que bien souvent les gardes civils auraient tout profit à changer de place avec leurs prisonniers. »

Tout en causant de la sorte, nous étions arrivés au terme de l'étape; par une vraie fatalité, un bataillon de passage faisait halte en ce moment dans Peñacerrada : sur la grande place, on voyait les sacs répandus par terre, les fusils appuyés aux murs des maisons; réunis par petits groupes, les hommes fumaient et riaient; il me fallut passer au milieu d'eux, subir de nouveau ces regards curieux, ces lazzis, qui déjà m'avaient été si pénibles. D'ailleurs j'allais dire adieu à mes deux compagnons de route; une seule étape me séparait encore de Vitoria, où deux autres de leurs camarades devaient me conduire sous peu. Ils échangèrent quelques mots avec un petit vieux qui raccommodait des chaussures à l'entrée d'une grande maison humide et sombre; le vieux se leva, me regarda en ricanant, me débarrassa prudemment du bâton que je portais à la main; je me sentis poussé dans un endroit ténébreux ouvert au fond de l'allée à droite, puis une grosse porte munie de verrous et percée d'un judas se referma sur moi. J'étais dans la prison de Peñacerrada, et quelle prison, grand Dieu! C'est bien le plus vilain endroit où jamais honnête homme ait été forcé de mettre les pieds. Qu'on se figure un espace à peu près carré, sorte de basse-fosse qu'éclaire à demi un étroit soupirail en pente placé près du plafond, hors de la portée de la main; le sol de terre battue est jonché d'immondices et de débris suspects, les pieds littéralement

enfoncent dans le fumier ; dans un coin, pour tous meubles, un lit de camp aux planches pourries, et par-dessus, pourrie également, réduite en bribes, empestée, un tas de paille de maïs qui s'étale et déborde de tous côtés. Désormais je pourrai dire sans métaphore que j'ai connu la paille humide des cachots.

Après mûr examen, comme il me répugnait de m'asseoir dans toute cette ordure, je pris le parti de rester debout; alors, par désœuvrement, un peu aussi par curiosité, l'idée me vint d'examiner les inscriptions et les dessins dont, selon l'usage, mes prédécesseurs avaient illustré les murs de l'endroit. Autant que je pus comprendre, à l'occasion de la guerre carliste il avait dû servir tour à tour aux prisonnniers des deux partis. Tout d'abord, près de l'entrée, une inscription en grosses lettres, à l'orthographe indépendante, attire le regard : elle raconte mélancoliquement l'histoire de deux pauvres diables, deux libéraux, qui restèrent dix-neuf mois au pouvoir de leurs ennemis : tout le jour ils travaillaient dans les mines des environs, le soir on les enfermait dans ce bouge; si j'en juge par moi-même, ils ont dû trouver le temps long! Sur un autre mur, à droite, est le portrait en pied de don Carlos, fort ressemblant ma foi, et largement traité aux deux crayons, plâtre et charbon : c'est l'œuvre, à n'en pas douter, de quelque carliste convaincu, car il a pour exergue ces mots tracés d'une main ferme : *Viva Carlos septimo el rey;* le duc de Madrid porte l'uniforme qu'il avait à la tête de ses troupes, le poing droit fièrement campé sur la hanche, l'autre main au pommeau du sabre, grandes bottes et béret à gland. Que de portraits officiels ne valent point celui-là ! D'autres carlistes ont écrit sous leur nom le bataillon et la compagnie auxquels ils appartenaient; puis viennent des pensées, des exclamations, qui ne sont d'aucun parti, mais qui n'en semblent pas moins sincères : « cette prison est pire que l'enfer, » — des vers, des injures aussi, des ordures, tout ce que la colère et l'ennui peuvent inspirer à des hommes privés de liberté.

Quoi qu'il en soit, j'eus bien vite épuisé ce genre de distraction, car le cachot n'était pas grand; à moins de graver moi-même mon nom sur les murs, qu'allais-je faire pour tuer le temps? Les heures s'écoulaient avec une lenteur désespérante, je me sentais pénétré de froid jusqu'aux os; de plus l'obligation de passer la nuit dans des conditions semblables ne contribuait pas peu à assombrir mes idées. Je profitai d'un moment où le savetier, mon gardien, venait curieusement glisser un coup d'œil par le guichet de la porte, et, du plus poliment qu'il me fut possible, je le priai de transmettre mes réclamations à qui de droit. Les seules autorités de la ville étaient alors le maire ou *alcade* et un sergent de la garde civile. Tous deux, fort obligeamment, se rendirent auprès de moi; mais l'alcade, on le

comprend, qui occupait avec les siens l'étage supérieur de la maison même dont le bas servait de cachot, ne tenait guère à m'offrir l'hospitalité; de son côté le sergent semblait réfléchir : il hésitait entre l'exécution stricte de sa consigne et je ne sais quelle bienveillance naturelle qui se trahissait dans ses paroles. « Oui, j'en conviens, me disait l'excellent homme en promenant un regard de dégoût sur le lit de camp odieusement souillé, on ne peut pas vivre ici; ce lieu n'est pas convenable, même pour un criminel. Que voulez-vous? la guerre n'a permis de rien entretenir; pourtant prenez patience, dès demain vous serez à Vitoria, et là vous vous trouverez tout à fait bien, je vous le promets. La prison de Vitoria est toute neuve, et claire et propre; avec celle de Vergara, je n'en connais pas de plus belle. Vous verrez vous-même, » ajouta-t-il naïvement sans y entendre malice. Or, le croirait-on? cette perspective séduisante ne me consolait qu'à moitié; j'insistai de nouveau, je dis que je consentais à être enfermé partout où l'on voudrait, pourvu que ce ne fût pas dans une fosse à fumier; je jurai mes grands dieux que je ne tenterais aucune évasion et que je resterais toujours prêt à répondre au premier appel. Bref, au bout d'une heure j'étais installé dans le propre *quartier* des gardes civils. Foin du vieux savetier qui m'avait donné un verre d'eau où nageait une araignée! La femme d'un des gardes se mit en cuisine à mon intention; on me servit le *puchero* national, les sardines frites à l'huile selon la mode d'Espagne, et, je dois le dire, jamais régal improvisé ne me parut aussi délicieux.

Cependant, à peine arrêté, j'avais prévenu par dépêche un de mes amis les plus dévoués de la sotte situation où je m'étais mis; je comptais à Madrid même plusieurs personnes qui s'intéressaient à moi et qui connaissaient déjà le but de mon voyage : le malentendu ne pouvait plus être de longue durée. Le soir, à la veillée, tous les hôtes du *cuartel* étaient réunis dans la cuisine autour de la grande cheminée; là aussi on parlait de la guerre; un des assistans, au milieu du silence général, racontait cette première et terrible attaque de Somorrostro à laquelle lui-même avait pris part, quand un bruit soudain d'armes et de chevaux ébranla les rues caillouteuses de Peñacerrada et fit trembler les vitres fouettées par la pluie. C'était un détachement de la garde civile, commandé par un capitaine, qui arrivait de Vitoria avec ordre de me relâcher immédiatement. Quel meilleur usage pouvais-je faire de ma liberté, à cette heure et par l'horrible temps qu'il faisait alors, que de profiter jusqu'au bout de la gracieuseté de mes hôtes? J'allai me mettre au lit, et le lendemain seulement, après avoir serré cordialement la main au brave sergent et à ses compagnons, je pris à pied la route de Vitoria. Cette fois encore je marchais avec la *pareja*, que les be-

soins du service appelaient vers la ville, mais librement, en camarade. Aussitôt mon arrivée dans la capitale de la province, je me hâtai d'aller rendre mes devoirs au général Quesada, commandant en chef de l'armée du nord : c'est à son empressement de bon goût que j'avais dû de ne point connaître, après les autres, la prison de Vitoria. J'ai eu plus tard l'occasion de la visiter, cette fameuse prison : elle est réellement fort belle, spacieuse, aérée, commode, et mérite sa réputation. Bâtie selon les systèmes les plus nouveaux, elle est de forme circulaire ; elle ne comprend qu'un étage et se compose, en haut comme en bas, de trois galeries disposées en rayons et percées de cellules, qui convergent vers un même point. Du centre de l'édifice l'œil en embrasse toutes les parties; pendant le jour les détenus, sortant de leurs cellules, causent, fument et se promènent dans le préau du bas sous la surveillance incessante de trois gardiens armés. En ce moment, ils étaient près d'une centaine, neuf parmi eux avaient les fers aux pieds, des fers très lourds qu'ils traînaient à grand bruit : ceux-là étaient les hommes dangereux, les assassins; un surtout, robuste, les bras velus, coiffé d'un béret rouge, me frappa par son air bestial ; enrôlé dans une bande, il avait, m'assure-t-on, fait la guerre pour son propre compte et commis des atrocités. Pour dire vrai, quand je vis les compagnons d'infortune que le hasard m'avait un moment destinés, je ne songeai plus à me plaindre, et tout bas je me félicitai de n'avoir eu à partager avec personne mon cachot infect de Peñacerrada !

II.

Vitoria porte dignement son nom sonore et fier : ses rues nouvelles percées au cordeau, ses maisons blanches, ses *miradores* ou balcons vitrés comme autant de cages de verre, ses places, ses jardins, entretenus avec un soin dont Madrid même pourrait être jaloux, la mettent au rang des plus charmantes cités de l'Espagne. Les monumens publics y sont nombreux, comme il convient à une capitale : c'est d'abord le palais de la députation provinciale, édifice gréco-romain, d'un style un peu lourd, mais dont j'aurais mauvaise grâce à contester le mérite architectural, tant les Alavais paraissent l'avoir en vénération : en bas est la salle des réunions, où les cinquante-six députés des communes, élus chacun selon des procédés différens, discutent et décident en commun des affaires de la province ; en haut se conserve dans les archives l'exemplaire original des *fueros* ou priviléges d'Alava; c'est encore, outre la prison, le théâtre, fort bien installé, l'hôpital, merveilleusement tenu, enfin cet admirable hospice des enfans trouvés qui n'a pas son équivalent chez nous. La maison, secourue simultanément par l'argent

de la province et les dons volontaires des particuliers, ne compte pas moins de cinq cents pensionnaires inscrits, et de l'air, de l'espace pour les loger tous; mais là-dessus une cinquantaine sont en apprentissage dans la ville, les autres pour la plupart vivent aux environs chez des cultivateurs qui les habituent aux travaux des champs. Cette mesure a donné les meilleurs résultats. Dès qu'ils ont atteint quatorze ans, leurs maîtres sont tenus de payer annuellement pour eux une petite somme : mise de côté, elle sert à leur composer une *masse* qu'ils trouveront en sortant; du reste l'administration les suit jusqu'au jour de leur mariage, et même alors elle leur fournit les moyens d'entrer en ménage. A quelque moment que ce soit, l'enfant réclamé est aussitôt rendu sans aucuns frais à ses parens; pour éviter toute confusion, un registre spécial contient le détail exact des moindres circonstances où il fut déposé; beaucoup de ces petits malheureux portent sur eux un objet quelconque, un coin de linge marqué d'initiales, un bijou, et tous ces indices sont précieusement conservés. Ce sont des sœurs qui s'occupent de la direction intérieure de l'hospice, avec quel soin, quelle propreté, quelle vigilance, je ne saurais le dire assez : successivement elles me montrèrent, avec une petite fierté bien légitime, les grands dortoirs parquetés, cirés, resplendissans, la lingerie pleine jusqu'au faîte de serviettes et de draps empilés, la cuisine aux chaudières reluisantes; mais la chambre du *tour* surtout m'intéressait. Au fond d'une grande salle claire, ouvrant sur les jardins, sont deux petits lits de fer, garnis de rideaux blancs; dans l'un, pendant la nuit, couche la sœur de garde; l'autre attend toujours la pauvre créature que la misère ou la honte viendra confier à la charité. A droite, encastré dans la muraille, tout tapissé de langes comme un berceau, le *tour*, qui vire sur lui-même avec un bruit de sonnettes; il donne de l'autre côté sur une petite ruelle sombre, abandonnée, propice au mystère. Au tintement bien connu de la sonnette, la sœur se lève, l'enfant est recueilli, adopté, et la mère coupable n'est plus tentée d'ajouter le crime à la faute. Parmi ces infortunées qui confient aux bonnes sœurs de Vitoria le fruit de leurs entrailles, il est, m'a-t-on dit, plus d'une femme française venue pour chercher en Espagne le secret de son déshonneur, que la loi de notre pays ne lui permet pas; peut-être, dans l'intérêt même de la société et de la morale, pourrions-nous être plus indulgens. Ne vaut-il pas mieux pour le nouveau-né le *tour* et son discret asile que le lit du fleuve ou la bouche de l'égout? D'ailleurs il ne semble pas que le voisinage de l'hospice rende en Alava la débauche plus fréquente; bien loin de là, cette population est des plus honnêtes de l'Espagne, et l'infanticide y est absolument inconnu.

Tous ces édifices qui composent proprement dit la ville moderne

s'étendent dans la plaine à proximité du chemin de fer, dont la gare déverse autour d'elle l'animation et la vie; mais Vitoria garde aussi des titres à l'admiration des archéologues. Bâtie de toutes pièces en 1181 sur l'emplacement du minuscule village de Gasteiz par don Sanche le Sage, roi de Navarre, que menaçaient alors ses voisins de Castille et d'Aragon, la vieille ville occupe les pentes et le sommet d'une éminence où l'on atteint par des rampes de pierre. Là se trouve, intacte dans sa grandeur farouche, l'antique demeure seigneuriale de Villasuso, qui existait bien avant la ville et près de laquelle vinrent se grouper les habitations nouvelles; en face était celle du comte de Salvatierra, le malheureux chef des *communeros :* vaincu par Charles-Quint, il mourut misérablement en prison, tandis que ses biens étaient confisqués et que sur le sol de sa maison rasée on semait du sel en signe d'exécration; l'emplacement en est occupé maintenant par des greniers publics. Vers le même endroit s'élève la curieuse église de San-Miguel, contemporaine de la fondation de la ville et depuis lors dépositaire du fameux couteau *vitorien,* sur lequel le syndic général de la cité était tenu de prêter serment : « Jurez-vous d'accomplir honnêtement et loyalement votre devoir? demandait-on au futur magistrat. — Oui, je le jure; répondait-il. — Si vous ne le faites pas, continuait la formule, c'est avec ce couteau qu'on vous coupera la tête. » On peut voir encore, dans la partie extérieure de l'abside, fermé d'une pierre plate et défendu par une grille en fer, le petit caveau où gisait la redoutable relique; mais à la faveur des troubles qui depuis quarante ans déjà agitent le nord de l'Espagne, la clé qui servait à ouvrir la grille s'est perdue, dit-on : personne ne s'est plus occupé du couteau, qui doit être aujourd'hui complétement mangé par la rouille, et le sacristain lui-même, malgré son âge, déclare ne l'avoir jamais vu. Toutes les rues avoisinantes ont retenu après cinq siècles leurs noms marchands et pittoresques qui rappellent les corps de métiers : *calle* de la Herreria, de la Pintoreria, de la Cuchilleria, de la Zapateria, celle-ci toute pleine encore de savetiers, de pelletiers, de selliers, empestant la poix et le cuir; les maisons elles-mêmes racontent le passé et trahissent leur date par la richesse de leur façade, la forme des arcs, la disposition des portiques et des tourelles. A plusieurs d'entre elles s'attachent des souvenirs historiques; des rois, des papes y logèrent : Adrien VI, François I[er], Alphonse le Sage de Castille. Aussi, dans *Notre-Dame de Paris,* M. Victor Hugo pouvait-il citer Vitoria comme « une ville gothique, entière, complète, homogène; » pourtant, il faut le reconnaître, cette appréciation devient moins vraie chaque jour. Par le fait de l'importance toute nouvelle que lui donne sa situation intermédiaire sur la voie ferrée d'Hendaye à Madrid, Vitoria semble

destinée à se transformer complétement. Là, comme ailleurs, les nécessités de la civilisation moderne ont commencé à porter la pioche jusque dans les vieux quartiers; on nivelle les pentes, on élargit les rues, on remplace les sombres boutiques et les appartemens ténébreux par d'élégans magasins et des maisons aux gais balcons. N'était la guerre qui a retardé tous les travaux, la municipalité n'eût pas différé plus longtemps certaines améliorations jugées indispensables, mais qui changeront d'autant la physionomie de la vieille cité. Pour ma part, je n'y trouve point à redire : ce qu'il faut condamner, ce n'est point l'activité intelligente qui modifie, perfectionne, toujours en quête du mieux, c'est le vandalisme brutal détruisant pour détruire, sans une idée, sans un but, sans même le désir ou le pouvoir de réédifier jamais.

Comme Pampelune, Vitoria, quoique ville ouverte, a joué un rôle pendant la guerre; profitant de la période d'inaction qui suivit la mort de Concha, les carlistes avaient étendu leurs avant-postes jusqu'à ses abords, retranchés à la hâte, si bien que vers le mois de juin 1874 elle était entièrement coupée de ses communications. Au général Quesada revient l'honneur de sa délivrance. L'ennemi, fort de 16 bataillons environ, occupait, sous les ordres de Pérula, une série de positions qui allaient de Subijana à Treviño en passant par Nauclarès; Quesada le trompe sur ses intentions, feint de vouloir se porter vers le centre, puis, le moment venu, attaque énergiquement par la droite. A l'autre bout de la ligne, l'aile gauche des libéraux, abandonnée à elle-même devant des forces supérieures, fut quelque temps compromise : une diversion brillante, due au colonel de cavalerie Contreras, la sauva. Ce brave officier ne disposait que d'une centaine de lanciers formant un escadron de marche attaché à la division; mais c'est là le propre de ces guerres de montagnes que les succès même les plus importans y dépendent bien moins de la proportion des forces que de l'opportunité des manœuvres. Malgré le désavantage du terrain, il sut charger avec un tel à-propos et une telle ardeur les Navarrais qui attaquaient à la baïonnette que, saisis d'une panique inexprimable, ceux-ci lâchèrent pied et prirent la fuite à travers les fondrières et les ravins, où ils s'écrasaient en tombant. Bientôt après arrivèrent 4 bataillons de renfort qui rétablirent les affaires. En même temps, grâce aux habiles dispositions du général en chef, Treviño était occupée presque sans coup férir; la position de Nauclarès, tournée par la droite, tombait d'elle-même au pouvoir des libéraux : la route de Vitoria était libre, et ce premier et glorieux avantage allait avoir sur l'issue des opérations dans le nord une importance décisive. A la paix, le vainqueur a été nommé maréchal; il s'était déjà fait connaître au Maroc par ses qualités de prudence et de sang-froid,

mais cette distinction récompensait en lui le caractère autant et plus que les services : un caractère loyal, intègre, incapable de transiger avec le devoir. Fils du général Quesada, mis en pièces par le peuple de Madrid, et comme lui parfait *caballero*, il a toujours évité de se mêler de politique, sa vie militaire est pure de tout *pronunciamiento*, et certes l'éloge a bien sa valeur lorsqu'on réfléchit que la plupart des généraux de l'Espagne, hommes d'honneur en tout le reste, n'hésitent pas à *se prononcer*, c'est-à-dire à retourner contre le gouvernement même qui le leur a confié le pouvoir qu'ils ont dans les mains. Au physique, de taille plutôt petite que grande, le corps un peu replet, grisonnant, il a cet air à la fois réfléchi et résolu qui dénote les hommes parvenus surtout à force de persévérance, de travail et d'énergie.

La présence du quartier-général et d'une partie des troupes de l'armée du nord met en ce moment dans la ville encore plus de bruit, d'animation et de gaîté. Chaque matin, sous mes fenêtres, passaient un ou deux bataillons allant à l'exercice : les clairons, de même forme, mais plus petits, plus durs que les nôtres, lançaient dans l'air leurs notes criardes et précipitées, les hommes suivaient d'un pas rapide, et c'était plaisir de les voir, le teint bronzé, l'air résolu sous leurs uniformes un peu fripés par la dernière campagne, défiler, puis disparaître en bon ordre au tournant de la rue. Les Espagnols sont peut-être les plus vaillans marcheurs que l'on connaisse : cela tient à l'habitude des courses forcées dans un pays privé de communications, semé d'obstacles de toute sorte. Or depuis les succès récens de l'armée allemande, par une pente assez naturelle, qu'il s'agisse de détails d'exercice, de discipline ou de casernement, la mode est là-bas d'imiter un peu en tout les Prussiens : il n'est pas jusqu'à l'allure du soldat qu'on n'ait essayé de rendre moins fantaisiste, moins indépendante, moins méridionale en un mot. Quand le bataillon s'ébranle, c'est à qui parmi ces braves garçons élèvera bien exactement le genou d'un mouvement automatique à la hauteur voulue par la théorie et le rabattra pesamment sur le sol ; mais bientôt la théorie est mise en oubli, les jambes s'allongent souples et nerveuses, chacun reprend son allure ordinaire, et sincèrement les chefs auraient tort de s'en plaindre, puisque c'est de ce même pas, élastique et léger, qu'on voit leurs hommes faire sans sourciller jusqu'à quinze lieues par jour.

Extérieurement le fantassin espagnol a beaucoup de rapports avec le soldat français : petit de taille comme lui, nerveux, agile, bien découplé. Du reste l'uniforme est identique : longue capote bleue et pantalon garance, tirant l'œil. Certes je ne désire ni ne prévois, comme l'estimable lieutenant-colonel du régiment de Tolède, que les affaires se brouillent de longtemps entre la France et

l'Espagne; pourtant, amis ou ennemis, à 800 mètres de distance, je mets en fait que deux corps de troupes des deux nations auraient grand'peine à se reconnaître, et la chose mérite d'être relevée. Seule la coiffure est un peu différente : faite de cuir et de drap gris, plus légère que le schako, plus résistante que le képi, elle tient lieu de l'un et de l'autre. Quant aux chaussures, à tous les souliers réglementaires, l'Espagnol préfère de beaucoup les *alpargatas*, ces sandales à semelles de corde que tout le monde connaît, garnies au bout d'un morceau de toile et retenues par deux cordons qui s'attachent en se croisant autour de la cheville; rien n'est commode, surtout pour marcher dans les montagnes et l'habitude aidant, comme cette chaussure légère, silencieuse, qui laisse le pied libre et le protége sans le blesser : avec elle, il semble qu'on aille naturellement plus vite. Pourtant elle communique à l'ensemble de la tenue je ne sais quel air de misère et de délabrement qui sied mal chez un soldat, et je me rappellerai toujours l'étonnement dont je fus saisi quand pour la première fois je vis dans Pampelune, à la porte des monumens publics et des casernes, les sentinelles monter ainsi la garde, les pieds nus. En outre, par un temps de pluie ou de neige, l'*alpargata* perd beaucoup de ses avantages; mais un bon Castillan ne s'inquiète pas pour si peu, et s'il lui faut faire tout ou partie de l'étape avec ses sandales mouillées, il compte pour les sécher sur le soleil de l'après-midi ou le feu du prochain bivouac.

Comme force de résistance en effet, comme patience, comme énergie, le soldat espagnol n'a point son pareil dans aucune armée de l'Europe. Pourvu d'un grand fonds de gaîté et de philosophie, ce petit *troupier*, comme nous disons, *el chico*, comme on dit là-bas, supporte indifféremment les privations, l'absence de sommeil, la fatigue, la pluie, le chaud et le froid; sobre au-delà de toute expression, d'une sobriété qui tient à la race et dont l'intendance militaire abusa trop souvent pour se permettre dans les distributions de vivres les retards les plus imprudens, capable par exemple de vivre un jour entier avec un oignon cru, une feuille de salade et une cigarette; avec cela très discipliné, quoi qu'on en croie, tout disposé à obéir dès qu'il sent au-dessus de lui une autorité ferme et juste qu'il peut respecter. Dans les circonstances graves, son courage est à toute épreuve, sa solidité inébranlable; il a en lui du sang de ses *anciens*, de ces vaillans *tercios*, qui pendant plus d'un siècle, de Pavie à Rocroy, firent l'admiration et la terreur de l'Europe. Pourtant il n'apporte pas en face de l'ennemi ce mépris de la vie, cette témérité un peu fanfaronne qui semble pousser le soldat français vers un péril qu'il peut éviter et qu'on a définie assez justement : « le luxe coûteux du courage; » en dépit de son

tempérament méridional il est alors calme, grave, presque réfléchi; mais une fois parti, rien ne l'arrêtera plus. Sa gaîté, très réelle, est aussi moins bruyante, moins tumultueuse que la nôtre : un air de *jota,* quelques tours de danse et le voilà content. Pour divers motifs, dont le principal sans doute est une raison d'économie, la plupart des musiques militaires en Espagne valent peu de chose ou rien; en revanche il n'est pas de compagnie qui ne compte pour le moins cinq ou six guitaristes. Dans les expéditions, dans les marches, posé en travers sur leur dos, au-dessus du petit sac de toile bourré des mille bibelots du soldat en campagne, leur instrument les suit partout; certes la charge était déjà bien lourde : les vivres, parfois pour plusieurs jours, le fusil, les cartouches, la couverture; mais une guitare en somme, cela pèse si peu, et ses flancs sonores tiennent en réserve tant de joie et d'oubli! Aussi, en cas de pluie, c'est à elle qu'on songe avant tout et nul n'hésite à se sacrifier pour la mieux garantir. Puis pendant les haltes, aux veillées, on la découvre religieusement, un grand cercle se forme, le musicien pour préluder essaie quelques notes graves. Et maintenant si quelques fillettes du voisinage, attirées par ce ronflement bien connu, se présentent dans l'assemblée, la fête sera complète, et les danseurs ne leur manqueront pas. Du reste tout se passe le plus correctement du monde, sans brutalités, sans tapage : une gourde de cuir, remplie d'eau, passant de bouche en bouche, sert à désaltérer l'assistance. La musique et la danse! Sur ces deux points-là, carlistes ou libéraux, tout le monde se rencontrait. On n'a pas oublié l'aventureuse expédition de Martinez Campos, s'engageant en plein hiver au cœur du Baztan, au milieu même des ennemis qui n'avaient plus qu'à se rabattre sur lui pour le tenir enfermé comme dans une ratière; la colonne libérale fit route plusieurs jours par un temps affreux, sans chaussures, presque sans vivres, à travers des sentiers de chèvres, obstrués de neige, où les hommes souvent étaient forcés de passer un par un; or à peine entrés dans Elisondo, avant même de songer à dormir ou de chercher du pain, les soldats couraient après les filles de la ville et séance tenante se mettaient à danser. De même dans l'autre camp : après la dernière affaire de Peña Plata, la lutte finie, obligés d'abandonner leurs armes en passant la frontière de France, les carlistes n'eurent garde d'abandonner leurs guitares et les emportèrent avec eux à Poitiers, à Tours, au Mans, dans les villes de l'intérieur où ils devaient être internés.

On s'étonnera peut-être qu'avec de tels élémens l'armée espagnole n'ait pas obtenu dès le début du soulèvement carliste des succès décisifs et que la lutte contre les bandes à peine organisées d'un Saballs ou d'un Santa-Cruz ait pu durer assez longtemps pour leur

permettre de devenir une armée à leur tour; mais il faut tenir compte des embarras intérieurs créés par la révolution de 1868, puis par le départ du roi Amédée, de la faiblesse des gouvernans, de la pénurie du trésor, enfin du manque d'officiers suffisans. Assurément, comme courage personnel, les chefs valent les soldats; chez tous, à tous les grades, la bravoure est incontestable : toujours les premiers au feu, ils marchaient en avant, pincés dans leur petite tunique de drap bleu, la casquette crânement posée sur l'oreille, dans la main gauche un revolver, dans la droite cette légère canne à pomme d'or qu'ils ont partout avec eux et qui leur est comme un bâton de commandement, encourageant leurs hommes de l'exemple et de la voix, aussi calmes, aussi intrépides que s'ils allaient à la promenade. Mais la valeur et le sang-froid ne suffisent plus aujourd'hui, et, sauf quelques exceptions brillantes, le corps des officiers manque des connaissances et des qualités toutes spéciales qu'exige la guerre moderne : ils n'ont pas assez étudié. En général ils sortent beaucoup trop jeunes des écoles : on heurte à chaque pas dans les rues des capitaines imberbes et qui n'ont pas vingt ans, des lieutenans joufflus qu'on prendrait pour des collégiens en rupture de ban, et l'on ne peut se défendre d'une impression de malaise en entendant ces enfans, ces *blancs-becs,* comme on les appelait chez nous, commander de leur voix jeunette à de vieux soldats éprouvés. D'ailleurs les besoins de la dernière guerre et précédemment aussi les nombreux *pronunciamientos* après lesquels chaque général révolté, heureux ou malheureux, recevait, à titre de récompense ou de consolation, un grade de plus pour lui-même et pour tous ses complices, ont fait contre toute prévision monter au rang d'officiers des gens que leur seul mérite ou simplement leur caractère rendaient indignes d'y aspirer jamais. Tout cela, joint à certains vices d'organisation, comme la séparation établie entre le grade et l'emploi, ou la possibilité pour les corps spéciaux d'obtenir de l'avancement dans les rangs de la ligne, nécessite de grandes réformes, et, si j'ai bien compris, les personnes les plus éclairées du pays et même de l'armée sont les premières à en convenir.

Dès le printemps de l'année dernière, une partie des troupes a pu rentrer dans ses foyers; toutefois le rôle de l'armée n'est point terminé : si les Basques ont posé les armes, cette soumission n'a pas été volontaire, longtemps encore ils regretteront leurs *fueros,* et jusqu'à ce que le calme soit revenu dans les esprits, des forces considérables, 60,000 hommes pour le moins, doivent occuper le pays carliste. En même temps, le gouvernement est forcé de faire face aux exigences toujours croissantes de la guerre d'outremer. Neuf ans déjà se sont écoulés depuis qu'un jeune propriétaire

créole à la tête de quelques amis et de ses serviteurs a soulevé dans un coin de l'île l'étendard d'une nouvelle république, et par un fait inoui, à travers des alternatives de succès et de revers, l'insurrection dure encore. En vain les Espagnols ne veulent-ils voir dans leurs adversaires qu'un ramassis de nègres fugitifs et d'aventuriers sortis de toutes les nations; en vain chaque courrier de la Havane apporte-t-il le détail de nouveaux succès et prédit-il pour la quinzaine suivante l'anéantissement des bandes rebelles; en vain le gouvernement de Madrid expédie-t-il coup sur coup ses plus beaux régimens et ses meilleurs généraux, Jovellar après Valmaseda, Martinez Campos après Jovellar : l'argent, les hommes, les réputations mêmes sombrent tour à tour dans cet abîme sans fond. Aussi dans le peuple, malgré l'assurance des journaux toujours bravaches et vantards, on commence à ne plus parler de Cuba qu'avec une sorte de terreur superstitieuse. Tant de beaux jeunes gens sont partis là-bas qui ne sont point revenus! D'autres, plus heureux, ont pu revoir la mère-patrie, mais ils ont dit ce qu'ils avaient souffert : la guerre sauvage, sans quartier, l'ennemi insaisissable dans ses montagnes et ses maquis, les longues marches à travers les marais empestés, les pluies, la misère, la faim, le vomito plus meurtrier encore que les rifles ou le *machete* des rebelles, la fièvre dévorante, les mois entiers vécus à l'hôpital. Durant mon séjour forcé à La Guardia, le jeune sous-lieutenant commis à la garde du poste avait sans façon lié connaissance avec moi; de fil en aiguille, il m'apprit qu'il avait un frère déserteur de l'armée, devenu capitaine dans les rangs carlistes; pendant cinq jours, à Bilbao, ils s'étaient trouvés l'un en face de l'autre aux avancées, tandis que leurs soldats tiraillaient sans relâche; à la dispersion des troupes rebelles, le carliste avait passé en France, et pour l'instant il était interné dans le département de l'Aveyron, à Millau, où il se trouvait fort bien. « Mais, demandai-je, ne songe-t-il pas à obtenir l'*indulto?* — Lui, nullement, me répondit l'officier; comme déserteur il serait forcé d'aller servir quatre ou cinq ans à Cuba; ce n'est pas une chose à faire : mieux lui vaut demeurer Français. » D'ailleurs le gouvernement n'ignore pas les sentimens de la nation et de l'armée à cet égard. Aussitôt la guerre du nord terminée, il s'était décidé à envoyer dans la grande Antille un renfort de 25,000 hommes, qu'on espérait, comme toujours, devoir être le dernier. Les exiger au nom de la loi, surtout en ce moment, pouvant paraître un peu sévère, on préféra s'adresser aux bonnes volontés : peut-être, parmi les anciens soldats que la conclusion des hostilités allait rendre à la vie civile, bon nombre consentiraient-ils à signer un engagement nouveau.

Dans toutes les villes, à Tudela, à Tafalla, à Pampelune, à Vito-

ria, sur tous les murs des casernes et des édifices publics, s'étalaient de grandes affiches demandant des volontaires pour l'île de Cuba. Les conditions étaient réellement séduisantes : un franc de solde par jour, plus une gratification annuelle de 250 francs, sans préjudice de la haute paie et des autres avantages que le gouvernement particulier de la colonie accorde à ses défenseurs; là-dessus 250 francs nets seraient touchés au lieu même de l'embarquement; l'engagement pouvait être contracté pour trois ans ou pour la durée de la guerre. Malgré tout, les vieux soldats ne se présentèrent pas en foule, et je me suis laissé dire que le gouvernement, pour compléter le nombre de bataillons qu'il s'était fixé, dut prendre au hasard dans les nouvelles levées. Cependant le train où je montai pour me rendre de Pampelune à Tafalla emmenait entre autres deux wagons remplis de rengagés militaires. Pourquoi ceux-là partaient-ils? Quel désir ou quel regret les poussait à prendre cette dure résolution? la soif du gain, l'esprit d'aventure, l'absence d'une affection, d'un foyer? Ces trois motifs réunis peut-être. Il y avait là des simples soldats, tous décorés à profusion, — car, soit dit en passant et sans tirer du fait la moindre conséquence, je ne sache pas que dans aucune autre armée on pousse plus loin l'abus des croix et des rubans, — puis quelques sous-officiers et même des carlistes, portant encore sur la tête le béret bleu ou rouge avec la plaque de cuivre ornée des trois mots fatidiques : *Dios, patria y rey*. Les ennemis de la veille fraternisaient, complétement oublieux des questions politiques. N'allaient-ils pas affronter ensemble une autre guerre bien plus terrible? ne partageraient-ils pas désormais la même vie, les mêmes périls? Ils avaient arboré au-dessus d'un wagon une grande bannière sur laquelle était écrit : *Voluntarios para Cuba*; tous riaient, chantaient, avec une gaîté plus expansive que ne l'est d'ordinaire celle des Espagnols; on eût dit que les pauvres garçons cherchaient à s'étourdir. Quand on apercevait un village que le train traversait en sifflant, c'étaient des cris, des appels aux paysans répandus dans la campagne, les bras s'étendaient par les portières, on agitait la bannière aux couleurs nationales; un ou deux clairons, qui allaient avec eux, allégrement sonnaient la charge; mais en arrivant à Tafalla, où l'on devait s'arrêter près d'une heure, la scène changea. Un certain nombre de soldats licenciés venus par le même train étaient attendus là par leurs parens ou leurs amis; toute cette foule, selon l'usage espagnol, se pressait, se bousculait sur les quais au bord de la voie. Bientôt commencèrent les reconnaissances, les effusions, les embrassades. En présence de cette joie sincère, la gaîté factice des volontaires tomba tout à coup; songeant à ce qu'ils laissaient derrière eux, la patrie, la famille, et, qui sait? l'espoir du retour, on

eût pu les voir, comme embarrassés, se rasseoir à leurs places, tandis que les clairons se taisaient et qu'une main précipitamment rentrait la bannière.

III.

Les Basques se vantent de n'avoir jamais eu de maître. Retranchés dans leurs montagnes, ils auraient arrêté l'effort des différens envahisseurs qui successivement ont conquis l'Espagne. Cette opinion leur tient d'autant plus au cœur qu'elle fournit un nouvel argument en faveur de leurs privilèges, et depuis fort longtemps déjà leurs historiens, leurs orateurs, leurs poètes, se sont employés à la faire prévaloir. En dépit de tant d'assertions intéressées, tout porte à croire que les Basques, s'ils furent toujours, comme ils le prétendent, les simples alliés d'Annibal et des Carthaginois, subirent, eux aussi, à l'égal des autres peuples de la Péninsule, la domination romaine; sans doute ils résistèrent, et avec courage, mais ils furent enfin soumis : *Cantabros serâ domitos catenâ*, dit Horace lui-même. Les preuves du passage et du séjour des Romains abondent dans le pays basque; sans sortir de l'Alava, dans une étude spécialement consacrée à la question, don Francisco Coëllo, ancien colonel du génie et géographe du premier mérite, un des hommes dont la science et le caractère honorent le plus l'Espagne moderne, a pris soin de relever les plus concluantes. Outre la voie militaire portée sur l'itinéraire d'Antonin qui allait d'Asturica à Burdigala en Gaule, en traversant la province, et dont plusieurs tronçons existent encore, une autre route de construction romaine menait de Puentelarra à Villasante dans la province de Burgos; une dizaine encore, tant à cause des noms latins que des restes de toute sorte, ponts, mosaïques et inscriptions, que l'on rencontre sur leur parcours, semblent appartenir à la même époque. Dire avec Henao que ces inscriptions ont été apportées là plus tard par curiosité serait un pur enfantillage. Les Romains évidemment ont occupé ce territoire; s'ils n'y ont pas fondé des municipes et des colonies puissantes, comme ils le faisaient partout ailleurs, c'est que la contrée bien moins encore qu'aujourd'hui se prêtait à l'établissement de grands centres de population; du moins y possédaient-ils des postes fortifiés, camps et marchés comme Deobriga, Beleia, Suessátio, Tullónio, Alba, Uxama-Barca, lesquels, reliés aux nombreux châteaux qui couvraient tous les environs, formaient avec eux un système de défense complet et suffisaient à maintenir le pays en soumission.

En ce qui concerne la conquête arabe, la prétention des Basques paraît plus justifiée. Orduña à l'ouest, le *port* San-Adrian à l'est,

au sud les villages supérieurs de la Rioja Alavesa qui alors ne faisait point partie de la province, tels sont, d'après plusieurs documens, les points extrêmes où parvinrent les Mores, laissant ainsi en dehors de leur empire tout le territoire euskarien. Depuis longtemps déjà le pays basque, dans ses parties converties à l'Évangile, dépendait de l'évêché de Calahorra, une des plus anciennes métropoles de l'Espagne. Vers le milieu du VIII[e] siècle, Calahorra étant tombée au pouvoir des Arabes, un grand nombre de chrétiens de la rive droite de l'Èbre, pour fuir le joug des infidèles, passèrent le fleuve et vinrent s'établir dans la plaine ou *Concha* d'Alava. Cette plaine est élevée de près de 2,000 pieds au-dessus du niveau de la mer; aussi s'explique-t-on sans peine le contraste qui règne entre sa froide température et le climat beaucoup plus doux des côtes de la Vizcaye et du Guipuzcoa; pourtant le sol en est généralement fertile et sa position, défendue de tous côtés par de hautes montagnes, devait convenir aux émigrans. De cette époque date la splendeur de la ville d'Armentia, située à peu de distance au sud-ouest de Vitoria, qui n'était pas encore fondée. La tradition veut qu'elle ait compté jusqu'à 20,000 habitans, mais ce chiffre est sans doute exagéré; néanmoins son importance était assez considérable pour qu'elle devînt le siége du diocèse en remplacement de Calahorra; c'est deux siècles plus tard seulement, en 1088, qu'elle fut rattachée à son ancienne métropole reconquise sur les infidèles. La basilique d'Armentia fut alors convertie en collégiale, rang qu'elle conserva jusqu'en 1458, où, tenant compte de sa décadence toujours croissante, les rois catholiques transférèrent son titre et son autorité à la paroisse de Santa-Maria de Vitoria.

Aujourd'hui Armentia est un des plus infimes entre les cent cinquante petits villages que l'œil du voyageur découvre du haut de la tour de Vitoria, et l'on aurait peine à reconnaître dans ce tas informe de pauvres maisons grossièrement bâties la brillante cité dont parlent les chroniques. De longues avenues de grands et beaux arbres y conduisent, passant à travers champs. Toute trace de rues ou de murailles a complétement disparu; l'état des lieux lui-même a subi de grandes transformations; un petit lac qui s'étendait au cœur de l'ancienne ville, maintenant aux trois quarts comblé, n'est plus qu'un étang insignifiant et va bientôt disparaître. Pourtant la basilique existe encore, au centre d'un petit plateau, précédée d'une place irrégulière que forme l'écartement des maisons du village. En 1776, comme elle menaçait ruine, sous prétexte de la restaurer, des mains maladroites bouchèrent les fenêtres et la porte de la façade principale, qui est demeurée depuis lors interdite au public; quant aux bas-reliefs, aux fleurons, aux consoles, dont on l'avait dépouillée, on les transporta incontinent sur le mur latéral de droite, où

fut percé par la même occasion un lourd portique à colonnes, et tout cela sans goût, sans choix, sans même prendre le soin de raccorder les motifs de sculpture. Malgré tout, on peut encore retrouver dans ces malheureux fragmens deux styles et deux époques bien distinctes : les uns remonteraient à la première construction de la basilique, à la fin du VIIIe siècle, quand les chrétiens chassés par l'invasion sarrasine se réfugiaient sur le sol d'Alava et que l'art latino-byzantin à ses derniers momens allait céder la place au style roman; les autres, d'un travail plus fin, plus délicat, appartiendraient au temps de don Rodrigo Cascante, évêque de Calahorra, vers 1180, duquel dépendait à ce titre la basilique d'Armentia et qui la fit reconstruire ou réparer à ses frais. Le tombeau du prélat, car il avait tenu à être enterré dans cette église qui lui devait tant, arraché lui aussi de la façade principale et transporté avec le reste à la nouvelle entrée, se trouve encastré dans le mur, en dessous du portique; tout autour court une inscription latine à peine déchiffrable. L'évêque, de grandeur naturelle, est couché tout de son long dans ses habits sacerdotaux; quoique protégée comme d'une grille par des colonnettes de pierre, la statue a beaucoup souffert, non moins peut-être de la main des enfans que des injures de l'air auquel elle est restée si longtemps exposée.

Pendant que je m'arrêtais à tous ces détails, un orage se formait à l'horizon. C'était la fin d'une chaude journée de juillet, de gros nuages pesans et bas roulaient dans le ciel obscurci, un vent tiède secouait doucement les feuilles des arbres de la place; déjà de larges gouttes de pluie tombaient avec un son mat sur le sol poudreux qu'elles marquaient de taches noires. J'étais venu avec un jeune homme de Vitoria qui me servait de *cicerone*. Nous n'avions pas de temps à perdre si nous voulions visiter l'intérieur de la basilique avant la nuit. « *El padre cura* fait une promenade aux environs, nous dit une vieille femme que nous interrogions, mais sa gouvernante est là qui vous donnera la clé, » et du doigt elle nous montrait le presbytère, une petite maison sombre, accolée comme une verrue au mur de la façade condamnée. Or au moment même où nous arrivions près d'elle, la gouvernante venait imprudemment de laisser échapper — comment dirai-je? — les deux plus belles pièces de la basse-cour de monsieur le curé, la réserve de la Noël, deux petits cochons frais et roses, à l'allure indépendante et tapageuse : ils s'enfuyaient de toute la vitesse de leurs courtes jambes, et la bonne femme de courir après eux, criant, soufflant, tendant les bras. En vain les jeunes enfans qui sortaient de l'école s'étaient-ils réunis pour les traquer : ce quadrupède, avec son air lourdaud, est bien un des animaux les plus rusés de la création; ceux-ci, se voyant poursuivis, avant que le cercle fût entièrement formé, fon-

daient sur les rabatteurs avec des cris affreux et les bousculaient au passage. Enfin les deux fugitifs, serrés de près et saisis chacun par une patte, durent rentrer au logis, accompagnés de coups de houssine qui faisaient courir un frémissement le long de leur croupe charnue et leur arrachaient des grognemens de mauvaise humeur. Singuliers contrastes des temps et des choses! Voilà donc les scènes qui se passent de nos jours aux lieux mêmes où le culte chrétien, menacé par l'islamisme, venait jadis abriter les pompes de ses cérémonies!

Cependant, rassurée de ce côté, la gouvernante s'était offerte à nous diriger. L'intérieur de la basilique, composé d'une seule nef, est absolument nu et froid; la truelle des restaurateurs n'a rien laissé à admirer; l'ancienne abside, d'un dessin fort élégant, est complétement masquée par le grand autel et le grossier retable qui l'accompagne. Par une autre anomalie qu'on a peine à s'expliquer au premier abord, mais qui a sa cause dans un événement plus ancien déjà, au lieu d'une coupole dans le goût du temps où vivait Cascante, le temple est couvert d'une voûte dont les arceaux, légèrement relevés au centre, annoncent le triomphe d'un genre nouveau. Il est à croire que, vers la fin du XIII[e] siècle, la basilique fut victime d'un incendie; on se hâta de la réparer du mieux qu'on put, ce qui porte à trois, non compris la restauration définitive, les styles appliqués à l'édifice : byzantin, roman et ogival. De fait, la toiture primitive dépassait de plus de 2 mètres la voûte actuelle, ainsi que le prouve la hauteur des murs encore debout; le dôme lui-même a existé, et l'on en distingue fort bien les quatre tympans, un peu au-dessus de l'endroit d'où partent les arcs ogivaux. On y arrive par le presbytère, au bout d'une série d'escaliers étroits et de planchers tremblans où le pied ne se pose qu'avec défiance. A la vérité, malgré mes recherches, je n'ai pu retrouver les statues des quatre évangélistes qu'on m'avait signalées et qui, selon l'usage, devaient orner les tympans; je n'ai vu que des murs nus, des pierres brutes à demi descellées, des poutres noires garnies de toiles d'araignée au long desquelles le rat de cave de la bonne femme, brûlant avec peine dans cette atmosphère lourde de chambre close, jetait en tremblotant des lueurs fugitives et fantastiques.

Plus misérable encore est l'aspect d'Estibaliz, à 2 lieues à l'est de Vitoria; il y eut là aussi autrefois une ville considérable, à la même époque où florissait Armentia; elle portait le nom de Villafranca de Estibaliz, en témoignage des franchises accordées à ses habitans. C'est maintenant un endroit désert, un de ces *despoblados* comme on en trouve un peu partout sur la carte d'Espagne. Seule, au sommet d'une hauteur isolée, pierreuse, qu'occupait la cité, s'élève l'église de Santa-Maria, fondée anciennement par les moines

de Saint-Benoît. Église et monastère s'étaient conservés intacts jusqu'à nos jours; à la suite de plusieurs mutations, ils étaient devenus, depuis 1542, la propriété de l'hôpital de Santiago de Vitoria. Pendant la première guerre carliste, le monastère fut incendié, et l'église, pillée, délaissée, finit par être louée à un petit cultivateur qui s'en sert pour loger ses vaches. Comme dans les bas-reliefs de la basilique d'Armentia, on y signale un double courant de l'art. Rebâtie par les abbés de Najera, qui l'avaient reçue en don de l'héritière des comtes d'Estibaliz, elle n'en a pas moins gardé quelques morceaux de sculpture dont l'origine latino-byzantine ne saurait être douteuse. Un moment, en 1871, on avait parlé de la rendre au culte : la réparation devait se faire sous les auspices et aux frais de la députation provinciale; mais la nouvelle guerre civile est venue, qui a réduit tous les beaux projets à néant, et c'est en enjambant des tas de fumier qu'on va considérer ces curieux débris d'un autre âge.

A quelque distance au sud dans la plaine, et des derniers restes de l'antique cité sans doute, s'est formé un humble village qui lui a emprunté son nom, Villafranca; chaque année, au 1er mai, les paysans des environs viennent en foule y saluer la vierge d'Estibaliz, la même qui décorait autrefois le temple roman, et que les fidèles ont précieusement recueillie. Cette statue passe, auprès des connaisseurs, avec la vierge de la Esclavitud, conservée dans la collégiale de Santa-Maria de Vitoria, comme un des échantillons les plus purs de l'art au moyen âge en Alava; mais il est difficile d'en juger. Placée dans une niche, au-dessus d'un autel, elle disparaît presque entièrement sous ces étoffes d'argent et ces broderies lourdes dont la piété espagnole affuble ses madones. Par bonheur, je connaissais déjà celle de Vitoria, qui est à peu près semblable, et dont un sacristain complaisant, moyennant quelques réaux glissés à propos, m'avait permis de défaire les ajustemens : la vierge, toute en bois et de taille ordinaire, est assise sur une espèce de trône à dossier; ainsi s'expliquent la grosseur de sa tête et les dimensions de l'enfant Jésus, qui paraissaient hors de proportion tant qu'on pouvait croire qu'elle était debout; elle porte un mantelet et une longue robe bleue et or, sur le front une large couronne de bois peint d'où pendent des paillettes; les yeux sont grands, étonnés, le nez droit, la bouche petite, le buste un peu trop long pour les jambes, la poitrine plate comme les sculpteurs d'alors faisaient leurs saintes et leurs vierges. Cela est naïf, même grossier, mais combien cet art primitif l'emporte sur les mièvreries et les élégances convenues de notre imagerie religieuse!

Le jeune homme qui m'avait accompagné dans ces excursions est déjà connu comme un des écrivains distingués de l'Espagne;

sorti d'une famille où le goût des lettres et le savoir sont de tradition, esprit actif, nature ardente et passionnée, Firmin Herran s'est consacré de toute son âme à la défense des idées libérales; mais ses convictions, nées d'un sentiment profond de la justice, n'ont pas affaibli chez lui l'amour du pays natal. Semblable en cela à tous les Basques ses compatriotes, il aime à parler des provinces sœurs, à les faire connaître, à célébrer leurs institutions, leurs mœurs, leurs libertés, tout ce qui fait la supériorité de ce petit coin de terre sur tant de puissantes nations. C'est le maître d'école de Villafranca qui nous avait montré l'église, car il fait aussi fonctions de sacristain; nous l'avions reconduit nous-mêmes jusqu'au seuil de sa classe, d'où, par les fenêtres entr'ouvertes, montait dans le silence du village désert un murmure de voix d'enfans, épelant tout bas leurs lettres, et là-dessus la conversation s'était engagée entre nous, au retour, pendant que la voiture nous emportait rapidement à travers les deux allées de grands peupliers qui bordent la route. J'appris ainsi que l'Alava, sur le tableau des provinces d'Espagne, est au premier rang pour l'instruction et au dernier pour la criminalité. « Voulez-vous des chiffres? poursuivit mon interlocuteur. Nous avons en Alava 321 écoles d'enseignement primaire, soit privées, soit publiques; comme la population s'élève à 21,900 familles environ, cela fait une école pour 68 familles; la moyenne de l'Espagne est de 1 pour 147. Dans ces écoles, 14,600 enfans des deux sexes reçoivent l'instruction, soit 1 pour moins de 7 habitans, sans préjudice des cours d'adultes qui se tiennent le soir dans les villages, principalement en hiver, ni des 4 écoles du dimanche, installées dans la capitale, et que suivent ensemble 2,600 personnes à peu près. Passons aux dépenses : l'enseignement primaire coûte aux différentes municipalités, tant pour le personnel et le matériel des écoles que pour l'entretien des édifices, 254,000 francs qui, répartis entre les habitans, donnent pour chacun d'eux un déboursé de 11 fr. 80 cent. Notez que la plupart des villages ont des maisons d'école bâties spécialement à leurs frais, et dont le prix représente une première avance de fonds considérable. Tenez compte des sacrifices que fait elle-même la députation forale, soit pour aider dans l'entretien de leurs écoles les communes trop pauvres, soit pour favoriser les progrès de l'enseignement; songez que cet état de choses dure non pas depuis des années, mais presque depuis des siècles, et dites-moi si nous n'avons pas quelque droit d'être fiers. D'ailleurs les résultats sont là : en défalquant de notre population totale les étrangers et les enfans au-dessous de huit ans, sans instruction encore, on trouve 79 personnes sur 100 sachant lire et écrire; c'est le contraire pour les provinces du centre et du sud de l'Espagne, où les trois quarts de la population adulte vivent

et meurent dans l'ignorance la plus complète. Maintenant vous rappellerai-je tout ce que nous avons fait pour les autres branches de l'instruction : nos deux écoles normales, notre institut d'enseignement secondaire, notre école d'agriculture, si bien organisée, notre académie des beaux-arts, si florissante, notre université libre, une des premières fondées de l'Espagne? Un fait indiscutable, c'est que Vitoria, grâce à tant d'efforts, jouit d'une importance qui ne lui semblait pas réservée. Plus peut-être que Bilbao, la cité marchande, ou que Saint-Sébastien, la ville des baigneurs, elle est la véritable capitale intellectuelle des provinces basques; on y parle, on y pense, on y écrit, on s'y intéresse, vous l'avez pu voir vous-même, aux choses de l'esprit; les libéraux y sont presqu'en majorité, et pendant la guerre nos bataillons de volontaires ont fait brillamment leur devoir. Mais il ne s'agit point de cela : je ne vous ai rien dit de la Vizcaye ou du Guipuzcoa; l'une et l'autre n'ont pas fait moins que nous pour l'instruction. Et c'est chez nous pourtant que les gens de Madrid veulent fonder des écoles, beaucoup d'écoles! Et l'autre jour, en plein parlement, un orateur dont nul n'a contesté jamais les bonnes intentions et l'admirable éloquence, emporté sans doute par sa faconde oratoire, parlait bien haut de notre « misérable état intellectuel. » Pour le coup, je proteste, et tous nos hommes distingués avec moi : non, nos paysans ne sont pas des ignorans, au vrai sens du mot, ils sont simples de cœur seulement, ennemis de toute nouveauté, ardens et naïfs à la fois, par cela même faciles à égarer; nous les connaissons bien, nous, les libéraux, qui plus que personne avons eu à souffrir de leurs préjugés et de leurs défauts. Baste! qu'on nous laisse faire, et nous saurons bien les ramener, les éclairer, les convaincre. » Firmin Herran parlait avec cette chaleur qui fait naître la conviction. « La tâche est belle, mais le labeur est grand, interrompis-je au moment où nous mettions pied à terre près de la Plaza Nueva. — Notre bon vouloir et notre courage ne le sont pas moins, » me répondit-il simplement.

Cependant le terme de mon séjour en Alava était arrivé; cette province en miniature n'a pas d'autre ville que Vitoria où le touriste puisse s'arrêter; d'ailleurs, plus que tout le reste, ce qui fait le charme et la curiosité du pays, c'est le caractère honnête et laborieux des habitans, leur amour de la terre, les ressources imprévues qu'ils tirent d'un sol assez ingrat par lui-même, la bonne administration qui ménage ces ressources ou ne les emploie qu'à des dépenses productives, et de tout cela, hommes ou choses, grâce aux exemples qu'on m'avait mis sous les yeux, j'emportais les renseignemens les plus complets et le meilleur souvenir. Je serre la main à mes amis, puis je monte sur la diligence qui part pour Izarra, petite station sur la ligne du chemin de fer de Tudela à Bilbao. La matinée est

délicieuse, l'air un peu frais, quoique le soleil qui commence à percer les nuages semble nous promettre une chaude journée; placé sur le siége, près du conducteur, je puis contempler à mon aise la campagne riante et verte, où se déroulent sans interruption les sites les plus pittoresques; à droite et à gauche, la route qui fuit laisse une foule de petits villages, uniformément bâtis dans un ressaut de la montagne, avec leur église à tour carrée, leurs maisons que l'absence de crépi fait plus pauvres encore, à leur pied leurs prés et leurs champs, et plus haut le bois communal qui, garnissant les cimes supérieures, met autour d'eux comme un cadre de feuillage. Un moment, on s'arrête dans une sorte d'auberge, au bord du chemin; la cuisine, située au premier étage, est un réduit affreusement enfumé, n'ayant d'air ni de jour que par la porte et la cheminée. Tout un monde, cette cheminée, haute, large, invraisemblable! elle occupe, sans mentir, les trois quarts de la pièce. Au-dessus du feu, retenu par une énorme chaîne de fer, est un grand chaudron où mitonne un ragoût innommé; plus bas, fouis dans les cendres, de petits pots de formes diverses; en face, un banc de bois poli par l'usage; puis dans un coin, à peine visible, une lampe de cuivre, comme on n'en trouve plus que dans les musées, avec une cavité pour verser l'huile et une échancrure pour passer la mèche; et plus loin, appendus au mur en forme de chapelets, toute une provision de ces petits saucissons au piment qui complètent le *puchero*. La lumière, entrant par le large tuyau de la cheminée, se joue le long des parois fumeuses et accroche des paillettes aux cristaux de suie; en se baissant un peu, on apercevrait, découpée comme à l'emporte-pièce, une échappée du ciel bleu. Pendant que je passe cette inspection, les petits enfans du village se sont approchés; on voit dans l'ombre, près de la porte, leurs yeux briller comme les pupilles de jeunes chats. Ils sont vêtus de rien : un lambeau de chemise, une apparence de culotte et un béret, voilà leur costume; propres cependant sous leurs guenilles qui ne cachent qu'imparfaitement leur corps nerveux et bien découplé; les traits accentués déjà, l'air fier, sérieux et intelligent. Je doute qu'en aucun pays du monde les enfans de cet âge, six ou sept ans, puissent avoir meilleure tournure. Adressez-leur la parole, ils vous répondront sans timidité, simplement, comme d'égal à égal. On dirait de petits hommes.

Nous nous sommes remis en marche; bientôt se dresse devant nous une côte interminable où la route s'allonge en lacets multiples, si âpre, si difficile, qu'à elles seules, les quatre mules du coche ne parviendraient point à le hisser jusqu'en haut, quand tout à coup, d'une maison de chétive apparence, sort une paire de bœufs

conduits par une femme, jeune encore; on fait halte, on accroche des chaînes, et gravement, d'un pas mesuré, tendant le cou sous le soleil qui les brûle, mules et bœufs de compagnie commencent à gravir. La femme court nu-pieds autour des bêtes, les exhortant de l'aiguillon et de la voix. Nous cependant, malgré la chaleur, lassés de ce cahotement monotone, nous étions descendus de la voiture, et nous suivons la montée en causant. De quoi causer sinon de cette fatale guerre qui a laissé là-bas tant de douloureux souvenirs? Je ne tardai pas à connaître les opinions de mes compagnons de voyage, qui du reste ne s'en cachaient pas, tous enragés carlistes, tous ayant fait leurs preuves, tous ayant souffert pour la sainte cause dans leurs biens ou leurs affections : une jeune femme à côté de moi, la figure charmante et douce, un petit enfant sur les bras, avait perdu son père au Monte-Jurra; son mari et l'aïeul, un vétéran de l'ancienne guerre, faits prisonniers tous deux, avaient été envoyés à Cuba. Une autre avait conservé son père et son mari, mais une de ses tantes avait eu quatre fils tués devant Bilbao, dont deux le même jour, et ne gardait plus qu'une fille; puis c'était un jeune prêtre, un missionnaire, aux yeux enfoncés, aux traits d'ascète, qui racontait comment son père avait été tué par surprise : tout en parlant, il serrait les poings, ah! s'il s'était trouvé là! Et pour le consoler, un ex-officier carliste, récemment revenu de France, lui déclarait que le triomphe du *roi* était plus proche que jamais. Un peu à l'écart, en dehors du groupe, marchait un homme de haute taille, citoyen de Vitoria et connu comme libéral; cependant il portait un de ces bérets de forme particulière, à large bord, appelés *fueristes*, et dont beaucoup se servaient alors en manière de protestation contre les projets du gouvernement de Madrid. Comme peu à peu la conversation, poursuivant son cours, avait glissé sur la question des *fueros :* « Oui, oui, fit-il en se rapprochant, si l'on touche à nos libertés, la guerre va recommencer, et cette fois tout le monde s'en mêlera! » On aurait vainement cherché entre des gens réunis par le hasard une conformité de sentimens et d'idées plus parfaite. Mais déjà le col de Zaitegui était franchi : on détache les bœufs tout suans, que leur conductrice ramène à l'étable, et nous remontons dans la voiture qui en moins d'une heure nous dépose à Izarra. C'est là que nous devons attendre auprès de la gare, stupidement incendiée par les carlistes comme toutes celles des lignes du nord, le train qui nous mènera à Orduña, la première ville de la province de Vizcaye.

L. LOUIS-LANDE.

L'ARCHIPEL

DES PHILIPPINES

I.

LE CLIMAT ET LES RACES.

C'est surtout aux îles Philippines que les événemens dont la Havane est le théâtre ont été suivis et le sont encore aujourd'hui avec une inquiète attention. En présence du déchirement intérieur de la Péninsule, de la lutte soutenue avec une rare ténacité par les Cubains, les créoles des Philippines ont-ils cru à l'opportunité d'un soulèvement contre les Espagnols, ont-ils trouvé l'heure propice pour abattre la domination séculaire des moines? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on a vu dernièrement à Manille, dans une colonie éminemment catholique, trois prêtres monter le même jour sur l'échafaud pour y souffrir le dernier supplice par le *garote vil :* accusés d'avoir cherché à préparer l'avénement de la république dans ces contrées nouvelles, ils ont été jugés et condamnés par un conseil de guerre. Ils sont morts en protestant de leur innocence, et bénissant de leurs mains enchaînées les Indiens qui par milliers s'étaient agenouillés sur leur passage. Ces exécutions ont été suivies d'un grand nombre d'emprisonnemens et de déportations aux îles Mariannes. Par ces moyens violens, les Espagnols ont voulu jeter une terreur profonde dans l'âme des créoles innocens ou coupables. Leur but a été atteint; mais, si à la surface les esprits ont paru se calmer, la haine survit au fond de quelques âmes énergi-

ques, et, le jour où elle pourra se manifester, des représailles terribles sont à craindre. Ceux qui connaissent les Philippines savent que souvent les naturels de cet archipel ont eu des momens d'emportemens furieux précédés de plusieurs années de calme.

Avant le rétablissement de la monarchie dans la Péninsule, les Philippines et la Havane eussent pu être rattachées pour toujours à la mère-patrie, si on leur eût offert d'entrer aux cortès par des députés de leur choix. Cette concession eût été acceptée avec reconnaissance par les chefs des insurgés cubains et par les créoles des Philippines. On a préféré combattre les uns au risque de perdre dans une longue lutte et sous un climat meurtrier l'élite de l'armée, déporter et étrangler les autres par peur d'une révolution dont l'explosion n'est peut-être qu'ajournée. Il suffit d'envisager le passé et l'état présent de l'archipel des Philippines pour se rendre compte des causes qui pourront un jour enlever cette colonie à l'Espagne. Une séparation immédiate n'est cependant pas à désirer : les habitans de cet archipel sont en général trop nouveaux en politique pour avoir la prétention de se gouverner aujourd'hui eux-mêmes. Ils retomberaient sans aucun doute sous le joug de maîtres plus durs et plus exigeans que ne le sont les Espagnols. En transcrivant ici mes notes, je n'ai qu'une pensée, exempte de tout sentiment hostile contre un noble pays; cette pensée, ce désir est de convaincre l'Espagne de la nécessité de compléter, moralement comme matériellement, une conquête commencée il y a déjà plus de trois siècles.

I.

Les Philippines sont situées entre les 5e et 20e degrés de latitude nord et les 115e et 125e degrés de longitude est. Lorsqu'à Manille, leur capitale, midi sonne, il est à Paris sept heures cinquante-quatre minutes du soir. Criblées de cônes volcaniques éteints ou en activité, ces îles sont plus que notre vieille Europe soumises aux causes actives qui travaillent sans cesse à transformer l'écorce terrestre. Nulle part le mouvement des eaux et des matières ignées ne produit des tremblemens de terre aussi formidables et aussi fréquens. En 1627, c'est une des hauteurs les plus élevées des montagnes du Caraballo qui s'effondre dans un gouffre immense. En 1675, à Mindanao, le versant d'un mont se déchire, et il en sort un torrent d'eau salée qui inonde pour toujours de vastes plaines couvertes jusqu'alors de cultures. En 1767, le Mayon de l'île Luçon rejette de son sein une telle quantité d'eau que cinq villages sont détruits. En 1754, le cratère du volcan de Taal, qui n'est éloigné de Manille que de 48 kilomètres, vomit des ruisseaux de bitume et

de soufre qui détruisent trois villages. De nos jours, en 1872, la formation soudaine du cratère de l'île de Caminguin, d'où est sortie une effroyable coulée de lave, atteste que les foyers souterrains sont encore en pleine combustion.

On suppose que les Philippines faisaient autrefois partie d'un vaste continent dont la pointe est commençait à Atchin, dans l'île de Sumatra, et s'étendait à l'ouest jusqu'aux îles de Pâques; l'Anglais Sklater lui a même donné le nom de *Lémurie*, d'après les prosimiens qui le caractérisaient. Cette terre aurait été habitée par les Papous ou *Négritos*, dont les descendans vivent encore aujourd'hui dans les archipels épars de ce continent brisé. Il est certain que la présence de ces petits noirs dans un si grand nombre d'îles, uniformes dans leur faune et dans leur flore, ajoute une preuve nouvelle à cette supposition. S'il faut en croire aussi les naturalistes modernes, Hæckel en particulier, là aurait été le berceau du premier être humain. Malheureusement pour les poétiques croyances au sein desquelles nous avons été bercés, ce premier homme ne serait que le Papou ou le Négrito, c'est-à-dire un sauvage particulièrement rebelle à toute dépendance, et qui, depuis qu'il existe, ne s'est amélioré ni au physique, ni au moral. Ce n'est pas un être semblable qui eût inspiré à Milton son *Paradis perdu*, ni servi de modèle à Michel-Ange pour ses admirables fresques de la chapelle Sixtine.

Si l'on a sous les yeux une carte détaillée des îles Philippines, on verra qu'une longue chaîne de montagnes, flanquée de contreforts considérables, court du nord au sud de l'archipel. S'il y a des îles sans hauteur et sans cône volcanique émergeant à peine des flots, c'est que leur formation est récente, et n'est due, comme aux Maldives, qu'à des efflorescences madréporiques. Le point culminant des soulèvemens se trouve placé au nord de l'île Luçon et porte le nom de *Caraballo sur*. C'est la montagne mère d'où partent trois cordillères : la première se dirige vers le nord-est, la seconde au nord jusqu'à la pointe Pata et la mer, et la troisième au sud jusqu'au mont Majaijay, où elle fléchit un peu vers l'est, à l'entrée du détroit de San-Bernardino. Les parties montagneuses du groupe des îles Visayas, de Mindanao et de l'archipel des Soulou, continuent leur direction méridionale vers Bornéo, qu'elles coupent en deux parties égales, et finalement se perdent dans la mer, juste en face du détroit de la Sonde.

A l'exception de quelques hauteurs du Caraballo et des pics volcaniques des Visayas, les montagnes des Philippines sont restées vierges de visiteurs européens. Le croira-t-on, après trois siècles de conquête, pas un Espagnol n'y habite, et elles demeurent le

partage de diverses races sauvages, dont nous aurons à parler. Ce qu'on sait de leur faune est sans doute incomplet, cependant on peut affirmer qu'il n'y existe aucune bête féroce. Toutes abondent en sangliers, en cerfs, en axis au pelage étoilé, en chevreuils et en buffles, auxquels les indigènes insoumis font une guerre incessante, car c'est de la chair de ces animaux et de racines que se nourrissent ces montagnards. Dans les montagnes de Nueva-Ecija, on trouve le cochon d'Inde que les Négritos apprécient beaucoup, le coq de montagne, des tourterelles d'une variété infinie, dont la plus remarquable est celle appelée « tourterelle poignard, » et l'aigle. Les forêts qui couvrent les cordillères ne peuvent être contemplées que de loin, entourées de leurs nuages bleuâtres, malgré la présence à Manille d'un inspecteur des montagnes, chargé d'inspecter des hauteurs qui ne sont pas abordables. Les essences qui dominent dans ces forêts sont pourtant connues : c'est le cèdre, autour duquel la liane aime à s'enrouler pour retomber jusqu'à terre en guirlandes fleuries, le bambou aux rejets puissans, aux tiges délicates, le jonc, qui malgré sa flexibilité rendra l'accès des fourrés longtemps impossible en raison de son exubérante reproduction.

C'est à la disposition de ces montagnes que les Philippines sont redevables d'être soumises à deux saisons bien tranchées, l'une de pluie, l'autre de beau temps, sans pour cela que la température éprouve de grandes variations. Lorsque la mousson ou série de vents qui soufflent du sud-ouest commence à s'établir, la pluie tombe dans les régions qui sont au sud et à l'ouest des hauteurs. Pour les contrées du nord, le mauvais temps n'arrive que lorsque règne la mousson du nord-est. La saison sèche commence à Manille vers la moitié de novembre et dure jusqu'en juin. Pendant les autres mois de l'année, des nuages obscurcissent le ciel, et déversent tous les jours sur la terre de grandes cataractes d'eau. Les orages sont fréquens en juin et en juillet. La foudre tombe alors journellement et fait beaucoup de victimes. L'observatoire météorologique de l'Athénée municipal de Manille a donné en 1867 les observations suivantes : température moyenne, 27° 9; la plus haute température a été de 37° 7, le 15 avril à trois heures de l'après-midi; la plus basse, le 30 janvier à six heures du matin, de 19° 4. L'évaporation journalière fut pendant cette année-là d'environ 6^{mm},3, et le pluviomètre, pour les douze mois, atteignit la hauteur de 3^{m},072. En septembre, il tomba 1^{m},5 d'eau, presque autant qu'il en tombe à Londres pendant une année. Les changemens de mousson produisent dans ces parages les terribles ouragans auxquels on a donné le nom chinois de typhons, sans doute parce qu'annuellement ils ravagent les côtes du Céleste-Empire.

Un jour qu'un de ces effroyables ouragans se déchaînait sur Manille, nous résolûmes, un de mes amis et moi, de sortir de la ville marchande et de nous rendre sur la plage pour voir la baie et la périlleuse situation des navires qui s'y trouvaient malheureusement en trop grand nombre. Nous mîmes quatre heures, en nous étreignant fortement par le bras, pour franchir un espace qu'en temps ordinaire nous eussions atteint en trente minutes. Le ciel était bas, parcouru avec une rapidité prodigieuse par des nuées grises que des éclairs sillonnaient; le tonnerre grondait sans interruption, mais le bruit de ses roulemens, emporté par les vents déchaînés, arrivait affaibli jusqu'à nous. Lorsque nous eûmes atteint le rivage, nous fûmes surpris de voir que les vagues étaient courtes et sans hauteur, oubliant que ce n'est qu'après les tourmentes qu'elles deviennent formidables. Enveloppés d'embruns, la face fouettée par une grosse pluie, c'est à peine si nous pûmes distinguer deux ou trois navires chassant sur leurs ancres. Nous revînmes au logis, vent arrière cette fois, beaucoup plus vite que nous n'étions partis, non sans avoir couru un danger sérieux, car pendant quelques minutes nous fûmes enveloppés de branches d'arbres brisées, d'éclats de tuiles et d'innombrables morceaux de cette nacre transparente qui sert de vitres aux maisons du pays. Les tremblemens de terre sont tellement fréquens dans l'archipel que le cristal, trop cassant, y est remplacé par des petits carrés d'huîtres perlières. Le lendemain, nous apprîmes qu'une dizaine de navires avaient été jetés à la côte, qu'on y avait ramassé les cadavres d'une cinquantaine de Chinois noyés et qu'environ deux mille maisons indiennes en bambous jonchaient le sol. En 1865, un ouragan fit aussi échouer dix-sept navires; la vitesse du vent pendant la soirée de cette tempête aurait été de 38 mètres par seconde, plus de 33 lieues à l'heure.

Au milieu du siècle dernier, l'astronome Legentil constata que les changemens de vents ou de mousson n'avaient pas aux Philippines une régularité semblable à celle des autres parties de la zone torride, et que, lorsque la bise soufflait sur mer de l'ouest, sur terre elle venait du sud-est. Cette anomalie, qui dure parfois quinze jours, est généralement le prélude d'une bourrasque plus ou moins violente. Legentil a aussi observé que la couche inférieure des nuages d'où sortaient les ouragans avait une hauteur perpendiculaire de 900 mètres, et qu'au-dessus de cette couche il y avait d'autres nuages suivant une direction différente.

L'influence du climat des Philippines a moins de prise sur les hommes adultes européens que sur les jeunes gens. Après un séjour de cinq à huit ans, beaucoup d'entre eux s'affaiblissent; la dyssenterie les atteint presque tous, et pour échapper aux funestes conséquences de la maladie il n'y a qu'un remède, le retour immédiat

au pays natal. Les femmes européennes, et les Françaises en particulier, s'acclimatent très difficilement. J'ai remarqué que ceux de nos compatriotes qui avaient une transpiration abondante y jouissaient plus longtemps d'une santé parfaite; dès que l'épiderme devient sec et rugueux, il faut se préparer à partir. Inutile de dire sans doute qu'en mangeant très sobrement, en évitant le soleil et en vivant à la façon des créoles, on est moins sujet à contracter les maladies régnantes. Les fièvres sont fréquentes chez les personnes indigènes ou étrangères qui vivent dans les provinces nord de Cagayan, de Nueva-Viscaya, de Pangasinan et de Nueva-Ecija. Comme ces contrées sont encore très boisées, les vents qui les traversent apportent les fièvres intermittentes à ceux qui vivent loin de l'air vivifiant de la mer. Le choléra fait dans l'archipel de fréquentes apparitions, mais sans y sévir avec beaucoup de violence; les Indiens, qui ne prennent aucun soin de leur santé, sont les plus éprouvés : il est rare qu'un Européen en soit frappé. Les insolations sont fréquentes et mortelles. Parmi les maladies du pays qui n'atteignent que les Indiens, il faut citer la lèpre, l'éléphantiasis, de nombreuses éruptions cutanées et la gale, dont ceux qui en souffrent ne paraissent, avec raison, nullement honteux. Du reste, ils savent enlever de leur peau, avec une patience et une adresse admirables, l'acarus qui dévore leurs mains. Il y a une grande léproserie à Manille même, qui est un véritable foyer de pestilence. On laisse les lépreux se marier entre eux, courir la ville une fois par semaine pour recueillir des aumônes, et c'est ainsi que cette hideuse maladie se perpétue. Un simple attouchement de la main d'un lépreux, une pantoufle chaussée par mégarde, le pied nu sur un parquet souillé, suffisent pour communiquer l'infection. Il y a beaucoup de phthisie pulmonaire, parce que les Indiens se baignent, malades ou bien portans, glacés ou en sueur, à jeun ou en sortant de table. Ils appellent auprès d'eux des empiriques de leur race ou des médecins chinois d'une ignorance épaisse. La diète n'est jamais ordonnée, et c'est la bouche pleine qu'un Indien passe ordinairement de vie à trépas.

On ne connaît bien des Philippines que le littoral et quelques vallées encaissées entre des plateaux où vivent des tribus indépendantes. L'indifférence des Espagnols à cet égard est telle que des fenêtres des maisons de Manille on distingue parfaitement au fond de la baie le Marivelès, montagne habitée depuis un temps immémorial par les sauvages Négritos.

L'aspect des plaines et des régions cultivées ne répond pas à ce que l'imagination d'un voyageur attend d'un pays placé entre le tropique et l'équateur. A l'époque où les campagnes offrent aux regards de vastes étendues de verdure, on se trouve dans la saison

des pluies, et les routes sont à un tel point impraticables qu'il faut être buffle ou Indien pour oser s'y aventurer. Lorsque les riz se coupent, l'été commence, et les champs se transforment alors en chaumes monotones et brûlés du soleil. Dans les pays où vient la canne à sucre, la verdure de ces graminées toujours ondoyantes repose les yeux de l'éclat du jour, mais les tiges ne sont bien élancées et belles qu'aux époques où la chaleur est extrême; alors, par crainte d'insolation, on évite de voyager pendant les heures où le soleil est ardent. Il faut aussi remonter bien haut le cours des fleuves pour ne pas être mortellement ennuyé à la vue de leurs berges monotones; les rives sont sans arbres, sans ombre, et déchiquetées par des crues annuelles. Parfois cependant on y voit des bouquets de palmier éventail dont les racines ont réussi à s'attacher au sol. Il est rare de ne pas y rencontrer, à l'heure la plus chaude du jour, deux ou trois buffles qui, plongés jusqu'aux yeux dans la vase, s'y abritent du soleil. Des martins, des corbeaux, perchent sur les cornes noires de ces gros animaux, aussi confians que s'ils étaient perchés sur des branches mortes. La végétation des tropiques reprend ses droits dans les régions où la charrue de l'Indien n'a point passé, aux alentours des habitations, sur les chaussées des petits cours d'eau, au bord des lacs et sur les collines qui séparent les plaines des montagnes. Quoi de plus charmant en effet que ces routes bordées de mimosas énormes, d'aréquiers et de haies d'hibiscus, qui conduisent de Manille aux provinces de l'intérieur? Le soleil n'en peut traverser les feuillages épais; vertes retraites où habite tout un monde de loriots au plumage d'or, de tourterelles et de palombes. Les villages n'ont rien de la saleté qui distingue les villages européens. Chaque maison indienne est séparée de la maison voisine par de petites barrières en bambou, des massifs de bananiers, ou abritée par un immense manguier dont les fruits, d'un jaune éclatant à leur maturité, sont les plus savoureux que je connaisse. S'il y a une eau courante dans les environs, la population s'y baigne pêle-mêle tous les matins. Dans d'autres parties des îles, les maisons sont enfouies dans des bois de bambous ou de cocotiers qui les dissimulent aux regards. Là, les singes abondent, et si partout on leur fait une chasse impitoyable, c'est qu'ils font un grand mal aux récoltes et principalement aux champs de cannes à sucre. Les villages bâtis sur pilotis aux bords des lacs sont les plus pittoresques. Une végétation désordonnée les entoure, car les habitans s'y adonnent plus à la pêche et à la chasse qu'à la culture. Indépendamment d'une prodigieuse quantité de poissons blancs, ces lacs abondent en alligators et en scies énormes; les canards sauvages s'y abattent par milliers ainsi que les sarcelles, les plongeons, les pélicans, les grues et les hérons; mais l'hôte le plus gracieux

des rives, c'est l'aigrette, dont les plumes d'une blancheur de neige se détachent, comme de légères nuées, sur le fond vert des arbres ou l'azur des eaux. Dès qu'arrive le crépuscule, que ce soit au lever du soleil ou à son coucher, des troupeaux de chevreuils et de sangliers sortent des fourrés pour se désaltérer; les derniers s'y disputent avec les buffles sauvages les endroits les plus marécageux des lacs, et leurs ébats remplissent de bruit ces belles solitudes. Dès que le soleil s'est élevé à l'horizon, le calme y revient comme par enchantement, et l'on n'y entend plus que le chant monotone des cigales noires, le bourdonnement des abeilles, et le cri sauvage des calaos aux gros becs.

Les pythons y sont communs, et l'un de ceux qui figurent au Jardin des Plantes de Paris a été pris dans le jardin du consulat à Manille; je l'envoyai, il y a déjà bon nombre d'années, à M. de Montigny, alors ministre plénipotentiaire en Chine, qui à son tour l'expédia en France. A l'exception de l'aspic et du serpent de riz, les autres reptiles des Philippines n'ont rien de venimeux. Le buffle sauvage est l'animal le plus dangereux de l'archipel; c'est les oreilles et les yeux injectés de sang, brisant avec un bruit de tempête les obstacles qui s'opposent à sa course, qu'il s'élance vers l'Européen, dont l'odeur toute particulière, paraît-il, lui déplaît au point de le rendre furieux. Seuls, les Indiens ont le privilége de ne pas l'exaspérer, et jamais on n'a vu un buffle sauvage ou soumis faire du mal à un enfant. Les propriétaires des *haciendas* ou de plantations le savent et confient plutôt à des petites filles qu'à des hommes la conduite d'une centaine de ces animaux. Rien n'est plus commun d'ailleurs que de voir le long des fleuves des bambins indigènes, entièrement nus, prendre d'assaut l'échine d'un buffle et s'en servir comme d'un tremplin pour se jeter bruyamment à l'eau.

Sur les plateaux qui touchent aux plaines et s'étendent en gigantesques gradins jusqu'au sommet des montagnes, la nature est plus riche et plus grandiose que partout ailleurs. Comme preuve évidente de la diversité qui règne dans la formation géologique des îles Philippines, ces hauteurs sont composées de masses granitiques, d'entassemens de marbre, de calcaire, et le plus souvent d'une couche épaisse de pouzzolane d'où s'élancent des colonnes de basalte et de trachyte d'un aspect bizarre. C'est là que coulent, sans utilité pour personne, des sources d'eau minérale, et qu'on surprend à leur naissance les rivières et les fleuves qui, après avoir fécondé les terres, se jettent en nombre innombrable à la mer. L'or, le fer, le cuivre, le soufre, l'alun et l'aimant, s'étalent sur la surface du sol ou dans les creux des ravins de ces régions intermédiaires. Il y a aussi des terrains carbonifères d'où la houille est extraite avec assez d'abondance, principalement dans la province

d'Albay, non loin du cratère fumant du Mayon. Là où les éruptions volcaniques ont abondamment recouvert les plateaux, la végétation se compose d'essences précieuses pour la construction des navires, l'ébénisterie et les arts. A côté de cèdres magnifiques et d'autres résineux, comme le copal et le gutta-percha, on trouve le *tamarin*, dont le tronc atteint une circonférence prodigieuse, le mûrier, le *teck*, le *molave* et le *banava*, ces trois derniers incorruptibles dans l'eau; on y voit l'ébénier et le *tandalo* noirs, le *camagon*, bois teinté de brun et de blanc, l'*alintatao*, d'un jaune délicat, le *cansilay*, blanc et veiné de rose, enfin, le *narra*, bois qui ressemble à l'acajou et dont on peut avec un seul bloc fabriquer des tables autour desquelles vingt personnes tiennent à l'aise (1).

Bien peu des fruits d'Europe peuvent se reproduire ici; les melons, les pastèques et les patates douces y sont exquis. Quelques Chinois jardiniers cultivent avec grand succès la laitue, l'asperge, les petits pois et les haricots. A Cavite, il y a quelques treilles, mais jamais elles n'ont pu donner beaucoup de raisins. Les fécules y sont très bonnes et d'une grande variété; si le riz vient à manquer, les Indiens trouvent en elles une grande ressource. Le sagou et l'*arrow-root* sont expédiés en Angleterre en assez grande quantité. Quant aux plantes médicinales, elles sont nombreuses, mais connues plus particulièrement des gens du pays que des Européens; les premiers, seuls, en font usage. Il y a dans la flore médicinale des Philippines une pharmacopée toute nouvelle à établir; j'ai vu, loin de Manille, des indigènes, médecins des montagnes, — *medidicos mangna bondoc*, — extraire les racines d'un arbuste, les râper, en faire des tisanes, puis appliquer comme topique les feuilles de la plante sur le malade, et obtenir des guérisons complètes. Le père Buzeta, dans son *Dictionnaire des Philippines*, assure que le quinquina croît sous ces latitudes; c'est une erreur, je pense, ou, s'il y est, on n'en tire aucun parti, car les pharmaciens de Manille m'ont assuré qu'ils faisaient venir leur quinine d'Europe.

On sera sans doute étonné d'apprendre que les fleurs d'ornement

(1) Don Thomas Cortès, un colonel du génie qui a résidé longtemps à Manille, a fait un catalogue général des bois du pays, dont voici le résumé. La province de Cavite produit 23 espèces différentes de bois; dans celle d'Ilocos-Nord, on en connaît 116; à Bulacan, 60; dans la Laguna, 30; en Tayabas, 45; à Nueva-Ecija, 38; dans l'île de Mindanao, 39; à Misamis (peu connu), 6; dans l'île de Négros, 65; à Leyte, 45; à Capiz, 26; à Antique, 23; à Camarines, 45; à Ilocos-Sud, 35, et en Zambalès 26. Ces chiffres ne résument que les essences d'une grande élévation; dans des espèces plus petites, il faut citer l'oranger, le citronnier, les arbres qui produisent le sapote, le jaquier, le santal, le lomboy, la goyave, le *lanzon*, genre nouveau de la famille des méliacées, découvert par le botaniste espagnol Blanco; le mangoustan et le bananier, dont on connaît 57 espèces différentes; l'une d'elles, le *tondal*, porte le nom du missionnaire français qui l'introduisit aux Philippines.

sont rares. Des pluies trop prolongées et un ciel sans nuage pendant quatre mois s'opposent sans doute à leur développement. Il y a cependant d'admirables orchidées, des saxifrages merveilleux, des pervenches roses, des gardénias dont les parfums pénétrans vous suivent partout. C'est dans l'île Luçon que croît aussi l'ylang-ylang dont l'arome exquis est devenu dans ces derniers temps à la mode en France et en Angleterre.

II.

Si c'est à Magellan, à son lieutenant El Cano, et plus tard à Legaspi, que Charles Ier et Philippe II durent la découverte de l'archipel qui nous occupe, c'est à l'influence des ordres religieux sur les indigènes que l'Espagne en a dû la paisible possession. Pendant trois siècles et demi, c'est à peine s'il a fallu recourir sérieusement trois ou quatre fois à la force des armes pour comprimer des révoltes partielles.

Lorsqu'en 1570, Legaspi passa son armée en revue dans la province de Leyte, il trouva qu'elle se composait de 280 soldats. Un an plus tard, la ville de Manille était pourtant déjà construite sous la direction de l'architecte de l'Escurial, et à partir de ce moment l'Espagne put considérer sa domination comme assurée. En 1572, quelques moines augustins avaient conquis également, sans autre arme que la parole, les populations des îles centrales connues sous le nom de *Visayas*. Ces conquérans spirituels ne suffisant bientôt plus à la tâche appelèrent à leur aide les jésuites, les dominicains, les franciscains et les récollets, qui s'empressèrent d'accourir d'Espagne « pour cultiver la jeune vigne du Seigneur et lui faire produire tout le fruit qu'elle pouvait donner. » Ils ont réussi à maintenir les indigènes dans une longue obéissance en les laissant croupir dans une ignorance absolue.

Afin de se rendre compte du changement survenu dans l'archipel depuis qu'il appartient à l'Espagne, il faudrait posséder une notion à peu près exacte de sa civilisation avant cette époque. Rien n'est moins aisé, puisque les premiers moines qui débarquèrent à Mindanao, à Cébu et à Luçon, n'ont presque rien écrit de ce qu'ils y ont vu. Les gouverneurs politiques et militaires de cette époque ont eu la même indifférence pour le passé de ces contrées. Le croira-t-on? on ne sait même pas aujourd'hui le nom que portait autrefois l'île Luçon, lorsque ceux des autres îles, inférieures en étendue, sont cependant connus. En voyant que le riz était battu par les femmes indigènes dans de longs cubes en bois qu'elles appelaient *luçon*, les premiers Espagnols qui débarquèrent dans ces parages donnèrent à l'île où allait s'élever Manille ce nom singulier, qui lui

est resté. Quant au mot *tagale*, nom donné à une partie des indigènes de l'île Luçon, il dériverait du sanscrit et signifierait dans cette langue *premier*, *principal;* on s'en sert encore aujourd'hui dans ce sens aux Indes anglaises et surtout à Malacca. Ne sont désignés comme *Tagales* que les indigènes qui vivent au bord du Pasig, dans les provinces de Batangas, Bataan, Cavite, Tondo, Laguna, Manila et Bulacan. Dans l'île de Mindanao existe aussi une tribu d'Indiens de ce nom : les traits physiques et les mœurs de ces insulaires ressemblent beaucoup à ceux des autres provinces.

De leur côté, les Portugais qui, quelques années avant l'arrivée des Espagnols, faisaient déjà des échanges entre l'archipel et leurs colonies du continent asiatique, n'ont jamais parlé de l'île Luçon, et cet oubli est en vérité inexplicable. Pendant les dix ans que j'ai résidé dans cette partie du monde, j'ai cherché vainement à découvrir des indications nouvelles touchant son histoire. Voici pourtant quelques notes qui, je l'espère, peuvent offrir de l'intérêt.

Il est d'abord hors de doute que vers le IXe siècle les Malais vinrent aux Philippines et y apportèrent le Koran. Leur propagande conquérante et religieuse s'étendit aux côtes orientales de l'île de Madagascar, de Formose, des Molusques, de Bornéo, de l'archipel de Soulou et dans toute l'étendue de la grande île de Mindanao. Il paraît certain aussi qu'avant l'arrivée des Malais les indigènes ne se nourrissaient que de patates douces et de bananes. Peut-être, comme leurs voisins des Mariannes, ignoraient-ils l'usage du feu. Ils connaissaient cependant le fer et l'or, mais aucun autre métal. Ils auraient eu une sorte d'alphabet phonétique dont quelques-unes des lettres se trouvent mélangées aux caractères arabes dans certains manuscrits que les moines gardent précieusement dans leurs couvens. Les insulaires primitifs croyaient aux bons et aux mauvais génies; ils pratiquaient la circoncision et prétendaient lire l'avenir dans les étoiles. Ils avaient des sybilles, et le culte des idoles était confié à des femmes. En 1851, en construisant une route dans une des îles Visayas, au sud de l'archipel, des terrassiers mirent à jour une foule d'objets appartenant à une époque fort ancienne. Ils trouvèrent un bras desséché entouré entièrement d'un bracelet en cuivre et en forme de spirale.

Il y avait de ces ornemens faits d'une sorte de gypse, brillant comme s'il avait été vernissé. On y trouva des crânes, des cornes de cerfs, des pierres plates trouées, de petits couteaux en cuivre, des pots et des assiettes d'origine chinoise probablement, et un morceau de bois pétrifié, fixé dans une branche d'arbre. D'après Morga, les vases et les assiettes dans le genre de celles dont nous parlons se trouvaient autrefois assez fréquemment dans les provinces de Manille, Pampanga, Pangasinan et Ilocos. Jamais il n'en

aurait été fabriqué de semblables dans l'archipel, et on ignore l'époque à laquelle ils y auraient été apportés. Toutes ces anciennes poteries étaient très recherchées par les sultans de Bornéo, les rois et les seigneurs du Japon qui les payaient jusqu'à 2,000 taëls pièce. Un franciscain a raconté à Carletti, lorsque ce dernier alla en 1597 de Manille au Japon, que le taïcoun de cet empire avait payé un vase ancien 130,000 scudi. D'après M. Jagor, une de ces reliques se trouverait au musée ethnographique de Berlin. Celui qu'on y voit est de terre brune, petit, d'une forme élégante, et composé de beaucoup de petits morceaux cimentés ensemble : les jointures sont dorées et forment une sorte de réseau se détachant d'une façon brillante sur le fond, qui est obscur.

Dans les cavernes de l'île de Leyte, visitées, il y a une trentaine d'années, par un prêtre qui, le goupillon à la main, avait voulu bravement en chasser les démons, on a trouvé un grand nombre de cercueils en bois incorruptible de molave. Les squelettes qu'ils contenaient, enveloppés de feuilles de *pandanus*, paraissaient avoir été embaumés. On y recueillit quelques anneaux et ornemens en or qui ont été perdus. Mas raconte en effet dans ses *Mémoires* que les anciens Visayas avaient coutume d'embaumer leurs morts et de placer leurs cercueils sur une falaise au bord de la mer, de façon à ce qu'ils fussent vénérés par ceux qui les apercevaient du large. Ce fait est confirmé par Thévenot, qui ajoute que ces peuples adoraient ceux d'entre eux qui s'étaient rendus célèbres par l'intelligence ou la bravoure. On les vénérait aux Visayas sous le nom de *Davata*, et dans l'île Luçon sous celui d'*Anito*. Comme chez les Romains, ces dieux lares protégeaient le foyer des familles et leur influence bienfaisante devait s'étendre même en mer sur les pêcheurs. La parole tagale *antin-antin*, qui de nos jours encore désigne une amulette, dérive évidemment d'*Anito*. C'était pour se rendre Davata et Anito propices qu'on leur sacrifiait des esclaves, hommes ou femmes. On leur rendait aussi un culte sous la forme de petites statues de bois ou d'ivoire appelées *liche* et *laravan*. Quand un héros expirait, la foule devait garder un silence absolu pendant tout le temps que durait le deuil. Dans plusieurs cas, ce mutisme forcé s'imposait jusqu'à ce que les plus proches parens du grand homme eussent sacrifié plusieurs victimes humaines à ses mânes. Lors de la conquête, on trouva un grand nombre de petits temples dans lesquels étaient adorées des idoles en bois aux bras étendus et aux jambes ployées. Ces divinités barbares avaient de larges faces, et de leurs bouches sortaient quatre grosses dents comme des défenses de sanglier. Ces peuples redoutaient aussi un mauvais génie diamétralement opposé au bon dieu Anito. L'enfer s'appelait *Solad*, et le ciel *Ologan*.

Les envahisseurs malais durent occuper le littoral de toutes les îles qu'ils conquirent, et refouler dans les montagnes les aborigènes que l'on y rencontre encore aujourd'hui, errans et dispersés. A l'arrivée des Espagnols, la religion musulmane était dominante aux Philippines : elle l'est encore de nos jours à Mindanao et aux îles Soulou, les contrées insoumises du sud de l'archipel. Les Papous ou Négritos, qui vivaient au sommet des montagnes, n'en descendirent pas pour se soumettre aux nouveaux arrivans et continuèrent comme par le passé à y vivre indépendans. Le pays se divisait alors en petites royautés dont les titulaires étaient souvent en guerre. C'est en combattant pour le chef d'un de ces états que Magellan, frappé d'une flèche, perdit la vie à Mactan. Lorsqu'en 1565 le maître de camp Juan de Salcedo débarqua le premier à Luçon, il eut aussi à traiter avec plusieurs souverains; ceux dont on a gardé les noms s'appelaient Candola, roi du pays de Manille, et Soliman, roi du pays de Tondo. Quand ils se juraient amitié et fidélité, ces roitelets faisaient mutuellement jaillir du sang de leurs poitrines et le buvaient. Magellan dut observer cette coutume avec Limasagua, roi de Cébu. Aux îles Soulou, le gouvernement est oligarchique; un sultan représente le pouvoir exécutif, et nous devons supposer qu'il en était alors partout ainsi. La culture du riz, la recherche de la poudre d'or, la pêche et la chasse, étaient les principales occupations des indigènes lorsqu'ils ne guerroyaient pour la possession des régions giboyeuses ou fertiles en cocotiers. On croit que les Indiens du nord de l'archipel savaient tisser, et que cette industrie leur avait été enseignée par des Chinois du Yunnan, avec lesquels les relations étaient fréquentes dès cette époque. En fouillant dans les vieilles annales de la province chinoise peut-être y trouverait-on l'histoire primitive de l'île Luçon et son nom véritable. Les armes se composaient de lances, d'arcs, de flèches, de couteaux appelés *bolos* et de larges sabres ou *compilans*. Les villages, dont la plupart des maisons reposaient sur pilotis, se trouvaient presque toujours situés au bord des fleuves. De longues pirogues, nommées *caracoas*, servaient au transport des personnes et des denrées.

Dans l'histoire des Philippines, écrite par don Antonio Morga aussitôt après la mort de Legaspi (1572), on lit qu'à l'arrivée des Espagnols, les Tagales portaient le turban et le costume arabe, et qu'ils possédaient un fort armé de douze canons à l'endroit même où s'élève, sur les rives du Pasig, la citadelle actuelle de Santiago. D'où leur venait cette artillerie? On l'ignore. Les Portugais avaient peut-être précédé les Espagnols à Manille et donné, à une époque indéterminée, ces deux batteries aux Indiens, mais les chroniques portugaises sont muettes à ce sujet. D'après l'opinion de personnes

compétentes, ces canons auraient été coulés par les Tagales, qui auraient appris des Malais l'art de fondre les métaux et de fabriquer la poudre. Legaspi, dans ses lettres à Philippe II, rapporte que les Tagales de l'île Luçon sont non pas des barbares, mais bien des hommes civilisés, et que sa surprise avait été grande de trouver chez le roi de Manille une fonderie, dont il s'était empressé de se servir pour renouveler ses approvisionnemens de guerre. De même que chez les naturels de l'île Ceylan et chez les Battas de Sumatra, les lettres de l'alphabet des premiers Indiens des Philippines étaient tracées sur des feuilles de bananier ou de palmier talipote à l'aide d'un poinçon en bois. Ils en faisaient un fréquent usage pour dresser un inventaire de ce que chaque chef possédait en buffles et en porcs. On ne sait rien de précis sur l'organisation de la famille à cette époque.

Dans la cordillère, en partie inexplorée et couverte de forêts, qui, du nord au midi, coupe en deux l'archipel des Philippines, ainsi que dans d'autres parties montagneuses, on rencontre de nombreuses peuplades. Elles craignent la domination espagnole et préfèrent rester indépendantes. Quelques-unes sont composées d'individus ayant une grande similitude physique et morale avec les races actuellement soumises. Il ne faudrait pour les décider à se civiliser qu'un contact fréquent avec les Européens, et ne pas aller détruire leurs plantations, sous le prétexte d'empêcher la culture du tabac qui est monopolisée par le gouvernement. Ces tribus indomptées sont au nombre de dix-sept.

De toutes ces tribus, la plus intéressante est celle des Négritos; ils seraient les derniers représentans de la race autochthone, et le type des premiers hommes qui seraient nés en Océanie. On les rencontre principalement dans les montagnes de la province de Nueva-Ecija de l'île Luçon, au sommet du Marivelès, et dans l'île de Négros, à laquelle on a donné le nom de ces sauvages parce qu'ils s'y trouvent en grand nombre. Ils sont petits, bien formés et d'une merveilleuse agilité; leur nez est un peu aplati, les cheveux sont crépus, et leur visage moins noir, moins repoussant que celui des nègres des côtes d'Afrique. J'en ai vu beaucoup dans les rues de Manille en livrée, il est vrai, et leur apparence était celle des grooms de bonnes maisons. Dans leurs montagnes, ils vont à peu près nus, et ne se couvrent que les parties génitales avec l'écorce flexible d'un palmier. Un voyageur allemand, le baron Ch. de Hügel, dit que leur corps est décharné, couvert de poils noirs et roux. C'est inexact: ils ont le corps plein et sont aussi peu barbus que les Indiens; du reste M. de Hügel est fécond en erreurs, car il parle des animaux féroces des Philippines, lorsqu'il est avéré qu'il n'y en a pas un seul. Les Négritos ont beaucoup de maladies cutanées, comme les

Indiens. Les femmes accompagnent leurs maris, soit à la chasse, soit à la guerre. Comme ils campent où le hasard les mène, les enfans ne sont jamais laissés seuls; les mères les portent au cou ou sur leurs seins au moyen d'une écorce carrée et large, dont les quatre bouts se nouent à la nuque. Elles accouchent sur des cendres chaudes, au bord d'un ruisseau et sans aide; aussitôt délivrées, elles se baignent et se remettent sur les cendres à allaiter leurs enfans.

Les Négritos se nourrissent de fruits, de racines et de venaison. Leur ambition se borne à posséder un arc, un carquois et une peau de sanglier, sur laquelle ils se couchent. Au temps des pluies, ils allument de grands feux et se roulent dans les cendres chaudes pour se préserver des moustiques. En signe de commandement ou plutôt de distinction, les chefs portent une palme dans leurs cheveux. La haine de ces noirs contre les indigènes des plaines ne s'est jamais éteinte. Quand un Négrito meurt, ses parens se cachent dans les arbres afin de surprendre un Indien isolé et le tuer d'une flèche empoisonnée; s'ils y parviennent, la tête de la victime est portée en triomphe dans la tribu, qui fête cet assassinat par des danses et des festins. Très paresseux, ces sauvages préfèrent une vie errante à une existence oisive dans les pays civilisés. A l'occasion de mon excursion à la tombe de Magellan, sur l'îlot de Mactan, j'ai raconté l'histoire d'un Négrito qui, après avoir été promené dans les principales capitales de l'Europe, revint à vingt-cinq ans à ses chères montagnes du Marivelès (1). Un auteur espagnol rapporte un autre trait tout aussi caractéristique. Un de ces jeunes noirs avait été élevé avec beaucoup de sollicitude par un archevêque de Manille. A vingt-cinq ans, le prélat, croyant à une métamorphose complète de ses instincts sauvages, lui donna la prêtrise ; mais un jour le jeune abbé disparut, on le chercha, jusqu'au moment où l'on apprit qu'il avait été vu regagnant avec l'agilité d'un cerf les montagnes de Nueva-Ecija, où il était né. Pour compléter ce que nous savons de ces sauvages, nous devons ajouter que les Indiens les désignent par les noms de *Aëtas*, *Itas* et *Ajetas*. M. de la Gironnière s'est servi de ce dernier mot lorsqu'il a fait dans son *Histoire des Philippines* un portrait fantaisiste des Négritos.

Les Igorrotes, les Buriks, les Guinaanes, les Ibalaos et les Ilongotes, que l'on trouve dans les montagnes de Nueva-Ecija, sur le plateau du Caraballo, n'ont aucun rapport avec les anciens et les nouveaux indigènes. Ils se nourrissent de récoltes et de bestiaux volés. Comme ils craignent la vengeance des Européens, c'est à coups de flèches qu'ils reçoivent leurs visites. Les Ifuagos ont une telle res-

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin 1869.

semblance physique avec les Japonais, qu'il est probable que leurs ancêtres sont venus du Japon sur la côte est de l'île Luçon, chassés par un typhon. De nos jours, les barques des pêcheurs des archipels voisins viennent encore y relâcher. J'y ai vu des indigènes des Carolines à la suite de gros temps. Les Ifuagos composent une tribu importante. Au moral, ils n'ont gardé de leurs ancêtres que le courage; féroces et cruels, leur vie se passe en luttes continuelles avec les sauvages Gaddanes, dont le territoire touche au leur. Les Tinguianes seraient dignes d'être les ancêtres des Tagales, si leur peau blanche et l'obliquité des yeux, leur intelligence pour la culture des terres et l'élevage des bestiaux, ne trahissaient jusqu'à l'évidence une origine chinoise. Quand sont-ils venus dans le pays? nul ne peut le dire. Il est possible qu'ils y aient été portés par un typhon, comme les Japonais, à l'époque fort lointaine où la mer de Chine était infestée de jonques pirates qui étendaient leurs excursions beaucoup plus au large qu'elles ne les étendent aujourd'hui. Les neuf autres tribus ressemblent beaucoup aux habitans actuels. Les sauvages Itelapanes surtout réunissent d'une façon remarquable les deux types tagales et papous. Ils ont l'indépendance superbe de ces derniers. Divers moyens employés pour les civiliser ont échoué. Ils portent une coiffure cylindrique peinte en rouge; pour armes, la lance et la flèche en bambou qu'ils décorent de la même couleur. Les Mayoyaos, de la cordillère centrale de Luçon, méritent d'être cités en raison de la douceur et de l'antiquité de leurs coutumes. Ils ne reconnaissent d'autre autorité que celle du plus âgé de la famille. On retrouve chez eux le respect, l'amour et l'obéissance que les Juifs avaient pour leurs patriarches aux époques bibliques. Si l'un d'eux s'est distingué dans les combats par sa valeur, des marques honorifiques lui sont accordées. Point de religion connue, et jamais on ne les a vus se réunir pour prier en commun. Ils vénèrent et craignent un génie qu'ils nomment *Abanian*. De lui dépend la maladie ou la santé; pour se le rendre propice, les Mayoyaos lui sacrifient des pourceaux et des poules. Enfin ces sauvages, si un pareil mot peut leur être appliqué, sont très scrupuleux à l'égard de leurs devoirs conjugaux; point de divorce, de répudiation et de mariages consanguins; la polygamie n'est même pas en usage chez eux. Dans les autres tribus non civilisées et dans lesquelles nous cherchons les traits distinctifs des Indiens actuels, nous trouvons un grand respect pour les morts et une passion immodérée pour les fêtes et la vie oisive.

En 1860, un Allemand, M. F. Jagor, qui était en rapport avec un métis, ami des sauvages Igorrotes, est parvenu à visiter, grâce à cette circonstance, un de leurs villages. En s'y rendant, la première

personne qu'il rencontra dans un bosquet de bambou fut une jeune femme qui tissait un morceau d'étoffes en fibres d'abaca. Son aspect était modeste, et quant au costume il était identique à celui d'une Indienne chrétienne. Plus haut dans la montagne, il vit un jeune garçon à peu près nu, qui jouait d'une sorte de luth appelé *baringbau;* trois de ses compagnons l'accompagnaient avec des harpes grossières et une guitare, faite par l'artiste lui-même, d'après un modèle européen. Les huttes étaient d'un aspect misérable, formées de bambous et recouvertes de feuilles de palmier. Dans l'intérieur, le voyageur ne vit que des flèches, des arcs et une sorte de marmite. Autour de chaque habitation, il y avait un petit champ cultivé, renfermant des patates douces, du maïs, des calebasses et des cannes à sucre. Ils avaient aussi des champs de tabac qu'ils tenaient très cachés par crainte des douaniers espagnols; pour les protéger contre leur visite, ils hérissent l'herbe qui entoure les plantes de lancettes en bambou appelées *pujas*, assez aiguës et assez fortes pour traverser une chaussure européenne.

Ces sauvages ne vivent jamais à des hauteurs moindres de 1,500 pieds au-dessus du niveau de la mer. Chaque village n'est peuplé que de 50 hommes et 20 femmes environ, y compris les enfans. Leur nourriture se compose de bananes, de calebasses et de cannes à sucre pour sucer; mais chaque semaine, le chef de la famille tue un ou deux sangliers et quelquefois un chevreuil. Ils ont des chiens pour chasser et des chats pour détruire les rats qui rongent les cultures. Quelques-uns ont des poules, mais pas de coqs de combat comme les Indiens des plaines. Ils vendent à ceux-ci le miel qu'ils récoltent en abondance dans les creux des rochers, une sorte de résine appelée *pili*, et un peu d'abaca. Ils n'ont ni médecins, ni sorciers, mais ils croient en un Dieu, — du moins ils l'affirment lorsque les missionnaires s'efforcent de les convertir, — ce qui n'empêche pas de pratiquer certaines coutumes catholiques, dans l'espérance de conjurer un sort contraire.

Les Igorrotes traitent leurs femmes avec douceur; ils chassent et cultivent sans leur aide. Ils sont sujets aux fièvres et à de violens maux de tête. Pour guérir ce dernier malaise, une incision légère est pratiquée au front du malade. Le fer leur est fourni par les Indiens; les sauvages en font des pointes de lances et de flèches, pendant que les femmes tressent la corde des arcs, ce qui demande une certaine force. Chaque père de famille est maître absolu chez lui et ne reconnaît au dehors aucune autorité. S'ils ont une guerre avec leurs voisins, les plus braves se mettent à la tête de la tribu, mais aucun chef n'est élu. En somme, ils sont paisibles et doux, et leur cruauté ne se révèle que lorsque la mort frappe leur femme

ou leur enfant. Il faut alors, selon la coutume, qu'une autre femme et qu'un autre enfant périssent. On ne punit pas le meurtrier, et les corps des victimes ne sont même pas enterrés.

La polygamie est permise, mais il est rare qu'un Igorrote ait plus d'une compagne. Le jeune homme qui veut se marier charge son père de traiter du prix de sa fiancée avec le père de cette dernière. Celui-ci exige dix couteaux en bois coûtant de 2 francs à 3 francs, et environ 60 francs en argent. Il faut quelquefois deux ans à un prétendant pour parfaire cette somme, qui est divisée entre tous les parens de la jeune femme. S'ils sont nombreux, il reste fort peu de chose au père, lequel est pourtant obligé de donner un grand festin le jour des noces, festin arrosé abondamment par du vin de palmier. Tout homme qui violente une jeune fille est tué par les parens de la personne outragée. Si elle pardonne au séducteur et consent à l'épouser, le mariage se fait, mais il faut que les petits couteaux et les 60 francs habituels soient versés dans un bref délai aux mains des intéressés. L'adultère est rare; s'il est constaté, l'épouse coupable est tenue de rendre au mari trompé l'argent que son père a reçu. Dans ce cas, l'époux n'a point le droit de retenir sa femme, même dans l'hypothèse qu'il refuserait de recevoir la dot.

Le même voyageur a pu voir composer sous ses yeux le poison dont les Igorrotes se servent pour rendre leurs armes mortelles. « Je ne vis, raconte M. Jagor, ni les feuilles, ni les fleurs, ni les fruits de l'arbre qui produit ce toxique, mais j'en ai touché l'écorce. Un morceau de cette dernière fut réduit en poussière, mouillé, pressé, jusqu'à ce qu'il en découlât une liqueur verdâtre que les sauvages placèrent sur le feu dans un pot de terre. Après un quart d'heure d'ébullition modérée, le poison prit l'apparence d'un sirop de couleur brune. De temps en temps les préparateurs jetaient dans le récipient un peu de râpure nouvelle. Lorsque le liquide eut l'apparence d'une gelée, on le versa sur une feuille de bananier saupoudrée de cendres. Pour rendre une arme mortelle, une pointe de lance par exemple, on fait chauffer un morceau de la pâte, gros comme une noix, et on l'étend en couche légère sur le fer. Le poison peut agir deux ou trois fois sans perdre sa propriété toxique. Tout cela se fait à main nue et sans que la peau en paraisse altérée. »

EDMOND PLAUCHUT.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 mars 1877.

Quelles que soient les préoccupations extérieures du moment, il y a une autre question qui n'a pas moins de gravité pour nous que les complications de l'Orient, qui n'est même pas au fond sans rapport avec le rôle que notre pays peut avoir encore à jouer dans le monde. C'est la question qui depuis quelque temps revient sans cesse et sous toutes les formes, qui se dégage de tout un ensemble de choses. Quelle direction prennent décidément les affaires intérieures de la France? que font les chambres, le gouvernement pour créer la confiance, la sécurité sans laquelle les institutions, fussent-elles proclamées définitives, restent livrées au hasard? où en est le baromètre politique? va-t-il tourner au beau fixe ou au variable, aux giboulées, aux bourrasques et à la tempête?

Rien n'est plus facile sans doute que de se payer d'illusions et d'apparences. Sous tous les régimes, il y a les optimistes, les satisfaits, les aveugles qui ne voient rien ou qui croient que tout est pour le mieux. Puisque les événemens ont répondu aux vœux des optimistes d'aujourd'hui et ont donné raison à leurs opinions, puisque la république existe désormais et a sa constitution, son parlement, sa majorité, son ministère, en attendant d'avoir ses fonctionnaires, préfets ou magistrats, qu'on lui promet, que faut-il de plus? Eh bien! oui, la république et la constitution existent, elles sont reconnues comme loi de l'état, la paix intérieure n'est sûrement ni troublée, ni menacée, et cependant, on en dira ce qu'on voudra, il y a partout un invincible, un indéfinissable malaise; la confusion éclate à chaque instant, l'incohérence est dans les pouvoirs, l'incertitude est dans les affaires. La vérité est que la direction n'est nulle part, que les chambres ne fonctionnent que pour se contrarier ou se défier, que le gouvernement, toujours perplexe, semble se proposer de gouverner le moins possible pour éviter les crises, et que le

crédit des institutions n'est point en progrès. Voilà la question qui a son importance à côté des questions diplomatiques. Voilà le mal, et il est de toute évidence que, si on ne s'arrête pas dans cette voie, si on ne se décide pas à redresser la vie parlementaire, à remettre en action le gouvernement, on arrivera par degrés à une situation affaiblie, diminuée, plus que jamais livrée aux compétitions ardentes des partis, qui ne désarment pas précisément parce que l'incertitude leur laisse la chance de l'imprévu.

On oublie un peu trop qu'un système d'institutions ne vit pas par lui-même, parce qu'il a eu un jour la bonne fortune de quelque circonstance exceptionnelle ou d'un vote heureux. Il vit par le caractère qu'il prend dans la pratique des choses, par les garanties qu'il offre à tous les intérêts, par la sagesse prévoyante et active de ceux qui le soutiennent et qui se proposent de le faire durer. Ce qui peut être une menace pour la république aujourd'hui, ce n'est point en vérité que M. le comte de Chambord publie un nouveau manifeste où il déclare une fois de plus qu'il est prêt, que le moment va venir; ce n'est pas même que, par une de ces coalitions de partis où les plus habiles sont quelquefois dupes, l'impérialisme réussisse à introduire dans le sénat un représentant de plus, qui est d'ailleurs un ingénieur éminent, M. Dupuy de Lôme. Ces incidens récens sont un symptôme encore plus qu'une menace, ils ont leur place dans cette éternelle histoire d'une couronne pour deux prétendans. Les prétentions de l'un neutralisent les prétentions de l'autre, et le conflit de revendications serait plutôt rassurant pour le régime actuel. Ce qui est bien plus sérieux pour la république, c'est cette situation fausse où elle se traîne, où, maîtresse du terrain, elle ne réussit cependant ni à s'affermir d'une manière sensible, ni à désarmer les défiances, ni à inspirer l'idée d'un gouvernement offrant toutes les garanties de pondération et de protection à un pays affamé de repos. Lorsqu'au début de toutes les complications et de toutes les confusions de partis d'où est sortie la constitution nouvelle, M. Thiers disait que la république serait conservatrice ou qu'elle ne serait pas, il ne prononçait pas une vaine parole. Il résumait dans un mot tout un programme, la condition essentielle de la seule république durable, et il savait bien aussi que, pour faire vivre ce régime qu'il proposait, qu'il croyait le seul possible, il fallait rallier l'opinion, tranquilliser les intérêts, avoir dans le parlement une majorité modérée, éclairée, sachant éviter de toucher à tout, de soulever les questions périlleuses sous prétexte de politique républicaine. C'est précisément ce qui a manqué, ce qui manque toujours dans cette chambre des députés issue d'une élection qui a été la victoire de l'ardeur républicaine et d'une inexpérience agitatrice telle qu'elle n'a jamais été peut-être égalée dans une assemblée délibérante.

Il fallait une majorité sensée, animée d'un certain esprit politique, arrivant à Versailles avec la résolution d'acclimater les institutions nouvelles par la modération; il y a eu une majorité incohérente, agitée d'assez médiocres passions de parti, absolument novice et remuant tout pour ne rien faire. De cette chambre des députés élue au 20 février 1876, ayant déjà plus d'une année d'existence, il n'a pu se dégager jusqu'ici une force véritable d'opinion, quelque chose qui ressemble à une politique. Ce qu'on nomme même la majorité n'est qu'un amalgame déguisé sous ce complaisant euphémisme de l'union des gauches. En réalité, cette union des gauches, qui peut avoir sa raison d'être toutes les fois qu'on se trouve en présence de quelque manifestation bonapartiste, n'a plus ni sens ni valeur dès qu'il s'agit de suivre un plan de conduite, de former un parti de gouvernement. Ce n'est le plus souvent qu'un mot trompeur, un expédient de diplomatie parlementaire destiné à couvrir la confusion des idées. Que veut-on faire? quelle est la limite de l'action commune? quel est le symbole de tous ces fragmens de partis ayant l'air de marcher ensemble? C'est là toujours la question. — Il faut un peu prendre les choses comme elles sont et tenir compte des circonstances sans rien exagérer, dira-t-on. Dans cette masse qui en certains jours forme la majorité républicaine, les passions extrêmes ne dominent pas, les idées de modération finissent par avoir le dernier mot. Nous le voulons bien; sans doute, lorsque le radicalisme se présente bannières déployées, avouant tout haut ses programmes de destruction, il est obligé de reculer; il est poliment évincé. Lorsqu'on veut faire triompher l'amnistie tantôt par voie directe et générale, tantôt d'une manière subreptice, l'amnistie est arrêtée au passage. Quand M. Naquet et M. Madier de Montjau ont des inventions révolutionnaires à produire, ils n'ont pas toujours un succès complet. Ceux qui en sont encore aux réhabilitations de la commune, des journées de juin 1848, du droit d'insurrection, de la politique des barricades, ceux-là se trouvent un peu gênés à Versailles, et ils sont obligés d'aller porter leurs déclamations ailleurs. Soit, la chambre n'est pas d'un tempérament à tout entendre ou du moins à tout sanctionner; elle n'est violente que par étourderie et quelquefois par entraînement de parti. Il y a des points sur lesquels elle se sent retenue par une sorte d'instinct de modération. En dehors de ces points, par exemple, toutes les fantaisies sont permises, et, ce qu'il y a de plus curieux, c'est que cette malheureuse chambre semble ne pas se douter qu'elle fait du désordre législatif et parlementaire une politique.

C'est ce qu'on pourrait appeler un peu vulgairement une assemblée de touche-à-tout. La chambre du 20 février 1876 a porté à Versailles, elle garde visiblement encore la conviction naïve qu'elle est appelée à tout réformer, et que cette réforme universelle est la chose la plus

simple du monde. Elle est arrivée avec une provision inépuisable de motions en portefeuille. Organisation militaire, administration, magistrature, cultes, enseignement, chemins de fer, régime de la presse, elle a des projets sur tout. Il n'y a pas de jour où M. le président Grévy, homme plein de patience, n'ait à enregistrer à son rang quelque production nouvelle de l'initiative parlementaire, et on a imaginé un moyen commode de tout concilier, de désintéresser l'amour-propre des auteurs de propositions sans rien engager : c'est la prise en considération! Il y a en ce moment plus de quatre-vingts commissions occupées à examiner une multitude de motions ou de projets qui ont eu la faveur d'une complaisante prise en considération.

A quoi tout cela peut-il aboutir sérieusement? A peu près à rien, si ce n'est cependant à un travail le plus souvent inutile, à une sorte de suspicion jetée sur toutes les parties de l'organisation française, à la déconsidération du régime parlementaire par les spectacles de confusion et d'impuissance qu'offrent assez généralement les commissions. C'est la stérilité dans l'agitation, et cet inconvénient aurait été au moins pallié si, au lieu de cette union des gauches qui ne sert à rien, il s'était formé une vraie et sérieuse majorité, maîtresse de ses résolutions, sachant intervenir à propos pour arrêter ce torrent de propositions individuelles. Malheureusement il n'y a point une majorité suivant une direction, observant une discipline, et le gouvernement de son côté ne s'en occupe guère; il semble se prêter à tout. M. le président du conseil est trop absorbé ou trop prudent pour gêner l'effervescence d'initiative de ses amis de la gauche, pour aller s'exposer dans des escarmouches. M. le ministre de la guerre est plein de mansuétude pour tout ce qui touche à son administration. Il n'admet pas, il est vrai, certaines propositions: il déclare qu'il les combattra — plus tard; en attendant, il ne voit aucun inconvénient à laisser la chambre s'engager et les questions grossir. En fin de compte tout passe, et c'est ainsi que marchent les choses dans l'intérêt de la république, du régime parlementaire et du gouvernement! Pour faire patienter la gauche sur d'autres points, on paie rançon à quelques-unes de ses fantaisies, et parmi les plus récentes de ces fantaisies, la plus grave, la plus dangereuse à coup sûr, est cette motion sur la réduction des années de service militaire, cette proposition Laisant, qui, elle aussi, toujours avec l'agrément du ministère, a reçu l'inévitable passeport de la prise en considération.

Puisque cette discussion sur nos affaires militaires s'est réveillée un peu par un entraînement de la chambre, un peu par la faute du ministère, qui a craint probablement un échec, elle était faite pour tenter un homme comme M. Thiers; elle était digne de son patriotisme, de son expérience, de son dévoûment invariable aux intérêts de la France et de l'armée. Il y a deux points sur lesquels M. Thiers s'est depuis

longtemps prononcé. Hors du pouvoir comme au pouvoir, il s'est toujours promis de ne pas laisser toucher à la constitution militaire, à l'organisation financière du pays, sans combattre jusqu'au bout : cette parole qu'il s'est donnée à lui-même pour le bien public, il la tient aujourd'hui avec son ardeur entraînante et son autorité. Dès que la prise en considération, à laquelle consentait le ministère, a été décidée par un vote, M. Thiers n'a pas hésité à réclamer sa place dans la commission nommée pour examiner la proposition Laisant, et dans cette commission la présidence lui revenait assurément de toute façon. C'est donc sous la garde de la raison patriotique de M. Thiers que la question se trouve désormais placée, et on peut dire que c'est M. Thiers qui fait les affaires du gouvernement, ou, pour mieux parler, les affaires du pays. On peut être tranquille : l'ancien président de la république n'est point homme à déguiser ses opinions, à suivre un prétendu courant populaire, à laisser passer les chimères, les fantaisies et les déclamations. C'est l'homme du pays, non d'un système plus ou moins nouveau, plus ou moins hasardeux. A ses yeux, il n'y a ni armée de la république, ni armée de la monarchie, il n'y a que l'armée de la France, faite pour tous les rôles, pour l'action offensive comme pour la défense. Il est, quant à lui, pour tout ce qui peut faire cette armée solide, notamment pour la durée du service. Sans dédaigner précisément le nombre, dont on parle beaucoup aujourd'hui, M. Thiers veut avant tout la qualité, qui ne s'acquiert que par une présence suffisamment prolongée sous le drapeau. Si on voulait lui rendre le service de sept ans de la loi de 1832, il ne le refuserait certainement pas, il l'avoue sans aucune hésitation ; mais c'est fini, il n'y a plus à revenir au passé. La loi de 1872 a consacré les cinq ans, c'est cette loi qu'il faut maintenir, et M. Thiers ne cache pas du reste que cette proposition Laisant, qui vient tout remettre en doute d'une manière si complétement inopportune, n'aurait pas dû être prise en considération.

A quoi répond-elle, en effet, cette proposition qui ne tend à rien moins qu'à modifier encore une fois toutes les conditions de notre état militaire? Puisque la question s'était élevée, dit-on, elle méritait d'être étudiée. C'est en vérité une étrange manière de traiter ces grands problèmes d'organisation nationale qui ne sont pas faits apparemment pour être agités tous les jours à titre de sujets d'étude. Quoi donc! il y a moins de cinq ans, cette question a été soumise pendant de longs mois à une commission de quarante-cinq membres choisis parmi les hommes les plus éminens et les plus compétens de la dernière assemblée. Elle était l'objet de l'examen le plus scrupuleux, le plus réfléchi dans cette commission, dont le rapporteur, un représentant mort depuis, M. de Chasseloup-Laubat, a laissé un travail des plus complets et des plus instructifs. Le général Trochu n'était resté dans l'assemblée que pour défendre par

la parole ses idées sur la réorganisation de l'armée, particulièrement sur le service de trois ans, qui était sa combinaison favorite, et certes, si la cause avait pu être gagnée, elle l'aurait été par l'éloquence de ce soldat si chaleureusement convaincu, si séduisant d'esprit. M. Keller, encore aujourd'hui député, soutenait avec talent la même cause, les mêmes idées. Dans cette grande discussion se succédaient le général Ducrot, le général Chanzy, le général Changarnier, qui défendaient avec une égale autorité une opinion différente, le président de la république, M. Thiers, qui combattait pour les cinq ans jusqu'à menacer de se retirer si on ne les lui accordait pas. Histoire militaire, causes des désastres de la France, conditions du service, tout était passé en revue, et c'est après le débat le plus approfondi que le service de cinq ans était adopté par l'assemblée à la majorité, non pas d'une voix, mais de plus de 200 voix! Assurément il n'y avait ni surprise ni équivoque. Entre les deux systèmes, le choix était fait avec maturité, de façon à défier tous les commentaires et toutes les contestations. Que s'est-il donc passé depuis cinq ans qui ait pu infirmer une solution si solennellement consacrée? Quelle circonstance inconnue nécessiterait un supplément d'étude et créerait une opportunité, que M. Keller lui-même d'ailleurs, bien qu'ancien partisan du service de trois ans, était l'autre jour le premier à contester? Où donc est la raison de cette insistance à reproduire une proposition déjà repoussée il y a six mois? Est-ce uniquement ce besoin de tout changer, de tout remuer, qui est si malheureusement en honneur dans la chambre de Versailles? Il se peut que M. Laisant, qui est un ancien officier et de plus quelque peu radical, tienne à se procurer une occasion d'exposer ses idées militaires; franchement ce n'est pas un motif pour soumettre périodiquement à de semblables épreuves l'organisation de l'armée française, d'introduire la mobilité dans ce qui exige le plus de suite, le plus de temps et le plus de soins.

Que dans un certain nombre d'années, après une expérience suffisante, on soit conduit à examiner de nouveau ces modifications, qui ne seraient aujourd'hui qu'une imprudence et une irréflexion, ce n'est point impossible. M. Thiers lui-même, si opiniâtre quand il s'agit du pays et de sa puissance militaire, M. Thiers lui-même, il y a cinq ans, n'écartait pas absolument ces perspectives. « Si les idées de paix se répandent, disait-il, vous pourrez par le budget réduire ces cinq ans à quatre, et nous-mêmes, — je ne parle pas de moi, c'est un avenir trop loin de moi, mais de ceux qui nous succéderont, — quand nos successeurs, voyant par exemple le corps des sous-officiers reformé, auront le sentiment que l'armée est parfaitement constituée, qu'on n'a pas précisément besoin de garder les hommes cinq ans, ils trouveront peut-être bon de ne vous demander qu'un sacrifice de quatre ans au lieu de cinq. » Que veulent dire ces paroles, où M. Thiers mettait un art fa-

milier relevé par le patriotisme? Elles signifient que dans la pensée de M. Thiers, comme dans la pensée de tout le monde, aujourd'hui comme il y a cinq ans, la durée du service se rattache à une multitude d'autres mesures de réorganisation qui n'ont pas reçu une application complète, dont quelques-unes attendent même encore la sanction parlementaire. Des projets, il y en a de toute sorte. Il y a une loi sur l'administration de l'armée que le sénat a votée et que la seconde chambre va maintenant examiner à son tour. Il y a une loi sur l'état-major qui vient à peine d'être présentée. Voilà pour les degrés supérieurs de la hiérarchie. Sur l'état des sous-officiers, il y a aussi trois ou quatre projets plus ou moins heureusement conçus, qui tous se proposent de remédier à un mal profond, à l'affaiblissement des cadres, qui tous ont pour objet de retenir les sous-officiers, de les fixer sous le drapeau en leur assurant quelques avantages matériels, en relevant leur situation, en leur créant une sorte de carrière, et pour cela on a le meilleur modèle dans l'organisation de la maistrance de la marine. La pressante importance de ces dernières mesures, personne ne la méconnaît. Pour tout le monde, c'est la condition invariable. La question des trois ou des cinq ans se lie en réalité à la constitution de cadres permanens et solides. Il est évident que plus l'armée sera fortement encadrée, plus il deviendra facile, par un simple jeu budgétaire, comme le disait M. Thiers, de réduire en fait les années de service. C'est le but auquel on peut tendre; mais on n'en est pas encore là, et parce qu'il y a des propositions sur les sous-officiers, le problème n'est pas beaucoup plus avancé.

L'essentiel est donc de ne pas tout brouiller, de commencer par le commencement, de réaliser d'abord les conditions sans lesquelles on ne peut pas toucher à la durée du service. Quand on aura réalisé ces conditions, on verra, et en attendant qu'on cesse de faire briller ce mirage trompeur des trois ans aux yeux de nos soldats et des populations faciles à tromper! Qu'on évite de créer une sorte de trouble avec ces propositions à effet et à sensation dont l'unique résultat ne peut être nécessairement que d'affaiblir l'autorité d'une organisation si récente! Au fond d'ailleurs, quand on y regarde de près, la question n'est point là où on la place. La loi de 1872, telle qu'elle a été faite, suffit à tout, et il n'y a aucune nécessité de brusquer les règlemens parlementaires pour proposer en toute hâte, sans perdre un jour, des réformes qui ne réformeront rien. La vraie question est, non dans les lois, mais dans la manière dont on applique ces lois, dans l'esprit qui anime à tous les degrés ce grand corps de l'armée, dans la direction imprimée à ce vaste travail de réorganisation si peu avancé. Si les sous-officiers ne restent pas dans leur corps, s'ils se hâtent de partir dès que l'heure de la libération est venue, cela peut tenir sans doute à l'insuffisance de la situation qui leur

est faite et aussi à cette concurrence de l'industrie dont parlait M. Thiers; mais en même temps fait-on tout ce qu'il faudrait pour les encourager, pour les soutenir dans leur rude carrière? Est-on bien sûr d'employer les meilleurs moyens pour raviver, pour entretenir dans la jeunesse française qui se presse sous les drapeaux cet esprit militaire dont l'affaiblissement trop visible est un des symptômes les plus dignes de toutes les sollicitudes patriotiques? Si le volontariat d'un an n'a pas répondu entièrement aux espérances qu'on avait conçues, s'il prête à tant de critiques, ce n'est pas absolument la faute d'une disposition législative, c'est tout simplement parce que l'application a été mal comprise, mal dirigée et poursuivie de la manière la plus décousue, quelquefois avec un mauvais vouloir à peine déguisé. Le mal est là, dans l'esprit, dans la direction de tous les jours. Il peut dépendre du gouvernement, des chefs militaires, de créer par leur impulsion, par leur incessante activité, une vie nouvelle dans l'armée, et, pour le moment, à coup sûr, ce n'est pas en substituant le service de trois ans au service de cinq ans qu'on hâtera ce rajeunissement, cette grande réforme morale autant que militaire. Ébranler par un vote irréfléchi, par un caprice radical, une loi à peine éprouvée, ce serait tout bonnement troubler une expérience, ajouter un désordre à une situation déjà assez compliquée et donner un exemple de plus de cette impatience agitatrice que la chambre des députés porte malheureusement dans toutes les sphères politiques ou administratives.

Que se propose-t-on, à quoi espère-t-on arriver en appliquant à tout cette activité fébrile? Voilà la question de l'armée livrée de nouveau à tous les débats et à toutes les polémiques! Aujourd'hui c'est sur les chemins de fer, à propos d'une convention négociée entre M. le ministre des travaux publics et la compagnie d'Orléans, qu'on discute à perte de vue, reproduisant toutes les théories de rachat par l'état, toutes les récriminations contre le monopole des grandes compagnies, et tout cela, bien entendu, pour n'arriver à aucune conclusion précise. Il y a une commission occupée à revoir les lois sur les réunions publiques, et certainement elle est en train d'enfanter des réformes qui paraissent devoir être d'un ordre capital. Autrefois les réunions devaient être tenues dans un lieu clos et couvert; aujourd'hui le lieu devra être clos, mais il n'aura pas besoin d'être couvert! Par le passé, un représentant de la police devait assister aux réunions avec un caractère officiel; aujourd'hui, il pourra toujours assister aux réunions, mais il ne sera pas tenu d'avoir ses insignes! On voit bien par là évidemment la pressante nécessité de la révision des lois sur les réunions publiques! Le plus curieux est ce qui se passe dans la commission chargée d'entreprendre le code de la presse. Comment se terminera ce grand travail? La malheureuse commission semble manifestement se perdre dans un dédale de

rapports, d'exposés historiques, d'abrogations totales ou partielles, de modifications puériles. Elle s'est donné le champ libre; elle prétend commencer son code en déclarant que toutes les lois anciennes sont abrogées. Elles seront abrogées à la condition d'être remplacées, et si la commission continue, elle n'est pas près d'arriver à la fin de l'œuvre qu'elle a si glorieusement inaugurée. Elle semble oublier la nature et la limite de sa mission. Elle n'a pas tout à refaire, elle n'a rien à inventer; sa vraie mission serait de choisir parmi les lois anciennes, dont quelques-unes, celles de 1819, peuvent servir de modèles, les dispositions bonnes à conserver, — de grouper, de réunir ces dispositions éparses de façon à fixer la législation dans un cadre unique, en élaguant tout ce qui n'est que transitoire ou parasite. A ce prix, elle ferait non pas une œuvre nouvelle, qui serait d'ailleurs difficile aujourd'hui, mais une coordination utile qui simplifierait la situation confuse de la presse. La commission ferait bien surtout de réfléchir avant de refuser à M. le ministre de l'intérieur les garanties qu'il paraît avoir réclamées pour la répression des délits contre les souverains étrangers; elle se rendrait ainsi par prévoyance à des nécessités d'un ordre général qui pourraient un jour ou l'autre lui être rappelées brutalement.

La commission de la presse ne voit pas qu'en agissant comme elle paraît disposée à le faire, en refusant les plus simples garanties, en étendant démesurément son travail, elle risque de tout compromettre ou de n'arriver à rien. Non, elle ne le voit pas, et c'est là justement ce qu'il y a de curieux dans ce monde parlementaire, dans cette masse de propositions qui vont encombrer d'innombrables commissions. Les auteurs de motions ne voient pas qu'ils font une œuvre vaine ou périlleuse, qu'ils ne réussissent qu'à propager le sentiment de l'instabilité et de l'incertitude. Ils croient naïvement travailler pour la république, ils ne s'aperçoivent pas qu'il y a plusieurs manières de perdre un régime, qu'il y a la violence d'abord, mais qu'il y a aussi le gaspillage du temps et du pouvoir. S'ils ne savent plus parfois où ils en sont, s'ils sont embarrassés eux-mêmes au sein de leur agitation stérile, ils ont sans doute une ressource, une façon de tout expliquer : c'est la faute du sénat! S'il y a des plaintes, elles ne peuvent évidemment venir que de mécontens systématiques, des ennemis de la république. Fort bien! En attendant, les auteurs de propositions inutiles, le ministère qui les laisse trop souvent passer, ceux qui veulent faire vivre la république et le sénat comme la chambre, devraient méditer ces paroles que M. Thiers aurait, dit-on, prononcées récemment, qu'il était digne de prononcer : « L'esprit modéré dont nous nous réclamons consiste à avoir des idées de gouvernement. Je fais le métier de la vieillesse, je prêche dans le désert; mais il faut bien défendre le dernier reste de l'esprit de gouvernement... » C'est la moralité de nos affaires intérieures.

M. Thiers, en défendant l'autre jour l'organisation de l'armée et ce qu'il appelait le dernier reste de l'esprit de gouvernement, ne s'est point interdit de parler de cet état général de l'Europe où la seule garantie d'influence et même de conservation est dans la puissance militaire. C'est là l'autre côté, le grand côté de la situation du moment, et l'ancien président de la république, sans cesser de compter sur la paix, en mettant sa confiance dans la sagesse des cabinets, ne méconnaît pas les périls que la question d'Orient a créés, qui ne sont pas certainement conjurés! Dans ce compte toujours ouvert entre la paix et la guerre, qui aurait été récemment, dit-on, l'objet d'un pari entre l'empereur Alexandre II et le comte Adlerberg, le souverain pariant pour la guerre, le ministre pariant pour la paix, il y a sans doute la part notable des chances pacifiques. La Porte ottomane a signé définitivement sa réconciliation avec la Serbie; elle négocie encore avec le Montenegro, et s'il y a ici plus de difficultés, elles seront vraisemblablement résolues dans un esprit de modération; mais en même temps une énigme nouvelle est venue se poser devant l'Europe : c'est le voyage du général Ignatief en Occident. Le général Ignatief est un diplomate homme d'esprit et d'habileté fort expert dans les affaires d'Orient, ayant toute la confiance de son souverain. Il a commencé son voyage par Berlin, où il a passé quelques jours; puis il est venu à Paris, où il ne pouvait manquer de trouver une hospitalité empressée. Le général Ignatief, en voyageant pour la diplomatie, voyage aussi, à ce qu'il paraît, pour soigner ses yeux, pour une ophthalmie, et d'après un correspondant anglais, il aurait dit dernièrement avec une pointe d'ironie que chacun des oculistes qu'il avait consultés lui avait indiqué un traitement différent. L'ophthalmie du général Ignatief serait alors un peu l'image de la question d'Orient. Quel est le traitement que le représentant du tsar est venu proposer aux cabinets de l'Occident pour la Turquie, pour cet empire que l'empereur Nicolas appelait autrefois « l'homme malade? »

La première chose, il nous semble, est de se rendre compte des élémens principaux de cette situation assez étrange, assez difficile, où les derniers événemens ont laissé l'Europe. Il y a trois faits essentiels. La conférence de Constantinople s'est réunie, elle est convenue de certaines propositions adoptées en commun par les grandes puissances, et elle s'est séparée sans avoir pu faire accepter par la Turquie ce qu'elle proposait. Le prince Gortchakof, au lendemain de l'échec de la conférence, a adressé à tous les cabinets une circulaire constatant cette déception et demandant à l'Europe ce qu'elle entend faire. Enfin, au milieu de tout cela, la Russie a toujours sur le Pruth une armée nombreuse prête à tout événement. La mission du général Ignatief ressort nécessairement, invinciblement de ces données essentielles. Il s'agit pour la Russie d'obtenir, en réponse à la circulaire du prince Gortchakof, un acte qui assure

une sanction à l'œuvre de la conférence, qui précise l'attitude commune de l'Europe vis-à-vis de la Turquie, et qui par cela même permette au gouvernement du tsar de rappeler au moins une partie de son armée; ou bien, si l'on ne peut s'entendre, il s'agit de constater une situation qui laisse à la Russie la liberté de son action. Tout tourne évidemment autour de ces points principaux. Il y a quelques semaines, lord Derby disait en plein parlement que la paix dépendait d'un seul homme, du tsar, sur qui pesait la responsabilité des événemens; aujourd'hui on dit à Saint-Pétersbourg que la paix dépend de l'Angleterre, et c'est effectivement à Londres que la question s'agite en ce moment. Nul doute que le gouvernement anglais ne se prête à tout ce qui sera possible pour désintéresser la Russie sans engager, bien entendu, sa politique dans des complications sans issue. Ce qui est certain, c'est que le désir de la paix est partout plus que jamais, et que de grands gouvernemens décidés à détourner une crise redoutable ne peuvent pas, ne doivent pas, pour leur honneur, échouer dans une si généreuse entreprise.

Au milieu de tous ces bruits de guerre et de paix qui traversent incessamment l'Europe, il y a un incident dont nous ne voudrions parler qu'avec réserve, sous l'inspiration de cette sympathie naturelle qui s'éveille invinciblement toutes les fois qu'il s'agit des populations de l'Alsace-Lorraine. Le gouvernement allemand a cru devoir prononcer des expulsions à peu près systématiques contre les jeunes gens de l'Alsace-Lorraine qui, après avoir opté pour la nationalité française et après avoir rempli leur devoir de soldats dans notre armée, sont revenus dans leurs familles. Le gouvernement allemand exerce ses droits, nous ne les discutons pas. D'autres plus heureux en Angleterre jugent l'usage de ces droits, et pour ce qui est de l'humanité, la société de protection des Alsaciens-Lorrains de Paris s'est empressée de remplir tous ses devoirs. Le gouvernement allemand est-il donc lui-même si intéressé à infliger des épreuves nouvelles aux familles de ces généreuses provinces?

CH. DE MAZADE.

ESSAIS ET NOTICES.

UN DRAME MODERNE EN GRÈCE.

Les Nuits attiques. — I. — *Galatée,* de M. S. N. Basiliadis. Athènes.

Un drame composé de ces deux élémens dissemblables, la fable antique et le conte populaire moderne, écrit en Grèce, dans la langue des

Sophocle et des Euripide, par un homme qui avait lu Shakspeare, Goethe et la plupart de nos auteurs dramatiques contemporains, n'y a-t-il pas là de quoi attirer notre attention? Au moment où la *Galatée* de M. Basiliadis, déjà représentée à Athènes, va paraître traduite en français par nos soins, nous voudrions en donner aux lecteurs de la *Revue* une rapide analyse, ou tout au moins présenter les sources intéressantes auxquelles l'auteur s'est inspiré.

M. Basiliadis est mort voici peu de temps; quoique fort jeune, il a cependant laissé après lui un nombre considérable d'ouvrages dont quelques-uns sont dignes d'être remarqués. Son drame, sans être exempt de faiblesses, a pour nous le puissant attrait de faire revivre sur la scène des personnages directement empruntés à la fable, mais animés du caractère et des sentimens qu'une ballade populaire prête à des héros modernes. La tâche était délicate; comment d'un pareil alliage composer une œuvre solide, rendre au sujet l'unité qui lui manque au moins en apparence, rajeunir des types vieillis au souffle d'une inspiration toute récente et conserver en même temps à l'action du mouvement, de la vraisemblance? M. Basiliadis en est venu à bout, grâce à un réel talent.

Son procédé est simple : réservant pour l'intrigue et le dénoûment l'émotion du conte populaire, il a consacré le premier acte tout entier au développement de la légende ancienne. Pygmalion, ici roi de Chypre, implore encore les dieux, et, malgré les exhortations d'Eumèle, prêtre d'Apollon, les conjure d'animer sa statue. Les dieux se vengent de ses vœux sacriléges : Galatée naît. En même temps, et c'est ici que la ballade moderne vient compléter la tradition, Rennos, le frère maudit de Pygmalion, reparaît après un long exil. Nous le voyons, au deuxième acte, la mine farouche, le teint hâlé; il raconte ses exploits; il a pris part à l'expédition des Argonautes, et, comme Desdémone, Galatée l'aime « pour les périls qu'il a traversés. » En vain Rennos lutte, s'enfuit, résiste; il revient à elle, et la mort de Pygmalion est arrêtée entre eux.

Dès lors nous ne saurions trouver un résumé plus complet et plus exact de toute la suite de cette pièce que dans le sauvage récit qui va suivre : l'auteur le cite lui-même dans sa préface et reconnaît qu'il est peu de plus beaux chants et qui soient mieux capables d'inspirer.

LA FEMME INFIDÈLE (1).

« ... Il y avait deux frères pleins de cœur et de tendresse; — la tentation s'éleva pour les désunir : — le plus jeune aimait la femme du premier. — Et un jour de fête, un dimanche, un jour de Pâques, — la jeune femme sortit du bain et le jeune homme de sa maison, — et ils s'en allèrent ensemble au loin, tout seuls.

(1) Extrait de Passow, *Carmina popularia Græciæ recentioris*, etc.

« Ma fiancée, combien je t'aime et combien je te voudrais...

« Que dis-tu là, mon beau-frère, ô pauvre maître? — Si tu m'aimes comme je t'aime, et si tu me veux comme je te veux, — tue ton frère pour m'épouser.

« Hélas! quelle raison trouverai-je pour le tuer?

« Dieu vous a donné des vignes et des champs, — mettez-vous à partager vos champs de vignes; — donne-lui ceux du haut, et les plus épuisés, — et mets dans ton lot ceux qui sont bien situés et fertiles. »

« Alors il monte son cheval noir et arrive dans le champ.

« Eh, Constantin, il est temps, il est temps que nous partagions, — viens pour que nous divisions nos vignes. — Prends celles du haut et les plus épuisées; — je mettrai dans mon lot celles qui sont bien situées et fertiles.

« Pourquoi, pourquoi, mon petit frère, pourquoi prendrais-je celles du haut? — Si tu le veux, partageons; mais partageons comme tout le monde.

« Prends celles du haut, Constantin, sinon, nous nous tuerons!

« A ta volonté, mon frère, et que tout soit à toi! — Plutôt que de nous désunir, je te donne ma part.

« Alors la tristesse l'a pris, il a vu son injustice; il se retire à l'écart et s'assied en pleurant... — Il monte son cheval noir et retourne au village. — Il a appelé sa fiancée, il appelle sa fiancée :

« Fiancée, holà, apporte-moi de l'eau que je lave mon épée — toute souillée de sang, du sang de mon frère.

« Et celle-ci dans son empressement, dans sa grande joie, — saisit vite la tasse qui était pleine de vin, — et elle descend l'escalier pour lui verse de l'eau.

« Oh! il la prend par les cheveux et il la déchire!... »

C'est de cet inimitable cri du dernier vers que l'auteur a tiré son dénoûment, et, depuis le troisième acte, toute cette dernière partie est traitée de main de maître. Pleine de naturel et de passion, l'action ne se ralentit pas un instant; les deux héros ne peuvent pas reporter sur la scène cette énergique concision du chant populaire, mais la situation ne perd pas à être développée. Galatée transformée convainc Rennos : elle use de toutes les forces de son amour pour le décider à tuer son frère; elle lui montre à l'avance toutes les péripéties du drame et son plaidoyer rapide est brûlant, ses argumens sont puissants, irrésistibles : elle prévoit tout, elle excuse tout. Rennos hésite encore : « Oui, pardon, tu as raison, reprend-elle, renonce à mon amour, il est bien plus élevé que toi. Ne tourne pas tes regards vers moi, intrépide guerrier, mais tiens-toi blotti, dans une pose convenable; le maître pourrait entrer. Comment, stigmatisé, tu as eu le courage d'approcher de ma robe traînante! Tremble alors, compagnon de Thésée; pâlis de crainte, le maître

monte l'escalier!... Fuis, disparais, ô général couvert de lauriers, le tyran de Chypre t'a entendu... Tiens!... le voilà!... » Galatée aussi triomphe; sa beauté revêt un caractère surnaturel et le public, transporté, l'applaudit victorieuse dans le crime.

Plus loin, Rennos revient; « il a vu son injustice, la tristesse l'a pris;... » il fait à Galatée le récit menteur du meurtre, et devant sa douleur elle n'a pas un regret; elle le console, elle l'embrasse : « Laisse toute pensée lugubre ensevelie avec Pygmalion dans la nuit d'hier, dit-elle, voici qu'un nouveau matin se lève pour nous. » Et plus bas, tandis qu'elle aussi apporte de l'eau pour laver le glaive sanglant : « Ah! si j'avais su qu'un instant seulement tu te serais ainsi affligé, c'est la main seule de Galatée qui se serait plongée dans le sang... » Alors Rennos tire son épée; il la frappe : « Ah! jamais, tu ne m'as jamais aimée! » Elle dit ces seuls mots en tombant : « Mais ne t'en va pas, viens près de moi, Rennos! » Et elle meurt en apercevant Pygmalion qui l'a entendue et qui se précipite éperdu : « Tout, je comprends tout, s'écrie-t-il; dieux, pourquoi m'avez-vous trompé? Et toi, Rennos, pourquoi?.. » Est-elle morte adultère? reprend-il après un instant de douloureux silence. — Non! — Et il s'agenouille, il étreint Galatée; il l'appelle, il pardonne, il pleure, et la toile tombe pendant qu'Eumèle, le prêtre d'Apollon, paraît au fond de la scène, étendant les mains pour rappeler la vengeance des dieux.

L'émotion que laisse la lecture de ces dernières scènes est profonde, et dès lors l'auteur n'a pas manqué son but. L'action, qui pourrait perdre à n'être pas aussi condensée que dans le chant populaire, est néanmoins d'une seule pièce, rapide, poignante. Plus d'une situation difficile à traiter se dénoue avec bonheur; certains élans de passion chez Galatée sont admirablement saisis et ne sauraient être rendus d'une façon plus dramatique, l'expression est heureuse, émue, souvent d'une très grande poésie. Sans doute, jugé dans son ensemble, le drame présente plus d'une imperfection : on y relève quelques répétitions, des longueurs surtout qui suspendent l'intérêt; mais en somme l'œuvre existe, elle est faite, et en raison même de la difficulté, la critique saura gré à M. Basiliadis d'avoir appliqué les ressources de son talent à une tentative qui sera quelque jour renouvelée.

PAUL D'ESTOURNELLES DE CONSTANT.

Le Chemin des bois, poésies par M. André Theuriet, 2e édit. Paris 1877. Lemerre.

Le Chemin des bois date d'il y a une dizaine d'années, et la plupart des pièces ont paru pour la première fois ici même; mais le livre n'a rien perdu de sa fraîcheur. M. Theuriet est un de ces poètes qui, ayant

dès l'abord pris possession de leur domaine, en sont bien maîtres. Ses vers, d'une grâce agreste et d'un sentiment vrai, nous ramènent au charme bienfaisant des humbles horizons et de la vie simple cachée en la nature. Il n'a guère fréquenté les alentours du Parnasse contemporain, il n'est pas de ceux qui peuvent dire : « Mon cœur saigne pour la rime. » Mais il est bien de son pays, de ce versant occidental des Vosges, où l'on voit « les lignes sombres des futaies épaisses bleuir au-dessus des vignes. » Il dirait volontiers avec Horace : *Ille mihi præter omnes terrarum angulus ridet.* Ces forêts sont la patrie de sa muse, et il leur dédie ses vers :

Aux bois émus, aux bois baignés
De rosée et de lumière
J'offre ces vers tout imprégnés
De la senteur forestière.

Vivant dès l'enfance dans l'intimité de cette nature, M. Theuriet y a puisé sa saine inspiration. De là cette langue précise et ferme, cette saveur rustique rehaussée par des expressions locales que l'auteur glisse çà et là dans ses vers d'une main heureuse, de là l'arome vivifiant des bois qui court entre ces pages. La mélancolie de la jeunesse fuyante et des amours perdus s'y mêle comme le parfum pénétrant d'une fleur mystérieuse et cachée. Toutefois la note triste qui traverse ces poésies est toujours adoucie par les joyeux murmures de la forêt et dominée par la voix de la nature renaissante. M. Theuriet aime la forêt dans tous ses détails; s'il la sent en poète, il en connaît les secrets non moins qu'un chasseur ou qu'un garde forestier. Aussi trouvons-nous en lui un paysagiste consommé dont les descriptions sobres et nettes nous font voir la jeune et la haute futaie, le chêne et la graminée, les boutons d'or qui flottent dans l'onde des ruisseaux et les nids blottis dans la grande herbe.

Par ses qualités d'observateur ému, M. Theuriet est également un charmant peintre d'intérieur; mais son talent sympathique se montre, selon nous, dans toute son originalité là où, s'inspirant de la chanson proprement dite, l'agrandissant par un souffle personnel, il donne une voix au peuple lui-même. Cet accent, assez rare dans la poésie française, est bien marqué dans *la Chanson du Vannier*, dans *le Charbonnier* et dans le chant des bûcherons du poème de *Sylvine*. Il y a dans ces vers toute l'énergie des « francs coupeurs de chênes, aux cœurs trempés comme des cognées, » la joie saine et la mâle poésie qui se dégagent du travail. C'est dans cette voie que nous voudrions voir persévérer M. Theuriet, puisque le roman lui-même, où il obtient un si légitime succès, le ramène quelquefois à la poésie. Il pourrait nous donner tout un cycle de chansons graves, gaies ou touchantes sur les travaux des

campagnes et des villes. Son talent rhythmique, sa sensibilité fine, son observation vive et juste, feraient merveille dans ce genre, où Pierre Dupont n'a réussi que rarement. En ce cas, nous demanderions seulement au poète d'emprunter au romancier quelques-unes de ces qualités, c'est-à-dire d'élargir son cadre, de donner plus de relief à ses types et de dramatiser davantage ses récits.

Un mot encore du poème de *Sylvine*, qui clôt le volume. Engilbert de Paulmy est un jeune noble que son père laisse en mourant dans un dénûment voisin de la misère. Il aime Sylvine, la fille d'un tisserand; mais le père Roch, avec tout l'orgueil d'un plébéien travailleur, refuse sa fille au fils du noble, qui d'ailleurs est plus pauvre que lui-même. Alors le jeune homme, sautant à pieds joints par-dessus plusieurs couches sociales, se fait bûcheron pour gagner sa vie et obtient Sylvine du père réconcilié. La métamorphose d'Engilbert de Paulmy en Lazare, le franc coupeur de chênes, est sans doute un peu brusque, et le saut qu'il fait de son château seigneurial dans un chantier de bois un peu hardi, mais le sentiment généreux, l'aspiration sincère, qui animent ce récit poétique n'en sont pas moins vrais. C'est le besoin qu'éprouve notre société vieillie de se retremper dans la vie simple et de reprendre des forces au cœur de la nature. Les plus beaux vers de ce poème sont encore consacrés à la forêt. On y trouve une description des métamorphoses de la forêt dans le cercle des quatre saisons, page d'une saveur et d'une ampleur virgilienne, que traverse un souffle des *Géorgiques*. La forêt est la véritable héroïne, la grande inspiratrice de M. Theuriet, et nous ne saurions l'en blâmer. Il a dit dans un de ses plus aimables récits, *l'Automne dans les bois*, si je ne me trompe : « Les forêts sont le cœur de la France. Un peuple qui n'aurait plus de forêts serait un peuple perdu. » Cette parole est matériellement et moralement vraie. La forêt n'est pas seulement le réservoir des eaux, le modérateur du climat, l'orgueil de la terre et le luxe du continent, elle représente bien autre chose encore; elle est pour les hommes un réservoir de vigueur et de santé, une source de jeunesse et de vie, l'asile de la légende et du chant. Les forêts et les traditions qui couvraient notre vieille France n'ont plus laissé sur notre sol que de maigres massifs et dans la mémoire du peuple que des souvenirs confus, mais il en reste encore assez pour la reboiser et la rajeunir. Personne ne serait plus digne de commencer cette œuvre que les poètes et particulièrement ceux qui, comme M. Theuriet, sont remplis de la séve du sol natal.

E. S.

Le directeur-gérant, C. BULOZ.

on
re
e-
i-
es

le
é-
is
le
e